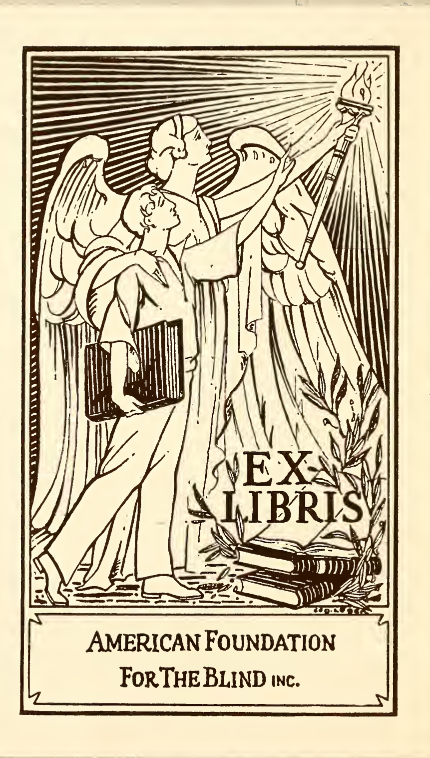

EX
LIBRIS
AMERICAN FOUNDATION
FOR THE BLIND INC.



Les Sœurs
Aveugles

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).





I. — Le Couvent des Sœurs Aveugles de Saint-Paul

MAURICE DE LA SIZERANNE

Les Sœurs Aveugles

I. PSYCHOLOGIE DE LA FEMME AVEUGLE

II. LA COMMUNAUTÉ DES SŒURS AVEUGLES DE SAINT-PAUL

PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
J. GABALDA & Cie
RUE BONAPARTE, 90



INTRODUCTION

La *Communauté des Sœurs aveugles de Saint-Paul*, qui est encore presque ignorée, mérite cependant d'être connue.

L'étude des congrégations religieuses de notre époque, au point de vue psychologique et social, serait déjà très attachante, puisqu'elle ferait inventorier, analyser beaucoup des besoins du temps présent : aspirations des âmes qui se donnent, indigences matérielles ou morales bien diverses, certes, de ceux qui reçoivent. Mais l'intérêt ne s'accroît-il pas encore lorsqu'il s'agit de religieuses placées physiquement dans des conditions aussi spéciales que celles créées par la cécité?...

Dans cette Communauté, toutes les religieuses ne sont pas aveugles ou menacées de le devenir : non, il y a beaucoup de sœurs clairvoyantes;

néanmoins la dénomination « Sœurs aveugles de Saint-Paul » a été donnée à la congrégation afin de bien marquer qu'elle est instituée *pour les aveugles* et que la cécité y est vraiment *chez elle*.

Avant de pénétrer dans le couvent, avant de dire l'origine, le but, l'organisation, l'action charitable, l'avenir de cette congrégation, sans oublier d'examiner quelle peut bien être, chez les jeunes filles aveugles, la nature de la vocation religieuse et, chez les clairvoyantes, le genre d'abnégation qu'il faut pour vivre au sein de la cécité, il me semble indispensable de parler assez longuement, fort longuement même, de la femme aveugle. Il faut montrer les impressions qu'elle éprouve au contact des choses et des gens, chercher quel peut être son rôle au foyer : active, utile, peut-elle l'être?... peut-elle aimer et être aimée?... enfin, matériellement et moralement, *quelle est sa part de vie dans la vie?* Autant de questions qui, bien que préliminaires, exigent cependant de grands développements, étant donné combien peu l'on se rend compte des vraies conditions physiques et morales où se trouvent les aveugles. Dans la première partie de ce livre, j'ai donc essayé d'indiquer les impressions, la manière d'être, de

sentir, d'agir de la femme aveugle; j'ai cité le plus possible des aveugles elles-mêmes, afin qu'on pût juger de la sincérité des impressions dont je parle. Afin de montrer que le « contact des aveugles avec la nature » n'est pas chimérique, puisque ces perceptions, ces impressions que je leur attribue, tel écrivain apprécié les a éprouvées, exprimées et, les exprimant, a été compris, j'ai largement cité aussi des écrivains de tous genres qui, sans qu'on y prenne garde, ont exprimé des impressions purement auditives ou tactiles. C'est donc très intentionnellement que, dans ce livre, j'ai multiplié les emprunts, sans ignorer les inconvénients qui en résultent. J'ajouterai que de jolies pages sont, il me semble, toujours agréables à retrouver, et si je devais à celles-ci qu'on lût jusqu'au bout ce volume, mon industrie, il faut l'avouer, ne serait point critiquable.

Tel qu'il est, ce modeste livre, malgré son défaut de cohésion (pour ne pas parler des autres), m'a semblé, par la nature du sujet, pouvoir intéresser les amateurs de psychologie et les amis des œuvres charitables.

M. S.



PREMIÈRE PARTIE

LA PSYCHOLOGIE DE LA FEMME AVEUGLE

LIVRE I. — **Le milieu : sensations et impressions.**

LIVRE II. — **L'activité matérielle.**

LIVRE III. — **L'aveugle elle-même.**

CONCLUSION



LIVRE I

LE MILIEU : SENSATIONS ET IMPRESSIONS

Quelqu'un s'est-il jamais demandé ce qui se passe dans la tête et dans le cœur d'une aveugle de vingt ans qui entre au couvent? C'est peu probable, car il semble qu'une jeune fille privée de la vue n'a, pour elle, rien de ce qui fait le charme sensible, sinon la valeur morale de la vie, et, pour les autres, rien de ce qui fait l'attrait de la jeune fille. Elle n'a rien à perdre, elle n'avait rien à donner, son entrée en religion est donc chose insignifiante. Il semble que la porte du couvent se referme, non sur une fleur riche d'enchantements, pleine de promesses, mais sur une froide et morne créature qui ne peut offrir à Dieu rien de vivant, de parfumé... Beauté? Il est rare qu'elle en ait... Virginité? Qui donc pourrait aimer une aveugle?... Liberté? N'est-ce pas un vain mot, une ironie pour elle?... Que peut donc lui importer de végéter là ou ailleurs? Lorsqu'on n'y voit pas, tous les lieux ne sont-ils pas semblables?

Cette manière d'apprécier résulte de la prépon-

dérance que, dans la vie quotidienne, les impressions visuelles ont sur toutes les autres. Les renseignements fournis par les yeux sont si nombreux, si promptement, si aisément acquis, qu'ils absorbent l'attention : on s'habitue à ne recourir qu'à eux, négligeant d'autres impressions moins attrayantes pour l'esprit, moins commodes aussi pour la vie matérielle, mais qui, cependant, très utilisables encore pour cette vie pratique, sont pénétrantes et suggestives.

Il ne faut pas oublier que, dans bien des cas, les yeux ne servent qu'à saisir les signes des choses : perceptions rapides, mais superficielles.

À l'aurore de la Résurrection, dans le jardin d'Arimathie, tout imprégné de rosée, embaumé des fraîches senteurs d'avril, Marie-Madeleine allait avec tristesse porter une urne de parfums à ce qu'elle croyait être le tombeau de l'éternel Bien-Aimé. Elle voit quelqu'un, elle le regarde, mais ne le reconnaît pas... il faut que son Seigneur lui parle, que cette voix adorée dise une fois encore : « Marie », pour qu'elle tombe aux pieds de Jésus qu'elle cherche alors à baiser, c'est-à-dire à *toucher*...

Oh! non! les yeux ne sont pas tout...

Il faut donc déterminer et analyser les impressions qu'une jeune fille aveugle peut éprouver dans la vie, au contact des choses et des gens, c'est-à-dire les impressions qu'elle peut recevoir de la nature d'abord, de la société ensuite.

CHAPITRE PREMIER

LE CONTACT AVEC LA NATURE

Une âme de vingt ans poétique, vibrante, n'est pas anesthésiée parce qu'elle est privée de ses yeux : la vue n'est pas indispensable pour se sentir en contact, en communion avec la création ; les phénomènes de la nature enveloppent l'être tout entier ; la grande vibration, le grand enchantement de la vie pénètrent jusqu'à l'âme par tous les sens...

La troublante saveur d'une matinée de printemps, la joie, la plénitude de vie d'un radieux soir d'été, la mélancolie, en automne, de certaines heures de l'après-midi, le recueillement, le calme triste des belles journées d'hiver ne se manifestent pas seulement à la vue (1). L'air, l'atmosphère am-

(1) « La veille, des nuées d'orage, sorties de la mer l'une après l'autre, de l'aube jusqu'au soir avaient passé sur le pays, et, comme des poches éventrées d'où le grain coule, avaient versé leur pluie aux terres arides. Beaucoup de feuilles, celles des hautes branches surtout, étaient tombées ; les autres, encore lourdes, restaient penchées. Un parfum de forêt mouillée s'élevait vers le ciel calme et laiteux. Il ne faisait pas de brise ; aucun oiseau ne chan-

biante, perceptible par l'odorat et la peau du visage, a une saveur, une densité, une acuité sensiblement différentes suivant la saison et l'heure; différence plus caractérisée, bien entendu, dans les prés, dans les bois, qu'entre les murs d'une rue; par un temps vraiment de la saison, que par un temps mixte, mal accusé. L'air est presque constamment imprégné d'odeurs; celles de mai ne sont pas celles d'octobre; la terre humide qu'on remue n'a pas la même odeur aux semis de printemps qu'aux labourages d'automne se mêlant aux senteurs de feuilles mortes, les fenaisons de juin ou de septembre parfument l'air tout autrement que les moissons de juillet, les battages d'août au soir desquels se répand partout une chaude et bonne odeur de paille, de grains donnant une impression d'abondance, de calme et de confiance.

A la ville même, il y a des différences marquées: en été, les portes, les fenêtres restent ouvertes et la température étant plus basse dans les maisons que dans les rues, le mouvement de l'air se produit du dedans au dehors, extériorisant, pour ainsi dire, les odeurs de la vie; la chaleur ambiante développe l'odeur des étoffes portées par les personnes

tait; la campagne semblait uniquement attentive aux dernières gouttes, formées pendant la nuit, et qui s'écrasaient au pied des arbres, avec des vibrations de métal. Quelque chose avait dû mourir, dont le monde demeurait accablé. Et, en effet, sur les collines de Challans, au large de la Fromentière, le grincement lointain d'une charrue, les appels d'un toucheur de bœufs disaient le commencement des labours d'automne. » René BAZIN, *La Terre qui meurt*.

qu'on croise; la rue, olfactivement, est tout autrement animée, variée, peuplée qu'en hiver.

C'est une erreur de croire que « le soleil est toujours le soleil » : celui d'avril, vif et stimulant, n'impressionne pas la peau de la même manière que celui si perpendiculaire, si écrasant de juillet; le soleil encore chaud d'octobre ne donne pas la même sensation tactile que les rayons obliques et à peine tièdes de décembre.

En hiver, l'atmosphère est dense, métallique, comprimante, ne disposant pas à l'expansion. Au printemps, la grande montée de sève impressionne tout l'organisme, l'air arrive plein de senteurs capiteuses, d'odeurs d'herbes, de feuilles nouvelles, de terre en travail; il est frais, léger, fluide, tout chargé de parfums de sève. « Le printemps! il est partout, écrivait, en avril, une aveugle; l'air est parfumé de senteurs vagues, indéfinies; c'est la sève qui sort de tout, ce sont les pêchers qui sont en fleurs, ce sont les petites fleurs printanières qui émaillent les bois, malgré l'épaisse couche de feuilles sèches qu'on écrase avec un bruit de soie froissée. Et les oiseaux... ils sont nombreux ici; en ce moment, par ma fenêtre ouverte, j'entends un pinson et de petits gazouillis très frais. »

C'est tout autre chose en été, sauf par certaines matinées exceptionnelles où il y a comme des souvenirs de printemps, mais avec beaucoup moins de charme; d'ordinaire, l'atmosphère est brûlante ou épaisse et cotonneuse, et si, par accident,

ou bien dans un pays de montagnes, arrive un courant plus ferme et plus frais, il est presque toujours sans saveur; il peut bien apporter encore quelque parfum, mais c'est celui de fleurs épanouies qui, atteignant leur maturité, épuisent leurs dernières réserves... Ce ne sont plus les promesses et le charme qu'on sent dans la sève.

« Si vous saviez comme il fait bon! disait, en juin, la même aveugle; c'est bien cette langueur de l'été qui fait rêver : bruits d'insectes, parfums pénétrants de tilleuls et de roses chauffés par le soleil, c'est tout autre chose que le printemps, et l'on sent déjà que la nature, en pleine floraison, est comme fatiguée. »

De même que par la saison, l'atmosphère est différenciée par le milieu où l'on se trouve. La brise de mer a tout autre aspect : odeur, intensité, humidité, que le vent sec et incisif des glaciers, ou que le courant d'air humide et imprégné d'odeurs plus ou moins vaseuses et poissonneuses qu'on perçoit le long de grands cours d'eau. Le vent des prairies n'est pas celui des champs de blé. Les vents du midi, du nord ont des caractéristiques bien tranchées; le chaud ouragan d'équinoxe ne peut tactilement et olfactivement être confondu avec la tourmente de bise et de neige du plein hiver.

Qu'on relise ces lignes de Michelet et de Lamartine qui, en vrais amis de la nature, ne se sont pas bornés à décrire ce qu'ils voyaient :

Les deux plages demi-circulaires de Royan et de Saint Georges, sur leur sable fin, donnent aux pieds les plus délicats la plus douce promenade qu'on prolonge sans se lasser dans la senteur des pins qui égayent la dune de leur jeune verdure. Les beaux promontoires qui séparent ces plages, et les landes de l'intérieur vous envoient, même de loin, de salubres émanations. Celle qui domine aux dunes est quelque peu médicale, c'est l'odeur miellée des immortelles, où semblent se concentrer tout le soleil et la chaleur des sables. Aux landes, fleurissent les amers, avec un charme pénétrant qui réveille le cerveau, ravive le cœur. C'est le thym et le serpolet, c'est la marjolaine amoureuse, c'est la sauge bénie de nos pères pour ses grandes vertus. La menthe poivrée, et surtout le petit œillet sauvage, ont les parfums les plus fins des épices de l'Orient. . . . .

La lande, quoiqu'en octobre, avait tous ses parfums sauvages, et ils me semblaient par moments plus pénétrants que jamais. Sur la plage, encore paisible, le vent me soufflait au visage, tiède et doux, et, non moins douce, de ses caresses suspectes, la mer venait lécher mes pieds. Je ne m'y laissais pas prendre, et je me doutais assez de ce que tous deux préparaient. . . . .

Bien avant de voir la mer, on entend et on devine la redoutable personne. D'abord, c'est un bruit lointain, sourd et uniforme. Et peu à peu tous les bruits lui cèdent et en sont couverts. On en remarque bientôt la solennelle alternative, le retour invariable de la même note, forte et basse, qui de plus en plus roule, gronde. Moins régulière l'oscillation du pendule qui nous mesure l'heure. Mais ici le balancier n'a pas la monotonie des choses mécaniques. On y sent, on croit y sentir la vibrante intonation de la vie. En effet, au moment du flux, quand la vague monte sur la vague, immense, électrique, il se mêle au roulement orageux des eaux le bruit des coquilles et de mille êtres divers qu'elle apporte avec elle. Le reflux vient-il, un bruissement fait comprendre qu'avec les sables elle remporte

ce monde de tribus fidèles, et le recueille en son sein.

Que d'autres voix elle a encore! Pour peu qu'elle soit émue, ses plaintes et ses profonds soupirs contrastent avec le silence du morne rivage. Il semble se recueillir pour écouter la menace de celle qui le flattait hier d'un flot caressant. Que va-t-elle bientôt lui dire? Je ne veux pas le prévoir. Je ne veux point parler ici des épouvantables concerts qu'elle va donner peut-être, de ses duos avec les rocs, des basses et des tonnerres sourds qu'elle fait au fond des cavernes, ni de ces cris surprenants où l'on croit entendre : Au secours!... Non, prenons-la dans ses jours graves, où elle est forte sans violence (1).

Le soleil avait bu toute l'humidité de la terre; les cimes nageaient dans l'été. Un vent du midi tiède, sonore, méditerranéen, prélude voluptueux d'équinoxe, soufflait de la vallée du Rhône, avec les murmures et les soubresauts alternatifs des lames bleues de la mer de Syrie, qui viennent de minute en minute heurter et laver d'écume les pieds du Liban. Je savais que ce vent venait en effet de là; il n'y avait que quelques heures qu'il avait soufflé dans les cèdres et gémi dans les palmiers; il me semblait entendre encore, et presque sans illusion d'oreille, dans ses rafales chaudes, les palpitations de la voile des grands mâts, le tangage des navires sur les hautes vagues, le bouillonnement de l'écume retombant de la proue, comme de l'eau qui frémit sur un fer chaud, quand la proue se relève du flot, les sifflements aigus quand on double un cap, les clapotements du bord, et les coups sourds et creux de la quille des chaloupes, quand le pêcheur les amarre contre les écueils de Sidon.

. . . . . . Je m'assis un moment sur la racine du châtaignier, le visage tourné vers ma demeure vide.

Le vent du midi avait redoublé d'haleine à mesure que le soleil était monté sous le ciel; il avait pris les bouffées

(1) Michelet, *La Mer.*

et les rafales d'une tempête sèche; depuis que le soleil avait commencé à redescendre vers le couchant, il avait balayé comme un cristal le firmament; il faisait rendre aux bois, aux rochers, et même aux herbes, des harmonies qui semblaient mêlées de notes joyeuses et de notes tristes, d'embrassements et d'adieux, de terreur et de volupté; il amoncelait en tourbillons les feuilles mortes, et puis il les laissait retomber et dormir en monceaux miroitant au soleil : ce vent avait dans les haleines des caresses, des tiédeurs, des amours, des mélancolies et des parfums qui dilataient la poitrine, qui enivraient les oreilles, qui faisaient boire par tous les pores la force, la vie, la jeunesse d'un incorruptible élément. On eût dit qu'il sortait du ciel, de la terre, des bois, des plantes, des fenêtres de la maison visible là-bas, du foyer d'enfance, des lèvres de mes sœurs, de la mâle poitrine de mon père, du cœur encore chaud de ma mère, pour m'accueillir à ce retour et pour me toucher des lèvres sur la joue et au front. Il faisait battre les mèches humides de mes cheveux sur mes tempes, sous le rebord de mon chapeau, avec des frissons aussi délicieux qu'il avait jamais fouetté mes boucles blondes dans ces mêmes prés sur mes joues de seize ans! Je l'aspirais comme des lèvres qui se collent à l'embouchure d'une fontaine d'eau pure; je lui tendais mes deux mains ouvertes, mes doigts élargis, comme un mendiant qu'on a fait entrer au foyer d'hiver, et qui prend, comme on dit ici, *un air de feu.* J'ouvrais ma veste et ma chemise sur ma poitrine, pour qu'il pénétrât jusqu'à mon sang (1).



Toutes ces impressions, l'aveugle les éprouve aussi bien que le clairvoyant, peut-être plus forte-

(1) LAMARTINE, *Harmonies poétiques et religieuses* (Lettre à M. d'Esgrigny. 4 octobre 1849).

ment encore, puisque toute son attention se porte sur ce genre de sensations (1). Le toucher n'est pas localisé dans la main, il réside à des degrés divers sur tout le corps; la peau du front, de toute la figure, est très sensible ; les yeux, même absolument incapables de voir à aucun degré la lumière, restent encore jusqu'à un certain point agents de perception assez impressionnables. Mais c'est l'oreille, cela va sans dire, qui donne les impressions les plus riches, les plus variées.

Tout le monde parle des grandes voix de la nature : ouragan en forêt, à la grève, orage en montagne, torrent, cascade; mais d'ordinaire on s'arrête peu, on n'écoute pas une foule de petits bruits, de sonorités charmantes, poétiques, que la nature donne à profusion : frôlements, bourdonnements d'insectes dans les herbes, gril-

(1) Dans ses *Paysages des Tropiques*, Lucien Biart, aussi, a bien des pages où, sans parler aux yeux, il donne l'impression très intense qu'on doit éprouver dans ces régions peu fréquentées, je le reconnais : « Il était plus de midi, l'heure, dans la terre chaude, des solennels et troublants silences. Aucun souffle, aucun mouvement, aucun bruissement. On « respirait du feu », ainsi que me l'avait dit l'Indien qui m'accompagnait, avant de s'étendre, pour goûter les douceurs d'une sieste, nu sur le sol nu.

« Aucun souffle, aucun bourdonnement, une immobilité inquiétante, funèbre, sous les rayons d'un soleil qui, d'ordinaire, vivifie tout. Rien ne semblait pouvoir marcher, voler, ni même ramper sous le poids d'un air si chaud, si lourd, qu'il appesantissait jusqu'aux ailes de gaze des némocères. Et cet air embrasé, écrasant, était saturé de cette odeur fade, écœurante, des régions où règne la fièvre jaune ; de cette odeur mortuaire que veulent en vain oublier ceux qui l'ont une fois respirée.... Le demi-jour, le silence, la chaleur, l'odeur miasmatique qui s'élevait du sol limoneux, me rendaient le contemporain du monde qui a été. »

lons du soir, appels d'oiseaux, battements d'ailes, murmure d'un filet d'eau, vent léger qui remue seulement quelques feuilles.

De même que le vent anime le paysage visuel, il met du mouvement, de la vie dans ce qu'on me permettra bien d'appeler le paysage auditif. Par lui, les arbres deviennent vivants pour l'oreille, ils ont des sonorités qui varient suivant leur espèce, suivant l'intensité du souffle : c'est en quelque sorte le coloris de l'ouïe (1).

On admet assez volontiers que chaque chose : pierre, plante ou bête, puisse avoir, pour les yeux, beauté en soi et harmonie avec le « tout »; on comprend, on aime Michelet, Ruskin, Töpffer et les autres lorsqu'ils montrent le charme que possèdent, pour celui qui *sait voir*, une motte de terre, un brin de mousse, un insecte volant, marchant ou rampant en liberté; eh bien, étant donné ce que

(1) « Stellus restait là, sans rêve, sans désir, s'enivrant d'écouter le vent. D'abord il n'avait entendu qu'un bruit monotone et confus épandu sur tout le pays. Bientôt il sut distinguer le frisson de chaque bois, de chaque ramure. Puis il discerna des sons inouïs, surnaturels, pareils à des chants de fileuses féeriques, pareils à des soupirs de flûtes célestes. Et cette rumeur du vent avait un miraculeux pouvoir. A mesure qu'il écoutait, Stellus sentait surgir en lui des pensées nouvelles. Il comprenait, il savait, il voyait vivre la forêt ; il voyait l'âme ineffable des arbres, des herbes et des eaux ; et des bruits tombés des étoiles lui apprenaient les choses divines. Pourtant il ne s'étonnait pas. Cette révélation lui semblait seulement un souvenir retrouvé et chaque idée qui entrait en lui était comme une exilée qui revenait. Il écoutait paisiblement et il lui semblait tout simple que ces enseignements lui fussent apportés par le vent comme des fleurs arrachées aux vergers de la nuit. » EPHRAIM MIKHAEL, *Poèmes en prose : Le solitaire.*

nous pouvons connaître de l'harmonie de la création, ne serait-il pas étrange que les sonorités produites par tout cela fussent indifférentes? Si là, sur le chemin, une pauvre feuille morte peut avoir de jolies teintes, de chauds reflets, quand le soleil l'éclaire d'une certaine manière, et que tel « rêveur » puisse longtemps s'oublier à la regarder, pourquoi ne voudrait-on pas qu'à certains vents d'automne, cette même feuille produisît de très petites mais très jolies sonorités capables d'attarder dans sa promenade le « rêveur auditif »?

Mais tout le monde ne sait pas écouter, pas plus que tout le monde ne sait regarder, à côté ou à l'intérieur même du paysage grandiose ou imposant, aux contours bien nets, aux détails pittoresques, la timide mais ravissante poésie d'une touffe d'herbes, d'un rayon de soleil filtrant à travers les branches, que sais-je?...

En général, les descriptifs, a dit très justement Daudet, n'ont que des yeux et se contentent de peindre. Tourguéneff a l'odorat et l'ouïe. Tous ses sens ont des portes ouvertes les uns sur les autres. Il est plein d'odeurs de campagne, de bruits d'eaux, de limpidités de ciel, et se laisse bercer, sans parti pris d'école, par l'orchestre de ses sensations.

Cette musique-là n'arrive pas à toutes les oreilles. Les citadins, assourdis dès l'enfance par le mugissement des grandes villes, ne la percevront jamais; ils n'entendront pas les voix qui parlent dans le faux silence des bois, quand la nature se croit seule, et que l'homme, qui se tait, s'est fait oublier. . . . .

Pillaut me disait sur son art des choses absolument

neuves. Musicien de talent, élevé à la campagne, son oreille affinée a retenu et noté toutes les sonorités de la nature; il entend comme un paysagiste voit. Pour lui, chaque bruit d'ailes a son frisson particulier. Les bourdonnements confus d'insectes, le cliquetis des feuilles d'automne, le « rigolage » des ruisseaux sur les cailloux, le vent, la pluie, le lointain des voix, des trains en marche, des roues criant aux ornières, toute cette vie champêtre, vous la trouverez dans son livre.

Daudet, lui aussi, savait se taire et écouter :

Je poussais ma yole entre les roseaux, et lorsque avait cessé le bruissement soyeux des longues cannes, mon mur bien refermé sur moi, un petit port aux eaux claires, arrondi dans l'ombre d'un vieux saule, me servait de cabinet de travail, avec deux avirons en croix pour pupitre. J'aimais cette odeur de rivière, ce frôlement des insectes dans les roseaux, le murmure des longues feuilles qui frissonnent, toute cette agitation mystérieuse, infinie, que le silence de l'homme éveille dans la nature. Ce qu'il fait d'heureux, ce silence! ce qu'il rassure d'êtres! Mon île était plus peuplée que Paris. J'entendais des furetages sous l'herbe, des poursuites d'oiseaux, des ébrouements de plumes mouillées. On ne se gênait pas avec moi, on me prenait pour un vieux saule (1).

De la rivière, passons avec Taine à la forêt de Fontainebleau :

Parfois un corbeau croasse; les rouges-gorges jettent leur note claire. Dans le silence on entend les cigales bruire, et les colonnes d'insectes tourbillonnent dans l'air épais chargé de senteurs. Un gland tombe sur les feuilles sèches ; un scarabée frôle un brin de bois avec ses ailes. De petites

(1) *Trente ans de Paris.*

voix gaies, de fins gazouillements d'oiseaux descendent des hauteurs. Tout un peuple vit sous ces voûtes et dans ces mousses, un peuple enfantin qui s'agite, et son bégayement arrive à l'oreille, à demi recouvert par la respiration profonde de la grand'mère endormie (1).

Puis, avec Édouard Rod, allons à la montagne :

Alors, dans l'immense solitude silencieuse, où l'on n'entend que des sons éloignés de clochettes ou des bruissements d'insectes parmi les échos alourdis que n'éveille nulle voix humaine, couché sous les sapins et grisé par les parfums sauvages des plantes alpestres ou assis auprès des sources fraîches qui m'ont désaltéré, j'éprouve un indicible bien-être, comme le sentiment d'un poids qui s'est soulevé et me laisse le souffle libre.

Enfin, René Bazin est, lui aussi, sans s'en douter peut-être, un peintre cher aux aveugles ; ils ont beaucoup à *voir*, beaucoup à prendre dans sa *Terre qui meurt* et cette page, entre tant d'autres, semble écrite pour eux :

L'après-midi de ce dimanche d'automne fut marquée par une paix plus profonde encore qu'à l'ordinaire. L'air était tiède ; la lumière voilée; le vent, qui s'était levé avec la mer et poussait plus loin qu'elle sa marée, en traversant l'immense plaine herbeuse, ne récoltait pas un bruit de travail, pas une plainte de charrue, pas un heurt de pelle, de marteau ou de hache. Les cloches seules parlaient haut. Elles se répondaient les unes aux autres, celles de Sallertaine, du Perrier, de Saint-Gervais, de Challans, qui a une église neuve pareille à une cathédrale, de Soullans caché

(1) *Thomas Graindorge.*

dans les arbres des terres montantes. Les volées de la grand'messe, le tintement de l'Angelus, les trois sons des vêpres leur laissaient peu de repos. Elles lançaient au loin les mêmes mots entendus bien des fois, compris depuis des siècles : adoration de Dieu, oubli de la terre, pardon des fautes, union dans la prière, égalité devant les promesses éternelles; et les mots s'envolaient dans l'espace, et se nouaient avec un frisson, et c'étaient comme des guirlandes de joies jetées d'un clocher à l'autre. Parmi les remueurs de terre, les gardiens de bestiaux, les semeurs de fèves, bien peu ne leur obéissaient pas . . . .

Vers le soir, le bruit des cloches cessa. Les buveurs eux-mêmes avaient quitté les auberges et regagné les métairies assoupies dans la clarté blonde du couchant. Un silence universel envahissait la campagne. Peu bruyante les jours de travail, elle était, à la fin de la semaine, pendant quelques heures, toute recueillie et muette. Trêve dominicale qui avait sa signification grande, où se refaisaient les âmes, où les familles groupées, calmes, songeuses, comptaient leurs vivants et leurs morts (1).

Il serait aisé de multiplier ces spécimens de descriptions auditives et olfactives en feuilletant à cette intention les bons écrivains qui ont parlé de la nature, mais ceux-là suffisent. Ils montrent que, pour les clairvoyants sachant observer de près, la grande enchanteresse n'a pas seulement des contacts visuels.



Lisons maintenant, malgré leur étendue, trois lettres d'une Suissesse devenue aveugle à dix ans.

(1) René Bazin, *La Terre qui meurt.*

Elle habite la France, mais revient périodiquement au canton natal et ses lettres rendent bien les impressions qu'une aveugle peut éprouver aux différentes saisons de l'année, sur divers points de la montagne :

Chamosson, 18 septembre 1895.

La montagne est pour moi une vieille amie; je ne l'avais pas *revue* depuis dix ans et jamais elle ne m'a parlé d'une voix plus distincte.

C'est dans les *Mayens* que je suis allée chercher la fraîcheur et le repos pendant le mois d'août; on y grimpe par de vrais sentiers de chèvres : cailloux, racines, trous, monticules, tous les accidents de terrain s'y rencontrent. Il faut se munir de bonnes chaussures et d'une ample provision de bonne humeur et cela va le mieux du monde. D'ailleurs, le fracas du torrent qui se précipite dans le fond du ravin, à votre droite, l'ombre d'une forêt, à votre gauche, et dans l'air, déjà, un je ne sais quel parfum qui n'est plus de la plaine, tout cela vous distrait de la fatigue et vous excite à monter plus haut. Le premier petit plateau atteint, un souffle plus vif vous arrive; des sons confus descendent de là-haut : clochettes, voix humaines, cris d'oiseaux, on les devine plutôt qu'on ne les distingue; mais ces vagues rumeurs semblent vous adresser un irrésistible appel; on abrège la halte, on monte, on s'évertue, on dépasse des chalets, d'autres encore, enfin voici le nôtre... Quel bonheur d'arriver!

. . . J'ai fait dans les *Mayens* un séjour bien calme, bien uniforme, peut-être, et cependant jamais semaines ne m'ont semblé glisser plus légères sur mes épaules; c'est que la montagne est si vivante, ses mille voix, distinctes ou confuses, vous parlent sans cesse et vous créent une distraction perpétuelle; l'atmosphère pèse si peu que l'élan vers le ciel vous paraît plus aisé. Chaque matin, quand le soleil avait

bu la rosée, je faisais une promenade à travers les pâturages, m'arrêtant quand une bouffée plus embaumée, un bruit plus captivant m'effleuraient au passage. Ma station favorite était à la lisière de la forêt voisine; un grand sapin m'y prêtait une ombre délicieuse et ses racines en saillie, recouvertes d'une mousse fine, me formaient un siège agréable et commode. De là, ce point de vue est, dit-on, magnifique et nulle part aussi je n'entendais plus reposante animation. Dans les gazons qui s'étendaient à mes pieds, grillons et sauterelles rivalisaient d'ardeur dans leurs bruissements monotones et faisaient un accompagnement aux bourdonnements plus ou moins graves des insectes qui s'ébattaient dans l'air; dans la forêt, derrière moi, c'était le craquement d'une branche, le vol furtif d'un oiseau, les coups lointains d'une cognée, tandis que des alpages supérieurs descendaient, par intervalles, en ondes tour à tour voilées et sonores, les tintements des clochettes des grands troupeaux. Le dimanche, montait aussi de la vallée, en notes suaves, le carillon des cloches des églises; parfois aussi le sifflet d'un train courant là-bas lançait jusqu'à moi sa note brusque, comme pour me rappeler que les vacances passent vite et que la vapeur m'emporterait bientôt vers la règle et le devoir; mais le train fuyait rapide et les rameaux du pin s'étendaient encore au-dessus de ma tête; la senteur des arbres à essences résineuses et l'arome des herbages, mélange exquis qui forme le parfum de la montagne, flottaient toujours dans l'air. Quand une brise venait agiter la forêt et faisait courir dans ses ramures un long frisson qui s'éteignait là-bas pour recommencer là-haut, je me transportais involontairement sur les rivages de Nice et je croyais entendre encore dans le lointain le murmure incessant de la mer; non que le bruit des vagues qui se poursuivent soit semblable à celui de la forêt qui ondule, mais l'un et l'autre ont quelque chose d'indéfini et leur plainte mystérieuse vous captive et vous berce comme un chant. Je ne sais comment se passaient mes journées; j'écrivais une lettre, je tricotais quelques mailles, je

jouais avec une petite compagne, fillette alerte à la voix mignonne, qui s'exclamait souvent : « O tante, qu'il fait beau dans les *Mayens!* » Elle courait aux fleurs et, cueillant les plus belles, venait les déposer sur mes genoux pour en faire des bouquets. A cet âge, je glanais aussi les fleurs et les découvrais d'aussi loin s'épanouissant sur l'herbe verte. Par le souvenir, je vois encore, quand je veux, une certaine prairie, à côté d'un chalet à demi délabré; c'était le meilleur endroit : là, les grandes marguerites blanches aux corolles bien ouvertes, semblaient me sourire dès qu'elles m'apercevaient, et les campanules bleues, les boutons d'or aux pétales luisants et ces tant jolies clochettes roses que l'on ne voit jamais à la vallée. Je revenais aussi les mains pleines d'une gerbe variée et éclatante. Alors, j'admirais les couleurs : à présent, j'écoute les voix; je n'établis pas la balance, mais je jouis des voix comme je jouissais des couleurs.

Si le jour déborde de vie et de mouvement à la montagne, la nuit y répand une tranquillité imposante. Dès que le soleil a disparu derrière les cimes, les bourdonnements et les froissements d'ailes d'insectes s'arrêtent subitement comme si quelque baguette magique avait d'un coup frappé d'un sommeil de mort cette région exubérante. C'est qu'un air d'une fraîcheur saisissante sort alors du glacier, glisse sur les alpages et les *Mayens,* souffle qu'aucune poussière ne souille et qui fait à peine frémir les herbes et les feuillages, mais qui vous pénètre et vous fait oublier en quelques minutes toutes les sueurs de l'été. Bientôt, les unes après les autres, les cloches des bestiaux disséminés dans les pâturages cessent leur tintement, tout s'apaise, tout s'assoupit. Mais, voici que de divers points éclatent et se répondent les « yolements » des bergers, cris singuliers et inoubliables, commençant par un son élevé et longtemps soutenu et se terminant par quatre notes descendantes et plus brèves; les échos des forêts et des rochers les répètent en chœur et les prolongent avec d'étranges dissonnances. Les bergers d'aujourd'hui peuvent s'entre-répondre sans

crainte; ils n'entendent plus, comme ceux de jadis, des accents surnaturels se mêler parfois à leur gais « yolements ». Malheur à l'imprudent qui répondait à ces voix fantastiques. Cette année encore, j'ai frissonné à la légende vingt fois entendue qu'en rapportent nos vieux conteurs montagnards. J'écoutais, chaque soir, ces appels des bergers et, quand enfin le silence régnait seul sur la montagne, je le savourais avec délices et croyais sentir de plus près le regard de Dieu planer sur nous.

30 septembre 1895.

Il faisait si bon, je ne pouvais partir sans aller goûter sur place quelques grappes toutes fraîches cueillies; le raisin est si savoureux cette année! Je choisis comme but le coteau des Crêtes; c'est, je m'en souviens, l'un de mes points favoris. Nous traversons la rue principale du village où les maisons s'alignent d'une façon plus ou moins symétrique, leurs murs vous envoient au visage les rayons de chaleur que le soleil leur a prodigués durant des heures. Le dimanche est vraiment un jour de repos au village... pas de chars, pas de bruits d'outils; çà et là, devant les portes, des groupes d'hommes ou de femmes qui causent, discutent, *tout à la douce,* sans se presser, comme des gens qui ont le temps. Mais il me tarde de sortir de cette atmosphère chaude et concentrée. Enfin nous avons dépassé les dernières habitations, un air plus libre et plus léger circule, aucun obstacle n'arrête le frais courant qui descend de la montagne et qui vous arrive comme un ressouvenir de la pureté des brises de là-haut. Le chemin se poursuit à travers les prés ombragés, par intervalles, d'arbres fruitiers dont on distingue aisément les variétés aux parfums particuliers qui s'échappent de leurs branches : l'odeur des fruits mûrs remplace à peu près celle des fleurs; les gazons courts où les pieds déjà froissent des feuilles mortes n'exhalent plus qu'une senteur tiède, indé-

cise; c'est bien l'automne, tout se tempère, tout s'adoucit. Nous atteignons les vignes, le chemin se rétrécit et monte; plus d'ombre sur nos têtes, le soleil inonde l'espace; mais je ne cherche point à me garantir de ses rayons, j'éprouve au contraire une sorte de bien-être à me laisser pénétrer de cette chaleur vivifiante que ne charge aucune émanation impure. Nous longeons un mur enguirlandé de ronces, le but est là, c'est le sommet du coteau; notre vigne est à nos pieds, mais je ne me soucie pas d'aller dégringoler par ses gradins, je laisse faire à plus habile et préfère m'asseoir au bord du sentier et jouir une fois de plus du délicieux langage que la nature adresse à qui veut l'écouter. Enfant, j'aimais à regarder du haut de ce coteau : devant moi les vignes s'étendaient en pente sinueuse jusqu'à la plaine; là, des champs dont je voyais ondoyer les épis; là-bas, le Rhône comme une longue traînée blanche; à gauche, la chaîne des gros rochers grisâtres; à droite, des prés, des toits irréguliers qui se panachaient de fumée. Ce tableau m'est resté; mes yeux seuls alors étaient attentifs, car, dans mon souvenir, la scène est sans voix. Oh! quelle chose merveilleuse que la nature! Devient-elle voilée pour vous? ses couleurs, ses riantes perspectives vous sont-elles dérobées? Voilà qu'elle vous révèle et vous prodigue des charmes que vous ignoriez, plus doux, plus intimes peut-être. Et qu'elle est variée dans son langage!... A chaque site, en chaque saison, son expression particulière; ce que j'écoute ici n'est pas ce que j'entendais à la montagne. L'air attiédi qui vous environne s'agite mollement, c'est à peine si quelques feuilles frémissent sous son haleine; les insectes qu'attire sans doute la douceur des grappes mûres me paraissent bourdonner sur un ton plus discret; les voix des promeneurs m'arrivent d'en bas claires, mais affaiblies, tous les bruits qui s'élèvent sont comme tamisés; le paysage est vivant, mais il est recueilli. Quelle paix! quelle délicieuse tranquillité! Tout à coup, je tressaille, un coup de feu vient de déchirer ce calme harmonieux... Des chasseurs,

assurément. A ce coup sec et bref, le rocher se réveille et répond par un grondement de tonnerre; un second, un troisième coup; l'écho redouble et gronde, plus furieux; on dirait qu'il s'indigne de l'audace de qui vient interrompre son repos. Mais dans l'air redevenu tranquille commencent à résonner des sons qui s'harmonisent mieux avec cette paisible nature : ce sont les cloches du village de Saint-Pierre, on les reconnaît sans peine à leurs accords tremblants, il y a des siècles qu'elles chantent pour les vivants et pour les morts; qu'elles me paraissent belles, entendues d'ici, carillonnant pour inviter aux vêpres!... Et, à leurs notes tour à tour joyeuses et mélancoliques, le rocher répond par une sorte de chant si vague, si subtil, que l'oreille le distingue à peine des bruits divers et légers qui s'élèvent du vignoble.

J'ai voulu, avant mon départ, vous vite raconter cette jolie promenade d'hier; de retour à Villeurbanne, il me semble que je ne saurais plus en parler, car les sifflets des fabriques, le roulement des tramways, les voix éraillées des marchands ambulants sont un accompagnement peu propre à vous laisser écouter, même dans le souvenir, la voix discrète de la nature.

4 janvier 1896.

La nature parle-t-elle à l'aveugle en hiver? Et pourquoi non? Le silence même n'est-il pas expressif? Je viens de faire une promenade, une très petite promenade, ayant pour but une visite. Un circuit nous conduit en pleine campagne. L'air est calme, sec et froid, mais le soleil nous fait bonne grâce, et c'est plaisir de sentir la légère chaleur de ses rayons; c'est un beau jour d'hiver, un de ces jours qui vous invitent à la marche et où le chemin semble vous reposer. La neige durcie craque sous nos pas. Combien je préfère ce tapis à la poussière des étés! « Toute la campagne est blanche, tout est nivelé, dit mon père, les arbres

seuls font tache. » Il regarde et moi j'écoute : quelle tranquillité, quel vide dans l'espace! Toute vie semble avoir cessé... Non, sur ce fond d'uniforme silence, se détachent, çà et là, par intervalles, des bruits, quelque chose de vivant. Un pic nous lance en fendant l'air sa note métallique... Là-bas des corbeaux jettent au ciel leurs cris d'impérieuse faim. Ici, près du chemin, un arbre laisse glisser la neige de ses branches; plus loin, voici un ruisseau qui court et gazouille à voix haute et claire. Pour être un ruisseau digne de la poésie, il devrait se taire; jamais poète a-t-il permis à un ruisseau de babiller « dans la saison de mort ». Celui-ci, peu soucieux de l'immortelle règle, s'en va, se hâte, s'anime; on dirait qu'il veut vivre et jaser pour tout ce qui a perdu vie et voix sur ses bords. Mais peu à peu son murmure décroît et s'efface pour moi dans l'éloignement; de nouveau, c'est le silence, et je n'entends plus que le crépitement de la neige sous nos pieds; « la nature, en hiver, est l'image de la mort », et il est convenu que cette image est triste et vous jette dans l'âme je ne sais quelle sombre mélancolie. Pour moi, je n'éprouve rien de si lugubre. A cet apaisement des campagnes, à ce sommeil de la terre, je trouve quelque chose de calme, de solennel, qui parle de repos; c'est, en effet, quelque chose du grave recueillement du cimetière, mais cette impression n'est point désolante, les tombes silencieuses attendent le réveil, les campagnes assoupies attendent le printemps.



L'aveugle, lui aussi, peut donc avoir des sites préférés; il faut que ce soit un peu isolé, à l'abri des « bruits vulgaires ». Je connais, dans les montagnes du Dauphiné, une habitation dont la vue est très réputée et qui m'a toujours causé plu-

tôt du malaise. Elle se trouve au-dessus d'un gros bourg avec usines, maréchaux ferrants, bataillons scolaires ou équivalents, enfin une foule de sonorités de village qui montent sans cesse et qu'on entend comme très près de soi, de telle sorte que, si le clairvoyant peut avoir l'illusion de la solitude à cause de l'immense panorama de montagnes qu'il a autour de lui, l'oreille de l'aveugle est constamment remplie de bruits trop rapprochés pour lui laisser aucune illusion d'isolement. A cet égard, l'ouïe est intransigeante : à la ville, dans un grand jardin public ou privé, sous une belle allée d'arbres entourée de fleurs, le clairvoyant a parfois l'impression de la campagne; du moins, il le dit... Pour l'aveugle, c'est bien difficile, c[illegible], lui, ne peut s'abstraire de ce grand bourdonnement de voitures qu'à Paris, par exemple, même bien loin dans le bois de Boulogne, on entend encore. Et dans un jardin de petite ville, les bruits, les odeurs de la rue voisine, qui franchissent le mur dissimulé sous le lierre, rappellent qu'on n'est pas à la campagne. Parmi les sonorités triviales, il y a tout d'abord le bruit des machines qui gâte un horizon auditif dans la même mesure, peut-être, que leur aspect gâte l'horizon visuel.

En effet, il existe, dans beaucoup de choses, des rapports, des harmonies intéressantes à observer. Plus un moteur s'éloigne des conditions de nature, moins il est élégant, gracieux de forme, esthétique, en un mot. Il est rare qu'une machine

agricole soit agréable à voir : elle ne l'est pas plus à entendre. Les faucheuses, moissonneuses, batteuses, semeuses, etc., etc., sont, au dire de tous, infiniment moins pittoresques de formes, de mouvements que les outils qu'elles remplacent et que les gestes provoqués par ces outils... Eh bien, leurs sonorités sont tout aussi inférieures. Il faut une distance considérable pour que le bourdonnement d'une machine à battre, le tic tac d'une faucheuse, ne soient pas absolument odieux ; tandis que le bruit de la faux tranchant l'herbe, celui du fléau cadencé tombant sur les gerbes, sans être beau, en soi, s'harmonisaient très suffisamment dans le grand ensemble.

Le roulement des wagons, le sifflement de la locomotive sont insupportables et, à moins que ce ne soit dans le lointain, gâtent une scène auditive bien plus que le roulement d'une voiture, que le trot des chevaux passant sur une route.

Pour l'aveugle qui veut, en marchant, avoir des impressions de la nature, les voies étroites valent mieux que les voies larges. Cela se conçoit : les chemins de traverse sont plus suggestifs pour lui que les grandes routes, et les sentiers préférables aux chemins de traverse. En effet, le sentier est doux sous le pied, varié pour son toucher plus sensible qu'on ne pense : sable, herbe, mousse, racines saillantes, cailloux, feuilles sèches, brindilles craquantes ou glissantes, toutes choses qui se perçoivent et sont singulièrement plus agréables que le macadam poussiéreux des grandes routes, lequel

fatigue par son manque d'élasticité autant qu'il est insipide par sa monotonie. Puis, dans le sentier, on se trouve *près des choses;* on est, çà et là, frappé par une branche; on frôle des herbes; des oiseaux se lèvent à votre approche; on sent la végétation: feuilles, fleurs, herbes, tout a son odeur, son charme. « Il était deux heures, en septembre, le sentier suivait les prairies, sol battu, mais doux sous le pied, un peu creux, bordé d'herbes légèrement en relief et formant un bourrelet qui guide et se prête admirablement à une marche rapide. Alternatives de soleil grand, chaud, et d'ombres produites par des rangées de peupliers avec impression de fraîcheur et de parfums venus des prairies...

« Au retour, le soleil est couché, mais le vent du midi souffle, il fait tiède et, de distance en distance, on est comme accompagné ou salué au passage par le grelot des grillons, jolis postillons du soir. »

Sans doute, il manque à tout cela la grande lumière, le grand enchantement des yeux... Je l'ai connu et, après bien des années écoulées, je vibre encore en lisant la belle page de Taine (1) sur les *Iles d'Or :*

A Hyères, en janvier, je voyais le soleil se lever derrière une île; la lumière croissait, emplissait l'air; tout d'un coup, au sommet d'un roc, une flamme jaillissait; le grand ciel de cristal élargissait sa voûte sur la plaine immense de la mer.

(1) *Philosophie de l'Art.*

sur les innombrables petits flots, sur le bleu puissant de l'eau uniforme où s'allongeait un ruisseau d'or; le soir, les montagnes lointaines prenaient des teintes de mauve, de lilas, de rose-thé. En été, l'illumination du soleil épanche dans l'air et sur la mer une telle splendeur, que les sens et l'imagination comblés se croient transportés dans un triomphe et dans une gloire; tous les flots pétillent; l'eau prend des tons de pierres précieuses, turquoises, améthystes, saphirs, lapis-lazuli, onduleux et mouvants sous la blancheur universelle et immaculée du ciel. C'est dans cette inondation de clarté qu'il faut imaginer les côtes de la Grèce, comme des aiguières et des vasques de marbre jetées çà et là au milieu de l'azur.

Je ne prétends donc nullement diminuer l'importance ni l'étendue de la lacune; mais dans les jouissances que procure la nature, l'aveugle a encore sa part : voilà tout ce que j'ai voulu dire.

Cette part est généralement peu comprise par les clairvoyants qui, lorsqu'ils aiment la nature, veulent *regarder* et non pas seulement *voir ;* alors ils ne font plus qu'*entendre*, oubliant d'*écouter* et encore plus de *sentir,* de s'imprégner, de se griser de saveurs, d'odeurs et de sonorités ainsi que peut le faire l'aveugle recueilli, mais non anesthésié par l'absence de la vision. Ces impressions sont singulièrement variées, harmonieuses et évocatrices.

Le clairvoyant qui veut réfléchir, méditer profondément, ferme les yeux et se trouve, par ce fait, presque entièrement séparé du monde extérieur, et c'est cette séparation, cet isolement qu'il prête à l'aveugle. « Mon Dieu, dit Edmond de Gon-

court, dans son *Journal,* peut-être deux ou trois années d'aveuglement avant ma mort, ce ne serait pas mauvais, cette séparation, ce divorce de ma vision avec la nature colorée qui a été pour moi une maîtresse si captivante. Il me serait peut-être donné de composer un volume, ou plutôt une série de notes toutes spiritualistes, toutes philosophiques et écrites dans l'ombre de la pensée. »

Mais pourquoi le clairvoyant dans l'obscurité s'estime-t-il séparé de tout? C'est parce que, d'une part, habitué qu'il est à vivre surtout par les yeux, à demander les neuf dixièmes, peut-être, de ses sensations à la vue, il est bien plus frappé, en fermant les yeux, de ce qui lui manque que de ce qui lui reste.

Ensuite, son esprit est occupé du sujet pour lequel il a voulu s'isoler, sur lequel il concentre son attention, et il ne prolonge pas d'ordinaire assez cette expérience pour s'accoutumer à ne plus penser à ce qu'il ne voit pas, et pour concentrer toute son attention sur les impressions qu'il reçoit des autres sens (1). Enfin, il faut avoir ce que Topffer appelle le *sixième sens,* sens qui n'a pas d'organe, qui procure à l'âme des impressions ra-

(1) Dans les *Nouveaux essais sur l'entendement humain* (livre II, ch. IX), LEIBNIZ parle de petites perceptions « dont nous ne nous apercevons point dans notre état présent. Il est vrai que nous pourrions fort bien nous en apercevoir et y faire réflexion si nous n'étions détournés par leur multitude qui partage notre esprit, ou si elles n'étaient effacées ou plutôt obscurcies par de plus grandes. »

vissantes autant qu'inutiles pour la conduite morale et pratique de la vie, raison pour laquelle, sans doute, il n'est pas donné à tous.

Mais que voit-il, que sent-il, ce sixième sens? il flaire, il ouït, il voit, il touche, en un mot, il réunit les fonctions des cinq autres, mais dans un monde idéal où les cinq autres n'ont pas l'entrée. J'ai parlé de la feuille, du lac, du ciel; eh bien! à toutes ces choses il goûte un charme qui ne tient ni au vert, ni au bleu, ni à l'éclat; un charme dont ces perceptions sont bien l'occasion, mais non pas l'objet; qu'elles excitent, provoquent, mais qu'elles ne sauraient produire par elles seules.

Je puis affirmer que ce charme existe; mais comment le peindre? Quand on le veut fixer, il se dissipe; quand on le veut saisir, il s'échappe; quand on y parvient, il se fane à l'instant.

..... La sensation pure et simple n'est que la très humble servante de mon sixième sens, auquel elle fournit sans cesse matière à sentir, à rêver, à errer de la plus douce façon du monde, dans une contrée charmante et sans bornes qui n'est pas la contrée matérielle que vos yeux voient ou que foulent vos pieds (1).

Certes, je ne prétends pas que tous les aveugles vibrent aux impressions de la nature, il leur faut, comme aux clairvoyants et plus qu'à eux, j'y consens, « ce sixième sens » que tout le monde n'a pas, dont Mme de Staël était dépourvue puisqu'elle disait à Fauriel admirant le Léman : « Vous en êtes encore au préjugé de la campagne! » et lors-

(1) TOPFFER, *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois* ou *Essai sur le Beau dans les arts.*

qu'on vantait les Alpes : « Oh! le ruisseau de la rue du Bac!... » Hélas! non, tout le monde n'est pas artiste; tous les clairvoyants ne regardent pas les effets de lumière qui poétisent le bois ou la prairie. Non, tout le monde n'éprouve pas le besoin de situer, d'envelopper les grandes émotions de sa vie au milieu d'impressions de la nature, de l'associer à tout; mais il y a des âmes ainsi faites qu'elles ne peuvent l'abstraire de rien!

Il y a de ces âmes parmi les jeunes filles aveugles; elles ne sont pas « anesthésiées », je le répète, mais seulement « recueillies » par la cécité. Elles aussi peuvent avoir part à cet élan indéfini de rêverie, de poésie donné par le sentiment de la fluidité de la vie et de toutes les impressions humaines en présence des choses de la nature qui demeurent, qu'on retrouve n'ayant pas changé, alors qu'on sent bien, soi, qu'on a passé. Oui, l'aveugle peut avoir eu le cœur étreint ou dilaté par un sentiment intense, dans un lieu qui, en quelque sorte, est consacré par le souvenir retrouvé délicieux ou cruel, mais toujours vibrant, chaque fois qu'on revient dans ce lieu. Non, il n'est pas indifférent à l'aveugle de vivre ici ou là; il peut jouir de la nature, être pénétré, enchanté par son charme et dire avec Hugo :

> O douleur! j'ai voulu, moi, dont l'âme est troublée,
> Savoir si l'urne encor conservait la liqueur,
> Et voir ce qu'avait fait cette heureuse vallée
> De tout ce que j'avais laissé là de mon cœur!

Que peu de temps suffit pour changer toutes choses!
Nature au front serein, comme vous oubliez!
Et comme vous brisez dans vos métamorphoses
Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés!

. . . .

Dieu nous prête un moment les prés et les fontaines,
Les grands bois frissonnants, les rocs profonds et sourds,
Et les cieux azurés et les lacs et les plaines,
Pour y mettre nos cœurs, nos rêves, nos amours! (1)

(1) *Tristesse d'Olympio.*

CHAPITRE II

LA « VUE » DES PERSONNES

Si, à l'égard de la nature, la jeune fille aveugle, douée d'une âme vibrante, artiste, n'est pas isolée par la cécité, si elle peut avoir avec tout ce qui vit, avec l'atmosphère ambiante, même, de pénétrants contacts pleins de saveur et d'enchantement, il y a certainement pour elle, au contact des personnes, variété et attrait. D'ailleurs, le préjugé qui considère l'aveugle comme insensible à l'égard de la nature est moins absolu quant à sa situation à l'égard de la société; cependant, la surprise, l'admiration que bien des gens manifestent en constatant qu'ils ont été reconnus au pas, à la voix, à la pression de la main, témoignent, ici encore, de leur ignorance des conditions de vie sociale dans lesquelles se trouve l'aveugle. On s'imagine que, pour lui, les gens ne peuvent avoir qu'une physionomie purement morale et intellectuelle, tant il semble que ce qui différencie physiquement les personnes n'est appréciable que par la vue. En conséquence, on se

figure qu'un aveugle, entouré de personnes, d'ailleurs connues de lui, mais s'entretenant seulement de banalités, ignore qui elles sont jusqu'à ce qu'elles aient bien voulu se nommer ou dire quelque chose qui soit de nature à les faire reconnaître intellectuellement. C'est une erreur : la plupart des gens ont des caractéristiques olfactives, auditives ou tactiles qui se perçoivent au moindre contact et qui, associées, parfois même prises isolément, suffisent pour faire reconnaître.

Gogol écrivait (1) :

> Mon ami, si vous voulez me rendre le plus grand service que j'attends d'un chrétien, ramassez pour moi ces trésors (les petits faits quotidiens) partout où vous les trouverez. Que vous coûterait-il d'écrire chaque soir, sous forme de journal, des notes dans ce genre : — Entendu aujourd'hui telle opinion, causé avec tel homme : il est de telle condition, de tel caractère, convenable et de bonne mine, ou bien le contraire : il tient ses mains ainsi; il se mouche ainsi; il prise son tabac ainsi... En un mot, tout ce que votre œil perçoit des plus grosses choses aux plus petites.

Il n'est question là que de ce qui se voit, nullement de ce qui se sent, s'entend, se touche; cependant Gogol était bien observateur : ces dernières impressions sont-elles donc si ténues, qu'il faille, pour les ressentir, des sens exceptionnellement affinés? Non, point du tout; seulement, je l'ai déjà dit, les clairvoyants absorbés, satisfaits

(1) *Postface des « Lettres ».*

par les impressions qui leur viennent de la vue, ne pensent pas à sentir, à écouter, à toucher : voilà tout.

En analysant l'odeur qu'exhale une personne, on trouve du *sui generis* tenant à l'âge, à la santé, aux habitudes de toilette, de nourriture, de boisson ; du « voulu », tel que l'usage persistant d'un parfum ; de l'accidentel devenu coutume, comme le tabac ; on trouve aussi quelque chose de la profession, du genre de vêtements, d'étoffes, de gants qu'on porte. Tout le monde peut vérifier cela : il suffit d'avoir l'attention éveillée sur ce point pour s'apercevoir que telle vieille dame sent l'éther, telle autre le bois de santal, le poivre ou je ne sais quelle poudre antique qui conserve les fourrures ; telle jeune femme élégante a un léger parfum de ceci ou de cela ; tel homme fume du tabac d'Orient qui, malgré son extrême recherche de toilette, laisse des traces ; un autre fume le cigare, la pipe. Et l'alcool, le vin, le café, les pâtisseries, les savons, les eaux de toilette, les étoffes de laine, les fourrures, les peaux de gants, surtout échauffées par le soleil ou par une atmosphère de salon, de salle de spectacle... Il y a aussi les objets, les matériaux qu'on manipule habituellement : bois, fer, cuivre, couleurs à l'huile, plantes pharmaceutiques ; c'est ainsi que le menuisier, le serrurier, le tailleur, le cordonnier, le peintre, l'imprimeur, le pharmacien ne promènent pas la même odeur. Les vêtements

s'imprègnent très vite de l'atmosphère dans laquelle on vit; l'air raréfié et empesté des bureaux, les vapeurs d'une cuisine, les essences d'un atelier de peinture s'attachent aux étoffes et se transportent avec soi.

Et les gens qui portent du caoutchouc, de forts vêtements de drap noir : que sais-je?... Toutes ces choses constituent un agrégat, une gamme olfactive parfois agréable, attirante, parfois indifférente, parfois désagréable, mais qui sert à différencier, à caractériser les personnes sans les voir (1).

Quelquefois, il suffit de passer brusquement d'une atmosphère dans une autre très différente pour que les vêtements en transportent quelque chose et donnent l'impression olfactive et tactile du milieu d'où l'on sort. Qui donc a été malade, en hiver, passant plusieurs jours au lit ou au coin du feu, sans avoir remarqué le puissant rayonnement de froid que produit le médecin ou la sœur garde-malade arrivant brusquement de l'extérieur et s'approchant de vous?

(1) On écrivait d'Amérique : « Je puis vous apprendre un fait qui n'est généralement pas très connu, c'est que, chez les aveugles sourds, l'odorat est aussi développé que chez les chiens de chasse. Julia B. peut prendre une douzaine de gants et, après avoir senti les mains et le visage des personnes présentes, remettre chaque gant à la main à laquelle il appartient! Hélène Keller reconnaît les vêtements des personnes de son entourage, même après que ces vêtements sont revenus du blanchissage. Enfin une autre fille, Élisabeth R., en se tenant devant une fenêtre ouverte, peut, par l'odorat, sentir les gens qui viennent à elle. »

Elle (sa mère) revenait de faire quelque course matinale en ville..... Elle sentait une odeur de soleil et d'été qu'elle avait prise dehors..... Elle se pencha sur mon lit pour m'embrasser et alors je n'eus plus besoin de rien, ni de pleurer, ni de me lever, ni de sortir (1).

Si l'on porte avec soi quelque chose du milieu d'où l'on sort, la température de celui où l'on entre agit aussi d'une manière très sensible sur les vêtements.

En arrivant, vous êtes essoufflé, vous respirez un peu bruyamment, vous vous mouchez, vous toussez : souvent, c'en est assez pour dire votre nom à une oreille observatrice, car il y a de la personnalité dans la manière de faire cela. Il y en a autant, peut-être, dans la façon de marcher. La grâce ou la gaucherie, la vulgarité ou la distinction des manières s'y traduisent assez bien. La sonorité du pas, sa cadence, son rythme varient d'après le sexe, l'âge, la complexion physique et aussi le caractère moral de la personne; les habitudes prises, la préoccupation du moment y marquent leur empreinte. La fermeté, l'indécision, l'étourderie, la brusquerie, le calme, la gravité, l'indolence, l'activité, la timidité, l'assurance, la mièvrerie, la fatuité, la simplicité naturelle, la fatigue, l'entrain s'y reconnaissent jusqu'à un certain point.

Écoutez, observez, par exemple, le pas d'un

(1) Pierre Loti, *Le Roman d'un enfant.*

domestique qui descend l'escalier pour aller vous faire une commission, l'allure n'est pas la même que s'il sort pour lui, surtout en cachette : dans le premier cas, il aura son pas habituel, plus ou moins rapide, selon la circonstance, mais on sent qu'il est à l'aise, qu' « il prend son temps »; dans le second, il aura quelque chose d'un peu embarrassé, de timide, on sent la préoccupation de disparaître promptement, de ne pas éveiller l'attention, que précisément cette hésitation éveille, tout au moins pour une oreille observatrice. Il est évident que, dans un appartement couvert de tapis, entouré de tentures, dehors, sur le gazon ou dans le sable, sur une couche de neige, les pas se confondent; ces caractéristiques s'atténuent, disparaissent. D'autre part, si l'on marche avec des pantoufles, si l'on modifie tout à coup sa chaussure accoutumée, on peut déguiser, « grimer » son pas, sa démarche, comme sa physionomie.

Le joli petit pas des enfants est très différent de celui des grandes personnes; le jeune homme, leste, gai, simple et ouvert, n'a pas la même allure que l'homme mûr qui a épaissi, se sent important et veut en imposer, se meut avec complaisance, se regardant marcher comme il s'écoute parler; ou bien encore que le vieillard dont la démarche devient lente et pesante. Une jeune fille, une jeune femme mince, souple, élancée, élégante, gracieuse et enjouée a dans sa démarche une légèreté, une élasticité, un rythme, une ca-

dence autres que la femme de quarante ans restée élégante, distinguée, gracieuse, mais un peu alourdie et attristée. Auditivement, la démarche de celle-ci ne se confond pas non plus avec celle de la femme grasse et commune, sans charme ni distinction. La nature du vêtement, robe courte ou traînante, ample ou étroite, l'étoffe en soie ou en laine contribuent aussi, par certains froissements, frôlements caractéristiques, à donner à une personne sa physionomie auditive. Il y a encore les objets qu'on porte habituellement et qui sont pour ainsi dire des appendices du vêtement : éperons, sabre pour les militaires; chapelet, trousseau de clefs pour les religieuses; la cornette, la guimpe de celles-ci rendent très perceptibles à l'oreille un certain nombre de mouvements, de gestes. Il y a des tics qui s'entendent fort bien. Je connais une religieuse qui, en parlant, lorsqu'elle dit quelque chose d'important, relève un peu son bonnet avec la main. J'avais remarqué et défini ce geste bien avant d'en avoir entendu faire la remarque par un clairvoyant. Il y a les gens qui jouent machinalement avec leur lorgnon, leur chaîne de montre, etc., etc.

Les gestes que l'on fait avec un éventail, un porte-cartes, un journal, s'entendent mieux, cela va sans dire, que ceux que l'on fait seulement avec la main. Puis, il y a certains mouvements qui s'entendent par eux-mêmes, à cause des frotte-

ments qu'ils produisent; lorsqu'on se tourne brusquement, qu'on agite le bras ou la jambe, qu'on remue la tête, tout cela s'entend. En écoutant parler une personne, on sait si elle est debout ou assise, droite ou courbée, grande ou petite, à cause du point de départ du son; on suit beaucoup de ses mouvements de tête, de corps, de ses changements de position.

Si une personne fait quelques pas avec vous en vous donnant le bras ou la main, on se rend très bien compte de sa tenue, de son port; souvent même il suffit de marcher à côté d'elle, en la frôlant du coude, car le coude est un agent de perception évidemment bien inférieur à la main, mais qui permet cependant de prendre contact.



« Je ne l'ai pas vue, mais je l'ai entendue, écrit un aveugle, je l'ai sentie calme, gracieuse, élancée, lorsque, debout à la porte, elle m'a serré la main en me disant adieu, et je ne l'oublierai pas, et je la verrai toujours ainsi dans mon cœur. » Ici, en effet, l'aveugle peut bien dire « voir » en son cœur, parce que deux éléments nouveaux de connaissance interviennent : le contact — pression de la main — et la voix.

Paul arriva un jour à la porte du docteur, le cœur anxieux, sa petite main droite dans la main de son père. Son autre main était emprisonnée dans celle de Florence.

Quelle fermeté dans la légère pression de celle-ci; et combien molle et froide l'autre (1)!

Anatolia me tendit la main et me dit à son tour : — Soyez le bienvenu.

Son geste avait une franchise virile; et le contact de sa main parut me communiquer une sensation de force généreuse et de bonté efficace, parut verser soudain dans mon esprit une sorte de confiance fraternelle.

C'était une main sans bagues, ni trop blanche ni trop longue, mais vigoureuse dans sa forme pure, apte à relever et à soutenir, souple et ferme tout ensemble, avec une empreinte de fierté sur le revers que diversifiaient les reliefs des jointures et les réseaux des veines, avec des sillons de douceur dans la paume concave et tiède où semblait résider un foyer radiant de sensibilité (2).

Les mains ont, en effet, des aspects tactiles très variés; puis, combien n'y a-t-il pas de manières de tendre et de serrer la main : depuis l'entière, la large étreinte des personnes droites, franches, ouvertes, jusqu'à la doucereuse et hésitante pression des gens cauteleux? Il y a les personnes très affectueuses, un peu exaltées, un peu nerveuses qui serrent la main avec chaleur, avec émotion; il y a les personnes timides, embarrassées, qui ne savent jamais comment elles vous tendront la main; il y en a qui vous donnent à peine deux doigts. Il y a, évidemment, dans la structure, d'abord, et ensuite dans les gestes, les contractions de la main, comme un

(1) Dickens, *Dombey et fils.*
(2) D'Annunzio, *Les Vierges aux rochers.*

résumé de toute la personne, de ses caractéristiques physiques aussi bien que morales. Les graphologues n'y contrediront certainement pas, car leurs si curieuses observations ne peuvent s'expliquer que par une étroite corrélation entre les traits les plus intimes du caractère des gens et les contractions, les mouvements instinctifs de la main. Or, si l'on admet que le caractère se trahit dans les mouvements qu'on imprime machinalement au crayon ou à la plume, il est bien naturel et comme nécessaire que la main, dans son contact avec une autre main, révèle quelque chose du caractère, des sentiments de la personne (1).

Le contact de la main a une grande puissance sur tout l'être, il est presque nécessaire à l'entière communion :

. . . .

Comme dans un seul sac les brins étaient roulés,
Sous la toile, où leur main s'avance,
Il se fit, par inadvertance,
(Honni soit donc qui mal y pense!)
Il se fit que leurs doigts se trouvèrent mêlés.

Et sur-le-champ ils tressaillirent,
Et leurs beaux visages rougirent;
D'un feu qu'ils ignoraient, tous les deux à la fois
Sentirent leur âme brûlée;

(1) Il me semblait déjà dans mon oreille entendre
De sa touchante voix l'accent tremblant et tendre,
Et sentir, à défaut de mots cherchés en vain,
Tout son cœur me parler, d'un serrement de main;
Car lorsque l'amitié n'a plus d'autre langage,
La main aide le cœur et lui rend témoignage.

LAMARTINE, *Jocelyn.*

Et comme Mireille troublée,
Sortait sa main de la feuillée,
Vincent l'interpellant de sa plus douce voix :

Qu'avez-vous? dit-il; une abeille
Vous aura piquée, ô Mireille!
— Je ne sais..... répond-elle à voix basse au vannier.
Et pendant que chacun butine
Sur les brindilles qu'il incline,
D'un œil coquin, à la sourdine,
Ils épiaient aussi qui rirait le premier.

Et leur cœur battait..... et la feuille
Cédait à la main qui la cueille!.....
Puis lorsqu'ils la mettaient dans le sac, coup sur coup,
Et la main blanche et la main brune,
Soit à dessein, soit par fortune,
Avaient une étreinte commune;
Et ce petit jeu-là les amusait beaucoup (1).

Il serait aisé de multiplier les citations montrant que ce contact des mains qui reste si entier à l'aveugle est plus puissant, peut-être, que le regard. Mireille et Vincent se regardaient, certes! Cependant ils ne tressaillent et ne rougissent que lorsque leurs mains se rencontrent.....

François Coppée (2), dans une jolie page, nous présente le père et la mère du petit Amédée Violette sur le balcon :

Il faisait frais, sur la haute terrasse. Le soleil s'était couché. Les grands nuages ressemblaient maintenant à des

(1) Mistral, *Mireille,* traduction de Rigaud.
(2) *Toute une jeunesse.*

montagnes d'or, et une bonne odeur de verdure montait des jardins environnants.

..... M. et Mme Violette laissaient dire; peut-être même n'étaient-ils pas toujours à la conversation; et, quand la nuit était tout à fait venue, ils se prenaient doucement la main dans l'obscurité et regardaient les étoiles.

Et dans *Chanson d'exil :*

> Triste exilé, qu'il te souvienne
> Combien l'avenir était beau
> Quand sa main tremblait dans la tienne
> Comme un oiseau!

D'ailleurs, le contact par la main, comme le rapprochement, l'union dans le mouvement, dans le rythme, n'est-il pas pour beaucoup dans l'attrait que la danse exerce et a toujours exercé? Il y a là une impression profonde, une mise en vibrations intenses qui est intacte pour l'aveugle, peut-être même rendue plus forte par la privation de la vue.



Une émotion nouvelle, due aux inventions modernes, c'est de pouvoir, bien après la disparition d'une personne, entendre sa voix; de pouvoir l'écouter parler, chanter, rire, presque respirer, comme au jour où elle était là près de vous...

Cette relique auditive que le phonographe va bientôt pouvoir conserver pour et, quelquefois, contre l'amour ou l'amitié, ne sera-t-elle pas au

moins aussi impressionnante que toutes celles connues jusqu'ici?.....

Après quelques années de séparation et souvent d'oubli d'une personne aimée, pour qui on s'était juré un souvenir de toute la vie, ne sera-t-on pas encore plus troublé en entendant sa voix qu'en voyant son portrait?..... « Jamais je ne l'eusse reconnue à son visage; mais sa voix me découvrit ce que son aspect m'avait caché (1). »

C'est que la voix est la personne même. Si les yeux sont « le miroir de l'âme », la voix en est l'écho et comme la respiration; elle est au plus haut point révélatrice des sentiments, des émotions les plus intimes (2). « Pour l'être vivant, le plus grand charme du son, c'est qu'il est essentiellement expressif. Il lui fait partager les joies et surtout les souffrances des autres êtres vivants... La douleur qui s'exprime par la voix nous émeut en général plus moralement que celle qui s'exprime par les traits du visage ou par les gestes (3). »

Certains clairvoyants savent bien se servir des indications de la voix; Horace Mann fait observer

(1) Dante, *le Purgatoire*, ch. xxiii.

(2) « La voix est un son humain que rien d'inanimé ne saurait parfaitement contrefaire. Elle a une autorité et une propriété d'insinuation qui manquent à l'écriture. Ce n'est pas seulement de l'air, c'est de l'air modulé par nous, imprégné de notre chaleur, et comme enveloppé par la vapeur de notre atmosphère, dont quelque émanation l'accompagne, et qui lui donne une certaine configuration et de certaines vertus propres à agir sur l'esprit. La parole n'est que la pensée incorporée. » Joubert, *Pensées*.

(3) Guyau, *L'Art au point de vue sociologique. Problèmes de l'esthétique contemporaine.*

que : « Les sentiments de colère qui survivent à la punition ne peuvent se dissimuler entièrement : l'œil de l'enfant et surtout le son de sa voix ne manquent pas de les trahir. L'enfant n'a plus la même liberté de manières, la même aisance dans ses jeux. Son regard se détourne quand il rencontre celui du maître, ou bien il s'arrête sur lui comme pour un défi. Il n'est pas rare alors qu'il se montre minutieux dans l'accomplissement de ses devoirs pour mieux cacher ses intentions de revanche. Mais son organe le plus subtil, la voix, le décèle fidèlement. Ces indices apprendront au maître que la paix n'est pas rentrée dans ce jeune cœur... »

Ce n'est plus le son de la voix en tant que timbre musical qu'il faut considérer : la bonté ou la dureté, l'aigreur ou la douceur, la bêtise, l'intelligence, la disposition au vague ou à la rêverie se trahissent par l'accent, les vibrations de la voix, par les inflexions et, pour ainsi dire, par le contour de la parole, cela très indépendamment, je le répète, du timbre en soi qui peut être médiocre, terne, effacé, et des choses dites qui peuvent être banales, insignifiantes.

Je reviens de chez Mme L..., quelle excellente créature! Je crois que tout l'univers trouve grâce à ses yeux. Dès qu'elle vous aborde, dès qu'elle ouvre la bouche, on la devine, on la connaît : c'est la bonté, la bonté simple et sans détour. Sa voix est un peu vieillotte et monotone, son parler un peu traînant, mais tout cela s'oublie vite, car il y vibre une cordialité si vraie.

Il en est de l'expression morale et intellectuelle de la voix comme du sens graphologique de l'écriture qui réside dans la forme, l'allure de cette écriture, mais indépendamment des mots qu'elle reproduit. Cette psychologie auditive reste à faire : des mots, des graphiques n'exprimeraient pas les choses, il faudrait de toute nécessité des *illustrations phonographiques*. Quand le phonographe se sera perfectionné, lorsque l'usage se sera répandu de phonographier à divers âges et sous le coup d'émotions diverses la parole, la voix des personnes que nous aimons ou qui nous intéressent, comme aujourd'hui on photographie leur visage, leurs attitudes, alors on pourra *fixer*, analyser, rapprocher et comparer les éléments jusqu'ici essentiellement fugitifs et, pour ainsi dire, subjectifs d'une étude qui demeurait forcément solitaire, rebelle à toute vérification. En effet, comment expérimenter, discuter, soumettre au contrôle d'appréciations diverses ce qui, le plus souvent, n'a été entendu que par une personne, n'a pu être enregistré que dans la mémoire, ne peut être comparé que dans le souvenir? Seuls, les gens contraints de vivre surtout par l'ouïe étaient aptes à observer, à étudier les traits caractéristiques, moraux et intellectuels de la voix, traits cependant assez faciles à saisir et bien indiscrètement révélateurs.

Quelque chose du charme particulier, intime, qu'avaient ces observations, lorsqu'elles n'étaient

faites que par quelques-uns, ne disparaîtra-t-il pas lorsqu'elles feront l'objet d'un cours, au « laboratoire de psychologie expérimentale » et seront, pour ainsi dire, dans le domaine public?... Je le croirais assez volontiers, mais il faut bien nous habituer à perdre en poésie ce que nous gagnons en précision des connaissances.

Quand vous retrouvez une personne restée longtemps absente ou qui a subi une forte commotion physique, une grande épreuve morale, si sa taille a fléchi, si son visage s'est ridé, son regard terni, vous le voyez tout de suite et, suffisamment averti par ces marques visuelles du passage de la douleur, de cette usure irrémédiable dont la constatation serre le cœur s'il s'agit de quelqu'un qu'on aime, vous n'allez pas plus avant. Vous ne prenez point garde que la voix a fléchi, s'est ternie, elle aussi : fraîcheur diminuée ou disparue, diapason abaissé, éraillures d'abord légères, ensuite plus accentuées qui sont les rides de la voix. L'organe se modifie avec toute la physionomie de la personne :

« ... d'une voix qui était la parfaite expression musicale des formes qui la produisaient, elle me dit (1)... »

Il est rare qu'une oreille observatrice se trompe beaucoup sur l'âge qu'on a ou plutôt qu'on semble avoir. On a fait dire à des aveugles : « Maintenant

(1) D'Annunzio, *Les Vierges aux rochers*.

que mes yeux sont fermés, vous pouvez vieillir, car vous ne changerez pas pour moi. » Hélas! c'est dans les romans, seulement, que les aveugles parlent ainsi; dans la réalité, ils sentent douloureusement la marche du temps à travers ceux qu'ils aiment, et c'est à tort que M. de Pontmartin a écrit :

> J'ai toujours pensé que l'aimable légende de Philémon et Baucis serait plus concluante, si Baucis et Philémon avaient été aveugles. Dans le mariage, tel que le comprennent les natures d'élite et tel que nous le recommande notre mère l'Église, la cécité serait une grâce d'état... Ce qui expose les mariages vulgaires à une foule de périls, de tribulations et parfois de ridicules, c'est que l'âme n'y joue qu'un rôle secondaire, presque nul, à la merci du caprice des sens, d'une maladie qui défigure, d'une grossesse qui enlaidit, d'un cheveu blanc qui survient escorté d'une ride, d'un défaut de soin dans l'ensemble de la toilette, de l'âge surtout, de l'âge impitoyable, qui se charge de couperoser le visage, de brouiller le teint, de renfler les joues, de faire du portrait une caricature et de la beauté un souvenir. Rien de pareil n'existe pour les époux aveugles. L'horloge de leur église s'arrête à l'heure où ils y sont entrés pour recevoir la bénédiction nuptiale. Ils sont aussi jeunes l'un pour l'autre à soixante ans qu'à vingt-cinq.

Il y a évidemment des voix plus ou moins expressives, délicates, qui se fanent, qui vieillissent plus vite que d'autres; mais, presque toujours, les traits de la physionomie sont d'accord avec elles (1).

(1) Nul signe de fatigue ou d'une âme blessée
Ne trahissait en lui la mort de la pensée;

On remarque assez souvent que, chez les femmes, les brunes ont l'organe de *contralto* et les blondes celui de *soprano*.

Presque chaque personne a donc sa voix, sa manière de parler qui lui est propre aussi bien que son visage (1).

C'était entre Lausanne et Genève, j'étais occupée, je crois, à ne penser à rien; à un arrêt, la portière s'ouvre, un voyageur monte, puis s'avance de mon côté. Je ne saisis pas les premiers mots qu'il m'adresse, mais je reviens de mon absence avec un tressaillement soudain. Cette voix... je la connais... Mais, après tout, est-ce bien à moi qu'elle s'adresse ? Le nouveau venu fait appel à mon souvenir : il a souvent autrefois visité notre école de Lausanne, et il croit reconnaître en moi une ancienne élève de cette école. A mesure qu'il parle, ma mémoire aussi se réveille : ce ton si naturel, cette prononciation franche et nette, ce timbre viril où la vieillesse a mis son cachet, vibration plus émue qui trem-

> Son front, quoique un peu grave, était toujours serein,
> On n'y pouvait rêver la trace d'un chagrin
> Qu'au pli que la douleur laisse dans le sourire,
> A la compassion plus tendre qu'il respire,
> Au timbre de sa voix ferme dans sa langueur,
> Qui répondait si juste aux fêlures du cœur.
>
> LAMARTINE, *Jocelyn*.

(1) On se demande souvent si, en dehors de la musique, les aveugles peuvent jouir du théâtre, si la privation du « jeu de scène » leur laisse la possibilité de suivre la pièce? La vérité est que la plupart des aveugles aiment beaucoup le théâtre. « Personne, écrivait l'un d'eux, ne jouit plus que moi d'un opéra ou d'un vaudeville; tous les spectacles m'intéressent, excepté les pantomimes. » En effet, avec l'oreille seule, on suit sans peine une scène à plusieurs personnages et, à moins que les répliques ne soient par trop enchevêtrées, ou que les acteurs n'aient entre eux une trop grande ressemblance d'organe, on distingue bien vite chacun d'eux, on le reconnaît chaque fois qu'il rentre en scène.

ble un peu, sans nuire pourtant à la sonorité de la parole, cette voix cordiale qui est le plus sûr des aimants, tout cela me cause un plaisir extrême; oui, je le reconnais, je ne puis m'y tromper et je prononce le nom de M. R... C'est bien lui ! Il paraît à la fois surpris et content de la fidélité de mes souvenirs. Dans les visites qu'il faisait à notre établissement, il m'avait une seule fois, peut-être, adressé la parole en particulier, mais nous aimions tant ce visiteur sympathique que, dès qu'il entrait, dès que nous entendions les premières syllabes de son bonjour amical, un murmure de satisfaction courait dans la salle.

Peut-être y a-t-il plus de voix qui se ressemblent que de visages qui se confondent; peut-être faut-il un peu plus de temps et de contact pour que la mémoire enregistre les traits d'une physionomie auditive que ceux d'une physionomie visuelle : c'est possible, mais ce n'est pas certain; puis, on le sait, l'aveugle n'est pas limité, pour reconnaître quelqu'un, au caractère de la voix, il a encore d'autres indications. Voici, à ce sujet, un fragment de lettre d'une femme aveugle qui me semble très significatif :

Depuis quelques années que M. G... habite ces parages, c'est dans notre cercle un concert de louanges à son sujet : on s'honore de ses visites, on vante son esprit, on cite sa sagesse, on proclame sa piété; c'est un homme « parfait ». Eh bien! à qui oserais-je avouer que cet homme-là me déplaît, que cette *physionomie* ne peut m'être sympathique?... A chaque nouvelle rencontre, je l'écoute, je l'analyse, pour en rester toujours au même sentiment. Je suis persuadée qu'un jour des faits viendront justifier mes impressions, car jusqu'ici elles ne m'ont jamais trompée. Pourtant je ne me

crois pas douée d'une perspicacité particulière ; je pense seulement qu'en cette matière nous pouvons *voir plus clair* que les clairvoyants, car ce que nous percevons parle plus nettement, plus fidèlement que ce qu'ils regardent. Il est rare que je m'informe des traits, de l'expression de telle ou telle personne. L'ai-je entendue ? L'image que mon oreille m'imprime d'elle ne peut être modifiée par le témoignage des yeux d'autrui. Mais j'en reviens à M. D..., il y a treize mois que je ne l'avais rencontré : on l'annonce chez M. P..., je l'écoute venir... sa démarche trop légère, trop mesurée me rappelle la description que Walter Scott fait de l'allure d'Olivier le Dain entrant dans la salle d'audience. M. D... me salue, j'appréhende sa poignée de main. Qu'a-t-elle donc de si désagréable ?... je ne sais, mais je la reconnaîtrais entre mille. Il m'assure qu'il est très heureux de me revoir, je n'en crois rien et suis heureuse, moi, qu'un siège lui soit offert, là-bas, à quelques pas. La conversation s'engage, il y joue le premier rôle, et moi je puis, sans paraître indiscrète, le *dévisager* à loisir. Cette voix un peu féminine, au timbre musical, se module avec grâce et prête un charme insinuant à sa parole facile. Mais, dans cette voix douce, j'entends cette note secrète, cette vibration indéfinissable, cet accent intime, ce je ne sais quoi qui repousse et me dit, plus péremptoire que tout raisonnement, que le cœur et la bouche ne sont pas à l'unisson. Le rire confirme ce que me révèle la voix : on dirait que ce rire se défie de lui-même, il sonne faux. Mais nous voilà sur le chapitre religion ; oh ! sur ce thème-là, M. G... est édifiant ; quelles belles sentences découlent de ses lèvres ! et cependant tout cela m'impatiente ; pour un peu, il me prendrait des envies de contredire toutes ces saintes choses ; c'est que ce ton, plus je l'écoute, plus il me paraît faire dissonance avec celui de la vérité.

Mais le sens critique ne s'exerce pas toujours, il y a dans certains sons de voix, comme dans cer-

tains yeux, un charme, des caresses capables de fascination. Bien des aveugles se laissent prendre à la musique de l'organe, comme bien des clairvoyants au velouté du regard. Ils se laissent envelopper, ensorceler; ils n'entendent pas ou ne veulent pas écouter les caractéristiques intellectuelles et morales :

Dans ma jeunesse, racontait une vieille fille aveugle, j'ai entendu, un jour, un jeune homme dire dans un concert des scènes comiques parfaitement insignifiantes et auxquelles je ne prêtais aucune attention, mais je n'ai jamais oublié sa voix. Elle m'avait pénétrée jusqu'au cœur; j'avais un immense désir de le connaître, de lui parler, c'était comme une attraction irrésistible et je fus obligée de faire appel à toute ma volonté pour n'avoir point cette voix sans cesse présente à ma pensée.

D'ailleurs, cet attrait irrésistible que peuvent avoir certaines voix pour certaines personnes n'est pas seulement constaté par les aveugles. On connaît ce mot du *Cantique des cantiques :* « Aussitôt que mon Époux a fait entendre sa voix, je suis tombée en défaillance »; et aussi cette page de Lacordaire :

En présence de ce spectacle du visage humain où commence la révélation du monde invisible, l'homme se trouble..... Il n'eût pas versé une goutte de sang pour l'univers : il est prêt à le donner tout entier pour une créature qui n'a qu'un jour de vie et qu'une heure d'éclat. Un regard l'y décide et si tout à coup la parole s'ajoute au regard, si cette puissance qui n'est dans la nature qu'un son, un murmure, une mélodie, devient une voix vivante qui dit la

pensée d'une âme, alors l'amour qui n'était qu'un instinct se transfigure lui-même avec la beauté qui en est la cause, et la mort se tait devant un sentiment qui ne peut plus avoir de maître que la vertu. Hélas! je me trompe, le temps est aussi son maître.

Le contact par les yeux n'est donc pas indispensable pour distinguer, remarquer *même physiquement* quelqu'un, et être ému par sa présence. On peut se sentir attiré, charmé par sa manière d'être, par ce que j'ai appelé sa « physionomie auditive », en dehors ou plutôt en outre de ses qualités intellectuelles et morales dont l'appréciation demeure absolument intacte. Une jeune femme aveugle écrivait de son mari :

J'aime en lui le son de sa voix. Lors même qu'il parle de choses indifférentes, banales, j'y trouve un charme infini et, dès que je l'entends, mon cœur tressaille, je suis toute en joie. Outre le timbre qui a de la fraîcheur, de la jeunesse et comme une force vibrante, il y a, dans cette voix, des inflexions exquises en prononçant certains mots. Il ne dit pas mon nom comme tout le monde; dans sa bouche, ce nom m'est cher, il devient d'une sonorité délicieuse. J'aime en lui sa main large et toujours franche qui, en pressant la mienne, a de l'émotion, de la joie, de la tendresse inexprimée, de l'enthousiasme, de la vigueur aussi. Lorsqu'il la passe sur mon bras pour me parler, je me sens comme enveloppée d'une protection à la fois forte et tendre. J'aime son pas ferme et résolu, comme si j'y sentais ce qui manque au mien, j'aime sentir sous mes doigts le soyeux de sa chevelure. J'aime entendre sa respiration comme si j'y sentais encore quelque chose de bon. Oh! je l'aime tout entier,

je *le vois* de loin avec son pas toujours rapide, la vivacité avec laquelle il ouvre et ferme les portes, je connais sa façon de mettre la clef dans la serrure et j'aime tout cela. Ses traits sont-ils beaux ? Je n'en sais rien..... pour moi toute son âme est dans sa voix, tout son cœur dans la pression de main qui clôt nos chers entretiens.

CHAPITRE III

LES « VOIX » DE LA MAISON

Non plus que les personnes, toutes les maisons ne se ressemblent pas pour l'aveugle impressionnable et observatrice. La maison de famille où les générations successives ont laissé leurs couches de souvenirs, la maison aimée où l'enfance s'est passée, où l'on a longtemps vécu, où quelque grande émotion de la vie a été ressentie, pour l'aveugle, aussi, devient une chose animée, un être ayant sa vie propre, sa personnalité. Si elle en est éloignée et qu'elle y pense, sans doute, ce ne sont pas des images visuelles qui se présenteront à son esprit; ce ne seront pas non plus des impressions visuelles qui lui rappelleront cette maison; mais, on le sait, ces images ne sont pas les seules qui se gravent dans la mémoire, et il y a d'autres impressions que celles venues par les yeux capables d'émouvoir le cœur en ravivant un souvenir.

Je parcourais du pas tout le champêtre enclos,
Où, comme autant de fleurs, mes jours étaient éclos;

J'écoutais chanter l'eau dans le bassin de marbre;
Je touchais chaque mur, je parlais à chaque arbre,
J'allais d'un tronc à l'autre et je les embrassais,
Je leur prêtais le sens des pleurs que je versais,
Et je croyais sentir, tant notre âme a de force,
Un cœur ami du mien palpiter sous l'écorce.

. . . .

Écouter si le vent dans l'herbe ou la verdure,
L'onde dans la rigole avaient même murmure;
Éprouver si le mur de la chère maison
Renvoyait aussi tiède, au soleil, son rayon;
Ou si l'ombre du toit, sur son vert seuil de mousse,
Au penchant du soleil s'allongeait aussi douce (1).

En outre de leur disposition, de leur topographie dont l'aveugle se rend parfaitement compte et qu'elle retient, beaucoup de maisons, d'appartements ont un aspect, comme une physionomie olfactive, auditive, tactile, parfois très accusée et qui frappe même les clairvoyants dont le sens d'observation ne demeure pas borné aux impressions des yeux (2).

Dans le vestibule, chaque pas faisait vibrer les dalles, entre des profondeurs souterraines et la haute résonnance de l'escalier. C'était là cette atmosphère ancienne et cette odeur héréditaire propres aux vieilles demeures rurales : les aromates des offices, les conserves des celliers, les exha-

(1) LAMARTINE, *Jocelyn*.

(2) « Peu à peu, je connus les moindres détails de la vieille demeure, l'écaillure des murailles, tel gondolement de la toile d'un ancien portrait, les cassures de la console, telle feuille de parquet qui fléchissait sous le pied, d'imperceptibles riens que je n'ai jamais oubliés, tous les bruits de la vie et du silence auxquels j'étais attentif. » HENRI DE RÉGNIER, *Jours heureux*.

laisons personnelles des chambres s'y combinent en proportions définies; les influences diluées de la lavande ou de l'iris y luttent suavement contre les émanations des étoffes résolues en poussière; air imposant, parfums expressifs, et qui, comme le château lui-même rempli tour à tour de berceaux et de cercueils, paraissent également chargés de vie et de mort (1).

M. Henri Lavedan, aussi, a remarqué ce type de vieille maison de province « à lourd portail, à morne escalier de pierre, qui sent le raisin conservé, la cave et le chat ». Il est certain que les fruitiers, les armoires d'une bonne maison bourgeoise de petite ville, garnis à l'automne des confitures, des pruneaux traditionnels, des pommes, des chasselas de conserve, qui doivent défrayer les desserts d'hiver jusqu'après les Rameaux, laissent échapper par leurs jointures des effluves caractéristiques qui donnent au vestibule et à l'escalier une tout autre odeur que celle occasionnée par l'office de la maison parisienne, dont l'exiguïté interdit presque toute provision, où il faut se borner à enfermer le dessert du jour, avec quelques souvenirs de celui de la veille et quelques jalons de celui du lendemain, desserts dans lesquels la pâtisserie, les compotes de fabrication industrielle priment les friandises de ménage dont le goût et l'odeur sont souvent plus accentués.

Autre est l'odeur qu'on trouve aux abords du réfectoire d'un collège, d'une communauté. La mai-

(1) ART ROE, *L'Assaut de Loigny.*

son du pauvre n'a pas la même haleine que celle du riche et, dans chacune de ces catégories, il y a bien des degrés, bien des nuances. Presque chaque chambre a son odeur particulière qui lui vient de ses tentures, des étoffes, des bois de son ameublement, puis surtout de celui qui l'habite, odeur qui tient à l'habitant lui-même, aux habitudes qu'il a : il fait usage de tel savon, de telle eau de toilette, il se parfume; il y a là, je l'ai déjà dit, toute une gamme qui va du basilic rural, de la lavande, du benjoin aux savantes mixtures à la mode, qui peut servir de point de repère et contribue à caractériser une habitation.

Mes tantes habitaient deux chambres au second. Celle de ma tante Marceline était tendue de cretonne claire à bouquets, avec des sièges capitonnés de même étoffe. La cretonne dégageait son odeur particulière mêlée à des restes de parfums dont les flacons s'alignaient sur la toilette..... Au chevet du lit une montre d'or crépitait à un clou. J'approchais mon oreille pour l'écouter. . . . .

La fenêtre restant fermée, la senteur des parfums se concentrait..... des vieux fauteuils du salon sortait parfois une mite dorée. Elle voletait de ses petites ailes poudreuses et son flocon poussiéreux errait à travers le silence dans une odeur indéfinissable de camphre et de lampe éteinte. Chaque pièce avait son odeur particulière.

Celle de la remise en bas me revient encore..... Cela sentait la boucherie et le faisandage, le bois et le chiffon et, au milieu, une vieille calèche y mêlait son relent de cuir humide, de vernis et de drap poudreux (1).

(1) Henri de Régnier, *Jours heureux.*



Il y a ensuite la *voix* de la maison formée des bruits familiers résultant, pour ainsi dire, de sa vie intérieure. Une malade écrivait quelques mois après la mort de son frère : « Je pense aux aveugles bien plus que je ne travaille pour eux, car, dans ma vie immobile, le rôle de l'ouïe devient chaque jour plus considérable. Songez combien est silencieuse la maison de deux femmes et quelle signification a, dans ce silence, le bruit d'une porte, un pas dans l'escalier; songez que depuis ces onze années inertes, je ne suivais un peu mon frère qu'en *l'écoutant* de loin quand il était à la maison; il était trop occupé pour me donner plus que des minutes, et maintenant encore, après vingt mois, j'ai des éclairs d'illusion, c'est alors que je pense aux aveugles. »

Le bruit des portes, des fenêtres est souvent très varié, comme l'observe si bien Gogol :

Je ne saurais dire pourquoi les portes chantaient ainsi. Est-ce parce que les gonds en étaient rouillés? Ou bien le menuisier qui les avait faites y avait-il caché quelque secret mécanisme? Je ne sais; mais le plus étrange, c'est que chaque porte avait sa voix particulière. Celle de la chambre à coucher avait un soprano des plus fins; celle de la salle à manger, une basse ronflante. Quant à celle qui fermait l'antichambre, elle rendait un son bizarre, tremblotant et plaintif; tellement qu'en écoutant avec attention, l'on discernait clairement ces mots : « Mes petits pères, je gèle ».

C'est la sonorité spéciale des pas, ici ou là, la résonnance plus ou moins grande de telle pièce, de tel escalier, de tel corridor, puis les bruits venant du dehors qu'on perçoit dans telle ou telle chambre, à telle saison, à telle heure; c'est la cloche, l'horloge de l'église, les pendules des maisons voisines qu'on entend l'été par les fenêtres ouvertes, dont les timbres sont variés. C'est le rabot du menuisier; à côté, l'enclume du forgeron d'en face; c'ést le sourd roulement du train qui arrive jusqu'ici; ce sont les grelots de la diligence qui s'obstine à passer à telle heure et qui stationne au bout de la rue, ses chevaux piaffant aux mouches de l'après-midi. Ce sont les cris des gamins des environs qui, depuis trente ans, de génération en génération, viennent jouer devant cette porte, sur ce diminutif de place, toujours avec les mêmes cris et, sans doute, au même jeu. Enfants qui jouent, grandes personnes qui les regardent se sont renouvelés bien des fois, mais le spectacle n'a pas changé; celui qui revient, clairvoyant ou aveugle, qu'il regarde ou écoute, se retrouve comme au jour de son enfance où les jeux de ces gamins lui faisaient envie, probablement parce qu'il ne lui était pas permis de prendre ainsi ses ébats sur ce lieu quasi public.

On entend le grincement d'une pompe, le bruit de la fontaine de la rue; de l'autre côté, c'est la basse-cour, c'est le jet d'eau du bassin, ce sont les appels d'hirondelles qui vont et viennent et font

leur nid toujours sous cette même corniche de notre vieille maison de famille, plus exactes, plus assidues que nous au séjour annuel, au foyer paternel. Chères petites hirondelles, vous auriez tort de croire que, pour l'aveugle, vous êtes comme si vous n'étiez pas... Il ne peut vous voir, c'est vrai, mais en allant et venant, vous criez, vous parlez, vous faites avec vos ailes un bruit très doux, très harmonieux : il vous entend, il vous aime.....

Puis c'est le grand sapin du jardin qui gémit toujours de même au vent d'automne, qui, au printemps, abrite toujours les mêmes oiseaux, faisant entendre, aux mêmes heures, les mêmes chants. Ce sont les bouffées de parfums qui arrivent des plates-bandes de résédas, de giroflées ou de roses, et que le vent du soir apporte jusque dans les chambres. En un mot, l'air ambiant, l'atmosphère de la vieille maison paternelle se reconnaît, il vous enveloppe, et le cœur se serre ou se dilate à son contact, ou seulement à son souvenir évoqué tout à coup, par une des sensations tactiles, olfactives ou auditives qu'on y a éprouvées :

J'avais un chagrin violent, mais je remarquais involontairement les riens les plus insignifiants. La chambre était très sombre, il y faisait chaud, et cela sentait à la fois la menthe, l'eau de Cologne, la camomille et les gouttes d'Hoffmann. Cette odeur me frappa à un tel point que non seulement lorsqu'il m'arrive de la sentir, mais rien qu'en y pensant, mon imagination me transporte à l'instant dans

cette chambre obscure et étouffée, et me représente tous les moindres détails de cette minute atroce (1).....

Et d'Annunzio dit aussi :

Il appuya la tête sur les genoux de sa mère; et, sous la caresse des doigts maternels, il ne tarda pas à se calmer. De temps à autre, un sanglot le secouait encore. Dans son esprit repassaient, sous forme de sentiments vagues, les lointaines afflictions de son adolescence. Il entendait le gazouillement des hirondelles, le grincement de la roue d'un rémouleur, des voix qui criaient dans la rue : bruits connus, entendus dans les après-midi de jadis; bruits qui lui faisaient défaillir le cœur (2).

Pour les aveugles comme pour les clairvoyants, les lieux sont productifs de souvenirs. Lorsqu'on revient dans une maison, dans un jardin où l'on a éprouvé de vives impressions, où tout un « morceau de vie » s'est écoulé, le souvenir des faits accomplis, des impressions ressenties, déjà dans le lointain, se ravivent avec intensité, agréables ou douloureuses, plutôt douloureuses, hélas!....

Pour les aveugles comme pour les clairvoyants, il n'est donc pas indifférent de vivre sa vie toujours dans la même maison, où les souvenirs s'agglomèrent, se coordonnent et peuvent être retrouvés, au lieu de les semer un peu partout au hasard d'impressions passagères occasionnées par une vie plus ou moins nomade.

(1) Tolstoï, *Souvenirs*.
(2) *Le Triomphe de la mort*.

Dans une ville, une maison, l'aveugle se trouve dépaysé tant par l'absence des bruits accoutumés que par la perception de bruits nouveaux ou plutôt de bruits qu'on n'entendait pas là où on était habitué à vivre... On s'accoutume à une « atmosphère de sons » qui, en quelque sorte, habitent avec nous, c'est pour ainsi dire « l'horizon auditif ».

La solitude d'un lieu n'est pas purement objective, la part subjective de cette impression est grande, car on se trouve d'autant plus seul et isolé que les choses qui vous enveloppent, objets ou sons, vous sont inconnues, qu'elles ne vous rappellent aucune préoccupation et que les soucis quotidiens ne s'y mêlent pas. Après quelques jours passés, les préoccupations de la vie reviennent : on en a laissé, on en trouve d'autres; mais dans les premières heures de ces jours où le son de la cloche, de l'horloge nous est inconnu, où les pas entendus ne nous rappellent rien, où le bruit des portes ne nous indique pas ce qui vient ou s'en va..... alors, l'impression de solitude est très grande.

Aussi est-il bien différent de s'éveiller au carillon vieillot d'une calme ville flamande, ou aux sifflets usiniers d'un faubourg de Lyon.

Ici encore le progrès n'est pas toujours poétique..... Rien n'était joli comme d'entendre à la ville, au village surtout, telle heure du jour ou du soir annoncée par une sonnerie de cloche :

angelus, couvre-feu, entrée à l'école les jours ouvrables, offices le dimanche. Les couvents, les pensions privées opéraient tous leurs mouvements au son de la cloche, jusqu'aux grands ateliers, les « fabriques », comme on disait autrefois, qui sonnaient l'entrée des ouvriers, jusqu'aux bateaux à vapeur qui annonçaient leur arrivée en sonnant à la volée une cloche suspendue à l'arrière, et, surtout avec un peu de lointain, ce n'était pas laid, parfois même cela avait beaucoup de poésie. Mais nous avons progressé : les « fabriques », qui maintenant s'intitulent « usines », annoncent par des sifflements stridents et prolongés la reprise du travail, les sirènes des bateaux à vapeur mugissent leur arrivée, partout le sifflet tend à remplacer la cloche. La mairie, le groupe scolaire, par lesquels on espère bien supplanter l'église, auront peut-être l'ambition de signaler auditivement, à distance, les principales divisions du jour, mais ne pouvant pas tirer de coups de canon comme la tour Eiffel, ne voulant pas, comme les beffrois du moyen âge, emprunter à la religion son mode d'appel à la prière, ils jugeront sans doute plus conforme à l'esprit moderne, à l'esprit laïque, d'emprunter à l'usine le signal du travail donné par la machine à vapeur pour marquer « l'heure légale ». De sorte que, dans l'avenir, on en arrivera peut-être à trouver naturelle cette formule bizarre : « La quinzième, la dix-septième heure a *sifflé*..... » Alors, au déclin

4.

d'une journée dont on va garder un cher souvenir, on ne pourra plus soupirer : « Il faut nous quitter, c'est l'heure de *la paix tombante*..... Entendez-vous? Voilà que l'Angelus du soir a sonné..... »



Il se peut que quelques personnes sourient en lisant ces choses, trouvent tout cela bien subtil ou, qui sait? bien *matérielles,* peut-être, certaines de ces impressions tactiles ou olfactives?..... Mais d'autres, j'espère, comprendront parce qu'elles savent combien sont divers :

> Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés...

et admettent que l'aveugle, elle aussi, a les siens. Qui donc ne porte dans son esprit un coin de maison, de jardin où il aime à situer rêves et souvenirs? Le cœur s'y repose avec amour, parce qu'il semble, dans le lointain, qu'on y a été ou qu'on pourra y être heureux. Là, désir ou regret, le rêve prend appui; on le saisit, on l'aime davantage. Notre vie, la vie de ceux que nous aimons se passent forcément dans un cadre matériel, au milieu d'objets souvent insignifiants en eux-mêmes mais qui prennent un sens à notre contact. Ils conservent cette signification longtemps après que ceux qui la leur ont donnée ne sont plus, et ils deviennent en quelque sorte des

memento de vie. Ils restent là pour nous redire à nous-mêmes certaines pages de notre existence qui s'effaceraient sans eux, pour rappeler à notre pauvre cœur mobile ceux que nous avons aimés et dont nous ne sommes pas bien sûrs de toujours nous souvenir, enfin pour nous rappeler nous-mêmes à ceux qui promettent de ne pas nous oublier et qui le feraient peut-être bien vite sans ces témoins matériels de notre passage.

Ne touchons donc pas à ces supports du souvenir. Que, peu à peu, la physionomie, la disposition d'une maison, d'un mobilier se modifient, c'est dans l'ordre des choses. Mais il faut agir bien progressivement avec beaucoup de respect et de lenteur, sans bouleversement contre nature, sans prétendre se passer du temps, agent indispensable de toute formation harmonique et durable.

Rien n'est attristant comme un vieux logis auquel on arrache ses meubles : chose amère pour ceux qui restent, peu profitable à ceux qui partent et répugnante même pour les spectateurs désintéressés. C'est une coutume haïssable et antisociale de séparer ainsi dans les partages ce que l'homme et le temps avaient uni.

La maison de famille est un être vivant : ne le mutilons pas!..... Que ceux qui partent et vont au loin fonder un nouveau foyer, rejetons ou boutures du foyer qu'on quitte parce qu' « il faut croître et se multiplier », en emportent quelques éléments : bien..... mais que ce soient des souvenirs,

non des débris. Lorsqu'au cours d'une excursion pénible, un grand bon arbre a abrité une halte réconfortante, si on cueille, en se levant, quelques branches, quelques fruits, ce n'est pas pour se partager les dépouilles de ce bienfaisant ami, c'est pour emporter avec soi la bouture, la semence qui le fera revivre, ou pour attacher à son sac de voyage le protecteur rameau du souvenir.

LIVRE II

L'ACTIVITÉ MATÉRIELLE

CHAPITRE PREMIER

COMMENT ON S'ORIENTE SANS LA VUE

Mais éprouver, accumuler des impressions au contact des personnes et des choses n'est pas tout dans l'existence ; il faut savoir aussi dans quelles conditions la jeune fille aveugle se trouve placée à l'égard de « la vie matérielle », nous verrons ensuite quelle est sa manière d'être, quels sont les sentiments qu'elle ressent? Commençons par examiner comment, matériellement, elle s'oriente.

Ne vous est-il jamais advenu de rentrer dans votre maison, la nuit, sans lumière? N'avez-vous pas trouvé votre chemin à travers la cour, le vestibule, l'escalier? Vous avez, malgré l'obscurité, mis la clef dans la serrure; vous êtes parvenu dans votre chambre, où, sur la cheminée, vous avez pris des allumettes. Si vous avez un peu d'a-

dresse ou un peu d'ordre, je suis même persuadé que vous avez fait cela sans trop tâtonner, sans rien renverser. Or, cette aptitude à vous diriger, à trouver des objets sans lumière, dans des lieux d'ailleurs connus, aptitude latente que la nécessité vous a tout à coup révélée, les aveugles la possèdent aussi bien que les clairvoyants, ils la cultivent chaque jour avec une méthode tout au moins instinctive et elle se développe beaucoup chez eux. Ce serait une erreur d'assimiler la possibilité qu'a l'aveugle (placé dans certaines conditions) de se diriger seul, de retrouver son chemin, à la faculté d'orientation possédée à un degré remarquable par beaucoup d'animaux et qui leur permet de reconnaître leur chemin dans l'obscurité la plus complète. En effet, chez les animaux, il y a *instinct,* l'exercice des cinq sens ne suffit pas pour expliquer les phénomènes constatés (1), on suppose qu'ils ont un « sens de direction ». Chez l'homme, au contraire, clairvoyant ou aveugle (peu importe, celui-ci n'ayant pas d'autres facultés que celui-là), l'orientation résulte de sensations associées : elle procède du raisonnement, non de l'instinct.

Sans grande difficulté, on se met dans la tête le plan d'une chambre, d'une maison, d'un jardin, d'une ville. Essayez de vous imaginer mentalement une chambre dont voici la description topographi-

(1) Voir Fabre, *Souvenirs entomologiques,* 1re série; et le Capitaine G. Reynaud, *Les lois de l'orientation chez les animaux,* Revue des Deux-Mondes (15 mars 1898).

que. Cinq mètres de long sur quatre de large, fenêtre au milieu d'un des petits côtés ; en face de la fenêtre, porte d'entrée; cheminée au milieu du grand côté de droite lorsqu'on entre. Les meubles principaux sont ainsi disposés : lit dans l'angle à droite de la porte ; entre la cheminée et la fenêtre, grand bureau ; en face de la cheminée, bibliothèque; à gauche de celle-ci, table de toilette ; à droite, chiffonnier; deux ou trois fauteuils, à droite et à gauche de la cheminée; chaises dans les angles ; une table volante, tantôt ici, tantôt là, mais plus généralement aux environs de la cheminée. Eh bien, sans jamais avoir vu cette chambre, n'en avez-vous pas très nettement la topographie dans l'esprit? Celle d'une maison est plus compliquée ; toutefois, si la construction est assez régulière, il ne faut pas grand effort pour la comprendre et la retenir; s'il y a beaucoup d'irrégularités, l'étude est plus longue. Pour le jardin, supposons-le limité au midi par la maison d'abord, ensuite la grille de la basse-cour ; au nord, par un grand mur ; à l'est, par une palissade et une rangée de grands arbres; à l'ouest, par un petit mur ; un bassin au centre ou à peu près. Huit allées principales sertissent et divisent ce jardin : une au midi, une au nord, une à l'est, l'autre à l'ouest ; puis quatre allées partent chacune du milieu d'un des côtés pour aboutir au bassin. On peut facilement, n'est-ce pas? s'imaginer ces grandes lignes, qui, bien fixées dans l'esprit, serviront de points d'appui

pour situer les détails connus par la suite : petites allées, tonnelles, groupes d'arbres fruitiers, corbeilles de fleurs, carrés de légumes, etc., etc., dont plusieurs deviendront à leur tour des points de repère.

La topographie d'une ville se grave dans la mémoire par les mêmes moyens. On va du simple au complexe : d'abord les grandes voies de communication, le cours d'eau, s'il y en a un, les places, les monuments principaux ; puis, quand on possède bien ces points de repère, on groupe autour d'eux, on y rattache peu à peu les renseignements de détail : petites rues, irrégularités, etc., etc..... qui vous sont successivement indiquées.



« Mais, dira-t-on, ce n'est pas tout d'avoir dans la tête la topographie des lieux : chambre, maison, jardin, ville ; comment s'orienter sans la vue? Comment savoir que l'on est ici ou là, ne pas se perdre à chaque instant? Dans une chambre, on peut encore tâter les meubles, les parois, mais circuler dans la maison, cela devient plus difficile, ne risque-t-on pas de se précipiter dans l'escalier? Puis au jardin, dans la rue, comment faire!..... »

Comment faire? — Qu'on se rappelle ce que j'ai déjà dit des communications, des relations que

l'aveugle possède avec le monde extérieur : il entend, il sent, il touche, non pas seulement avec la main, mais avec tout le corps, avec le pied particulièrement; il peut utiliser ces diverses sensations pour la vie pratique. Qu'on ne se représente donc pas la jeune fille aveugle n'osant faire un mouvement sans avoir les mains tendues devant soi, tâtonnant sans cesse, dans sa chambre ou dans la maison, ne pouvant s'aventurer au jardin... L'aveugle un peu intelligente, ou ayant simplement l'instinct du mouvement, de l'activité, tâtonne fort peu, elle a d'autres moyens de savoir où elle est; elle va, vient, pose la main sur les objets presque à coup sûr, dans les endroits qui lui sont familiers, cela va sans dire. Elle met tout à contribution : l'ouïe, l'odorat, le toucher du pied, du coude, et associe, raisonne les impressions reçues, afin de s'en servir plus utilement. On ne s'oriente pas seulement, je le répète, d'après des renseignements tactiles, mais encore d'après des indications auditives, olfactives. Dans une chambre, la fenêtre donnant sur la rue ou le jardin est presque toujours un point de repère, car ouverte et même fermée, elle laisse arriver les bruits du dehors : roulements de voiture, cris d'oiseaux; la cheminée en est souvent un aussi; s'il y a du feu, on en perçoit le crépitement, et s'il est silencieux, on en sent la chaleur; puis, souvent, sur la cheminée, se trouve une pendule dont le tic tac guide, lui aussi. Un vase de fleurs, une

table de toilette avec ses odeurs de savon et d'eaux diverses, voire même une cage d'oiseaux sont encore des repères qu'il n'est pas nécessaire de toucher. Une carpette au milieu de la pièce, la descente de lit, le tapis de foyer, sont autant d'indications pour le pied ; puis, on frôle du coude ou de la main un rideau, une portière, l'angle d'un meuble dont on sait la position ; le genou rencontre la masse d'un fauteuil, d'une chaise qui occupe telle place connue ; toutes ces indications associées orientent très bien. En veut-on un exemple ? Je le donne en dépit de l'ennui qu'on éprouvera, sans doute, à suivre une explication forcément minutieuse et compliquée ; mais c'est, il me semble, nécessaire pour répondre à une question cent fois posée. Supposons qu'une aveugle, par suite d'allées et venues rapides, bruyantes, de plusieurs personnes, a perdu un instant le sentiment de sa direction, cela peut arriver et arrive quelquefois. Eh bien, elle sent avec le pied un angle de la carpette qui s'étend devant elle, à gauche c'est le parquet, derrière aussi ; c'est déjà un renseignement, mais il y a deux angles de la carpette où l'on peut avoir le parquet : à gauche et derrière soi, le tapis s'étendant devant soi et sur la droite. Comment savoir auquel de ces deux angles on se trouve ? Le bruit de la rue que l'on entend à gauche et qui indique la position de la fenêtre va en décider : puisque le tapis s'étend devant et à droite, que la fenêtre est à gauche, c'est donc que

l'aveugle se trouve entre le milieu de la pièce et la fenêtre, car si elle était à l'autre angle du tapis, elle *entendrait* la fenêtre à sa droite; donc elle doit avoir la cheminée devant elle, mais un peu à droite, et tourner le dos au chiffonnier, à la bibliothèque, etc.; la porte d'entrée doit être au fond de la pièce, sur sa droite. En effet, elle fait un pas à droite, de manière à être dans l'axe de la cheminée et elle entend le tic tac de la pendule; un peu en avant, elle sent les fleurs qui sont dans les vases : elle est donc parfaitement orientée sans avoir rien touché, sans même que le témoin se soit aperçu de son moment d'hésitation, à moins qu'il ne soit très observateur et habitué aux aveugles.



Dans la maison, le toucher du pied sert beaucoup aussi pour se guider, car il distingue tout de suite un carrelage, un plancher, un parquet ciré ou non, un tapis de laine, une sparterie, un paillasson de jonc ou un tapis-brosse, une toile cirée, un linoleum, etc., etc. L'approche d'un escalier peut être révélée de bien des manières : c'est la première marche qui est en pierre et tranche sur le parquet; c'est une très légère différence de niveau que le pied perçoit parfaitement; c'est une bande de tapis qui cesse ou qui commence. Les sonorités, les résonnances spéciales à telle pièce, tel couloir, les odeurs, le bruit de ceci

ou de cela sont des points de repère précieux qu'on retient facilement. De même que le clairvoyant a dans l'œil la mémoire de l'espace visuel, l'aveugle a dans l'oreille la mémoire de l'espace auditif, et tandis que le premier, en entrant dans une pièce qu'on a agrandie, sans d'ailleurs en changer notablement la disposition, aura par les yeux, même après une longue absence, l'impression de l'agrandissement, le second éprouvera auditivement une impression analogue en marchant, en parlant dans cette pièce.

Dans un appartement très vaste, très luxueux, couvert de moelleux tapis, avec d'épaisses tentures, portières, rideaux qui assourdissent tous les bruits, l'aveugle est mal à l'aise pour s'orienter, se diriger seul si, à défaut d'une longue habitude, il n'a pu examiner presque chaque meuble, s'il n'a fait pour ainsi dire la « revue », l'inventaire du mobilier.

D'ailleurs, pour qu'il puisse se reconnaître dans un appartement, il faut qu'on lui permette d'en *voir* la disposition et pour cela de toucher, au moins de frôler les principaux meubles. En effet, si on le conduit toujours de la porte au siège où il doit s'asseoir, si on ne lui fait pas faire le tour de la pièce, des pièces qu'il traverse, en l'invitant à se rendre compte par lui-même de leur disposition, il ne peut savoir où il est, et, à moins d'une très grande simplicité dans cette topographie, il ne peut se l'assimiler.

L'aveugle ne s'oriente facilement ou ne circule avec aisance et sûreté de mouvements ni dans une très petite pièce encombrée de meubles qui se trouvent disséminés çà et là, ni dans un vaste salon désert où le pied ne rencontre qu'une surface plane : parquet uni ou tapis sans solution de continuité. Les points de repère qui, dans le second cas, lui manquent sont, il est vrai, nombreux dans le premier; mais, ils gênent pour la libre circulation, à moins d'une longue accoutumance. Ce qui convient donc le mieux, ce sont des pièces d'étendue moyenne où les meubles se trouvent rangés sur les côtés, plutôt que disposés par groupes pour former des apartés. A moins qu'une pièce soit très grande, très remplie, l'inventaire en est assez vite fait. D'abord, il n'est pas nécessaire, pour se reconnaître, pour s'orienter, d'inventorier les ornements, les accessoires : tableaux, étagères accrochées au mur, bibelots, etc. Dans une chambre, il suffit de *voir* où est la porte, la fenêtre, la cheminée, le lit, l'armoire ou la commode, la table ; dans un salon, en plus des portes, des fenêtres, de la cheminée, le piano, le canapé, les principaux sièges, tables ou consoles. La connaissance des accessoires viendra progressivement et leur situation s'enregistrera peu à peu dans la mémoire.

Pour procéder à ce premier et sommaire inventaire, le mieux est de faire le tour de la pièce en prenant comme point de départ la porte, la

cheminée ou le lit, et en revenant à ce point de départ après avoir constaté successivement la position de chaque chose, l'une par rapport à l'autre. Si un tour ne suffit pas pour bien retenir ces positions, on en fait un second; un troisième est rarement nécessaire, à moins que la pièce soit grande et compliquée comme ameublement, ou que l'aveugle ait très peu de mémoire, très peu l'habitude de s'orienter.

Lorsqu'on arrive dans une chambre de passage, ne devrait-on y demeurer qu'une nuit, il faut procéder à ce petit examen. Toutes proportions gardées, je dirai la même chose de l'appartement, de la maison. Mieux vaut, en effet, perdre cinq minutes pour se rendre compte de la disposition de sa chambre, une demi-heure, une heure, s'il le faut, pour connaître la topographie de la maison où l'on doit habiter quelques jours, de manière à pouvoir ensuite aller et venir librement, trouver tout seul ce dont on a besoin, que de s'obliger à recourir sans cesse aux bons offices d'autrui, faute d'avoir voulu employer un peu de temps et d'attention à se faire initier aux êtres du logis.

Ce rapide inventaire a encore pour effet, si l'on a quelque peu la pratique des voyages et des hôtels, de permettre à l'aveugle de préjuger presque à coup sûr du *rang* et par conséquent du prix de l'hôtel dans lequel il débarque : d'après l'étage, la dimension de la chambre, le confortable des

tentures et de l'ameublement, l'organisation, la propreté de la table à toilette, on sait, à cinquante centimes près, ce que coûtera cette chambre. Et, pour le dire en passant, il en est de même au restaurant où la manière dont le couvert est mis, l'épaisseur des assiettes et des verres, le poli de l'argenterie, le ton des garçons, le diapason des conversations, enfin, je ne sais quoi dans l'air ambiant de la salle permet à l'aveugle expérimenté de dire avec quasi-certitude : « Notre déjeuner nous coûtera tant... », avant même d'avoir goûté la côtelette ou l'œuf à la coque.

A coup sûr, il ne suffit pas de quelques minutes passées dans une chambre, de quelques heures dans une maison, pour acquérir la précision de mouvements qui permet à l'aveugle un peu adroit de mettre sans tâtonner la main sur l'objet voulu et dont il sait la place, de s'arrêter presque machinalement et sans compter les pas à une porte, à un escalier; pour cela, il faut avoir dans les bras, dans les jambes, comme le pianiste l'a dans les doigts, la mesure des distances connues depuis longtemps et souvent parcourues; mais, du moins, l'esprit sait qu'on va trouver telle chose à tel endroit et, avec un peu d'attention, de soin, de tâtonnements — au début — on trouve ce qu'on veut. Puis, la répétition des mouvements crée l'habitude qui amène vite l'aisance, la sûreté de ces mouvements.

Quand on a occupé quelques jours une cham-

bre, quelques semaines une maison, le souvenir en reste longtemps gravé dans la mémoire (sauf, s'il s'agit de complications particulières) et, au retour, même après plusieurs mois, plusieurs années d'absence, on se retrouve très bien. Au premier moment, il peut y avoir quelque hésitation causée principalement par la différence des dimensions entre les lieux accoutumés qu'on quitte et ceux qu'on retrouve dont l'habitude était perdue. Ainsi, après avoir longtemps habité une très petite chambre, si l'on reprend possession d'une grande, quand bien même il n'y a aucune hésitation sur la place des meubles, des moindres objets, les mouvements faits, pendant quelques heures, parfois plusieurs jours, sont *trop courts* : il semble qu'on va atteindre avec la main ce qui exige un déplacement de tout le corps. Lorsque l'habitude est perdue de circuler dans de longs et larges corridors, et que, brusquement, on s'y retrouve, alors même que l'esprit en connaisse admirablement la topographie, que la mémoire ait conservé le souvenir des moindres particularités, on éprouve au premier instant un certain malaise, une certaine gaucherie; on craint d'avoir dépassé le point d'arrêt, tandis qu'il y a encore plusieurs pas à faire avant d'y être arrivé. Mais cette impression passe vite, et promptement l'assurance ancienne revient.

***

Si de la maison nous passons au jardin, le pied continue à percevoir un certain nombre d'indications. Dans le jardin que j'ai pris pour type, telle allée est sablée, telle autre a du gravier neuf, une troisième du gravier depuis longtemps foulé et qui ne grésille presque plus. Le « dos d'âne » est très accusé dans l'allée qui conduit de la maison au bassin; au contraire, celle qui est le long du mur du nord est plutôt concave et souvent la terre en est humide; celle de l'est est sensiblement plus large que les autres; une bordure de buis se trouve à droite et à gauche des allées qui vont du côté est au bassin et du bassin au côté ouest. Le pied sent très bien la différence d'une bordure de buis droite, raide, et d'une bordure de plantes molles et plus ou moins rampantes; le petit talus de gazon qui entoure le bassin est très perceptible; et alors même que le jet d'eau viendrait à se taire, il n'y a pas à craindre qu'on se précipite dans l'eau, puisque le pied rencontre le talus qui prévient du danger. L'ombre de tel arbre, le plein soleil de telle partie d'allée absolument découverte, le parfum de telle corbeille de fleurs dont on connaît la place, puis l'odeur, le bruit du poulailler qui indique la droite de la maison où se trouve la basse-cour : autant de signes qui permettent à l'aveugle de parfaitement s'orienter, d'aller, de

5.

venir, sans tâtonner, sans hésiter. D'ailleurs, la disposition de ce jardin est facile à retenir et les points de repère en sont nombreux : le bruit du jet d'eau marque toujours le centre, celui de la rue, l'extrémité nord ; l'ombre, la masse des grands arbres indiquent le côté est ; le petit mur de l'ouest est longé par une plate-bande que le pied rencontre au bord de l'allée, tandis que les trois autres allées d'enceinte vont exactement jusqu'au mur. Du côté sud, c'est la maison avec les bruits, les odeurs d'une habitation ; puis la basse-cour toujours facile à reconnaître auditivement et olfactivement.

Supposons une aveugle connaissant bien ce jardin, mais tout à coup transportée sur un point quelconque de ces allées : comment pourra-t-elle savoir où elle se trouve ? N'est-ce pas là précisément la question qui préoccupe les clairvoyants ? Si elle se sent observée ou craint de l'être, ou si elle ne veut pas avoir l'air embarrassée, elle prendra l'attitude de quelqu'un qui se promène lentement, allant dans l'allée même où elle se trouve, jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'elle arrive à une autre allée, ou bien jusqu'à un angle du jardin qui indique si c'est l'extrémité d'une allée centrale ou d'une allée d'enceinte, puis revenant sur ses pas pour retourner ensuite. Mais, en faisant cela, elle marche légèrement en zigzags, afin d'apprécier la largeur de l'allée et la nature des bordures, elle observe tout avec

grande attention. Et d'abord où entend-on le jet d'eau? — Derrière. En avançant, elle trouve de l'ombre, elle peut donc supposer, à cause des grands arbres, qu'elle est dans l'allée du milieu, conduisant du bassin au côté est (comme il n'y a pas de vent, on ne peut se guider sur le bruit des branches). Mais ce pourrait être aussi l'allée du nord qui, à cette heure-là, doit également être à l'ombre, il faut donc y faire quelques pas; elle est plate, molle, on se sent à découvert : ce doit être l'allée du nord... Une charrette passe dans la rue... C'est bien cela, et il n'y a plus à hésiter : l'aveugle suit l'allée jusqu'au bout, comptant arriver au petit mur de l'ouest; en effet, son pied rencontre la plate-bande, elle est donc absolument assurée; elle tourne à gauche, dans la direction de la basse-cour où elle arrive, après avoir passé près du massif de rosiers qu'elle pensait bien trouver là, sur la gauche, et qui avait confirmé son impression d'être dans l'allée de l'ouest. A mesure qu'elle acquiert plus de certitude sur sa direction, son pas devient plus rapide et plus ferme.

Pour se bien guider seul, pour marcher avec assurance dans le jardin, à la ville ou à la campagne, l'aveugle a donc besoin de rencontrer fréquemment des choses pouvant lui servir de points de repère. Ainsi, une allée étroite, médiocrement nivelée et entretenue, dont le sol est varié : ici, tassé, là, mou, ailleurs, couvert de gravier, où l'on

rencontre de temps en temps une racine faisant un peu saillie, une branche dépassant l'alignement, est très propice à la promenade solitaire.

Une personne obligeante, qui veut mettre ou remettre un aveugle « dans son chemin », ne manque jamais de le conduire bien au milieu de la voie (si large soit-elle), après quoi elle lui dit : « Vous êtes bien au milieu, il n'y a pas d'obstacles, avancez sans crainte, vous n'avez qu'à marcher droit devant vous... » Mais marcher *droit* au milieu d'une voie large : allée, route ou avenue, voilà précisément la grande difficulté... Aussi, demeuré seul et libre de procéder à sa guise, l'aveugle qui a quelque habitude de se guider lui-même n'aura-t-il rien de plus pressé que d'obliquer pour aller suivre un des côtés, celui qu'il connaît le mieux, où il sait devoir trouver le moins d'obstacles, mais surtout le plus de points de repère — points d'appui, si l'on veut — parfois même, il préférera rencontrer quelques obstacles, ceux, du moins, dont il peut se garer, qu'il peut *tourner,* et avoir des jalons : par exemple, il préférera le côté d'une voie bordée de maisons à celui limitant seulement des jardins sans murs, des champs sans aucune indication sonore, tactile ou olfactive. En effet, à supposer — ce qui n'est pas — qu'on puisse longtemps, sans la vue ou sans points de repère, garder une direction absolument droite et qu'on ne soit pas amené à obliquer peu à peu et à se trouver tout à coup là où l'on ne voudrait pas

être, après cinquante, cent, cinq cents mètres, si l'aveugle, brusquement, a besoin de savoir avec précision où il se trouve, et qu'un arrêt, une distraction, une irrégularité d'allure lui ait fait perdre l'exacte notion du temps écoulé depuis le point de départ, force lui sera d'aller vers les bords de la voie suivie pour prendre contact avec quelques points de repère. Mais ceux-ci, à moins qu'ils soient d'avance admirablement connus et nombreux, ou très sensibles et variés, sont beaucoup plus malaisés à reconnaître lorsqu'on les rencontre à l'improviste que si on a passé successivement de l'un à l'autre. On conçoit maintenant que les grands espaces sans constructions, sans mouvements de terrain, dont le sol est uni et uniforme, soient très défavorables à la direction par l'ouïe et le toucher qui n'y trouvent aucune indication. Si le sol est couvert de neige, ce nivellement topographique et auditif gêne beaucoup l'aveugle ; de même les « bruits ambiants » : pluie, vents violents, etc., empêchent d'entendre les « bruits locaux » : résonnances, sonorités spéciales à tel ou tel lieu, bruits qui, je l'ai dit ailleurs (1), sont, eux, de précieux points de repère ; très nuisible, aussi, un grand fracas de voitures, de cavalerie, de cloches, de tambours dont les vibrations remplissent les oreilles, de telle sorte qu'on ne *touche* plus, qu'on n'*entend*

(1) *Les Aveugles par un Aveugle*, Paris, Hachette.

plus son chemin. C'est seulement en pareille occurrence qu'il faudrait avoir recours à la main pour savoir où l'on est en touchant tel arbre : platane, marronnier, troène, etc., tel mur tapissé de lierre, de glycine dont on connaît exactement la place. La résonnance des pas varie si l'on marche sur un chemin découvert ou bordé d'un mur, d'arbres, surtout lorsqu'ils forment berceau. Lorsqu'on suit un mur et qu'une porte ouverte se rencontre, on l'*entend* très bien, pourvu qu'elle ait une certaine dimension. Puis, on a encore le sentiment de l'espace parcouru : sachant qu'à partir de tel endroit, on doit trouver telle porte, à telle distance du point de départ, on ne se trompe pas trop et si, au seuil, il y a la moindre différence de niveau, une marche faisant saillie, on tourne, on entre à coup sûr.

Une aveugle peut donc se mouvoir librement, en terrain connu : chambre, maison, jardin... Que toutes le fassent avec aisance, je ne le prétends pas, mais on voit qu'elles peuvent le faire et par quels moyens. Ce n'est pas la cécité, mais bien des raisons personnelles qui entravent celles qui ne le font pas

CHAPITRE II

LA VIE PRATIQUE

On lit, dans le Discours sur les Prix de vertu, prononcé par M. Édouard Pailleron, le 20 novembre 1884 : « Elle (1) gardait, à la fois, sa mère impotente et son beau-père hémiplégique, allant de l'un à l'autre lit, sans relâche. La mère est morte, il ne lui reste plus qu'un malade, mais elle

(1) Léonore Papin, au Château-d'Oléron (Charente-Inférieure) : « Aveugle dès son enfance, elle a été placée, à l'âge de vingt ans, dans un établissement spécial, après avoir perdu son père. Sa mère, restée seule et sans ressources, s'est remariée en 1848. Pendant la guerre de 1870, Léonore Papin a été renvoyée chez ses parents ; elle n'a plus voulu s'en séparer, afin de leur prodiguer tous ses soins en raison de leur grand âge et de leurs infirmités Sa mère, âgée de soixante-quinze ans, atteinte d'une maladie de foie et hydropique, vient de mourir. Elle continue ses soins dévoués à son beau-père, âgé de quatre-vingt-trois ans. Ce vieillard est asthmatique, catharreux, à demi sourd, paralysé d'une moitié du corps et sujet à toutes sortes d'incommodités et d'infirmités ; malgré sa cécité, elle montre les plus rares qualités de garde-malade. Dans cet intérieur, en dépit de la misère et de la maladie qui y est en permanence, on est étonné de la propreté, du calme, de l'entente et de la politesse que l'on y trouve. Souvent Léonore est exténuée ; son caractère reste calme, ses soins ne se ralentissent pas. » (Notice sur les *Prix de vertu,* 1884.)

le soigne pour deux. Et avec quels soins adroits! elle qui est aveugle et fatiguée! Elle qui est valétudinaire. Elle raffine sur ses devoirs, elle y met une sorte de poésie obscure qui est en elle. Elle couvre la cheminée de fleurs pour réjouir les yeux de son malade, et souvent le médecin qui auscultait celui-ci a trouvé, en le soulevant, le dessous de l'oreiller jonché de roses! »

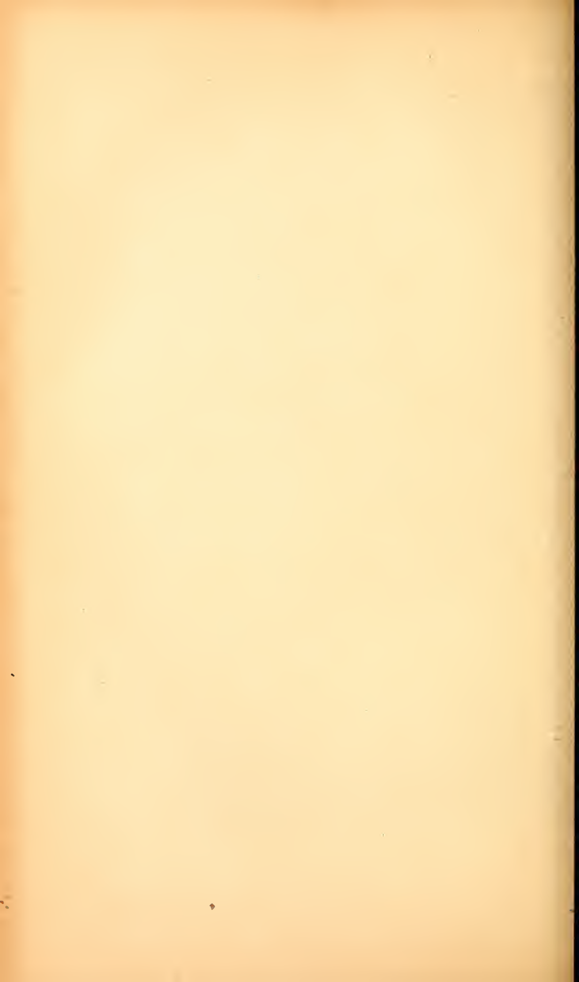
Eh bien, oui, la garde-malade aveugle peut exister, elle existe... Non pas la garde-malade banale, mercenaire, nécessitée par notre société désorganisée; mais celle que les familles fortes, complètes, trouvent en elles-mêmes.

Le rôle si social, si bienfaisant d'une sœur aînée, d'une tante célibataire restant au foyer paternel et consacrant sa vie à aider les siens, prenant soin des jeunes frères, des neveux, des vieux parents, cet agent de paix, de bonheur, de sécurité pour une famille, se trouve parfois être une aveugle. Qu'il s'agisse de préparer une tisane, de faire une friction, de changer le linge d'un impotent, la cécité n'est pas un obstacle et, en pareil cas, l'infirme qui semblait destinée à rester une charge devient un soutien.

« Depuis quinze jours, écrivait une aveugle, qui venait de perdre son père resté longtemps malade, il m'appelait plusieurs fois la nuit, quoique je me couche très tard. Non seulement il n'aurait rien pris sans me consulter, mais la plupart du temps, il fallait que ce soit moi qui fasse chauffer sa tisane,



II. — L'Aveugle chez elle



ou qui lui donne ses pilules ou perles d'éther, je les lui mettais dans la bouche. »



Je sais un certain nombre de vieilles filles aveugles qui vivent seules, par nécessité ou par goût, faisant elles-mêmes tout leur petit ménage ; il y a aussi, plus qu'on ne croit, des mères de famille atteintes de cécité entre vingt et quarante ans qui, adroites, actives, entreprenantes, continuent à s'occuper des soins de l'intérieur : balayant, essuyant, faisant la cuisine, soignant leurs jeunes enfants, lavant le linge, le raccommodant et confectionnant même quelques vêtements.

De la cuisine à la buanderie, c'est en se servant de toutes les indications fournies par l'ouïe, l'odorat, le toucher, en raisonnant, au moins instinctivement, ces indications, en les associant, qu'une aveugle arrive à se tirer d'affaire et à être une ménagère très acceptable (1) : allumer une bougie ou une lampe, faire du feu, l'entretenir, le gouverner se fait bien sans y voir. Rien de plus simple que de frotter une allumette : sur la

(1) De ce qu'une personne ayant la vue très basse fait peu proprement la cuisine, il ne faudrait pas conclure que pareil défaut est *inévitable* chez une aveugle... En effet, dans le premier cas, c'est aux yeux (outil défectueux, mais non encore abandonné) qu'on a recours; tandis que l'aveugle se sert de ses doigts comme *vérificateurs,* et les doigts perçoivent des choses qui échappent à de mauvais yeux.

boîte, la paroi enduite se distingue facilement au toucher, l'odeur du soufre, le bruit de la flamme, la chaleur aussi avertissent qu'elle est enflammée. On la met alors contre la mèche de la bougie qui est habituellement raide, mais qui, une fois enflammée, mollit, fléchit, ce qui indique à l'aveugle que la bougie est allumée. Un feu de bois n'est pas difficile à bâtir, à allumer, à entretenir ; avec les pincettes, on sent les morceaux de braise qu'il faut rapprocher, on écarte les tisons à moitié consumés ; avec la main gauche, on jette la bûche neuve sur les chenets, ou si sa pose est plus difficile, tandis qu'on tient un des bouts avec la main, on guide l'autre bout, le premier qui va au feu, avec les pincettes. Un feu de charbon dans une grille, dans un poêle, peut, de même, sans y voir, être allumé et entretenu. Il est vrai qu'étant constamment obligé de vérifier par le toucher, il faut plus souvent se laver les mains, c'est un inconvénient, mais enfin on arrive.

« Nous nous coiffons nous-mêmes, presque aussi facilement que les clairvoyantes, me disait une aveugle, pourvu qu'on prenne la peine de nous montrer à le faire. Pour imiter une coiffure, il nous suffit de poser légèrement la main sur la tête d'une autre personne, de suivre avec soin ses mouvements pendant qu'elle se coiffe et d'essayer ensuite sur nous-mêmes en suivant les explications qui sont données. Le toucher rend parfaitement compte de la régularité, mais non de la grâce,

nous pouvons avoir une coiffure irréprochable et nous entendre dire que nous sommes mal coiffées parce que nous ne savons pas donner à nos cheveux cet aspect de souplesse, de négligé que nous entendons vanter chez les clairvoyantes. Nous pouvons nous friser, nous onduler, gonfler nos cheveux à l'aide de petits peignes, grossir le chignon en soulevant les cheveux avec les doigts, etc., et nous pouvons également coiffer une autre personne, mais toujours nous avons tendance à préférer une coiffure lisse et serrée ; les cheveux lâches et ébouriffés sont désagréables sous nos doigts.

« Les aveugles qui ont perdu la vue tard et qui ont gardé le souvenir de l'aspect d'une coiffure ont assurément plus de goût et réussissent mieux. »

On peut, sans y voir, manier des objets considérés comme très délicats : une montre, par exemple. Pour se rendre compte de l'heure, il suffit de prendre la montre entre les quatre premiers doigts de la main droite, de soulever le verre en introduisant l'ongle du pouce entre le cadran et le porte-verre, enfin d'allonger le pouce à plat sur les aiguilles afin d'apprécier leur position sur le cadran.

Il y a tant d'actes qui, au premier abord, semblent impossibles sans la vue et qui sont pourtant très faisables, surtout si progressivement et bien à l'aise on s'habitue à les faire !... Évidemment, dans la plupart des cas, la grande infériorité de l'aveugle, c'est la lenteur : on quitte un lieu où l'on a travaillé, on est entouré d'objets divers

qu'on craint d'oublier ; tandis que le clairvoyant, d'un regard, s'assure qu'il ne laisse rien, l'aveugle est obligé de *voir* avec ses mains ; c'est presque aussi sûr, mais c'est certainement beaucoup plus long.



Dans certaines écoles d'aveugles, on prend à tâche de dresser les jeunes filles aux soins domestiques : éplucher les légumes, les cueillir au potager en les reconnaissant à leurs feuilles, mettre le couvert, laver la vaisselle, faire de menues réparations de couture, poser des boutons, laver, étendre, étirer le linge, le reconnaître à certaines petites indications, nature du tissu, toile ou coton, degré de finesse, position de telle marque, largeur des ourlets, encadrement sensible au toucher, etc., etc.

On estime avec raison que, ainsi préparée, une jeune fille aveugle peut, si elle est destinée provisoirement ou définitivement à demeurer dans sa famille, y rendre sa présence moins onéreuse, parfois même utile.

Mais c'est à l'École des aveugles de Janesville (États-Unis) que cet enseignement du ménage semble avoir reçu le plus de développement. Une véritable classe de cuisine et de soins domestiques y a été instituée. Toutes jeunes, les élèves sont familiarisées, sous forme de jouets, avec les ustensiles

de cuisine, puis, peu à peu, apprennent à faire le feu, gouverner le fourneau, faire les plats d'abord très simples, pour arriver à des mets vraiment assez compliqués (1) exigeant, par exemple, dans les œufs, la séparation des jaunes et des blancs, opération assez subtile; pour apprécier les quantités, on pèse, on mesure, etc., etc.

Tous les plats préparés à la classe sont servis au réfectoire où l'on peut apprécier, sanctionner le talent de chaque élève. Le but de l'École de Janesville n'est pas, certes, de former des cuisinières destinées à se placer. Point du tout, on ne veut leur enseigner que la cuisine pratique, usuelle, pour que, rentrées dans leurs familles, ces aveugles puissent se rendre utiles; on se défend beaucoup de la prétention de former des professionnelles, but qui serait en effet chimérique.

Préparées ou non préparées par l'école, aptitudes développées systématiquement ou révélées par la nécessité, par le désir de se rendre utile, le fait est qu'il y a, en Europe comme en Amérique, des

(1) « Nos jeunes filles totalement aveugles sont parvenues à faire seules les plats suivants, depuis le choix, le pesage et la préparation des matériaux, jusqu'au dressage au moment de servir : pain au lait, panade, biscuits, croûtes à la crème, pain grillé sec et beurré, gâteau au citron, gâteau aux fruits, gâteaux secs pour le thé, petits pots de crème, rostbeaf, beafsteak, poulet rôti, jambon frit, viande froide coupée et réchauffée au jus, croquettes de viande, salade aux choux et aux pommes de terre, pommes de terre au four, bouillies, en purée, frites, tomates, choux, carottes, navets, morue, gelée de pommes, raisiné, conserves de coings, de citrons, de pêches, d'ananas, de tomates, de cornichons, confitures, marmelades, sauces, etc., etc. » (Extrait du *Mentor* de Boston.)

aveugles qui ont su, dans leur famille, tenir une place très active, et pour terminer cet aperçu par un exemple concret, je demande la permission de citer textuellement le récit d'une aveugle américaine (1) :

J'avais 18 ans quand je perdis la vue et lorsque je fus convaincue que ce malheur était définitif, je fus saisie d'une angoisse inexprimable. J'étais une pauvre fille sans un lieu sur terre que je pusse appeler « home » et, dans l'amertume de mon cœur, je m'écriai : Tout est perdu... Mais je ne veux pas m'appesantir davantage sur cette période de ma vie où il me semble que j'aurais dû perdre la raison. Deux années plus tard, à l'instigation de mes amis et dans l'espoir d'y trouver un asile pour cinq ans, j'entrai à l'Institut de Boston. Passant un soir dans la classe, par hasard, j'y surpris la conversation de deux de mes compagnes se désolant de mon état de découragement qui paralysait toutes mes facultés. Je rentrai dans ma chambre résolue à lutter contre moi-même. Je n'avais aucune disposition musicale, mais j'étais très forte en calcul, et, en me mettant courageusement au travail, je découvris bientôt que derrière le nuage brille encore le soleil. Après mes cinq années d'études, je quittai l'Institut, emportant l'estime et l'affection de mes compagnes et de mes maîtresses. Je passai mon premier hiver chez ma sœur au Canada et je fis au printemps une petite visite à mon autre sœur à Boston. Elle tomba malade et, pendant une année, je restai à lui prodiguer mes soins. J'y fis la connaissance d'un jeune charpentier qui, deux ans après, m'épousa, malgré les craintes et les oppositions de ses amis.

Je me mis immédiatement à tenir mon ménage, assistée seulement quelquefois par mon mari. Je fus bientôt capa-

(1) Elisabeth Putnam (Extrait du *Mentor* de Boston).

ble de faire cuire toute espèce de viande ou de poisson ; s'il s'agissait d'un rôti, je tâtais d'abord la chaleur du four et décidais la durée nécessaire de cuisson suivant le volume et la nature de la viande. Quand il s'agissait d'une friture, j'y enfonçais la fourchette pour me rendre compte du degré de cuisson et, pour le beafsteack, il suffisait d'y porter le doigt. Je trouvai d'abord très difficile de faire cuire des pâtés et des crèmes, mais, là encore, en plaçant ma main dans le four, j'appris bientôt à reconnaître quand il avait atteint le degré de chaleur voulue et, en passant légèrement le doigt sur la crème, je me rendais compte de sa cuisson. J'échouai bien des fois, mais mon mari me disait : « Essayez de nouveau. » Je suivis ses conseils et devins enfin très habile dans l'art culinaire. Il m'avait coûté bien des larmes, mais : « A vaincre sans péril..... »

Trois ans après, un petit garçon vint égayer notre foyer et les commentaires reprirent leur train : « Que fera-t-elle ? Certainement elle ne peut soigner un enfant, etc. » Mais Baby prospéra et parut tout aussi heureux et aussi fort que les autres, en dépit des inquiétudes paternelles. Mon mari m'avoua plus tard, en effet, que lorsqu'il partait dès le matin pour son travail, ne devant revenir que le soir, il se sentait inquiet et troublé. Six ans plus tard, un autre petit garçon nous fut envoyé par le bon Dieu ; mais, cette fois, les craintes avaient cessé et j'en étais venue à tailler et confectionner tous les vêtements de mes enfants, à faire la cuisine et le ménage, et j'avais l'orgueil d'entendre dire, autour de moi, qu'on ne voyait pas à l'école d'enfants mieux tenus que ceux de l'*aveugle*. Quatorze ans se passèrent ainsi ; le frère de mon mari mourut alors, nous confiant ses deux filles, et ne trouvant pas de pension satisfaisante, nous les prîmes chez nous. Mon mari abandonna son métier de charpentier et ouvrit une épicerie. Elle était située sur une rue très fréquentée et on entrait souvent demander quelque chose à manger. Nous crûmes donc désirable de vendre des pâtés et des gâteaux de ma façon. Non seulement les voya-

geurs s'arrêtaient pour prendre un repas, mais les voisins achetaient un plat pour leur table, si bien que je fus obligée de m'adjoindre une aide, tout en conservant l'habitude de faire moi-même la cuisine. Notre commerce prospéra, mais après quelques années, la santé chancelante de mon mari l'obligea au repos, et quoiqu'il eût fait « la folie » d'épouser une pauvre fille aveugle, nous avions mis assez de côté pour pouvoir nous retirer.

Six années se passèrent et, un matin, que mon mari montait à cheval avec mes fils, il tomba pour ne plus jamais se relever. Heureusement mes enfants me restaient; je vis avec l'aîné, veuf maintenant, et je tiens sa maison.

LIVRE III

L'AVEUGLE ELLE-MÊME

CHAPITRE PREMIER

L'ASPECT, LES GOUTS, LA MANIÈRE D'ÊTRE

« ..... Je ne sais rien de plus expressif et de plus touchant, dit M. de Vogüé, en parlant des aveugles, que ces figures recueillies. Chez nous, le rayon de la physionomie humaine se concentre tout entier dans le regard; chez eux, il est diffus, répandu sur tous les traits; chaque muscle de leur face exprime l'attention intérieure, avec quelque chose d'infiniment doux, d'infiniment pur. A qui les dévisage, ces figures communiquent la sensation de repos qu'on éprouve en rentrant dans une chambre obscure, après avoir cheminé par les rues, un jour d'été (1). »

(1) Vogüé, *A travers l'Exposition.*

Une jeune fille aveugle peut donc, sans être jolie, avoir une physionomie agréable. Son attitude, ses manières *peuvent être* aisées, suffisamment souples et gracieuses. J'ai dit « *peuvent être* », je ne prétends nullement qu'elles le soient toujours : loin de là; mais on s'imagine qu'elles ne le sont jamais. N'est-il pas vrai qu'en pensant à une aveugle, l'image qui se présente à l'esprit est celle d'une pauvre jeune fille défigurée, marchant à tâtons, les mains tendues, la tête en arrière de peur de se heurter, ne sachant jamais où elle est, ne pouvant se déplacer sans le secours d'un bras complaisant, dépendant en tout de tout le monde, toujours passive, au moins physiquement, incapable d'avoir quelque initiative, quelque activité dans la vie?... C'est pourquoi, sans doute, un grand prédicateur de nos jours parlant des aveugles disait « qu'ils sont réduits à une situation exceptionnellement douloureuse et humiliante ». C'est que, seule, la silhouette du mendiant, intéressé à montrer sa cécité sous son aspect le plus pitoyable, se présentait à l'esprit de l'orateur; certainement, il n'avait jamais vu une aveugle quelque peu adroite et active, comme il y en a tant, allant, venant, avec aisance, aidant ses parents, prenant sa part des soins domestiques, utile et agréable dans la vie de famille... Cependant, cette aveugle existe, et c'est elle qui nous occupe ici.



Le geste, les mouvements de physionomie qui, chez tant de personnes, sont une orchestration silencieuse mais importante de la parole, échappent presque complètement aux aveugles; de là vient qu'ils en sont, eux-mêmes, d'une sobriété excessive, sobriété qui va parfois jusqu'à l'indigence. Le visage d'une femme aveugle est moins expressif, moins révélateur que celui d'une clairvoyante, il reste souvent impassible. On prétend aussi qu'elle rougit moins, la cause de la rougeur étant attribuée à l'impression produite par des yeux qu'on voit fixés sur soi; cependant, les petites filles aveugles rougissent facilement quand elles soupçonnent qu'on les regarde, quand elles sont émues, troublées par la voix d'une personne ou par ce qu'elle dit. Ces faits seraient peut-être à observer de plus près qu'ils ne l'ont été jusqu'à présent, mais l'immobilité d'attitude est manifeste. L'aveugle éprouve très peu le besoin de faire des « gestes de contenance »; toutefois, elle est tentée de faire certains « gestes auditifs » comme, par exemple, de *toussoter,* sans nécessité, soit pour se donner une contenance, soit comme signe de présence.

Le défaut de gestes oblige-t-il l'aveugle à rendre son langage plus clair, plus précis? D'a-

près une curieuse remarque de M. Fouillée, ce devrait être, puisqu'il prétend que pour certains sauvages dont le langage est très imparfait, les gestes tiennent une si grande place dans la conversation que, lorsqu'ils veulent parler pendant la nuit, force leur est d'allumer des feux pour se comprendre. Je ne crois pas, cependant, que la cécité augmente sensiblement la précision ; il y a même des personnes qui reprochent aux aveugles d'user de certaines expressions dont, disent-elles, ils ne devraient jamais se servir tant l'impropriété de ces termes dans leur bouche est choquante et même pénible pour qui les entend. Tels sont les verbes : *voir*, *regarder*, que la plupart des aveugles emploient constamment. Sans doute, il serait plus exact de dire : *toucher*, *examiner*, *se rendre compte*, *rencontrer*, *visiter*..... Mais souvent cela obligerait à une périphrase et le mot habituel est plus court, plus commode, alors l'aveugle l'emploie instinctivement sans, pour cela, vouloir « se donner des airs de clairvoyant », et sans prendre garde que, dans sa bouche, ce mot choquera quelques personnes, celles qui trouvent que, parmi les écrivains français, seuls, Bossuet et Voltaire ne peuvent jamais être pris en flagrant délit d'impropriété de termes. D'ailleurs, on a fort bien observé que la langue est chose extrêmement résistante et que le langage conserve ce qui, depuis longtemps, est abandonné par l'usage : on calcule en francs

et l'on parle encore en sous, livres, écus, louis. Si l'on avait la fantaisie de discuter la question, ne pourrait-on citer bien des locutions dont tout le monde se sert quotidiennement et où le mot *voir* n'est pas employé avec plus de précision? Qu'est-ce donc que : « Vous *verrez* comme cette cantatrice chante bien, comme cette symphonie est belle... *Voyez* si ce vin est bon... » etc., etc. Ou bien encore, en racontant un trait : « *Regardez* comme telle personne est méchante. » C'est que, en définitive, les mots *voir, regarder* sont, dans la langue courante sinon puriste, employés comme équivalents de *prendre connaissance, se rendre compte*, *visiter*, et c'est dans ce sens que les aveugles emploient ces verbes. Il est bien évident que lorsqu'une aveugle prend sa montre en disant : « Je vais *voir* (ou *regarder*) l'heure qu'il est », elle sait bien que ses yeux n'ont aucune part dans cette perception, mais c'est plus rapide que de dire : « Je vais examiner l'heure, me rendre compte de l'heure. » Elle pourrait dire *toucher* l'heure, ce serait assurément plus précis; mais elle n'y songe pas, tant son habitude est grande de prendre connaissance par l'ouïe et le toucher des choses dont les clairvoyants prennent connaissance par les yeux; l'agent de perception, l'intermédiaire entre l'objet et le cerveau change, mais elle emploie les expressions habituelles, disant avec tout le monde : « Je vais *regarder* l'heure, je vais

revoir cette sonate » pour : « Je vais la repasser, l'étudier de nouveau. — J'irai *voir* telle personne. — Il y a très longtemps que je n'ai *vu* Mme X. »

C'est qu'en effet, pour tous les cas où les yeux ne sont employés que comme agents d'information, et non, par exemple, comme agents d'impression esthétique, si cette information est fournie par un autre sens, le but est rempli, le « cherché » est acquis.



Il est trop évident, je l'ai dit et j'y insiste, que tout un ordre d'impressions, de jouissances esthétiques demeure lettre close pour les aveugles... La beauté des lignes, des traits, des couleurs n'existe pas pour celui qui n'a jamais vu ; au contraire, elle peut subsister pour celui qui, ayant vu assez longtemps pour jouir des beautés plastiques, en conserve un souvenir vivant et possède, en même temps, un toucher assez délicat pour apprécier les finesses de formes. Tel était le célèbre sculpteur animalier Vidal qui éprouvait une véritable jouissance à palper de belles formes; son toucher était extrêmement délicat, les plus petits détails de relief, de creux ne pouvaient lui échapper. Cette finesse, cette subtilité de toucher, on sait d'ailleurs que les doigts du sculpteur clairvoyant

affinés par le modelage la possèdent. Ghiberti disait d'une statue antique : « Il n'est pas possible d'en exprimer la perfection avec des mots..... Elle a des suavités infinies que l'œil seul ne comprend pas; la main seule les découvre par le toucher. » Oui, mais, à part cette jouissance spéciale due au tact, c'est le cerveau qui synthétise ces renseignements fournis par les mains; à défaut des yeux, c'est lui qui reconstitue, qui *voit* intérieurement l'ensemble des lignes, des contours que les doigts ne peuvent percevoir que fragmentairement et successivement; Le toucher est essentiellement analytique; seule, la vue est synthétique et cette vue synthétique des détails perçus par le toucher, cette vision intérieure d'un ensemble de lignes, de contours, de formes, que les doigts n'ont pu connaître que successivement, ne se produira, je crois, que dans un cerveau ayant appris, grâce aux yeux, ce qu'est un ensemble plastique. Ici, comme ailleurs, le doigt n'est qu'instrument intermédiaire, c'est le cerveau qui est le véritable siège de la perception (1).

Les écrivains qui ont mis des aveugles en scène les ont généralement montrés désireux de palper la figure des personnes qu'ils aiment, afin de savoir quelque chose de leurs traits; c'est là un

(1) Cette question a été étudiée, mais sans être épuisée, par M. J.-L. Soret : *Sur le rôle du sens du toucher dans la perception du Beau, particulièrement chez les aveugles.* Archives des sciences physiques et naturelles, 15 octobre 1885.

désir d'ancien clairvoyant, de celui qui a vu assez longtemps pour avoir le regret de ne pas connaître la forme du visage ; le sculpteur Vidal disait parfois assez brutalement dans son langage d'atelier : « Je ne vois pas, il faut que je touche. » Mais les aveugles de naissance ou d'enfance, ceux mêmes qui ont perdu la vue à huit ans, dix ans, n'éprouvent guère, après quelques années de cécité, le désir de palper la figure des personnes qu'ils aiment : « Parle-moi afin que je te *voie*... » Voilà le vrai mot de l'aveugle, voilà ce qu'il aime, ce qu'il désire et, dans les relations habituelles, l'aveugle est comme désarmé en présence d'une personne qui ne parle pas.

En général, la jeune fille aveugle ne tient pas beaucoup aux questions de formes proprement dites, c'est surtout la régularité qui la flatte. Dans un arrangement d'objets, elle cherchera la symétrie, appareillera les dimensions, ambitionnera de placer droit; ou bien son idée de la beauté se basera sur ce qu'elle a entendu appeler *beau*. Elle dira : « Voilà une belle dentelle », parce qu'elle sait qu'on la trouve telle, et celles qui lui sembleront en rappeler le dessin seront également qualifiées de belles. Quant à la toilette, à la forme des vêtements, elle apprécie surtout ceux qui sont ajustés; pour elle, ce qui est flottant, bouffant, offrant moins de régularité, de symétrie, lui plaît moins. Elle aime ce qui est un peu chargé, historié; les cheveux frisés ou bouclés lui semblent

jolis ; pour les vêtements, elle est portée à exagérer les passementeries, franges, bordures de dentelles ou de fourrures; les mérites de la simplicité, de la sobriété de lignes, de contours, de couleurs, lui échappent évidemment. La nature du tissu a pour elle une importance capitale : elle aime le velours, le satin ; le froufrou de la soie lui plaît infiniment, goût d'ailleurs commun avec bien des clairvoyantes, car, au Bon Marché, les commis ont soin, en énumérant aux clientes les qualités d'une soie, de mentionner son pouvoir plus ou moins grand de sonorité. La femme aveugle tient beaucoup à paraître « comme tout le monde » et, lorsqu'elle a des recherches de toilette, c'est en grande partie pour ressembler aux autres femmes. La pensée qu'on la tient pour un être à part est une des impressions les plus désagréables à l'aveugle, surtout dans la jeunesse. On m'a souvent parlé d'une jeune fille aveugle, intelligente, adroite, se trouvant dans une très belle situation de fortune : elle a voulu « faire comme tout le monde », ses parents l'ont mariée et elle habite une ville de province où on la voit venir s'asseoir « à la musique » avec un joli ouvrage, au milieu d'autres jeunes femmes de ses amies ; ses enfants et leur bonne sont auprès d'elle, elle se croit « comme tout le monde » et est heureuse.... Ce sont ce que j'appellerai les conséquences sociales de la cécité dont la femme aveugle souffre le plus ; pour ses impressions personnelles, pour les jouissances

de la nature, pour la liberté de ses mouvements, nous avons vu qu'elle a encore bien des ressources. Mais la cécité est une gêne, une entrave pour se rendre dans les lieux qu'on ne connaît pas et y agir; aussi la femme aveugle aime-t-elle beaucoup son intérieur, la vie de famille dans la maison, dans les lieux qu'elle connaît bien, où elle va et vient librement. Elle aime à être toujours occupée, à tricoter, à faire du crochet en parlant, car elle sent que cela lui donne une contenance et, nous l'avons vu, elle n'éprouve pas le besoin de faire des gestes. Le goût de la vie intérieure ne l'empêche pas, cependant, d'aimer la promenade lorsqu'elle a pour la conduire une personne avec qui elle se sent à l'aise. Il n'est pas rare, alors, qu'elle aime la marche pour la marche, pour le bien-être que procure le mouvement, l'action au grand air. Elle apprécie les fleurs odoriférantes, elle en élève, sur sa fenêtre, à portée de sa main qui aime à les *caresser*, à suivre le développement de la plante, des nouvelles tiges, l'annonce des fleurs qui vont éclore et remplir, animer, par leur parfum, le jardin, l'appartement ou l'unique chambrette; elle soigne la plante, l'arrosant, la rentrant lorsqu'il fait froid. Le goût pour les oiseaux est grand aussi chez la femme aveugle, elle aime leur simple babillage et garde jalousement le privilège de munir cage ou perchoir de tout ce qui est nécessaire. Les chats et les chiens, ces compagnons chéris des personnes vivant seules, sont, bien entendu, en grande

faveur auprès des aveugles qui éprouvent une vive jouissance à les caresser et à se faire caresser par eux.

Un autre compagnon de solitude, un grand charmeur de la maison qu'on aurait bien tort de croire sans voix pour l'aveugle, c'est le feu : « Il joint à ses qualités matérielles une fascination morale, il attire l'esprit de l'homme, le captive par son apparence de vie, et le plonge dans un monde de rêveries. Il est gai, il est triste, il éclaire le passé disparu, montre les ombres dont il est peuplé, illumine l'avenir, puis endort (1). » Et ce mouvement, cette variété, cette vie n'échappent pas à l'oreille : la flamme régulière produit un bruit franc, clair, joyeux; puis viennent les petits crépitements : les fibres du bois craquent, pétillent, il y a des sifflements, des gémissements; tout à coup un éboulement se produit, les tisons se sont disposés autrement et les sonorités changent... Alors l'esprit voyage, la mémoire joue, les souvenirs envahissent. Oh! non, certes, du feu, l'aveugle n'a pas seulement la bonne chaleur : pour celle qui pense, qui a tant soit peu d'imagination, tous les feux ne sont pas similaires et elle aime le feu de bois, le feu qui parle.



Puisque j'ai pris l'habitude de beaucoup citer

(1) BIART, *La baie de Santécornapan.*

et que je compte bien la conserver, car, en somme, c'est surtout par ces citations que mon livre pourra, j'espère, intéresser, je veux donner quelques fragments des lettres de vacances de Noël adressées à ses amies par ma jeune Suissesse aveugle; il me semble qu'on y verra bien ce qu'est, pour elle, la vie au foyer paternel :

Chamosson, décembre 1895.

Je n'ai pas grand'chose à vous conter, les jours se suivent et se ressemblent, mais vous savez que je fais mon plaisir de tout et tout cela file si vite que je m'éveillerai de mes vacances comme on s'éveille d'un beau rêve trop court. J'éprouve une jouissance toute particulière à ces congés en plein hiver ; c'est ici le moment de la vie de famille; c'est l'époque de l'intimité, des longues causeries; en été, on vit dehors, on est pressé, on n'a pas le temps.

Il est tombé beaucoup de neige : tous les bruits du dehors sont assourdis; je sors très peu, mais cette réclusion m'est douce; il fait bon dans la maison et le voisinage du poêle est si engageant! Le bien-être que je ressens me fait volontiers pardonner à l'hiver; d'ailleurs, le soleil manque rarement sa visite. Il me paraît plus délicieux maintenant que je connais les brouillards de Lyon. Vous me demandez comment j'occupe mes loisirs? Qu'il vous suffise de savoir qu'on ne me voit guère les bras croisés et sans mon long ouvrage rose auquel je travaille tous les jours... Au reste, quand je serais désœuvrée tout à fait, Agnès et Edmond se chargeraient d'occuper mon *farniente*. Je les entends descendre leur escalier, trottiner dans notre corridor, et les voici, venus exprès pour m'accaparer. Il faut jouer à cache-cache, il faut danser. Et nous voilà évoluant, pivotant, prenant des vertiges; toute la maison tourne et ces insa-

tiables crient toujours : « Encore! » Grand'maman rit, grand-papa est souvent entraîné à prendre part au jeu. Après la ronde, autre chose; il faut regarder les gravures et c'est tante Hélène qui va les montrer. Ce que je vous dis là n'est pas une plaisanterie : têtes penchées sur le livre magique, toujours le même et toujours nouveau, nous formons un trio aussi absorbé, aussi recueilli que tout à l'heure nous étions remuants. Mes explications, vous le concevez, se font sous forme de questions : « Eh bien, que voyez-vous à cette page? Savez-vous bien le dire? » Et Agnès s'empresse, toute fière de savoir dire; Edmond fait l'écho et je brode l'histoire.

Ne vous semble-t-elle pas charmante cette jeune tante aveugle trouvant son bonheur à faire celui des autres, et faisant la joie de ses neveux?... Mais on se demande, n'est-ce pas? si en embrassant ces petites têtes, elle ne se dit pas quelquefois — oh! bien bas, bien bas : — « Si j'étais leur mère!... » Peut-être, mais elle ne s'arrête pas à cette pensée de regret, car elle est essentiellement raisonnable, on va le voir par ce qu'elle écrivait, dans une autre phase de sa vie, à une amie aveugle qui lui confiait les chagrins de sa vingtième année :

..... En vérité, ma chère Caroline, tu es une grande sotte. Le mot n'est pas aimable, mais il est bien senti. « Broyer du noir », voilà une belle occupation! je voudrais être auprès de toi, non pour te plaindre, mais pour te secouer. Comme je te le disais autrefois : pourquoi veux-tu absolument que le bonheur se compose des choses qui te manquent? Il y a mille choses aussi que je trouve agréables, charmantes, et l'idée ne me vient point de me croire

malheureuse parce qu'elles ne sont pas à ma disposition. Jouis donc de ce que tu as et trouve ton plaisir dans les petites distractions de tous les jours. Tu envies, me dis-tu, mes journées qui passent si vite, et le contentement qu'elles m'apportent. Mais, sais-tu bien, difficile citadine, combien est uniforme l'hiver à la campagne? Un peu d'humeur hypocondre suffirait à faire trouver interminables ces heures qui me semblent glisser légèrement. Veux-tu savoir, par exemple, quel a été mon plus grand divertissement d'hier? Ça été d'entendre, là, dans les vergers qui vont s'inclinant en pente douce, les enfants du village courir sur leurs petits traîneaux. Quelle ardeur! que de défis! quel vertigineux élan! Eh bien! j'ai joui d'entendre les enfants d'aujourd'hui faire leurs délices d'un passe-temps qui a fait autrefois les miennes. Je me suis revue petite fille, partageant le léger traîneau de mon frère, et mains rougies, cheveux aux vents, triomphante de n'avoir pas peur, filer comme une flèche sur la neige éblouissante. Ce petit incident qui m'a causé du plaisir t'aurait donné de la tristesse; tu aurais songé, à ma place, que tes yeux alors, comme ceux de ces enfants, étaient grands ouverts à la lumière... Oh! je ne veux pas te faire croire que jamais je n'ai envisagé la perte de la vue comme une grande perte... Ayant connu ce bien, je sais tout ce qu'il vaut; mais je me dis que, s'il m'avait été conservé, beaucoup d'autres, sans doute, et des plus précieux, me seraient restés inconnus...

Oui, mais toutes les jeunes filles aveugles n'ont pas cette sage philosophie, et quelques-unes, sinon beaucoup, regrettent certainement de ne pas être « comme tout le monde », et se disent tristement en caressant leurs neveux : « Si j'étais leur mère!... »

CHAPITRE II

LA VIE DU COEUR

Je ne sais quel penseur a dit : « Tôt ou tard, on ne jouit que des âmes ». Ce moment arrive de bonne heure pour l'aveugle ; on jouit beaucoup des âmes, on en jouit pleinement quand la cécité vous éloigne forcément d'un certain nombre d'occupations, de préoccupations parasites : toilette, relations purement mondaines, lectures frivoles qui trop souvent absorbent la meilleure part du temps et de l'attention, qui usent la vie inutilement. L'amitié renferme de grandes jouissances pour les aveugles ; elles s'attachent profondément à une amie, sont heureuses lorsqu'elles peuvent se consacrer à elle. L'échange des idées, des sentiments a, dans ce cas, une extrême douceur. Nul ne trouve plus de charme que les aveugles à une causerie toute intime ; elles ne se lient peut-être pas facilement, mais elles se lient très fortement avec les personnes qui leur plaisent. Si elles ne sont nullement indifférentes au milieu matériel où elles se trouvent placées, si elles peu-

vent s'intéresser aux choses qui les entourent, il est bien évident que les gens les intéressent davantage encore, et la vie affective, la vie du cœur, occupe une place considérable, presque prépondérante, dans leur existence.

Oui, certes, la jeune fille aveugle peut éprouver de puissantes attractions; il faut dire le mot : elle peut « aimer ».

Et, en effet, pourquoi donc craindre de parler ici d'amour ?

L'amour ne vient-il pas de Dieu? n'a-t-il pas sa place, sa mission dans le plan providentiel? Dieu ne le bénit-il pas, lorsque l'homme le reçoit avec respect, le sanctifie, le soumet à l'ordre, sachant voir en lui un épisode et non le « tout » de la vie?...

Mais, je le sais bien, l'heure marquée pour l'amour est encore l'heure de l'absolu. Le besoin, l'attrait de l'absolu, qui existe dans toute âme humaine et qui ne peut trouver qu'en Dieu sa satisfaction, s'impose à l'enfance, à la jeunesse avec intensité et influe beaucoup sur la manière dont on sent et apprécie à cet âge.

On cherche l'absolu en tout, on répugne à la pensée de trouver un peu partout du beau, du bien, du mal; il semble que chaque personne soit *une*, avec un apanage de qualités ou de défauts non mélangés... Heure de l'unité, heure merveilleuse dans la vie où l'on croit pouvoir aimer, haïr, attirer, repousser en totalité choses et gens!... Ensuite,

tout se divise sous l'action de l'expérience, de l'analyse ; et d'ordinaire on ne revient à l'unité — mais ce n'est plus l'unité spontanée, instinctive, c'est l'unité laborieuse — qu'au déclin de la vie, alors qu'après bien des désillusions, des déchirements, on reconnaît enfin qu'il n'y a d'absolu, d'unité véritable qu'en Dieu.

A vingt ans, on répugne à diviser son affection, on aspire à se donner entièrement à une seule personne et pour toujours... Ce mot « pour toujours », si effrayant plus tard quand il s'applique aux créatures, on le dit alors avec bonheur. La pensée qu'il faudra donner un peu de son affection, un peu de sa vie aux uns et aux autres est insupportable; il semble que le cœur, le dévouement ne se divisent pas et n'ont de valeur que donnés tout entiers et à un seul... Admirable économie qui met au cœur cet élan, cette assurance, ce besoin de concentrer son affection, exactement au moment où il faut qu'il ait des trésors de confiance pour avoir le courage d'entreprendre la fondation d'une famille!

Cet instant arrive pour la jeune fille aveugle comme pour la clairvoyante; alors il ne faut pas tant de choses pour faire éclore et épanouir l'amour : la tête se joint au cœur, l'imagination au sentiment pour grandir, embellir, poétiser l'être aimé qui quelquefois n'a été qu'entr'aperçu...

Stendhal a ingénieusement défini et analysé ce

travail et cette œuvre de la « cristallisation » idéale, qu'il compare à ce qui se produit pour « une brindille de bois mort placée dans certaines grottes où l'air humide est chargé de certains sels, elle se couvre de brillants cristaux et devient une aigrette de diamants. L'amour proprement dit, à sa naissance, c'est cette brindille de bois noir; l'imagination, lentement, la rêverie solitaire en fait ce bijou rayonnant où scintillent tous les feux du ciel ». C'est possible, mais diamants vrais ou cristaux, on n'en tient pas moins à l'aigrette si elle est aussi belle, et même on y tiendra peut-être d'autant plus qu'on y aura mis davantage de son imagination et de son cœur... La brindille dont s'empare la jeune fille aveugle est peut-être bien petite, bien noire... Qu'importe si l'atmosphère de la grotte où cette brindille est conservée est chargée de cristaux en suspension n'attendant qu'un support?...



C'est alors que la privation de la vue se fait amèrement sentir. Ce cœur de vingt ans tout frissonnant d'affection, de besoin de se donner, d'aimer et d'être aimé *complètement,* est cruellement serré, froissé en sentant qu'il y a, du fait de la cécité, des obstacles, des « impossibilités » que l'opinion s'exagère encore et qui sont une barrière existant pour l'aveugle et non pour ses amies clair-

voyantes. Sa raison sait que cela est impossible, mais son cœur dit tendrement : « Oh! s'il savait comme je l'aimerais! comme je le rendrais heureux! comme toutes mes forces, comme toute ma vie lui appartiendraient!... je me donnerais tant!... »

Il lui semble, à la pauvre aveugle, que son affection vaut cependant quelque chose... qu'elle est très désintéressée, très profonde, très durable, puisqu'elle n'est pas fondée sur les avantages extérieurs et qu'elle repose sur ce qui est ou ce qu'elle croit être le fond même de la personnalité chez celui qu'elle aime, qu'elle aimerait si elle osait se le permettre... Elle croit que c'est seulement à l'âme qu'elle est attachée, et que, par là, son affection vaut plus, alors qu'au contraire ce sera, souvent, pour le clairvoyant, un sacrifice de se donner à quelqu'un qui ne le voit pas. Puis elle éprouve la nostalgie du dévouement :

Oui, il y a une heure qui est celle de la paternité. On n'échappe pas à cette heure-là. Je sens, et tu sens comme moi qu'il s'agit maintenant de vivre pour d'autres que pour nous, qu'il s'agit d'avoir des larmes, des inquiétudes, des veilles, des douleurs, des joies aussi, des joies inconnues; tu sens comme moi qu'il faut partager ta vie, tu t'impatientes de vivre pour toi seul. . . . .

... C'est pour une femme une douleur très vive de demeurer stérile. Il y a dans tout son cœur et dans tout son être une immense ardeur sans objet, une immense force inappliquée; ses bras cherchent malgré elle l'enfant qu'ils devraient serrer, son sein attend douloureusement la frêle

vie qui devait y puiser des forces, sa bouche dit malgré elle « Mon enfant, mon fils » (1).

Avec la nostalgie du don de soi, il y a aussi le désir, le besoin de se sentir aimée et comme *enveloppée* d'affection, désir, besoin d'autant plus intenses peut-être qu'on est quelque peu à l'écart du tumulte de la vie.

... Être aveugle et être aimé, dit Victor Hugo, c'est en effet, sur cette terre où rien n'est complet, une des formes les plus étrangement exquises du bonheur. Avoir continuellement à ses côtés une femme, une fille, une sœur, un être charmant, qui est là parce que vous avez besoin d'elle et parce qu'elle ne peut se passer de vous, se savoir indispensable à qui nous est nécessaire, pouvoir incessamment mesurer son affection à la quantité de présence qu'elle nous donne, et se dire : Puisqu'elle me consacre tout son temps, c'est que j'ai tout son cœur; voir la pensée à défaut de la figure, constater la fidélité d'un être dans l'éclipse du monde, percevoir le frôlement d'une robe comme un bruit d'ailes, l'entendre aller et venir, sortir, rentrer, parler, chanter, et songer qu'on est le centre de ces pas, de cette parole, de ce chant; manifester à chaque minute sa propre attraction, se sentir d'autant plus puissant qu'on est plus infirme, devenir dans l'obscurité, et par l'obscurité, l'astre autour duquel gravite cet ange, peu de félicités égalent celle-là. Le suprême bonheur de la vie, c'est la conviction qu'on est aimé; aimé pour soi-même, disons mieux, aimé malgré soi-même; cette conviction, l'aveugle l'a. Dans cette détresse, être servi, c'est être caressé. Lui manque-t-il quelque chose? Non. Ce n'est point perdre la lumière qu'avoir l'amour. Et quel

(1) Henry Perreyve, *Lettres*.

amour! un amour entièrement fait de vertu. Il n'y a point de cécité où il y a certitude. L'âme à tâtons cherche l'âme, et la trouve. Et cette âme trouvée et prouvée est une femme. Une main vous soutient, c'est la sienne; une bouche effleure votre front, c'est sa bouche; vous entendez une respiration tout près de vous, c'est elle. Tout avoir d'elle, depuis son culte jusqu'à sa pitié, n'être jamais quitté, avoir cette douce faiblesse qui vous secourt, s'appuyer sur ce roseau inébranlable, toucher de ses mains la Providence et pouvoir la prendre dans ses bras; Dieu palpable, quel ravissement! Le cœur, cette céleste fleur obscure, entre dans un épanouissement mystérieux. On ne donnerait pas cette ombre pour toute la clarté! L'âme ange est là, sans cesse là; si elle s'éloigne, c'est pour revenir; elle s'efface comme le rêve et reparaît comme la réalité. On sent de la chaleur qui approche, la voilà. On déborde de sérénité, de gaîté et d'extase; on est un rayonnement dans la nuit. Et mille petits soins. Des riens qui sont énormes dans ce vide. Les plus ineffables accents de la voix féminine employés à vous bercer, et suppléant pour vous à l'univers évanoui. On est caressé avec de l'âme. On ne voit rien, mais on se sent adoré. C'est un paradis de ténèbres.

Le besoin de recevoir, d'être aimé est moins grand peut-être chez la femme que chez l'homme; il existe, cependant... Une femme aveugle, poète exquis, l'a très bien exprimé dans ces vers charmants :

> Je ne le vois pas, ton regard qui m'aime,
> Lorsque je le sens sur moi se poser.
> Qu'importe! un regret serait un blasphème.
> Je ne le vois pas, ton regard qui m'aime,
> Mais j'ai ton baiser

Mes yeux sont fermés, mais qu'importe l'ombre!
J'ai trop de rayons et j'ai trop de jour
Pour qu'il puisse faire en moi jamais sombre.
Mes yeux sont fermés, mais qu'importe l'ombre,
Puisque j'ai l'amour (1)!



Arrive-t-il souvent que l'amour de la jeune fille aveugle soit partagé? — Souvent, non; mais, quelquefois... c'est certain.

Il se rencontre des jeunes gens dont la nature fine, élevée, un peu rêveuse, s'attacherait facilement à une jeune fille aveugle ayant du cœur, de l'esprit, de la grâce dans sa personne, dans ses manières, enfin un certain charme qui, pour être un peu spécial et voilé, n'en est pas moins pénétrant. Mais, le plus souvent, tandis que le sentiment éprouvé par la jeune fille deviendra facilement de l'amour, celui éprouvé par le jeune homme restera de l'amitié. Son affection, à lui, sera vite distraite par quelques beaux yeux dont le regard troublera son cœur et l'attention caressera son amour-propre, puis la raison, la froide mais nécessaire raison, parlant par la bouche des parents, des amis, de tout le monde, lui montre, en les exagérant même, les difficultés réelles qu'il y a pour la mère de famille aveugle : surveillance des domestiques, s'il y a de l'aisance, des enfants,

(1) Bertha Galeron, *Qu'importe!...*

dans tous les cas, etc., etc... « Perdre la vue quand on est mariée et mère de famille, c'est un grand malheur; on peut, cependant, jusqu'à un certain point, en atténuer les conséquences avec de la volonté, de l'intelligence, de l'adresse, de la complaisance de la part du mari ; mais se marier lorsqu'on est aveugle, c'est commettre une folie! » Voilà ce que l'on dit autour du jeune homme, et l'on n'a pas tort.

En effet, qu'une aveugle adroite, bien préparée, puisse, dans la maison paternelle, ou dans son petit intérieur de vieille fille, vaquer à beaucoup de soins et même à tous les soins du ménage, c'est un fait; mais autre chose est de faire son ménage pour soi toute seule, en prenant son temps, ou aidée, secondée par une mère, une sœur, autre chose est d'être mère de famille... C'est pourquoi la voie du mariage qui est considérée comme la route commune pour la femme clairvoyante ne peut être que très exceptionnellement suivie par l'aveugle.

Les idylles pour les jeunes filles aveugles finissent presque toujours tristement : après quelques combats, quelques hésitations, quelques promesses de fidélité dans le souvenir, le clairvoyant s'éloigne mélancoliquement. Puis le temps passe... bientôt, il rencontre d'autres jeunes filles plus attrayantes et l'oubli arrive vite. L'aveugle, elle, rien ne vient la distraire... elle demeure avec son souvenir embaumé, mais douloureux.

Oh! oui, dans le cœur de l'aveugle de seize à trente ans, un grand embrasement peut se produire; il y a parfois des enthousiasmes, des ardeurs d'affection effrayantes, gênantes, mais qu'il faut toucher avec beaucoup de tact et de sympathie comme tout ce qui est de cet âge, parce que c'est généralement sincère et désintéressé.

Vous qui êtes plus avancé dans la vie et qui savez par la froide expérience ce qui en restera dans quelques années, n'en riez pas, je vous en prie; passez ou regardez... passez avec sympathie, avec respect, au moins avec miséricorde, car c'est une âme qui se donne, croyant avoir trouvé ce qu'elle cherchait. Or, ce qu'elle cherche est si grand, si beau que, quand bien même elle se trompe, son élan mérite le respect de tous. Et si vous croyez devoir détromper, faites-le avec tout votre cœur, car ce à quoi vous touchez fait bien mal en se brisant.

*
* *

Il ne faudrait pas, pour ne les avoir jamais ressenties soi-même, dire que les impressions dont j'ai parlé jusqu'ici comme pouvant être éprouvées par l'aveugle sont pauvres et vulgaires, manquant de valeur émotive autant que d'idéal, ce serait, je crois, une erreur sérieuse.

La nature n'est-elle pas plus riche en sources d'émotions que l'homme en puissance d'attention et d'impressions? Les formes, les couleurs sont si captivantes que l'attention s'y absorbe, je l'ai déjà fait remarquer, et le clairvoyant n'observe pas toujours les impressions qui lui arrivent par les autres sens, au moment même où il est ému par la vue.

L'aveugle, elle, y est attentive; elle recueille avec avidité ces impressions auditives, olfactives, tactiles, les garde amoureusement dans son souvenir où elles se lient, se combinent indissolublement avec les sentiments éprouvés à la même heure.

Vous souvenez-vous, lit-on dans une correspondance d'aveugle, de la promenade que nous fîmes ensemble, un après-midi d'automne, dans les bois? Il faisait un beau soleil, un grand vent tout chargé d'odeur de pins, de genêts, de feuilles mortes. Le chemin était peu aisé, étroit, et nous nous trouvions souvent bien rapprochés. Je me rappelle encore les branches qui, par moment, nous fouettaient la figure et nous faisaient rire. Je me rappelle les cris des pies effarouchées à notre passage et volant au-dessus de nos têtes, annonçant à tous les bois notre arrivée. Je me souviens de la mousse sur laquelle nous sommes restés longtemps assis, où nous avons lu et causé tour à tour, joyeusement et sérieusement. Je me souviens du vent dans les hautes branches des grands pins, des châtaignes ramassées sous le gros châtaignier, près de la petite source dont nous avons longtemps écouté le bruit limpide; et, hier, je suis retournée dans tous ces chemins, nous nous sommes assis presqu'aux mêmes endroits, il faisait le même soleil, le même vent chaud, c'était même bruit, mêmes parfums. J'avais l'impression très vive de notre promenade déjà si lointaine, tout me parlait de vous... Mais vous n'étiez pas là, aussi la promenade a été moins longue, les stations plus courtes, et nous ne nous sommes pas piqué les doigts en ramassant des châtaignes sous le gros châtaignier, près de la petite source au petit bruit limpide, comme vous disiez.

Or, l'association des émotions de l'âme aux impressions des sens, c'est la principale source de la poésie du souvenir. Comme l'amour, le souvenir transforme tout : une impression en soi insignifiante peut devenir considérable en tant qu'appel de souvenir (1).

(1) « Mais toujours et sans trêve il nous revient là, des douleurs que nous avons domptées, quelque trace, semblable à la

Dans les grandes circonstances de la vie, notre âme s'attache fortement aux lieux où les plaisirs et les chagrins fondent sur nous. Aussi Charles examinait-il avec une attention particulière les buis de ce petit jardin, les feuilles pâles qui tombaient, les dégradations des murs, les bizarreries des arbres fruitiers, détails pittoresques qui devaient rester gravés dans son souvenir, éternellement mêlés à cette heure suprême, par une mnémotechnie particulière aux passions (1).

Laissez, dit Ruskin (2), votre œil se fixer sur un grossier morceau de branche d'arbre d'une forme curieuse, pendant une conversation rare avec un être qui vous est cher, ou qu'il s'y pose même inconsciemment. Et quoique la conversation puisse être oubliée, quoique chaque circonstance qui l'accompagne soit aussi perdue pour la mémoire que si elle n'avait jamais été, cependant votre œil, pendant toute votre vie, prendra un certain plaisir à de telles branches d'arbres, auxquelles il n'en aurait pris aucun auparavant, un plaisir si subtil, une trace de sentiments si délicats, qu'ils nous laisseront tout à fait inconscient de leur particulier pouvoir, mais indestructibles par un raisonnement quelconque, et qui formeront par la suite une partie de notre constitution...

Cette mnémotechnie du souvenir existe aussi bien pour les sons sans plus de valeur intrinsèque :

piqûre du scorpion, à peine visible, mais imprégnée d'un venin qui brûle. Bien légère d'ailleurs peut être la cause qui fait retomber sur le cœur ce poids qu'il voudrait rejeter pour toujours : ce peut être un son, un accent musical, un soir d'été, le printemps, une fleur, le vent, l'océan, qui fera saigner nos blessures, en touchant la chaîne électrique des douleurs dont nous sommes tristement enlacés. » BYRON, *Le pèlerinage de Childe Harold.*

(1) BALZAC, *Eugénie Grandet.*

(2) *Modern Painters.*

... les moindres choses de cette dernière soirée prenaient dans leur esprit une importance singulière ; à l'approche de cet adieu, tout s'agrandissait et s'exagérait pour eux, comme il arrive aux attentes de la mort. Les bruits légers et les aspects de la nuit leur semblaient particuliers et, à leur insu, se gravaient pour toujours dans leur souvenir. Le chant des grillons d'été avait quelque chose de spécial qu'il leur semblait n'avoir jamais entendu. Dans la sonorité nocturne, les aboiements d'un chien de garde, arrivant de quelque métairie éloignée, les faisaient frissonner d'une frayeur triste (1).

Un chien qui aboyait la nuit dans la campagne était pour Chateaubriand un rappel de la maison paternelle et de la patrie.

Et qui n'a lu *Crime et châtiment* sans être frappé par le rôle psychologique que Dostoïevsky fait jouer à la sonnette fêlée, au tintement de ferblanc, de la vieille Alena, que Raskelnikoff vient agiter quelque temps après le crime dans l'appartement vide : « Au lieu de répondre, Raskelnikoff se leva, passa dans le vestibule et se mit à tirer le cordon. C'était la même sonnette, le même son de fer-blanc ! Il sonna une seconde, une troisième fois, prêtant l'oreille et rappelant ses souvenirs. L'impression terrible qu'il avait ressentie l'autre jour à la porte de la vieille lui revenait avec une netteté, une vivacité croissantes ; il frissonnait à chaque coup et y prenait un plaisir de plus en plus grand. »

(1) Pierre Loti, *Ramuntcho.*

Le son chétif d'une petite sonnette fêlée, parfaitement insignifiant en soi et que personne ne remarquerait, peut donc devenir horriblement impressionnant pour celui qui l'a entendu à un moment décisif et pour qui il a caractérisé ce moment. Et toujours avec une intensité extrême, ce tintement ou un tintement semblable le fera frissonner parce qu'il évoquera le souvenir de l'atroce minute.

L'impression est toute subjective, comme aussi celle qu'on éprouve en entendant une romance, un cantique qui, au point de vue musical, sont laids ou insignifiants et que cependant on ne peut écouter sans penser à telle personne, à tel moment de la vie qui nous a impressionnés et dont le souvenir s'y est pour toujours lié..... Et toujours ce cantique nous rappellera l'heure la plus recueillie, la plus suave de notre existence, toujours cette romance ranimera telle année de notre enfance, telle personne aimée qui la chantait, et cela en dépit de leur pauvreté esthétique.

Il redevenait jeune avec nous, et souvent, il nous demandait des chansons d'autrefois, des chansons très anciennes, aux airs vieillots, que nous lui chantions en chœur :

> Il était un petit navire
> Qui n'avait ja-ja-jamais navigué...

Alors son visage s'éclairait, des images très lointaines s'éveillaient dans son esprit, il battait la mesure avec sa tête blanche et souriait d'un sourire intérieur... Qu'était-ce donc?... C'était tout ce qui fait la vie, ses affections et ses

deuils, flammes éteintes, douleurs passées, sur lesquelles s'étend avec les années le voile bienfaisant de l'oubli : nos chansons remuaient ce voile, et sous ces transparences des formes surgissaient et remuaient pour lui seul (1)...



De même, une odeur, une saveur quelconque n'ayant rien en soi de particulièrement remarquable peut devenir impressionnante en nous rappelant une personne, une chose, un moment qui s'y est associé. « Si nous avons reconnu dans la vue le sens de l'entendement, et dans l'ouïe, celui de la raison, on pourrait nommer l'odorat le sens de la mémoire, parce qu'il nous rappelle, plus immédiatement qu'aucun autre, l'impression spécifique d'une autre circonstance ou d'un milieu, si éloignée qu'elle soit (2). »

Voici que je travaille seul devant un feu de bois et, depuis quelques instants, j'ai l'impression très vive de souvenirs d'enfance : pourquoi? Parce que la bûche qui brûle en ce moment se trouve produire une odeur assez spéciale, qui n'a rien de particulièrement agréable, mais que je me rappelle avoir souvent sentie — il y a bien longtemps et bien loin d'ici — auprès du feu de ma grand'-mère lorsque, enfants, après les repas, nous ve-

(1) Édouard Rod, *Le Sens de la vie.*

(2) Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et comme représentation.*

nions nous blottir près de la cheminée, dans cette chambre où toute la famille se réunissait... et le cœur se serre à la pensée de tout ce qui est fini.

Une autre fois, le souvenir reviendra en sentant une fleur, une herbe, du foin coupé, en mangeant un fruit, car la saveur a peut-être autant de puissance d'évocation que le parfum.

En voyant des liserons en fleurs, ma mère me dit : « Respire-les, cela sent le bon miel, et ne les oublie pas. » C'est donc la première révélation de l'odorat que je me rappelle, et par un lien de souvenirs et de sensations que tout le monde connaît sans pouvoir l'expliquer, je ne respire jamais des fleurs de liseron vrille sans voir l'endroit des montagnes espagnoles et le bord du chemin où j'en cueillis pour la première fois (1).

D'ailleurs, sans les éprouver très distinctement, on les connaît bien un peu ces impressions auditives, olfactives, tactiles, on sent bien leur mystérieuse puissance et c'est pourquoi on comprend, on aime ceux qui en parlent.

... En repassant le Rhin, à mi-distance entre les deux rives, je demandai au passeur de laisser la barque dériver au courant. Le vieillard leva les avirons, et le fleuve royal nous emporta. Je regardais autour de moi, j'écoutais, je me souvenais; subitement, je sentis au cœur un trouble secret; je levai les yeux au ciel; mais le ciel même n'était pas tranquille; tout troué d'étoiles, il se mouvait, palpitait, frissonnait. Je me penchai sur le fleuve; là aussi, dans ces som-

(1) George Sand, *Histoire de ma vie.*

bres et froides profondeurs, les étoiles scintillaient, tremblaient; l'agitation de la vie m'environnait, et moi-même, je me sentais de plus en plus agité. Je m'accoudai sur le rebord de la barque; le murmure du vent à mes oreilles, le clapotement sourd de l'eau sous le gouvernail irritaient mes nerfs, les fraîches exhalaisons des eaux ne parvenaient pas à les calmer; un rossignol chanta sur la rive, son chant m'accabla comme un poison délicieux (1).

A-t-on remarqué que quelques-unes des strophes les plus célèbres ne contiennent guère que des impressions auditives auxquelles des souvenirs sont attachés?

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : « Ils ont aimé! »

Les auteurs mystiques empruntent constamment leurs comparaisons aux parfums des personnes et des choses, et cela d'après l'exemple de l'Écriture Sainte :

La mémoire de Josias est douce comme une composition de parfums faite d'une main habile (2).

Comme le Liban, ayez une odeur de suavité (3).

(1) Tourgueneff, *Assia.*
(2) *Ecclésiastique,* ch. xlix.
(3) *Ibid.*, ch. xxxix.

Entraîne-moi; après toi, nous courrons à l'odeur de tes parfums (1).

Les parfums avaient une place privilégiée dans la liturgie ancienne. Le Seigneur avait dit à Moïse :

Tu feras aussi, pour brûler un parfum, un autel de bois de Setim. . . . .

Et Aaron y brûlera le matin un parfum, exhalant une odeur suave. Quand il apprêtera les lampes, il le brûlera.

Et quand il les placera vers le soir, il brûlera un parfum perpétuel devant le Seigneur en vos générations (2).

Dans l'Évangile, ne lit-on pas :

Or Marie prit une livre de parfum d'un nard pur de grand prix; elle en oignit les pieds de Jésus, et les essuya avec ses cheveux, et la maison fut remplie de l'odeur du parfum (3).

Et l'Église, dans notre admirable liturgie catholique, brûle de l'encens aux instants les plus solennels.



S'il en est ainsi, d'où vient donc qu'il soit nécessaire de réhabiliter les impressions données par l'odorat et le goût, de combattre un sentiment, opinion ou préjugé, en somme, assez général? Ce doit être parce que, dans les conditions ordinaires de la vie, on ne se sert de l'odorat et du goût que

(1) *Cantique des cantiques*, ch. I.
(2) *Exode*, ch. XXX.
(3) *St Jean*, ch. XII.

pour des usages purement matériels, ne demandant qu'à la vue les impressions intellectuelles. On confond alors, dans la sensation, son usage avec sa nature, et celui-là étant presque toujours matériel, quelquefois même très matériel, il semble que celle-ci est matérielle par essence et ne saurait être appliquée à des usages intellectuels.

A considérer les choses avec attention, ne semble-t-il pas, cependant, que la vulgarité ou la noblesse des sensations ne réside pas en elles-mêmes, mais dans l'emploi qui en est fait, dans l'appel d'idées qu'elles provoquent? Qu'a donc de transcendant l'action de *voir* prise en soi? Lire, c'est-à-dire percevoir des traits colorés, n'a rien de plus intellectuel que de percevoir des sons, des odeurs ou des saveurs. Et si cette action est faite par quelqu'un de vulgaire qui se complaît à lire des descriptions grossières, sensuelles, il m'est impossible d'y saisir aucune transcendance à l'égard de l'ouïe, de l'odorat et même du goût mis au service d'un esprit élevé. Celui-ci, à l'aide des impressions fournies par les sens, se rappelle des choses belles et bonnes, il revit le moment où, en entendant tel son, en sentant telle odeur, en goûtant telle chose, il a été ému par une personne, par une idée dont le souvenir demeure dans sa mémoire associé à une impression matérielle.

«... Notre imagination prend son point d'appui dans les sens, et pour nous figurer le passé, le con-

tact physique est presque nécessaire. Céder à cet attrait sans en discuter la finesse, quelle meilleure méthode pour renouveler en nous le rêve des temps anciens, pour galvaniser ce qui n'était que lettre morte, vaine et froide nomenclature (1)? »

Considérées ainsi, les impressions fournies par les sens sont en quelque sorte des signes dont l'âme fait l'usage qu'elle veut; tel ne se sert de ses yeux que pour la vie pratique et vulgaire, aller, venir, lire machinalement un journal, et ne voit, ne remarque, dans les choses et les gens, que ce qui peut procurer quelque satisfaction sensuelle. Tel est surtout frappé par la beauté des lignes et des couleurs, par les jeux de la lumière, en un mot, chez lui, c'est l'impression esthétique qui domine les autres. Pour certaines personnes, le bruit de la mer, le gémissement du vent à travers les arbres ou les fentes des portes ne sont que des bruits plutôt gênants s'ils deviennent un peu forts; pour d'autres, il y a tout un monde de souvenirs, d'impressions, d'idéal qui se trouvera remué, ravivé par ces diverses sonorités.

Je sais, dit Gogol, que nombre de personnes n'aiment pas le cri des portes; moi, je l'aime beaucoup. Et quand il m'arrive à Saint-Pétersbourg d'entendre une porte crier, je sens tout d'un coup l'odeur de la campagne avec le souvenir d'une petite chambre basse, éclairée d'une lumière plantée sur un antique chandelier. Le souper est déjà sur la table, près de la fenêtre ouverte, par laquelle une belle nuit de mai

(1) Bourget, *Sensations d'Italie.*

regarde dans la chambre. Un rossignol remplit des éclats de sa voix le jardin, la maison, et jusqu'à la rivière qui miroite dans le sombre lointain; les arbres bruissent faiblement. O mon Dieu ! quelle longue file de souvenirs arrivent jusqu'à moi!

L'odeur d'une fleur, d'une plante, le goût d'un fruit, d'un mets peu habituel et auquel une impression vive s'est trouvée associée ont aussi une grande puissance évocatrice. N'est-ce pas préjugé pur de considérer comme intellectuelle la personne qui conserve un objet, un tableau, une tenture disant : « C'est laid, j'en conviens, mais j'aime à l'avoir près de moi, parce que cela me rappelle mon enfance, mes parents, » et de taxer au contraire de sensuelle celle qui dira : « J'aime à entendre ce bruit, à sentir cette odeur, à goûter cette saveur, non que tout cela soit beau et agréable, mais parce que c'est pour moi le passé ranimé, le rappel de telle personne, de tel événement, de telle époque de ma vie »? Et quand insensiblement nous avons oublié — non pas de l'oubli de l'esprit qu'une sensation dissipe, mais de l'oubli du cœur que rien ne peut guérir parce qu'il vient du temps, de la force même des choses — alors nous ne recherchons plus le murmure, le parfum, la saveur qui autrefois nous faisaient tressaillir... Ce que nous aimions, ce n'est donc pas la sensation — elle est demeurée la même — mais la personne dont elle était pour ainsi dire le *leitmotiv* et à qui, hélas! nous avons cessé de tenir.

Une sensation très ordinaire peut fort bien rappeler une impression très fine, très délicate : l'odeur du goudron mouillé, de la vase me transporte immédiatement à tel embarcadère de Suisse, point de départ d'une longue et charmante promenade en bateau pleine de souvenirs pour moi inoubliables. Quand je place là, devant moi, sur ma table de travail, cette petite branche de pin, ce n'est pas qu'en soi l'odeur de résine fraîche et chauffée au bon soleil d'octobre qui s'en dégage ait un grand charme, mais bien parce que cette odeur me rappelle très vivement un hiver passé près de la Méditerranée et une foule d'impressions éprouvées en errant dans des bois de pins au « pays du soleil ».

Que les impressions du goût, de l'odorat puissent être mises au service d'instincts vulgaires et sensuels, c'est incontestable, et le livre de la Sagesse rend excellemment les sentiments des insensés qui disent :

> Venez donc et jouissons des biens qui sont, et usons promptement des créatures, de même que dans la jeunesse.
>
> Enivrons-nous des vins exquis, et parfumons-nous; et que la fleur de la saison ne nous échappe point.
>
> Couronnons-nous de roses, avant qu'elles se flétrissent; qu'il n'y ait aucune prairie par laquelle ne passent nos plaisirs (1).

Mais qu'on me montre quelle est en l'homme

(1) *Sagesse*, ch. II.

la faculté dont il n'a pas abusé, qu'il n'a pas profanée? Il veut jouir, il veut saisir, posséder, épuiser pour lui seul ce qu'il ne doit qu'effleurer; alors il pèche, alors il tarit, alors il souffre. Et ce qui est vrai dans le monde physique l'est aussi dans le monde moral : réfléchir, observer, ne pas s'en tenir aux apparences, tâcher de pénétrer, de connaître le fond de soi et des autres sont choses bonnes et nécessaires; mais lorsque, grisé par la saveur capiteuse quoique intellectuelle de l'analyse, on se laisse entraîner à tout analyser, à tout disséquer, à vouloir tout connaître, où en arrive-t-on?... Ne prendre des facultés, des impressions que le nécessaire, sans jamais chercher la jouissance pour elle-même, c'est rester dans l'ordre, dans le devoir; c'est la sagesse, mais c'est aussi la poésie et le bonheur. Lorsqu'en passant dans un chemin, nous sommes charmés et comme suivis par un parfum venant de ses bords, laissons-le arriver à nous, mais n'allons pas vers lui, ne nous attardons même pas trop à le respirer, surtout ne cueillons pas la fleur pour savourer son parfum : cela est égoïste, cela est mauvais, cela est décevant. Laissons vivre la fleur pour embellir, pour parfumer la route de celui qui viendra après nous; et si nul n'y doit passer, laissons-la vivre pour elle-même, pour le fruit qu'elle donnera, pour Dieu qui l'a faite belle et parfumée, qui la connaît avec tous ses charmes dont il est silencieusement glorifié.

Clairvoyant ou aveugle, pour vous rappeler l'endroit, l'instant aimé du chemin ou de la vie, la fleur ou la personne regrettée — c'est tout un — comptez sur le souvenir béni!... Ayez confiance, un jour Dieu vous l'enverra, et, ranimé par une impression semblable, il viendra vous rendre, encore embelli, le moment adoré. Ayez confiance parce que l'espérance, le souvenir sont le meilleur de la vie, parce que se rappeler vaut mieux que posséder, parce qu'il y a plus de poésie à se souvenir d'un moment court mais idéal qu'à posséder une réalité toujours décevante, parce qu'ici encore, la sagesse donne le bonheur.



Et maintenant que j'ai tenté d'indiquer quels sont, pour la femme aveugle, les contacts avec la nature, les personnes, les choses, et aussi sa manière d'être, d'aimer, de souffrir, en un mot sa part de vie dans la vie, prétendra-t-on déterminer mathématiquement, comme avec une balance, la valeur de cette part? Viendra-t-on supputer les chances de réalisation de ses rêves de bonheur et, les trouvant misérables, dira-t-on froidement : « La jeune fille aveugle n'a aucun mérite à entrer au couvent, les choses auxquelles elle renonce, réalités, sources de bonheur tangible pour la clairvoyante, ne sont pour elle que rêves et illusions... »

Et d'abord, ce bonheur que la jeune fille clairvoyante doit « toucher » dans la vie et que les trois vœux de religion vont l'empêcher de saisir, est-il si réel, si positif? Ce serait à examiner, et le moment viendra d'en parler. Ensuite, n'est-ce donc rien que de renoncer à des illusions avant d'avoir appris qu'elles sont telles, par la terrible « leçon de choses » qu'est la vie (1)?...

Je l'ai dit, pour les personnes d'imagination, pour les âmes enthousiastes, il y a plus de poésie, plus de charme attractif à voir, à entendre de loin que de près ; la distance atténue, efface les détails durs, vulgaires, et l'imagination complète merveilleusement les données des sens, en concrétisant dans les choses entr'aperçues ses rêves les plus aimés. Or, il en est de même pour ce qu'on nomme « les joies de la vie » : c'est pourquoi le moment où l'on attend, comme celui où l'on se souvient, est bien meilleur, plus poétique que celui où l'on possède. L'aveugle peut rêver le bien-être, l'indépendance, la vie de famille, l'intimité, et s'imaginer, à vingt ans, que le bonheur serait dans la possession aussi complète que possible de ces biens-là... Et, en tout et partout, c'est à nos illusions que nous tenons le plus, car étant de nous-mêmes, elles sont absolument conformes à nos goûts, à nos aspirations; tandis que les réali-

(1) « Ce qui fait la puissance du drame, ce n'est pas la grandeur de l'objet en cause, c'est la violence avec laquelle une âme désire cet objet. » VOGÜÉ, *Le Roman russe.*

tés, toujours par quelque endroit, heurtent, blessent notre personnalité et nous déçoivent. En vérité, la valeur du sacrifice peut-elle être mesurée à la jouissance *réelle* que procure la chose sacrifiée? Le plus souvent la vertu n'est-elle pas facile lorsqu'on a pu expérimenter combien peu de jouissance véritable procure l'acte défendu? Le plus difficile, le principal mérite n'est-il pas de renoncer aux apparences des choses, aux idées que nous nous en faisons, à nos illusions?... Dans la bataille morale de la vie, la lutte est bien plus entre des apparences qu'entre des réalités; ce sont des apparences qui sont tentatrices, car lorsque, après expérience faite, on persévère dans le mal, c'est plus souvent par manque de volonté pour rompre avec une habitude que par véritable attrait de la jouissance qui a été vite épuisée.

Le sacrifice comme le bonheur est essentiellement subjectif, sa valeur est impondérable pour nous, Dieu seul peut l'évaluer. Il serait donc déraisonnable autant que cruel de dire à quelqu'un : « En vous donnant, vous croyez donner quelque chose, vous ne donnez rien; vous pensez offrir des réalités, ce ne sont que des illusions... » Qui donc aurait le triste courage de désabuser un enfant qui, vous aimant beaucoup, vous offre le petit objet, l'humble fleur où il a mis toute sa joie, parce qu'il sait y voir tout ce qu'il souhaite posséder!...

Ne lit-on pas dans l'*Imitation* : « Celui dont

l'amour est éclairé considère moins le don de celui qui aime que l'amour de celui qui donne. » C'est ainsi, évidemment, que Dieu mesure les dons de ses pauvres créatures.

Oui, en franchissant la porte du couvent, la jeune fille aveugle peut, elle aussi, avoir quelque chose à laisser, un sacrifice parfumé à offrir : réalité, mirage, il n'importe, puisque c'est peut-être en renonçant à ses illusions qu'on donne ce qu'on a de plus beau dans la vie...

DEUXIÈME PARTIE

LA COMMUNAUTÉ DES SŒURS AVEUGLES DE SAINT-PAUL

LIVRE I. — **Les Origines.**

LIVRE II. — **Le Couvent.**

LIVRE III. — **Les Religieuses.**

CONCLUSION. — **L'Avenir de la Communauté.**



LIVRE I

LES ORIGINES

Si l'on étudie la genèse des œuvres charitables, des congrégations les plus importantes, les plus prospères, on voit qu'il y en a peu dont les commencements n'aient été pauvres et hésitants. Presque toujours, celui qui a servi d'instrument à la Providence pour la fondation d'une œuvre, œuvre à laquelle la postérité donne son nom, a marché comme à tâtons pendant la plus grande partie de sa vie : il s'était préparé à faire une chose et les circonstances (c'est-à-dire la Providence) l'amènent à en faire une autre. Parfois même, ce n'est que tard dans sa vie qu'il entreprend l'œuvre qui semble ensuite pour la postérité avoir été la raison d'être de cette vie; et, dans son œuvre, l'ouvrier s'aperçoit tout à coup que c'est un détail, comme un accessoire de l'idée première et directrice, qui a surtout réussi, qui s'est le mieux développé et est devenu le principal,

presque le *tout* de l'œuvre. Après cela, ayez foi, si vous le pouvez, en la prévoyance humaine !

Ce tâtonnement, cette misère des débuts n'a certes pas manqué à l'œuvre de la Mère Bergunion et de l'abbé Juge.

Voici, à grands traits, quelle a été la vie de ces deux fondateurs des Sœurs aveugles de Saint-Paul, et les débuts pleins d'hésitations et d'incertitudes de cette congrégation (1).

(1) Voir *La Congrégation des Sœurs aveugles de Saint-Paul, pendant son premier demi-siècle :* ouvrage publié par la Communauté, sous la direction d'un Père de la Compagnie de Jésus (Librairie Victor Lecoffre, 1903).

CHAPITRE PREMIER

LES FONDATEURS

Née à Paris, rue Trognon, sur la paroisse Saint-Merry, le 3 juin 1804, Anne (1) ou Annette Bergunion était fille de modestes commerçants. Sa mère l'éleva pieusement et dans des principes rigides d'ordre et d'économie. A seize ans, elle entra au noviciat des religieuses de la Mère de Dieu, à Versailles, mais, un an après, elle revint chez ses parents pour soigner sa mère malade. Elle-même avait une chétive santé qui ne s'améliora un peu que vers 1850. Sa nature très dévouée, très ardente, était assez nerveuse et inquiète. Elle conservait toujours le désir d'entrer en religion, quoique ses parents, fort opposés à sa vocation, eussent cherché et trouvé à la marier selon leur convenance; Annette s'y refusa absolument; M. et Mme Bergunion espérant vaincre cette résistance prirent un parti héroïque : ils chassèrent leur fille de chez eux.

(1) Jeanne est le nom inscrit sur le registre des baptêmes de l'église; mais elle fut, toute sa vie, appelée Anne ou Annette.

C'était en 1837, Anne avait trente-trois ans; sa nièce et une bonne qui lui était entièrement dévouée la suivirent dans son exil.

Comme il fallait vivre, aidée vraisemblablement des conseils de son confesseur, le Père Boulanger, elle créa, pour les jeunes filles, un ouvroir de lingerie, impasse des Vignes. Cet ouvroir fut ensuite transféré, 18, rue des Postes, dans une maison attenante à celle des Jésuites et leur appartenant.

Anne, qui eut toujours une invincible confiance en la Providence, alla à l'église et, agenouillée devant l'autel de la Sainte Vierge, mit l'entreprise sous sa protection, la suppliant d'intercéder pour elle et de lui envoyer du travail. Sa prière fut exaucée : il est de tradition que l'ouvroir, qui eut dans la suite jusqu'à quatre-vingts jeunes filles, ne manqua jamais de commandes. Chaque soir, les enfants les plus dociles recevaient la permission de déposer leur ouvrage aux pieds d'une statue de la Sainte Vierge qui avait présidé le travail du jour.

M. et Mme Bergunion finirent, cependant, par prendre leur parti de ne pas voir Annette mariée et ils la rappelèrent. Elle rentra donc chez eux, mais tout en conservant l'ouvroir de la rue des Postes. Sa mère était encore malade, elle la soigna avec un complet dévouement, et la perdit en 1843; puis elle se consacra à son père qui mourut deux ans après.

Devenue libre de ses actes et gardant toujours

le désir de se faire religieuse, Anne Bergunion entra au noviciat du Sacré-Cœur d'après l'avis du Père Varin qui, on le sait, était le conseil et l'auxiliaire de Mme Barat; mais, en directeur prudent, il lui fit conserver son ouvroir pour le cas où elle ne pourrait rester au couvent. La précaution était fort sage, car bientôt Anne, ne se sentant pas encore dans son élément, dans sa vocation, quitta le Sacré-Cœur et revint rue des Postes.

Les années passaient, Mlle Bergunion s'occupait beaucoup d'œuvres de charité et son ouvroir en était une, elle y accueillait des enfants qui ne savaient que devenir; malgré cela, elle ne trouvait pas le calme, la paix, elle cherchait toujours sa voie définitive et avait cependant près de 45 ans.

Dès 1840, on la sollicita d'admettre des jeunes filles aveugles et des sourdes-muettes dans son ouvroir où elle accueillait les enfants les plus délaissées, mais elle refusa toujours à cause de sa santé. Plusieurs personnes et à plusieurs reprises le lui demandèrent sans succès; toutefois, le Père Varin, vers les derniers temps de sa vie (il mourut le 18 avril 1850), pensant qu'il y avait peut-être, dans ces sollicitations répétées, une indication de la Providence, que Mlle Bergunion allait enfin trouver sa voie et pouvoir mettre en emploi toutes ses facultés de dévouement et de volonté, l'engagea vivement à accepter des ouvrières aveugles.

Vers 1851, elle en reçut donc quatre absolument incultes et dont le caractère était, paraît-il, fort

difficile; puis, peu après, un nouveau groupe de six, dont trois avaient été renvoyées de l'Institution des jeunes aveugles.

C'est avec de tels éléments qu'elle eut le courage de commencer son ouvroir des aveugles qui devait bientôt se transformer en communauté.

L'installation très primitive comprenait au rez-de-chaussée l'oratoire, le réfectoire, une petite cour; au premier l'ouvroir proprement dit, la chambre ou bureau de Mlle Bergunion et le dortoir. Difficultés et désapprobations ne manquèrent pas, mais le souvenir du Père Varin qui répétait sans cesse : « Courage et confiance » la soutenait. Puis elle avait un modeste petit livre, conservé maintenant au couvent comme une relique, qui fut pour elle « le livre aimé », lu en un jour, qui demeure ensuite tout lumineux dans la grisaille du souvenir, livre qu'on lit et relit et qui influence toute la vie : c'était l'histoire de Mlle de Lamourous (1).

Combien de fois ne médita-t-elle pas, l'appliquant à son œuvre, cette naïve conversation rapportée par le biographe :

Ce Monsieur ne parlait pas de manière à nous encourager beaucoup; il disait qu'il ne savait pas pourquoi, mais que les maisons comme la nôtre ne réussissaient pas ordinairement. « Voulez-vous en savoir la raison, lui ai-je répondu? C'est que l'on calcule trop humainement; c'est

(1) *Vie de Mlle de Lamourous dite la Bonne Mère*, par M. l'abbé Pouget. Périsse, 1843.

qu'avant de recevoir les filles, on veut avoir une maison commode, du linge dans les armoires, du blé au grenier, de l'argent dans les tiroirs, toutes choses aimables. On ne s'appuie pas entièrement sur ces paroles de Notre-Seigneur : « *Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa* « *justice et le reste vous sera donné par surcroît.* »

Ce Monsieur a paru bien goûter ma réponse. Et certainement notre œuvre étant une œuvre toute spirituelle ne peut se fonder ni se soutenir par des vues humaines et des calculs naturels.

Mais c'est à nous, Directrices de la Miséricorde, qu'il convient d'attirer sur la maison ce surcroît que Dieu n'a pas promis au peu de soins ni à la prodigalité. Estimons donc tout ce que la Providence daigne nous envoyer. Quelque grossiers ou de peu de valeur que soient ces objets, ce sont toujours des dons de Dieu. Prenons encore garde de nous faire illusion; et, sous prétexte de nécessité, ne nous procurons pas des adoucissements, que la nature ne trouve pas excessifs, mais que Dieu désapprouve comme un superflu que les pauvres ne doivent pas se permettre, et qui pourrait même, par la malédiction qui y serait attachée, priver la maison de ce surcroît qui la fait subsister. Soyons donc, nous, les premières pauvres, et attirons le surcroît sur la maison par un esprit d'ordre et d'économie. Ne nous permettons jamais ce que les pauvres ne peuvent se permettre. Ayons toujours la balance à la main, mais sans trouble et sans inquiétude.

Il est aussi de tradition qu'un jour, lisant à haute voix, avec l'élite de clairvoyantes et d'aveugles de son ouvroir, la vie de Mlle de Lamourous, Anne Bergunion arriva à cette page :

On s'imagine qu'il faut beaucoup de choses pour fonder une maison de Miséricorde? Et que faut-il donc? Le voici : une maison composée de quatre pièces, savoir : une cham

bre pour la chapelle, un dortoir, un atelier, un réfectoire. Pour commencer, le réfectoire servirait aussi de cuisine. Que faut-il encore? du pain pour un jour, de l'ouvrage pour une semaine et six francs dans la poche. Voilà tout ce qu'il faut et pas davantage. Avec cela, on peut fonder toutes les Miséricordes que l'on voudra, au moins selon moi : je parle d'après ce que je tiens que le bon Dieu veut de moi. Il est possible que d'autres agissent différemment et qu'ils aient plus de lumières que moi. Mais pour ce qui me regarde, je sens que c'est ainsi que Dieu veut que j'agisse.

Ces paroles répondant aux préoccupations déjà si anciennes de son cœur et de son esprit l'émurent, l'enthousiasmèrent et elle dit à son petit auditoire : « Eh bien, si vous le voulez, commençons, nous aussi, une communauté. »

J'aurais voulu retrouver la date de cette lecture qui dut être le jour inoubliable, « le jour lumineux » de la vie de fondatrice d'Anne Bergunion. J'aurais aimé à marquer ici le souvenir de ce jour béni et embaumé dans son cœur, car j'ai une prédilection pour les périodes de fondation. Ce sont des heures d'enthousiasme, d'espérance. Les obstacles sont grands, tout manque; mais qu'est-ce que cela fait? ne porte-t-on pas tout en soi lorsqu'on a enthousiasme et confiance !... Alors, on ne prévoit point encore les difficultés obscures, ténues, innombrables, dissolvantes comme des microbes qui rongent, usent les forces, obligeant la volonté à se dépenser en luttes mesquines mais incessantes (1).

(1) « Nous sentions — a dit, en parlant de cette phase, l'une

Si l'on se rappelle que, quelques années plus tôt, Mlle Bergunion n'osait pas même introduire une ou deux ouvrières aveugles dans son ouvroir, tant elle redoutait les charges qui pourraient en résulter, on jugera du progrès que « l'amour des aveugles » avait fait dans son cœur et dans son esprit. En effet, aujourd'hui, il ne s'agissait plus de réunir à titre plus ou moins temporaire quelques enfants ou jeunes filles atteintes de cécité, mais bien d'organiser pour les aveugles « la vie religieuse », chose absolument neuve. Les ordres religieux, congrégations, couvents de tout genre conservent assurément dans la communauté — le soignant même avec prédilection — le membre qui perd la vue; mais la cécité le range au nombre des infirmes, des malades, des *exceptions;* personne, jusqu'alors, n'avait eu, tout au moins n'avait réalisé l'idée d'instituer une congrégation, une règle pour des aveugles.

des premières Mères de l'*Assomption* — que c'était le commencement d'une grande œuvre : Dieu agissait tellement! C'était la source de notre vie religieuse de l'Assomption : des vases qui se remplissaient, pour pouvoir ensuite se répandre. Nous étions pénétrées, notre Mère surtout, des grandes grâces que Dieu nous faisait dans ces premiers temps. On nous disait les bénédictions spéciales attachées au début des fondations, et nous l'éprouvions. Les choses surnaturelles semblaient nous toucher et nous être sensibles, nous avions les oreilles tout ouvertes pour écouter Dieu, et nous le sentions présent au milieu de nous. La pauvreté réelle, dans laquelle nous vivions, nous établissait dans un haut détachement des choses créées, et l'obéissance, que M. Combalot nous faisait pratiquer à tout instant et sans aucun ménagement, brisait notre volonté, c'est-à-dire l'obstacle qui nous eût empêchées d'aller à Dieu. » *Les Origines de l'Assomption.*

La petite communauté de la rue des Postes n'avait absolument rien d'assuré, pas même le pain du lendemain, mais Mlle Bergunion comptait sur la Providence. L'abbé de la Bouillerie, puis Mgr Sibour vinrent visiter l'ouvroir en voie de transformation et furent très encourageants.

En 1852, on prit le costume de postulante; les clairvoyantes arrivèrent assez nombreuses, et en janvier 1853, l'ouvroir étant devenu trop étroit se transporta, 205, rue de Vaugirard, dans un local plus spacieux convenant mieux à une communauté. Le 12 mai 1853, treize religieuses, sept aveugles et six clairvoyantes, prirent l'habit et Mlle Anne Bergunion devint la Sœur Saint-Paul, l'apôtre miraculeusement frappé de cécité et miraculeusement guéri ayant été choisi pour patron de cette famille spirituelle composée d'aveugles et de clairvoyantes (1).

La Communauté constituée, les Pères Jésuites, conformément à leur règle, ne pouvaient plus lui servir d'aumôniers ordinaires et c'est alors que la Providence lui envoya l'abbé Juge, considéré avec raison, lui aussi, comme fondateur de la congrégation.

(1) Plus tard, vers 1876, on crut nécessaire de réduire la proportion des aveugles : les supérieurs ecclésiastiques, peu confiants dans les ressources que les religieuses aveugles pourraient apporter à la communauté, n'autorisèrent que l'admission d'une aveugle sur deux sœurs clairvoyantes



Fils d'un intendant militaire, Henri Juge (1) était né à Angoulême, en 1810. Il fut mis dans une petite pension tenue, dit-on, par un ancien révolutionnaire. D'une nature douce, charmante, d'une complaisance à toute épreuve, il effleurait, en général, plus qu'il n'approfondissait. Tour à tour, il s'occupa de peinture, d'architecture, de physique et fut pendant quelque temps préparateur d'un cours de chimie. Son père, bien que dans l'aisance, ne lui allouait que très peu d'argent; à vingt ans, Henri Juge dut donner des leçons de peinture.

A vingt-quatre ans, il épousa Mlle Éliane de Bazaugour, qui, très pieuse, le ramena aux pratiques religieuses et le conduisit même à une haute piété. Ils voyagèrent beaucoup, surtout en Italie où il aimait à peindre. Mais, en 1848, ayant eu la grande douleur de perdre à la fois sa femme et sa fille nouvellement née, il revint en France et, un an après, entra au séminaire de Versailles. Il remplissait par là une promesse faite, naguère, à sa femme, engagement mutuel d'après lequel le dernier survivant devait se consacrer à Dieu. Il avait trente-neuf ans.

(1) Ces détails sont empruntés partie à la brochure : *Un Bienfaiteur des aveugles*, de M. le Commandant Barazer, partie aux notices manuscrites rédigées et conservées dans la Communauté, partie, enfin, à des notes fournies par la famille de M. l'abbé Juge.

Ainsi la catastrophe qui semblait devoir briser son existence allait, au contraire, l'orienter définitivement, lui donner son véritable sens, devenant le point de départ, l'origine d'une vie nouvelle, bien plus haute et féconde que celle qu'il avait choisie.

Ordonné prêtre, le 5 juin 1852, l'abbé Juge accompagna à Rome Mgr Bonamy, puis revint à Paris où il chercha à employer son zèle, car il ne se sentait pas appelé au ministère paroissial; c'est alors que M. l'abbé Lambert, aumônier de l'Institution des Sourds-Muets, lui fit connaître la petite Communauté de la Sœur Saint-Paul; il s'y intéressa tout de suite et voulut remplir gratuitement auprès d'elle les fonctions d'aumônier. Sur son désir, le traitement qu'on devait lui allouer fut employé à entretenir la chapelle et à recevoir une aveugle de plus. Le 20 novembre 1853, il dit la messe pour la première fois dans la pauvre chapelle du couvent de la rue de Vaugirard et tous les jours il faisait une lieue pour y venir.

A dater de ce moment, il se consacra tout entier aux Sœurs aveugles de Saint-Paul : intelligence, activité, fortune, relations, expérience de la vie, tout ce qu'il possédait fut mis au service de la Communauté. Il était pour elle un excellent guide spirituel et temporel, non pas un aumônier, mais un père et c'est aussi ce nom-là qu'on lui donnait. Aussi le concours de l'abbé Juge fut-il pour l'œuvre une réelle bénédiction.

Pour essayer de bien pénétrer la situation des aveugles, il s'astreignait à faire le plus de choses possible dans l'obscurité et en hiver il s'habillait, faisait sa toilette sans lumière. De même qu'Anne Bergunion, l'abbé Juge était, par des chemins bien détournés et sans préméditation, arrivé à ce qui fut le but, la raison d'être de sa vie.

Il avait déjà quarante-deux ans et la Sœur Saint-Paul, âgée de quarante-huit ans, n'avait plus que onze ans à vivre. Pendant ces onze années, ils allaient travailler de concert à la constitution définitive de cette institution si nouvelle et qui semblait à plusieurs si téméraire : une Communauté de religieuses aveugles.



Mgr de la Bouillerie, Mgr Sibour continuaient à s'intéresser à la congrégation naissante ; Pie IX l'encouragea dès 1853 et, plus tard, l'approuva, disant : « Elle manquait à l'Église ».

La Sœur Saint-Paul, ayant été gravement malade, guérit miraculeusement par l'intercession de N.-D. des Victoires ; ses premiers vœux de religion furent prononcés en 1855 en même temps que ceux de quatre Sœurs aveugles.

Le couvent de la rue de Vaugirard étant rapidement devenu trop étroit, les fondateurs cherchèrent hors de Paris une installation plus

spacieuse et achetèrent, avec une partie de la fortune de l'abbé Juge et en escomptant les ressources que la Providence enverrait dans la suite, le petit château de Bourg-la-Reine où la Communauté fut transportée en 1855.

L'espace, l'air n'y manquaient pas ; mais comme la Communauté n'avait aucune dotation personnelle, que les minces ressources de la Sœur Saint-Paul étaient fondues depuis longtemps, que celles de l'abbé Juge n'étaient pas assez considérables pour soutenir toute l'œuvre, que le travail des aveugles rapportait très peu, que celui des clairvoyantes était employé aux soins du couvent, il fallait vivre d'aumônes, et Bourg-la-Reine était trop éloigné de Paris pour qu'on pût facilement quêter et attirer les secours. C'est pourquoi le retour à Paris fut résolu ; après beaucoup de démarches, de prières, de pourparlers, on acheta (toujours sans avoir d'argent pour payer et avant d'avoir trouvé acquéreur pour la propriété de Bourg-la-Reine) la maison et le petit parc qui avaient appartenu à Chateaubriand, où il avait écrit une grande partie des *Mémoires d'Outre-Tombe* et qu'il avait vendus à l'Archevêché lorsqu'il était venu s'établir rue du Bac. Cette propriété portait le n° 114 de la rue d'Enfer déjà remplie de couvents et d'établissements charitables.

Il fallut immédiatement construire. Pendant les travaux, la Sœur Saint-Paul et l'abbé Juge

venaient tous les jours à Paris surveiller, organiser ; puis la Communauté fut scindée : une partie s'installa rue d'Enfer pendant que l'autre attendait à Bourg-la-Reine que les constructions fussent terminées. Et l'abbé Juge disait sa messe un jour ici et l'autre là. Enfin, le 11 novembre 1858, toute la Communauté se trouva réunie rue d'Enfer pour chanter le *Magnificat* d'actions de grâces.

Elle se composait de quarante-deux personnes; les ressources étaient plus que limitées, les dettes lourdes, l'économie la plus stricte, la plus sévère s'imposait et la Mère Saint-Paul, qui, toute sa vie, y avait été astreinte par les circonstances, fit rigoureusement ou plutôt amoureusement pratiquer à ses filles la vertu de « la sainte pauvreté »... Elle en donnait l'exemple, ne gaspillait jamais rien, pas plus une minute qu'un bout de fil ou une épluchure de salade. Des peines intérieures l'agitaient, l'attristaient souvent, dit-on, mais elle laissait cela entre elle et Dieu et ne perdait pas son temps en mélancolie. Elle agissait constamment, sachant bien quitter la chapelle pour le parloir, l'entretien avec Dieu pour la conversation avec une religieuse qui avait besoin de ses conseils. Elle répétait souvent le mot du Père Varin et de Mme Barat : « Dieu seul !... » Elle avait dans la Providence, dans son action sur toutes choses une confiance très vive et très pratique, s'en remettant absolument à elle pour le succès de tous ses efforts. Timide dans sa première jeunesse, la Mère Saint-Paul

avait pris l'habitude du commandement qu'elle exerçait avec beaucoup d'autorité. Elle était grande, avec l'apparence de la santé, avait un sourire aimable et s'attirait les sympathies. Très humble, au fond, elle se regardait comme la cause de tout ce qui arrivait de fâcheux à la Communauté et disait avec conviction : « Il faut que je m'en aille pour que tout marche bien et que l'œuvre se développe ». Ce vœu, qui a été celui de beaucoup de fondateurs, se réalisa promptement pour la Mère Saint-Paul, car elle mourut, le 7 septembre 1863 (1), âgée de cinquante-neuf ans et après seulement dix ans de profession religieuse (elle n'avait même fait ses vœux perpétuels qu'en 1860), alors que, dès 1820, elle avait cherché à entrer en religion. Quelques jours avant sa mort, le 27 août, ayant exigé qu'on procédât à l'élection d'une nouvelle supérieure, elle avait eu la consolation de voir élire celle de ses filles qui, malgré sa grande jeunesse (vingt-six ans, elle n'était religieuse que depuis dix-huit mois), avait fait preuve des qualités d'esprit et des vertus nécessaires à une bonne Supérieure (2).

Si la Mère fondatrice avait disparu, l'abbé Juge qu'on nommait le Père fondateur demeurait et, pendant dix-huit années, il allait continuer à se dévouer

(1) Elle fut inhumée dans la sépulture de la Communauté des Sœurs aveugles de Saint-Paul située au cimetière Montparnasse.

(2) Mlle Marie Vaugeois, en religion Sœur Marie du Sacré-Cœur.

à la Communauté des Sœurs aveugles de Saint-Paul qui, de plus en plus, fut la seule affaire de sa vie.

En 1870, pendant le siège de Paris, il transforma le couvent en ambulance dont il fut l'aumônier, sachant se faire aimer des soldats comme il l'était des religieuses et des enfants. Lors de la Commune, il eut plusieurs fois de vives alertes, il résista à ceux qui, par mesure de prudence, voulaient faire retirer la croix placée au seuil du couvent. Il s'y opposa en disant : « Non, elle protège la maison... » Le 18 mai 1871, il fut, malgré ses énergiques protestations, arrêté, conduit au Dépôt, puis mis en cellule à Mazas, finalement transféré à la Roquette avec les otages, mais, par bonheur, il se trouva dans la section où quelques ecclésiastiques, quelques gendarmes et sergents de ville se barricadèrent et furent délivrés, le 27 mai ; le dimanche 28, il put rentrer à Saint-Paul.

Les officiers supérieurs, témoins, pendant le siège, du dévouement de l'abbé Juge à l'égard des soldats blessés, voulurent le faire décorer, mais il répondit : « J'attends une récompense plus haute », et fit décorer à sa place le médecin de l'ambulance. Durant dix années, il travailla encore sans relâche et, en 1876, Pie IX lui adressa un « bref laudatif » pour son œuvre.

Le jour de Saint-Raphaël, deuxième patron de la Communauté (24 octobre 1881), au moment de dire sa messe, il eut une congestion cérébrale à la suite de laquelle, pendant douze ans, il demeura

à moitié paralysé, lui si ardent, si actif ! Il mourut, le 25 décembre 1893 (1), après avoir souffert physiquement et moralement pendant ces longues années d'inaction forcée, condamné à une vie presque végétative.

Voilà, en raccourci, trop en raccourci, peut-être, ce que fut la vie des fondateurs des Sœurs aveugles de Saint-Paul.

Nous étudierons, dans un instant, leur belle et sainte œuvre.



Quelques-uns me reprocheront, sans doute, d'avoir été trop bref en racontant la vie de la Mère Saint-Paul et de l'abbé Juge ; ils penseront que je n'ai pas su apprécier le mérite de ces fondateurs parce que leur vie n'offrait pas d'événements extraordinaires. Ce reproche serait injuste : je suis absolument convaincu que, pour « faire quelque chose », il faut « être quelqu'un », avoir foi et constance. Ce ne sont que des âmes élevées, vigoureuses, qui peuvent avoir le courage de créer des communautés, l'autorité nécessaire pour réunir, retenir et gouverner un troupeau si petit qu'il soit, l'humanité n'étant satisfaite que par ce qui la dépasse. Mais, en vérité, est-il utile de raconter *tout* dans une vie, de ne laisser échapper aucun détail, aucun de ces jours ternes et nom-

(1) Il fut aussi inhumé dans la sépulture de la Communauté.

breux, lourds, certes, pour celui qui les vit, mais qu'on oublie soi-même, qu'on ne distingue, qu'on ne dénombre pas plus par le souvenir que les grains de sable d'un chemin brûlant et malaisé? Il m'a toujours paru amèrement mélancolique que tant de livres où l'on avait soigneusement réuni tous les détails sur toute l'existence de personnes très bonnes, parfois très saintes, fussent très délaissés : l'auteur, par conscience, par amour pour son héros, a tout recueilli, tout raconté, pensant toujours n'en jamais dire *assez ;* le lecteur, lui, estime toujours qu'il y en a *trop,* qu'on aurait dû se limiter à l'essentiel, au caractéristique... En réalité, nous ne nous intéressons, dans la vie des autres, qu'aux heures que nous aurions souhaité ou redouté de vivre nous-mêmes. Cependant, dira-t-on, à défaut d'événements considérables, de faits importants, il y a l'étude, l'analyse psychologique? Eh bien, le plus souvent, n'est-il pas téméraire de prétendre décider qu'au point de vue psychologique tel événement, tel fait a surtout marqué?... A moins d'avoir connu très intimement celui ou celle sur qui l'on écrit, il faut travailler d'après des documents plus ou moins fragmentaires, d'après des souvenirs que les impressions subjectives ont contribué à former autant que les impressions objectives. En effet, selon la disposition d'esprit et de cœur où l'on se trouve, tel acte, telle parole produit des impressions bien différentes à l'égard des personnes que nous avons

connues; ce sont ces impressions si mélangées de notre propre état d'âme que notre mémoire conserve. S'il en est ainsi, on est bien exposé, en reconstituant une existence d'après des souvenirs, des récits, à présenter comme essentiel et absolu ce qui n'a été qu'accidentel et relatif dans le caractère, dans la vie qu'on prétend analyser.

Et, à part les résultats tangibles pour tous, que sait-on, en vérité, de ce qui, psychologiquement, a marqué dans une vie? On dit : « Telle période fut la plus heureuse ou la plus douloureuse de son existence. » Qu'en savons-nous?... Les apparences ont été ainsi, les contemporains, les amis en témoignent, je le veux bien, mais savons-nous quelles étaient les impressions, quel était l'état d'âme de celui qui les vivait, ces « années heureuses »?

Eh! mon Dieu, peut-être qu'au moment où autour de lui on applaudissait avec envie des résultats brillants, le malheureux subissait quelque drame très intime, drame de conscience, que personne n'a vu, mais qui, pour lui, dominait tout le reste...

Si c'est vanité, au point de vue philosophique, de vouloir tout dire, n'est-ce pas aussi quelque peu vanité contraire à l'esprit d'humilité religieuse que de raconter, que de vouloir transmettre à la postérité tous les gestes d'une pauvre créature humaine, les moindres épisodes de sa vie, toutes les paroles, tous les soupirs qui ont précédé sa

mort? Il y a bien longtemps que David disait : « Toutes les occupations de notre vie sont comme le fragile travail de l'araignée... Mes jours se sont évanouis comme la fumée... »

Depuis trois mille ans et en dépit de tout ce qui a progressé, notre misérable vie n'a acquis guère plus de consistance... Ne cherchons donc pas trop à retenir la fumée, laissons-la s'envoler où elle doit aller et croyons avoir assez parlé de ceux que nous voulons honorer en disant d'eux ce qui a été écrit de Notre-Seigneur Lui-même : « Ils ont passé en faisant du bien. »

CHAPITRE II

PRÉLIMINAIRES, BUT ET ESPRIT DE LA FONDATION

Pour se rendre compte de l'esprit dans lequel Mlle Bergunion s'occupa des jeunes filles aveugles, du but qu'elle poursuivit, de l'idée directrice qui la guidait, il est utile et presque nécessaire de dire, malgré l'aridité de la chose, quelle était, de 1840 à 1850, en France et surtout à Paris, la situation des jeunes filles et des femmes aveugles, ce que la bienfaisance publique et la charité privée faisaient pour elles. Sans doute, ce n'est qu'une idée approximative que nous pouvons nous faire à ce sujet, vu l'éloignement et la pauvreté des documents statistiques, mais c'étaient également des impressions plutôt que des données exactes que Mlle Bergunion avait sur cette situation.

En effet, son instruction restreinte, sa médiocre santé, les soucis quotidiens de l'ouvroir de la rue des Postes ne lui permettaient pas de faire de grandes recherches statistiques ou autres, de prendre de minutieuses informations : elle fut

donc surtout impressionnée, guidée par ce qu'elle avait sous les yeux, par les personnes ou les choses qui l'entouraient.

Entre 1840 et 1850, c'est-à-dire pendant la période où, à diverses reprises, Mlle Bergunion fut sollicitée de recevoir des aveugles, la situation des aveugles en France était à peu près celle-ci : sur 35.783.170 habitants, on comptait approximativement 30.000 aveugles dont 13.000 femmes. Paris, ayant à cette époque 1.224.164 habitants, pouvait compter au moins 1.500 aveugles dont 650 femmes.

Pour venir en aide à cette population, on disposait de bien peu de ressources : l'hospice des Quinze-Vingts, dont bénéficiaient les aveugles de toute la France, avait environ 250 pensionnaires internes, sur lesquels une centaine de femmes ou filles aveugles, et il servait à quelques centaines de femmes âgées d'au moins vingt et un ans une pension externe de 100, 150 ou 200 francs. L'hospice de la Salpêtrière avait environ 300 femmes aveugles; puis dans des hospices ou maisons d'incurables, comme Ivry, les Six-Vingts de Chartres, l'asile de la rue de Jarente à Lyon, il y avait aussi un certain nombre de filles et de femmes aveugles hospitalisées; ce nombre est difficile à évaluer. Les enfants aveugles résidant à Paris dans leurs familles pouvaient avoir 5 fr. par mois du Bureau de bienfaisance.

En ce qui concerne l'instruction, l'école fondée

par Valentin Haüy (1) en 1784, réorganisée en 1816, rue Saint-Victor, avec le titre d'Institution royale des jeunes aveugles, installée en 1843, dans un édifice construit spécialement pour elle, boulevard des Invalides, 56, contenait une trentaine de jeunes filles de neuf à vingt et un ans (2). Depuis 1834, une douzaine de jeunes filles aveugles étaient jointes à l'Institution des sourdes-muettes fondée à Lille par les Sœurs de la Sagesse. Dans l'asile Saint-Hilaire, sorte de salle d'asile créée à Paris en 1846 par le docteur Ratier, rue de l'École-Polytechnique, et transférée ensuite 37, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, il y avait quelques petites filles aveugles instruites simultanément avec des garçons dont elles étaient séparées par une cloison, comme dans les écoles mixtes du temps.

Tel devait être à peu près le bilan de l'assistance des aveugles à cette époque : sur 13.000 jeunes filles ou femmes aveugles, un millier aidées, c'était peu.

Depuis 1822, à l'Institution royale, sous l'impulsion de son Directeur, le docteur Pignier, on cultivait la musique religieuse à un point de vue professionnel, s'attachant à préparer quelques jeunes gens, quelques jeunes filles à la carrière

(1) Voir *Les aveugles par un aveugle.* Paris, Hachette.

(2) Dans leur session de 1848, les Conseils généraux de trente-six départements avaient voté ensemble 49.825 fr. de bourses en faveur de 100 aveugles, garçons ou filles, de neuf à vingt et un ans. La Seine et la Ville de Paris comptaient pour 7.400 francs répartis entre 9 aveugles.

d'organiste; et, en 1850, plusieurs d'entre elles étaient déjà pourvues de situations.

Quant aux jeunes filles non douées pour la musique, celles qui filaient au rouet ou faisaient du tricot, de la fileterie, des chaussons de lisière, métiers peu lucratifs, elles étaient dans une situation critique lorsque arrivait le moment de quitter l'Institution. Celles qui avaient une famille y rentraient, mais sans pouvoir toujours trouver du travail; les autres ne savaient où aller, et en dépit de son robuste optimisme, le docteur Ratier écrivait qu'il ne voyait pas d'avenir pour les filles aveugles adonnées aux travaux manuels : à vingt ans s'ensevelir dans un hospice, c'est dur! car il est triste de commencer sitôt à mener la vie des vieillards, des impotents, des vaincus...

Enfin, beaucoup de jeunes enfants aveugles végétaient dans la misère et l'ignorance, faute de place à l'Institution royale. Quelques personnes qui s'intéressaient aux aveugles étaient fort émues de cette situation; Mlle Bergunion ayant son ouvroir rue des Postes se trouva précisément dans le quartier où l'on s'occupait des aveugles : rue Saint-Victor, rue Saint-Jacques, rue de l'École-Polytechnique, puis rue de la Montagne-Sainte-Geneviève; aussi était-elle constamment mise en présence de douloureuses misères. Un jour, on lui citait une petite fille arrivée à l'âge de la première Communion sans jamais avoir entendu parler du bon Dieu et que ses parents laissaient

végéter dans un coin de mansarde ou traîner dans les rues pour apitoyer les passants; le lendemain, il s'agissait d'une pauvre vieille aveugle, seule, sans feu ni pain, dans un réduit infect; une autre fois, on lui amenait une grande jeune fille désemparée, agréable à voir malgré sa cécité, qui, sans famille, sans personne voulant la recevoir, était obligée d'aller tendre la main, sous les portes cochères... Et le cœur d'Anne Bergunion frémissait à la pensée de tant de misères, de tant de dangers.

Vers 1842, sous le nom de *Société de patronage et de secours pour les aveugles travailleurs,* une œuvre avait été créée dans le but de patronner les aveugles des deux sexes ayant appris une profession à l'Institution royale ou ailleurs, et aussi de s'occuper des enfants en âge scolaire. Cette Société, présidée par M. Portalis, premier Président à la Cour de Cassation, réunissait dans son Conseil plusieurs curés et aumôniers de Paris, MM. Dufau, directeur, et Guadet, chef d'enseignement à l'Institution royale des jeunes aveugles. Son secrétaire général, M. Édouard Morel, professeur à l'Institution des Sourds-Muets de la rue Saint-Jacques, était l'âme de l'œuvre; M. Pélicier, jeune officier d'administration, dirigeait un atelier qu'elle avait organisé rue Notre-Dame-des-Champs, 53, et qui, en 1844, comptait douze ouvriers. La Société leur procurait du travail d'empaillage de chaises, de tissage de grosse toile, travail sur le-

quel on leur abandonnait quelques centimes à titre d'encouragement.

L'œuvre avait été fondée aussi bien pour patronner les jeunes filles que les jeunes gens, mais les moyens d'action lui manquaient; son atelier d'hommes, qu'elle gérait elle-même, lui coûtait cher, et le Conseil pensait avec raison que pour les jeunes filles il serait mieux de s'entendre avec un établissement où on les mettrait en pension. Mlle Bergunion était tout indiquée; d'une part, elle se trouva donc sollicitée de recevoir, moyennant 250 fr. par an, les pupilles adultes de la Société de patronage; d'autre part, le docteur Ratier, dont l'asile Saint-Hilaire était, vers 1850, réduit à l'état d'une assez misérable garderie de cinq ou six enfants aveugles, obtint qu'elle se chargeât de ces enfants, filles et garçons, qui prirent place à l'extrémité de la salle d'ouvoir. Cette fusion, dont il n'est pas question dans la notice encore manuscrite rédigée sur Mlle Bergunion par la Communauté des Sœurs aveugles de Saint-Paul, fut faite cependant puisque les derniers pupilles de M. Ratier (1) ont conservé le souvenir très net de cette dernière phase de l'asile Saint-Hilaire et de leur séjour à l'ouvroir de Mlle Bergunion; ils y logeaient dans une sorte de petit dortoir annexé. Le docteur Ratier semble avoir été, à cette époque, le principal conseiller

(1) Plusieurs existent encore : l'un d'eux, M. Larchevêque, est actuellement pensionnaire interne aux Quinze-Vingts.

de Mlle Bergunion, c'est sans doute pourquoi la Fondatrice écrivit dans les Constitutions que la Communauté pourrait s'occuper des petits garçons avant l'âge de neuf ans, et en général de tout ce qui doit concourir au bien des aveugles.

Le besoin se faisait grandement sentir d'un établissement dont le règlement très élastique permît de recevoir les jeunes filles qui avaient passé l'âge d'admission à l'Institution royale (laquelle, d'ailleurs, n'avait qu'un très petit nombre de places), les filles, les femmes aveugles sans abri qui ne réussissaient pas à entrer aux Quinze-Vingts, et les tout jeunes enfants, filles et garçons, avant leur première Communion.

Il se trouva, je l'ai déjà dit, que, pour les débuts, Mlle Bergunion tomba sur des jeunes filles ayant très mauvais caractère ; plusieurs avaient été renvoyées de l'Institution, c'étaient donc des « aveugles de rebut », sans doute, peu intelligentes. Elle eut l'idée de confier à la plus avisée de ses quatre premières aveugles l'éducation de petites filles allemandes qu'elle avait à son ouvroir. La réussite de cet essai lui donna une certaine confiance en la possibilité d'utiliser les aveugles. Plus tard, rappelant ses souvenirs, la Fondatrice disait : « De temps en temps, nous parlions (avec les premières aveugles) de leur position. A force de leur répéter qu'elles étaient à charge aux voyantes, qu'elles n'étaient capables de rien, on avait jeté ces pauvres âmes dans la défiance d'elles-

mêmes et dans un découragement profond. Dieu me donna la pensée de chercher à les utiliser et je fus assez heureuse pour leur faire comprendre qu'à leur tour elles pourraient rendre des services. »

Elles furent employées au ménage, à la cuisine, au dortoir; Mlle Bergunion faisait faire sa chambre par l'une d'elles; une autre, assistée d'une petite clairvoyante, devint portière. Disposant d'éléments aussi défectueux, il est déjà beau de ne pas s'être découragée et d'avoir eu, dans une certaine mesure, confiance aux aveugles. Toutefois, cette confiance ne semble pas avoir dépassé des limites très restreintes. Ayant beaucoup de difficultés avec le caractère de ses premières pensionnaires, la Fondatrice s'imaginait que toutes seraient de même et que sa mission auprès d'elles exigeait un dévouement extraordinaire. Elle pensait sincèrement que, pour faire l'éducation de petites filles aveugles, il faut beaucoup plus de vertu que pour faire celle de petites filles clairvoyantes, et qu'on ne peut, en général, s'occuper des aveugles sans une abnégation, un renoncement complets; si bien, qu'entendant un sermon sur le Bienheureux Claver qui, un jour, signa ainsi la formule de ses vœux : « Pierre Claver, esclave des nègres pour toujours », elle dit avec enthousiasme : « Et moi, je veux me faire *esclave des aveugles!...* » croyant naïvement qu'il y avait là un autre esclavage que celui qu'on con-

tracte toutes les fois qu'on veut s'occuper de quelque chose avec tout son cœur, toutes ses forces.

D'ailleurs, on s'affranchit difficilement des habitudes d'esprit résultant de l'exercice d'une profession ou du genre d'occupations auquel on s'est longtemps livré. Par exemple, les personnes charitables qui ont vu beaucoup de pauvres, si elles se mettent à patronner des aveugles, ne verront en eux que des indigents à assister, et croiront difficilement à la possibilité d'en mettre un bon nombre — surtout lorsqu'il s'agit d'enfants — en état de gagner leur vie par le travail. Anne Bergunion, elle, avait, dès l'enfance, été habituée au labeur assidu, soigné; son ouvroir était réputé pour la lingerie fine et fournissait des magasins de grand luxe; elle savait, par une rude expérience, combien la femme gagne peu en cousant même très bien et beaucoup. Or, elle voyait que les aveugles ne pouvaient travailler à l'aiguille ou ne l'auraient fait que grossièrement, le tricot seul lui semblait à leur portée, car l'idée d'un travail plus industriel, plus commercial, dans lequel on aurait peut-être pu combiner la main-d'œuvre des aveugles et celle des clairvoyantes, ne venait sans doute pas à son esprit. Il est donc bien naturel qu'en acceptant des aveugles adultes, elle envisageât la chose comme une lourde charge pour son ouvroir. La *Société de patronage et de secours* pour les aveugles travailleurs

l'aidait bien par une pension de 250 fr. pour chacune de ses pupilles, mais l'existence de cette Société semblait précaire et, en effet, elle disparut bientôt.

Évidemment, Mlle Bergunion concevait ainsi son œuvre, sa Communauté : constituer un asile pour la vie aux jeunes filles aveugles, aux adultes frappées de cécité, leur donner du travail principalement afin de les occuper, mais en comptant pour les faire vivre sur celui des clairvoyantes, et comme ce travail ne pouvait suffire, y ajouter le produit des quêtes et aumônes. Cette conception était juste, hélas! en ce qui concerne les vieilles filles, les veuves qui perdent la vue tard dans la vie, quelquefois même les personnes atteintes de cécité avant la quarantaine, chez lesquelles la perte de la vue provient non d'un accident, d'une affection toute locale, mais d'un état de santé générale rendant impropre à tout travail énergique, soutenu. Pour ces aveugles-là, un asile définitif est presque toujours nécessaire. Mais lorsqu'on touche à l'éducation, à l'enseignement des enfants aveugles, des filles aussi bien que des garçons, il est fâcheux de les élever avec la pensée qu'ils passeront inévitablement de l'école à l'asile, car maîtres et élèves ne font plus d'efforts, ne travaillent plus avec énergie, avec *foi*. Cette foi dans le résultat final, les fondateurs de Saint-Paul ne l'avaient pas, ou l'avaient bien faible. On confondait trop toutes les catégories d'aveugles,

on ne croyait pas, par exemple, que les enfants intelligentes, douées pour la musique, recevant une bonne instruction technique, pussent arriver à gagner leur vie. Cependant l'Institution des jeunes aveugles avait plusieurs de ses anciennes élèves organistes dans certaines villes de France. A partir de 1858, un grand nombre de jeunes filles y furent, avec succès, préparées à devenir professeurs de musique et pourvues, dans diverses communautés religieuses, de situations de ce genre leur permettant de gagner modestement mais complètement leur vie. Les fondateurs de Saint-Paul se tinrent peu au courant de ce qui se faisait à cet égard; on étudiait la musique, mais en vue d'organiser des chants, des morceaux d'harmonium pour la chapelle, des chœurs, des morceaux de piano pour les visites des bienfaiteurs. Peu à peu, on changea de manière de voir, on entra dans un courant plus large, nous le constaterons bientôt en étudiant chaque section du couvent. Il semble avoir été dans le caractère de Mlle Bergunion et dans celui de l'abbé Juge d'agir d'après des impulsions personnelles, plutôt que d'étudier ce qui, pour les aveugles, avait été fait avant eux, afin de profiter de l'expérience acquise et de n'agir qu'à coup sûr.

Sans doute, il y a des inconvénients à se jeter dans l'action sans être suffisamment préparé par l'étude, sans avoir une connaissance approfondie de la question dont on veut s'occuper; la Mère

Saint-Paul et l'abbé Juge auraient pu éviter certains tâtonnements, certaines pertes de temps, s'ils avaient étudié tout ce qui avait été fait pour les aveugles avant eux. Mais, inconvénients pour inconvénients (il est si rare que nous sachions les éviter tous), il vaut mieux penser avec saint François de Sales que « la simplicité est une force, parce qu'elle choisit d'agir plutôt que d'apprendre ». En effet, le danger suprême n'est-il pas de laisser mourir de froid, de faim ou de tristesse les malheureux qui vivent actuellement, tandis qu'on étudie les statistiques, qu'on philosophe sur les causes premières et générales de la misère, qu'on cherche une organisation, un remède capable de conjurer le mal pour tous?... Eh, je vous en prie, qu'importe à ce malheureux qui, pendant cette froide soirée d'hiver, passe en grelottant — car, après tout, si l'on nous dit et redit à satiété qu'il y a beaucoup de faux pauvres, il ne faudrait pas cependant oublier qu'il y en a de vrais — qu'importe donc à cette malheureuse femme transie, en décembre, sous sa jupe d'indienne, que quelque savant philanthrope, derrière ses volets frileusement clos, soit, après avoir bien dîné, occupé dans son chaud cabinet de travail à compulser des statistiques, à chercher la solution du problème général de la misère?... Ne vaut-il pas mieux, même au risque de se tromper un peu, descendre dans la rue, aider quelqu'un, faire quelque chose, plutôt que de chercher

indéfiniment des solutions totales, absolues?

Anne Bergunion, l'abbé Juge étaient de ceux qui ne cherchent pas ces solutions... Les blâmera qui pourra!...

CHAPITRE III

LES CONSTITUTIONS. — LA RÈGLE

La règle, les constitutions d'une congrégation ne se font pas en un jour; les meilleures n'ont été écrites qu'après avoir été longtemps pratiquées. Saint Vincent de Paul, en donnant les siennes aux « Prêtres de la Mission », leur disait :

Vous les avez longtemps attendues, Messieurs et mes Frères, et nous avons beaucoup différé à vous les donner, en partie pour imiter la conduite de Notre-Seigneur, lequel commença à faire avant que d'enseigner : *cœpit Jesus facere et docere*. Il pratiqua les vertus pendant les trente premières années de sa vie, et employa seulement les trois dernières à prêcher et à enseigner. . . . .

Aussi n'y trouverez-vous rien de nouveau que vous n'ayez mis en pratique depuis plusieurs années avec beaucoup d'édification. Si on donnait des règles qu'on n'eût point encore pratiquées, on pourrait y trouver de la difficulté; mais vous donnant ce que vous avez fait et exercé depuis tant d'années avec fruit et consolation, il n'y a rien que vous ne trouviez également utile et aisé pour l'avenir.

. . . .

Si nous eussions donné des règles dès le commencement, et avant que la Compagnie se fût mise en la pratique, on

aurait pensé qu'il y aurait eu de l'humain plus que du divin, et que c'eût été un dessein pris et concerté humainement, et non pas un ouvrage de la Providence divine; mais, Messieurs et mes Frères, toutes ces règles, et tout le reste que vous voyez dans la Congrégation s'est fait je ne sais comment, car je n'y avais jamais pensé, et tout cela s'est introduit peu à peu sans qu'on puisse dire qui en est la cause. Or, c'est une règle de saint Augustin, que quand on ne peut trouver la cause d'une chose bonne, il la faut rapporter à Dieu, et reconnaître qu'il en est le principe et l'auteur. Selon cela Dieu n'est-il pas l'auteur de toutes nos règles, qui se sont introduites je ne sais de quelle manière, et de telle sorte qu'on ne saurait dire ni comment, ni pourquoi? . . . .

Et si vous me demandez comment les pratiques de la Compagnie se sont introduites, comment la pensée de tous ces exercices et emplois nous est venue, je vous dirai que je n'en sais rien, et que je ne le puis connaître. Voilà M. Portail qui a vu aussi bien que moi l'origine de la petite compagnie, qui vous peut dire que nous ne pensions à rien moins qu'à tout cela; tout s'est fait comme de soi-même, peu à peu, l'un après l'autre. Le nombre de ceux qui se joignaient à nous s'augmentait, et chacun travaillait à la vertu; et, en même temps que le nombre croissait, aussi les bonnes pratiques s'introduisaient pour pouvoir vivre ensemble, et nous comporter avec uniformité dans nos emplois (1).

Ces paroles du « bon monsieur Vincent », si pieuses, si pleines de sens pratique, s'appliquent très bien à la situation dans laquelle se trouvait la Sœur Saint-Paul. Il eût été imprudent de vou-

(1) Abelly, *Vie de saint Vincent de Paul.*

loir, dès les premiers jours, écrire une constitution et dicter une règle définitive pour une congrégation d'un genre aussi nouveau, aussi spécial.

En effet, si pour l'éducation, l'enseignement, le travail des aveugles, les fondateurs pouvaient trouver des modèles, des précédents, puisque, depuis plus de cinquante ans, on s'occupait de ces questions, en France et à l'étranger, rien ne pouvait leur servir de guide pour dresser les constitutions d'une communauté religieuse composée d'aveugles et de clairvoyantes. Jadis, les membres des Quinze-Vingts se nommaient bien « Frère, Sœur »; de même, les membres de la Confrérie de Sainte-Marie des aveugles de Padoue (1). Mais cette dénomination ne correspondait à aucun engagement religieux. Dans ces corporations, associations plutôt que communautés, l'union avait pour but le bien matériel beaucoup plus que le spirituel : le souci de se procurer plus aisément, plus abondamment le pain quotidien, de ne pas laisser tel ou tel frère prendre plus que sa part semble avoir été beaucoup plus grand que celui de la sanctification des âmes (2). Il y avait

(1) Voir la brochure intitulée : *Memorie storiche sui ciechi ed in particolare sulla fraglia e sull'Istituto di Padova,* 1882. — Institut des aveugles de Padoue.

(2) « Quand ils avaient besoin de puiser à la bourse commune pour les paiements, quand ils voulaient sceller les actes qu'ils avaient rédigés, ou consulter les lettres des archives, ils se rendaient au Trésor, au petit bureau qui renfermait ce que l'hôpital possédait de plus précieux : les reliques de l'église, les joyaux et

bien des prières, des offices récités, chantés en commun à heure fixe, mais c'était en exécution de fondations pies faites à beaux deniers sonnants (1).

les pièces d'argenterie, les deniers comptants, les titres de la maison, les sceaux de la congrégation.

« La salle où étaient déposées toutes ces richesses était défendue par une serrure munie de trois clefs, dont on confiait l'une au maître, l'autre à un des jurés, la troisième à un frère. On voulut mettre à l'abri de tout soupçon les détenteurs des clefs et le chapitre décida que, quand on irait au trésor « pour sceller, prendre argent ou lettre », il faudrait sonner la cloche, afin d'avertir les frères et leur permettre de contrôler les opérations. » Léon Le Grand, *Les Quinze-Vingts.*

(1) « Les Quinze-Vingts n'étaient pas de véritables religieux, puisqu'ils ne faisaient pas de vœux de chasteté et ne renonçaient point à l'usufruit de ce qu'ils possédaient; cependant, suivant leur propre remarque, ils vivaient ensemble sous une règle commune après avoir donné à la maison leurs personnes et la nue propriété de leurs biens; on comprend donc que leur congrégation ait été considérée comme une sorte d'ordre monastique et que les donateurs, par exemple, aient demandé à être associés aux prières des aveugles, de même qu'ils eussent réclamé une part dans les « biens fais et oroisons » d'un couvent. Leur assimilation à un hôpital suffisait d'ailleurs à les faire regarder comme un établissement religieux à une époque où toutes les Maisons-Dieu avaient ce caractère. Aussi furent-ils souvent désignés sous le nom d'Église et Hostel des XV-xx ....

« Pour payer les bienfaits royaux, les aveugles recoururent à la prière, cette monnaie du pauvre. Chaque jour, dès que la clochette annonçait l'heure du lever, ils devaient, d'après les statuts de Michel de Brache, dire cinq fois la « Patenostre » et l' « Ave Maria » pour le Roi, la Reine et leur ligne et lignage, et pour le bien et honneur du royaume.

« A ces prières individuelles s'ajoutaient des offices solennels célébrés dans l'église en présence de toute la communauté, des saluts, des messes, des processions, où l'on demandait à Dieu de protéger le Roi, de donner la paix à la France. Quand un membre de la famille royale était malade, les Quinze-Vingts ne manquaient pas de s'associer aux processions faites pour obtenir le rétablissement de sa santé......................................

« On ne saurait mieux exposer les motifs qui inspiraient le plus

En somme, les aveugles des Quinze-Vingts, comme ceux de Padoue, se nommaient « Frère, Sœur », parce qu'ils formaient, à la mode du temps, « des confréries »; mais ces confréries étaient simplement des *guildes* d'aveugles, ou, pour parler le langage d'aujourd'hui, des mutualités, des sociétés

souvent ces générosités qu'en reproduisant le préambule de la donation que Jean de Ferrières fit à la congrégation, en 1309, « attendant et considérant les bonnes prières et oroisons de'Deu aprez son decez, pour l'âme de lui et especialement pour les âmes de son père, de sa mère, et de Marguerite, sa première fame, que les 300 povres de la meson des aveugles de Paris et leurs successeurs puent faere, font et ne cessent de faere nuit et jour, et en son cuer pensant la grant povreté d'iceux, le bon loz, la bonne renommée et la fine probité d'iceux ». Le désir d'être associé aux prières des Quinze-Vingts est, en particulier, invoqué dans beaucoup d'actes; nous en avons relevé dix-sept où l'on trouve cette phrase si familière aux bienfaiteurs d'établissements religieux : « Pour estre accueilliz ès prières, biens fais et oroisons d'icellui hostel ». Ce sentiment, joint à la commisération pour les pauvres aveugles, est évidemment le mobile de toutes les donations qui ne sont pas motivées en termes exprès.........................

« Les prières réclamées par les donateurs ne consistaient pas toujours dans la célébration d'une messe. Ainsi, Pierre Poiré ordonna de réciter chaque samedi l'antienne *Inviolata* en l'honneur de la sainte Vierge; Nicolas Flamel, le célèbre calligraphe, imposa aux Quinze-Vingts l'exécution d'une cérémonie assez compliquée. Chaque mois, treize aveugles devaient se rendre processionnellement, la croix en tête, à Saint-Jacques-la-Boucherie, sous la conduite d'un prêtre et d'un clerc revêtus de surplis. Ils assistaient dans cette église à un service solennel célébré pour le repos de l'âme de Flamel; le prêtre disait ensuite une messe basse, et les marguilliers de Saint-Jacques leur remettaient chaque fois 47 s. p. Après une convention passée en 1473, la fabrique de Saint-Jacques ne paya plus aux Quinze-Vingts que 28 s. p. par mois et 3 s. p. tous les ans. Cette clause du testament de Flamel fut observée fidèlement ; en 1613, on voit le chapitre ordonner que, « conformément à l'ancienne coustume », ceux qui assistent à cet obit « seront tenuz d'aller et revenir avec la modestie joyeuse » qui convient à cette procession. » *Ibid.*

coopératives de mendicité et de consommation, non à proprement parler « des communautés religieuses ». La règle de quelques ordres, tels que la Visitation, admet dans certains cas une aveugle à faire profession religieuse, mais c'est à titre exceptionnel et il ne peut y en avoir qu'une par couvent. L'idée d'une congrégation faite spécialement pour les aveugles, avec des clairvoyantes, sans doute, mais dont les aveugles seraient la raison d'être, semble absolument appartenir, je l'ai déjà dit, à l'humble directrice de l'ouvroir de la rue des Postes. L'idée était si nouvelle que l'autorité ecclésiastique, dont le devoir est toujours une extrême prudence, Mgr Sibour, alors archevêque de Paris, témoignait beaucoup de méfiance, craignant qu'Anne Bergunion ne fût une de ces illuminées qui se croient toujours appelées à faire des choses extraordinaires; et il semblait très extraordinaire qu'on voulût créer un couvent pour des religieuses aveugles, très extraordinaire que des aveugles eussent des aptitudes pour la vie religieuse. Mgr Sibour en doutait absolument; mais l'abbé de la Bouillerie, grand vicaire, qui connaissait et aimait l'œuvre naissante, plaida chaleureusement sa cause; il dit à l'archevêque : « Quand, après avoir communié, nous plaçons notre tête dans nos mains, et nous nous aveuglons, pour ainsi dire, afin de favoriser le recueillement en la présence divine, qui a jamais pensé que cette attitude nuisait à la contemplation? Puisque la cécité volontaire est d'un puissant secours aux personnes

qui voient, pour s'unir à Dieu dans la prière, pourquoi les aveugles seraient-elles incapables de former une congrégation de contemplatives? Du reste, avec votre approbation, Monseigneur, je leur donnerai mes filles de la Visitation pour les former à la vie religieuse (1). »

Il fallait donc créer de toutes pièces un organisme spirituel et temporel approprié. En pareille occurrence, il eût été imprudent d'agir avec précipitation, rien de stable n'eût pu être fait ainsi; il fallait que le temps, l'expérience collaborassent à l'œuvre. La Mère Saint-Paul fit sa règle peu à peu, y habituant progressivement ses premières filles.

Un jésuite, le Père Petit, travailla beaucoup à la rédaction des constitutions et de la règle; puis deux des principales religieuses du monastère de la Visitation de la rue Denfert vinrent, selon la promesse de l'abbé de la Bouillerie, leur supérieur, revoir cette règle et passèrent même plusieurs années dans le couvent des Sœurs aveugles de Saint-Paul afin d'y apporter les bonnes traditions de la vie religieuse (2). La règle est donc pénétrée de l'esprit de saint Ignace et de celui de saint François de Sales. Comme on le sait, sans doute, toutes les règles religieuses procèdent de deux

(1) Extrait du *Manuscrit* de l'Institut des Sœurs aveugles de Saint-Paul.

(2) La Mère Marie-Hyacinthe, visitandine, demeura à Saint-Paul de 1853 à 1863.

grands types : la règle de saint Augustin et la règle de saint Benoît.

La première est mixte, elle s'applique aux ordres contemplatifs et aux ordres actifs; la deuxième ne s'applique qu'aux ordres contemplatifs, son but principal étant de séparer du monde. Elle prescrit l'abstinence constante de viande, le jeûne quotidien, excepté de Pâques à la Pentecôte, l'office nocturne, etc., etc. La règle de saint Augustin ne prescrit pas d'austérités particulières, ni de clôture, elle peut s'adapter à tous les besoins. La règle des Sœurs aveugles de Saint-Paul procède de celle de saint Augustin, la congrégation est plus active que contemplative. On lit dans les Constitutions : « La fin de cette congrégation est de travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes dans l'exercice de la charité et du dévouement le plus entier, en admettant dans la Communauté des jeunes filles aveugles qui pourront, comme les voyantes, embrasser la vie religieuse, en suivre la règle et les différents exercices, et se rendre aptes aux soins et à l'éducation des aveugles. En outre, cette congrégation se propose : 1° de recevoir, en qualité de pensionnaires soumises à une règle de travail et d'études, les filles aveugles adultes qui n'ont pas dans le monde une position assurée; 2° de recevoir les petites filles dès l'âge de quatre ans et de les garder toute leur vie dans la maison si elles désirent y rester; 3° de donner une éducation

chrétienne et un état manuel à un certain nombre de jeunes filles voyantes qui seront les compagnes et les guides des aveugles; 4° de recevoir et de servir, comme pensionnaires libres et moyennant un prix très modique, des dames aveugles qui trouveraient là, plus que partout ailleurs, une existence douce et des soins appropriés à leur infirmité; 5° enfin, d'entreprendre, successivement et en proportion de ses ressources, *toute œuvre tendant à l'amélioration physique, intellectuelle et morale des aveugles, quels que soient leur âge, leur sexe et leur conduite.* »

Ces derniers mots sont très à remarquer, car ils ouvrent un champ illimité, en ce qui touche les aveugles, au zèle de la congrégation.

La Communauté se compose de voyantes et d'aveugles, soumises à la même règle et faisant les mêmes vœux. Il n'y a pas, ou pour être plus exact, il n'y a plus de Sœurs converses, « Sœurs du petit banc », ainsi qu'on les désignait familièrement à cause de la dimension des bancs occupés par elles à la chapelle. Toutes les religieuses sont de même rang et portent le même costume. Depuis 1876, pour se conformer à un vœu exprimé par Pie IX au moment où il donna son « bref laudatif » (1), il fut décidé qu'on ne recevrait qu'une

(1) « Éminentissime et Révérendissime Seigneur,
« Par sa lettre du 29 mars dernier, Votre Éminence a exposé qu'en 1850, il s'était formé à Paris une pieuse société de Vierges qui sont appelées Sœurs aveugles de Saint-Paul, non seulement parce que, outre leur propre sanctification, elles se dévouent principalement à

Sœur aveugle pour deux Sœurs clairvoyantes. Celles-ci doivent toujours tout quitter pour aider une aveugle, elles sont toujours mêlées aux aveugles et, pour s'approcher de la sainte table, une Sœur aveugle a toujours avec elle une Sœur clairvoyante.

l'éducation religieuse et civile de jeunes filles aveugles, mais encore parce qu'on reçoit des Vierges aveugles dans leur pieuse Société. On ne les y admet, d'ailleurs, qu'après avoir éprouvé leur vocation et en nombre moindre que les Sœurs voyantes. Votre Éminence ajoute que les Sœurs aveugles qui font partie de la pieuse Société, sachant lire et chanter au chœur aussi bien que travailler de leurs mains aux ouvrages de femmes appropriés à leur état, elles ont été jugées dignes d'être admises à la Profession des vœux simples de Pauvreté, Obéissance et Chasteté sous l'autorité d'une Supérieure, qui doit être toujours choisie parmi les voyantes. Votre Éminence a fait connaître en outre que, malgré les graves difficultés du commencement, cette pieuse Société a déjà produit beaucoup de bien et que toutes les Sœurs voyantes et aveugles ont le plus vif désir de persévérer dans la forme de vie qu'elles ont embrassée. Enfin Votre Éminence a sollicité un jugement du Siège Apostolique, afin de pouvoir se conduire avec plus de sécurité à cette affaire.

« Le Secrétaire sous-signé de cette S. Congrégation des Évêques et Réguliers ayant fait une relation de tout ce qui précède à Notre Saint Père le Pape Pie IX, dans son audience du 21 avril 1876, Sa Sainteté a ordonné que la pieuse Société dont il s'agit fût proclamée, par les présentes, une œuvre de charité digne de la plus grande louange et qu'il fût recommandé à Votre Éminence de continuer l'œuvre commencée et de la continuer avec confiance aussi bien qu'avec le zèle des âmes et la prudence qui vous caractérisent.

« Après avoir obéi avec empressement aux ordres de Notre Saint Père le Pape, je baise très humblement les mains de Votre Éminence et suis :

« Son très humble et très dévoué Serviteur,

« Cardinal FERRIERI.

« Enée SABARETTI, Secrétaire,

« Rome, le 29 avril 1876.

« Pour copie conforme : H. LAGARDE, Vic. Général. »

La Communauté est gouvernée par une Supérieure voyante, nommée pour six années par toutes les religieuses assemblées, et rééligible. Elle est aidée de quatre Conseillères dont une aveugle; toutes sont choisies parmi les Sœurs professes perpétuelles.

En règle ordinaire, on n'admet point au postulat avant dix-huit ans ni après trente-cinq ans. On ne demande aux futures religieuses que piété, bon esprit, santé suffisante, quelque talent et, si possible, une petite dot. Les postulantes sont absolument libres, elles n'ont qu'à voir et à se laisser voir. Le postulat terminé, le noviciat commence par la cérémonie de la vêture. Il dure deux ans. Huit jours de retraite préparent la novice à ses vœux annuels qu'elle renouvellera pendant cinq ans. Elle doit avoir au moins vingt et un ans pour être admise à la profession, quoique la profession n'engage d'abord que pour un an; il faut, chez les Sœurs qu'on y admet, la ferme détermination, manifestée par elles au Supérieur ecclésiastique de la congrégation, de rester toute leur vie au service de Dieu dans la Communauté.

Après cinq ans de vœux annuels, les Sœurs peuvent être admises, si elles le désirent et qu'elles s'en montrent dignes, à la profession perpétuelle.

Les règles de la congrégation sont empruntées, pour la plupart, à la Compagnie de Jésus :

« Il a paru plus convenable à la fin que se propose cette congrégation d'y établir la vie

commune; la règle ne prescrit aucune austérité ou pénitence extraordinaire, ni d'autres jeûnes que ceux de l'Église; mais chaque Sœur peut en particulier pratiquer les œuvres de mortification, qui, avec l'approbation de la Supérieure, semblent les plus propres à son avancement spirituel et celles que la Supérieure pourra lui imposer pour la même fin.

« Pour ce qui regarde l'ameublement commun ou privé, la nourriture et le vêtement, la Supérieure veille à ce que tout soit convenable, mais modeste et conforme à la pauvreté religieuse.

« Il n'y a pour qui que ce soit dans la Communauté ni distinction, ni exemption, ni privilège, bien que les fonctions principales, les services rendus et l'ancienneté puissent recommander certaines Sœurs aux égards et à la déférence des autres. . . . .

« Comme la piété est la source des vrais biens, le lien qui nous unit à Dieu, le principe de la paix et du bon ordre des maisons religieuses, l'unique fondement capable de les soutenir, les Sœurs s'efforceront de l'acquérir; elles chercheront avant tout le royaume de Dieu et sa justice, assurées que le reste ne leur manquera point.

« Les Sœurs font deux méditations par jour : une le matin, l'autre le soir; elles psalmodient l'office de la sainte Vierge, récitent le chapelet et font la lecture spirituelle en commun; la communion est fréquente. Un triduum ou une retraite

les préparent aux deux fêtes de saint Paul, jours où les Sœurs professes renouvellent leurs vœux. »

Il n'y a pas de clôture. Avec la permission de la Supérieure, toutes les Sœurs peuvent sortir autant que cela est vraiment nécessaire pour les besoins spirituels ou matériels de la Communauté; elles peuvent aller partout où il est utile et convenable qu'elles se rendent, en observant, bien entendu, une grande discrétion sur ce point.

Les religieuses gardent le silence; elles ne doivent parler que pour les choses nécessaires, sauf pendant les heures de récréation et le dimanche dans l'après-midi. De huit heures et demie du soir à sept heures et demie du matin (après la messe et l'action de grâces), elles observent un silence complet, c'est-à-dire qu'à moins de nécessité absolue, *elles ne disent pas une parole,* c'est ce qu'on appelle « le grand silence ».

Dans l'Épître où saint Augustin (1) donne à ses filles la règle qu'elles doivent suivre, on lit :

Que votre habillement n'ait rien de somptueux; ne cherchez pas à plaire par les parures, mais par vos mœurs. Que vos voiles ne soient pas si transparents, que la coiffe qui couvre vos têtes paraisse en dessous. Que vos cheveux soient parfaitement couverts; ne les laissez point tomber par négligence, qu'ils ne soient pas non plus arrangés avec art. . . . .

Vos vêtements seront conservés dans le même lieu,

(1) Ép. 109 (211 dans l'édition des Bénédictins).

sous la garde d'une, de deux et même d'autant de personnes qu'il en faudra pour les tenir propres et les garantir des insectes. Comme votre nourriture est tirée de la même dépense, ainsi vos habits doivent l'être du même vestiaire. Autant que possible, quand il faudra changer de vêtements selon les saisons, vous ne vous en occuperez point, vous n'examinerez point si les vêtements qu'on vous apporte sont ceux que vous avez déjà portés, ou s'ils ont été à l'usage d'une autre : l'essentiel est qu'on donne à chacune ce qui lui est nécessaire.

S'il naît entre vous quelques discussions et quelques murmures, parce que quelqu'une se plaindrait d'avoir reçu des choses plus pauvres que celles qu'elle avait avant, et prétendrait qu'elle ne mérite pas d'être plus mal vêtue qu'une autre, par là vous comprendrez tout ce qui manque de sainteté à votre vêtement intérieur ou votre cœur, puisque vous faites ainsi des plaintes pour le vêtement de votre corps. Si cependant on a une telle condescendance pour votre faiblesse qu'on vous rapporte les habits que vous aviez quittés, vous devez déposer ceux qui sont à votre usage dans le même vestiaire et sous la garde des mêmes personnes : de telle sorte que nulle ne travaille en vue d'elle-même, soit pour ses vêtements, soit pour son lit, soit pour sa ceinture, son voile, sa coiffure; mais faites tout pour la Communauté, avec plus de soin et d'exactitude que si chacune travaillait pour son propre compte : car la charité, dont il est écrit qu'elle ne « cherche point ce qui lui est propre », doit être ainsi entendue, qu'elle préfère le bien commun au sien, et non le sien au bien commun.

A Saint-Paul, on se conforme à toutes ces prescriptions. Après quelques tâtonnements pour le costume comme pour la règle, il fut fixé ainsi : robe noire à grande manche large sans poignet au-dessous de laquelle on met une manche plus

collante (1); cette robe flottante devant est retenue à la taille par une cordelière, dont les trois nœuds représentent les trois vœux de religion, les cordelières des novices n'ont pas de nœuds; une guimpe blanche munie de « barbettes » qui s'attachent sur la tête et un bandeau qui descend sur le front; un grand voile noir sous lequel est un voile blanc empesé devant et plus court; sur la poitrine, un Christ en argent avec, en relief, l'image de *N.-D. de Consolation*. A droite, sur la robe, pend un grand chapelet de six dizaines, avec un Christ, celui-ci en cuivre comme le chapelet.

Les novices ont le voile blanc; dans les cérémonies, elles ont par-dessus un grand voile de nansouk. Les Sœurs qui ont fait les vœux perpétuels ont un anneau en argent qu'elles portent au quatrième doigt de la main gauche.

C'est sous ce costume que Sœurs aveugles et Sœurs voyantes doivent traverser la vie, méditant sans cesse la parole du grand apôtre, leur patron, devenue la devise de la Communauté : « Autrefois vous étiez ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur. Marchez comme des enfants de la lumière. »



Ce sont les cérémonies de vêture, de profession annuelle ou perpétuelle qui marquent ce passage

(1) Les Sœurs qui font de gros travaux ont un tablier bleu à bavette qu'elles retirent pour aller à la chapelle et au parloir.

des ténèbres à la lumière, aussi les allusions à la lumière spirituelle appelée à illuminer, à transformer la vie des religieuses aveugles et des religieuses clairvoyantes vouées au service des aveugles reviennent fréquemment dans le rituel de ces cérémonies. Il est très caractéristique : telle parole, tel rite s'adressant à des aveugles et à des clairvoyantes prend un sens particulièrement mystique et émouvant. Pour la prise d'habit, le célébrant dit aux postulantes : « Mes filles, que demandez-vous ? » Celles-ci répondent : « Nous demandons le bonheur d'être reçues Novices dans la Communauté des Sœurs aveugles de Saint-Paul. » Le célébrant réplique : « Vous proposez-vous de vous exercer chaque jour dans la pratique des conseils Évangéliques, dans l'observance des Règles de cette Communauté, dans la fidélité aux devoirs qu'imposent le soin et l'éducation des aveugles ? » Après l'engagement des postulantes, en bénissant les voiles blancs des novices, il dit : «... Accordez à vos servantes de détourner *leurs yeux* de la vanité et de n'aimer que vous. » Et en leur donnant le cierge : « Recevez, ma chère fille, la *lumière matérielle* en signe de la *lumière spirituelle* dont nous supplions Dieu de vous *éclairer,* afin qu'avec la ferveur du Saint-Esprit, vous puissiez parvenir à l'éternelle société de l'Époux sacré de la sainte Église, Notre-Seigneur Jésus-Christ.... » et il ajoute cette oraison : « Seigneur Jésus-Christ, *lumière* du monde, splendeur de la gloire de Dieu

le Père tout-puissant, regardez d'un œil favorable vos servantes ici présentes, afin qu'*éclairées* par la *lumière* de votre visage, et enflammées du feu de votre amour, elles connaissent votre bon plaisir et se fassent un bonheur de l'accomplir. »

Pendant que les novices vont revêtir le costume religieux, on chante des psaumes dont certains versets sont particulièrement suggestifs :

Conservez-moi (1), Seigneur, car j'ai mis mon espérance en vous.

J'ai dit au Seigneur : Vous êtes mon Dieu, et vous n'avez pas besoin de mes biens.

Ils sont destinés aux saints de la terre, pour lesquels le Seigneur m'a donné une tendresse admirable.

Leurs infirmités se sont multipliées ; puis ils ont marché avec courage.

Le Seigneur est mon partage et le lot qui m'est échu : c'est vous, ô Dieu, qui me rétablirez dans mon héritage.

La part qui m'est échue est excellente, et mon héritage est excellent.

Je bénirai le Seigneur, qui me donne l'intelligence et qui m'instruit, pendant la nuit même, par les mouvements secrets de mon cœur.

J'ai toujours le Seigneur présent devant moi ; car il est à ma droite, de peur que je ne sois ébranlé.

C'est pour cela que mon cœur est dans la joie, et ma langue suffit à peine pour l'exprimer : ma chair même reposera dans l'espérance.

Que vos tabernacles sont aimables (2), Seigneur des armées ! mon âme se consume en désirs pour les parvis de l'Éternel.

(1) Ps. xv.
(2) Ps. LXXXIII.

Mon cœur et ma chair ont tressailli d'ardeur pour le Dieu vivant. . . . .

Heureux ceux qui demeurent dans votre maison, Seigneur; ils vous loueront dans les siècles des siècles.

Heureux les hommes qui attendent de vous leur secours, et qui, en traversant cette vallée de larmes, disposent dans leur cœur des degrés pour s'élever à vous.

Et quand les novices rentrent revêtues de l'habit religieux, le chœur chante :

Qui est celle-ci qui s'élève du désert, comblée de délices, appuyée sur son bien-aimé?

Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, douce et ravissante.

Venez du Liban, mon épouse, venez du Liban : venez, vous serez couronnée.

Aux professions annuelles, lorsque les Sœurs sont agenouillées au pied de l'autel, le célébrant leur dit : « Il est vrai qu'il sera très agréable à Dieu, et très bon pour vos âmes, que vous viviez et persévériez en ce saint état. Vous recevrez la bénédiction du Seigneur et la miséricorde de Dieu, notre Sauveur, car telle est la génération de ceux qui le craignent et qui cherchent la face du Dieu de Jacob. » Alors, joignant les mains, les Sœurs font cette prière si touchante : « O Seigneur, Dieu, confirmez-nous à cette heure, afin que nous fassions ce que nous voyons pouvoir être fait par votre grâce. Voici, ô mon Dieu, que nous venons à Vous, parce que Vous nous avez appelées. Recevez-nous, selon votre parole, et nous vivrons; ne

permettez pas, Seigneur, que nous soyons trompées dans notre attente. » Puis le chœur chante : « Que Dieu ait pitié de vous et qu'il vous bénisse, qu'il vous regarde d'un œil favorable et vous fasse miséricorde. Afin que, sur la terre, vous connaissiez la voie, qu'il dirige vos pas selon ses commandements et que vous ne vous rendiez coupable d'aucune faute. »

Quand la Supérieure a déclaré que, d'accord avec le Conseil, elle désire que les Sœurs fassent leurs vœux, le célébrant dit : « Si telle est votre volonté, mes chères Filles, venez à Dieu, votre Créateur, et *soyez éclairées,* vous ne serez pas confondues. Sacrifiez-Lui le sacrifice de justice et espérez-en Lui, car Il vous montrera le bien ». . . Et en donnant le voile noir : « Recevez, ma chère Fille, ce Voile de la Religion, il sera pour vous un rempart contre les dangers du monde, il vous annoncera que votre âme est renouvelée dans la justice et dans la vérité. Puissiez-vous le porter sans tache au Tribunal de l'Époux céleste. »

Aux professions perpétuelles a lieu la cérémonie du drap mortuaire après laquelle le célébrant dit : « Levez-vous, vous qui dormez : relevez-vous d'entre les morts et Jésus-Christ vous *illuminera.* » Un dialogue s'établit ensuite entre le chœur et les professes :

Le Chœur : Le royaume du monde et tout ornement du siècle, j'ai tout méprisé, pour l'amour de Notre-Seigneur

Jésus-Christ que j'ai *vu,* que j'ai aimé, en qui j'ai cru, que j'ai choisi.

Les Professes : Mon cœur a proféré avec joie une heureuse parole, c'est au roi que j'adresse mes chants.

Le Chœur : Que j'ai *vu,* que j'ai aimé, en qui j'ai cru, que j'ai choisi.

Les Professes : J'ai choisi d'être méprisée dans la maison de mon Seigneur Jésus-Christ.

Le Chœur : Que j'ai *vu,* que j'ai aimé, en qui j'ai cru, que j'ai choisi.

Les Professes : Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, etc.

Le Chœur : Que j'ai *vu,* que j'ai aimé, en qui j'ai cru, que j'ai choisi.

Enfin, en donnant un cierge à chaque professe, le célébrant lui fait cette dernière invitation, exhortation suprême de la vie religieuse : « Avancez dans le sentier des justes, comme l'*aurore resplendissante,* et ne cessez d'y croître jusqu'à la perfection. »

LIVRE II

LE COUVENT

De même que nous ne nous sommes pas arrêtés à tous les détails de la vie des fondateurs, de même nous ne chercherons pas à marquer des étapes dans le développement très lent, mais aussi très régulier de leur œuvre; nous l'étudierons seulement en son état actuel.

Le couvent porte maintenant le n° 88 de la rue Denfert-Rochereau; il est limité, à droite par l'hospice des Enfants assistés, à gauche et au fond par l'Infirmerie Marie-Thérèse pour les prêtres âgés ou infirmes. L'étendue totale des bâtiments, cours et jardin, est de 8.000 mètres carrés. Construits peu à peu, les corps de logis sont au nombre de cinq, grands ou petits; excepté un bâtiment à trois étages où se trouvent buanderie, salle de communauté, noviciat, dortoir de religieuses, les autres pavillons n'ont que deux étages; tous sont d'aspect extrêmement modeste. Les constructions entourent une cour intérieure

dans laquelle on pénètre après avoir franchi une double porte cochère ; c'est derrière cet ensemble de cours et de constructions que s'étend le jardin planté de beaux arbres et relativement grand.

Une des caractéristiques matérielles de la maison, c'est l'ordre, la propreté, l'économie : « A chaque chose une place et chaque chose à sa place » était une maxime chère à la Mère fondatrice. Tout est rangé, nettoyé, utilisé avec amour et scrupule. Jardin, cuisine, buanderie, classes, ateliers, imprimerie, tout est intéressant à visiter, à examiner, à cause des combinaisons parfois très ingénieuses qu'on trouve presque à chaque pas pour utiliser personnes et choses.

Les Petites Sœurs des Pauvres sont réputées pour leur talent à ne rien laisser perdre, à tirer parti de toutes les épaves matérielles ou humaines qui s'échouent à leur porte bénie ; l'ingéniosité des Sœurs aveugles de Saint-Paul est moins connue, mais tout aussi remarquable. Chez elles, la pauvreté a eu, au début et pendant bien des années, une telle acuité que cette vertu a été longtemps une impérieuse nécessité.

Lorsqu'on prend quelque plaisir à chercher, sous l'apparence des objets, les idées générales qui les relient, on aime à considérer dans la nature ce merveilleux enchaînement des choses établies par Dieu qui fait que rien ne se perd, que tout s'utilise indéfiniment et que chaque être, chaque feuille, chaque grain de poussière, après

avoir joué son rôle dans sa forme totale, se dissout, se combine pour entrer dans la formation d'autres êtres, d'autres matériaux. Eh bien, un établissement de charité tenu par des religieuses ayant véritablement l'esprit de pauvreté présente à l'observateur une jouissance analogue. En effet, par une élaboration semblable — ou, plus exactement, comparable — à celle de la nature, l'œuvre s'assimile, transforme, associe les objets, les personnes qu'elle reçoit, et leur donne une vie nouvelle. Il se peut que jamais ces saintes filles ne se soient avisées de faire ces rapprochements et de penser qu'elles sont des agents d'élaboration sociale ; il est même certain qu'elles ne l'ont jamais fait : mais qu'importe?... les plantes, les fleurs, les oiseaux que nous admirons et aimons plus encore pour leur beauté que pour leur utilité savent-ils toute la part qu'ils prennent au grand équilibre?... Ce rôle qu'ils jouent dans la nature est celui des bonnes Sœurs dans la société ; elles le jouent tout simplement et sans autrement philosopher, leur rôle bienfaisant, participant ainsi à cette grande œuvre de transformation sociale dont nous profitons tous, sans plus qu'elles y prendre garde.

CHAPITRE PREMIER

LES EMPLOIS MATÉRIELS

Dans chaque service ou « emploi » (pour parler la langue conventuelle), on trouve des Sœurs, des jeunes filles aveugles ou demi-aveugles à divers degrés, qui, judicieusement additionnées de clairvoyantes, font une grande partie et quelquefois même toute la besogne, comme à l'imprimerie. Cette utilisation des aveugles est, à Saint-Paul, un principe et une nécessité : c'est un principe de mettre en emploi l'activité des aveugles, en tout et partout où cela n'est pas radicalement impossible ; c'est une nécessité parce que les Sœurs clairvoyantes ne sont pas assez nombreuses pour tout faire. Or, il n'est jamais mauvais, même dans les couvents (et les grands fondateurs d'ordres le savaient bien), que la nécessité, c'est-à-dire la contrainte matérielle, tangible, vienne appuyer, rappeler à chaque instant l'obligation morale.

Au début, nous l'avons vu, les fondateurs de Saint-Paul avaient peu l'expérience des aveugles ; avec une grande charité pour leur venir en aide,

ils étaient peu confiants dans leurs aptitudes, et les croyaient incapables de bien des choses qui, l'expérience l'a montré, peuvent être faites sans la vue. C'est donc plus encore par nécessité que par raisonnement qu'on est arrivé à confier aux aveugles tel emploi ou partie d'emploi, et, assurément, plus on ira, plus on avancera dans cette voie.

Les premières années, on employait des Sœurs aveugles à apprendre les prières à certaines Sœurs clairvoyantes illettrées, pendant que celles-ci vaquaient à leurs travaux de ménage ou de couture; c'était là un rôle de pieux phonographe très édifiant, sans doute, mais qui montre bien qu'on ne soupçonnait pas ce dont une aveugle est capable; aujourd'hui la plupart des Sœurs aveugles ont leurs minutes tellement comptées qu'il ne leur est certainement pas possible de venir s'asseoir auprès des novices clairvoyantes afin de remplir cette mission quelque peu passive. Savoir tirer d'un homme ou d'un écu tout ce qu'il peut donner est la grande science de ceux qui organisent quelque chose; dans un couvent, elle est au plus haut point nécessaire, et il faut savoir trouver la place où une personne, un objet donnera son maximum de rendement, sans quoi, il y a, toujours et pour tout, malaise, manque d'équilibre, de stabilité.

***

Le jardin, vaste rectangle, est bordé de trois côtés par de belles allées, de grands arbres, servant aux récréations des religieuses et des enfants. Le centre est un potager dont la culture est confiée à une Sœur, courageuse auvergnate, venue du Cantal au temps de la fondation et qui, malgré ses soixante ans, vaut un homme pour le sarclage et l'arrosage. En été, dès trois ou quatre heures du matin, elle est à la besogne et jusqu'à nuit close, elle quitte bien peu son domaine, récitant ses prières tout en ratissant, sarclant, brouettant le fumier, et quel fumier!... l'utilisation, l'économie se trouvent là comme ailleurs : rien n'est perdu dans la basse-cour de ce que fournissent poules, chèvres, vaches, porcs, lapins. On fait du terreau et l'on n'achète point de fumier.

Des auxiliaires demi aveugles — et même tout à fait aveugles — aident Sœur Marie-Julie à arracher (à la main) la mauvaise herbe qui pousse dans un carré de salades. Arroser, piocher, etc., sont besognes dont on peut fort bien se charger en y voyant très peu, ou même pas du tout, à condition de n'être pas obligé d'aller vite et que le travail soit vérifié. C'est une aveugle qui trait la chèvre, porte à manger aux lapins, etc., etc. De braves filles de la campagne, qui, autrefois, avaient fait tout cela y voyant, et qui ont perdu



III. — Au jardin potager : le sarclage



complètement ou presque complètement la vue, trouvent ici une utilisation bien en rapport avec leurs goûts, leurs aptitudes; ce qu'elles ne pourraient faire dans un grand domaine, chez des étrangers, travaillant avec des gens malveillants, disposés à les prendre en défaut, elles s'en acquittent convenablement, sur ce terrain circonscrit, entourées de personnes bien disposées qui surveillent leur travail, non pour le critiquer avec malice, mais pour leur indiquer, si besoin est, ce qui a pu échapper aux doigts afin qu'elles y reviennent. Ce sont les petits domaines de Sœur Marie-Julie qui fournissent d'œufs frais, de lait, de légumes de choix, de fruits, non pas toute la Communauté, assurément, mais l'infirmerie, lorsqu'il y a des malades, et, en toute saison, les dames pensionnaires.

A la cuisine, aussi, tout est employé, rien ne se perd. Je crois, en vérité, que chaque meuble, chaque ustensile a son histoire, presque sa chronologie. Dans un coin du garde-manger, par exemple, se trouvent les salades, les choux, placés dans deux gigantesques paniers à salade faits avec d'anciennes caisses de savon, de bougies; ces caisses ont été données par un épicier ami de la maison, et les Sœurs cuisinières les ont montées sur pied, après avoir percé le fond comme une grosse écumoire, de façon que les légumes soient à l'air et que l'eau puisse s'écouler. Ailleurs, c'est une table faite avec les débris d'un vieux piano carré. Les Sœurs qui circulent autour du

grand fourneau où bout la soupe de deux cents personnes sont clairvoyantes; mais toutes les besognes accessoires, telles que moudre le café, couper le pain, etc., sont faites par des aveugles; ce sont elles, bien entendu, qui lavent et essuient la vaisselle dans la petite pièce, en sous-sol comme la cuisine, où s'empilent les assiettes sortant du réfectoire. Ce n'est pas, certes, un palais que cette « laverie »; toutefois, sur une étagère, on a placé une statue de la sainte Vierge, avec deux petits vases qui, pendant le mois de Marie, ont toujours des fleurs, et bien des chapelets sont dits là tout en lavant et essuyant. La bonne humeur y règne comme partout; l'animation est surtout grande les jours de fête où le menu étant plus considérable au réfectoire, la cuisine, la laverie ont plus de besogne; aussi les Sœurs des autres « emplois » qui chôment ces jours-là se font une joie de descendre à la cuisine, d'emprunter de grands tabliers aux cuisinières et de les aider. C'est ainsi que les Sœurs des classes, de l'imprimerie, c'est-à-dire les plus intellectuelles de la Communauté, viennent, les jours de Pâques et d'Ascension, soulager leurs Sœurs nourricières, et cela avec un entrain, une bonne humeur qui renouvelle tout.

Les plus petites choses sont transformées lorsqu'on les fait avec foi, avec amour; c'était une Sœur Brigitte, de sainte mémoire, âme fine, aimante, qui, employée à la cuisine, s'était approprié la parole de Marthe et de Marie : « Le Maître

est là et il vous appelle » ; son emploi l'obligeant à répondre constamment aux unes et aux autres, à chaque fois, elle se redisait : « Le Maître te demande », et elle obéissait avec le même empressement, la même joie amoureuse que si, en effet, elle avait eu à répondre à l'appel de son divin Bien-Aimé.

N'est-ce pas là le secret des physionomies toujours radieuses, de la sérénité si pénétrante qu'on remarque chez des religieuses même extrêmement modestes et dont cependant l'abord impressionne?...

Parmi les gens qui parlent des couvents sans les connaître, il est assez d'usage de répéter qu'on se plaît, dans les communautés, à employer les personnes instruites, intellectuelles, à la cuisine, au balayage, etc., etc., afin de mortifier, d'humilier la nature. C'est là une opinion extrêmement fantaisiste : sans doute, il arrive, soit pour éprouver un caractère, soit pour combler momentanément un vide, qu'on envoie à la cuisine, à la buanderie, à la basse-cour, des religieuses que leurs aptitudes désignent pour de tout autres fonctions, mais il ne faut pas s'imaginer qu'on prenne plaisir à faire sans raisons sérieuses de telles interversions d'emplois ; en général, ce n'est qu'accidentel et temporaire.

Les supérieurs, qui apportent tant de soins à ce que « chaque objet ait une place et que tous les objets soient à leur place », ont encore bien

davantage souci que chaque personne soit précisément dans l'emploi où ses aptitudes, ses facultés pourront rendre le plus de services. Mais s'il arrive qu'un vide se produise, qu'un emploi très humble en apparence bien que très important, soit à réorganiser, à remonter, alors il se peut qu'on y place une religieuse destinée à tout autre chose : c'est à elle à savoir comprendre et aimer cette tâche, à se soumettre avec humilité à une désignation provisoire, alors même qu'elle la croirait définitive. D'abord, c'est l'obéissance; ensuite, cela peut lui être très utile, si elle est appelée un jour à diriger, d'avoir fait elle-même les choses qu'elle aura à commander, à surveiller, rien ne valant l'expérience, la pratique personnelle; enfin et surtout, il importe bien peu, pour la vie heureuse, de faire ceci ou cela, de laver la vaisselle ou d'enseigner la littérature, de gouverner une basse-cour ou de présider un noviciat; ce qui importe et importe seulement, c'est d'avoir une idée dans la vie, d'agir dans le but de réaliser, de contribuer à la réalisation d'un idéal.

La femme de Carlyle, obligée par les circonstances — et plus encore par le mauvais caractère de son mari — de confectionner péniblement le pain du grand homme, alors qu'elle était capable d'écrire des livres, disait avec humour :

« C'est alors, je ne sais comment, que me vint à l'esprit l'idée de Benvenuto Cellini veillant toute une nuit sur le fourneau d'où allait sortir son Persée, et je me demandai

tout à coup : Après tout, aux yeux des puissances d'en haut, y a-t-il une si grande différence entre une miche de pain et une statue de Persée, quand l'une ou l'autre représente le devoir? La ferme volonté de Cellini, son énergie, sa patience, son ingéniosité, voilà les choses réellement admirables dont la statue de Persée n'est que l'expression accidentelle. S'il avait été une femme, vivant à Craigenputtock, avec un mari dyspeptique, à seize milles d'un boulanger et ce boulanger mauvais, toutes ces mêmes qualités auraient trouvé leur emploi dans la confection d'une *bonne* miche de pain. »

Et la femme philosophe qui rapporte ces paroles ajoute :

Combien de talents sont gaspillés, combien d'enthousiasmes s'en vont en fumée, combien de vies sont gâtées faute d'un peu de patience et de résignation, faute d'avoir compris et senti que ce n'est pas la grandeur ou la petitesse de la tâche à accomplir qui en fait la noblesse ou la vulgarité, mais l'esprit dans lequel on l'accomplit (1).

Oui, le bonheur est subjectif et non objectif : on le trouve dans ses propres dispositions, non dans les objets qui vous entourent. Cette formule un peu pédantesque ne serait peut-être pas comprise des bonnes Sœurs; mais elles connaissent bien, et cela vaut mieux, ce verset de l'*Imitation* qui dit même chose en d'autres termes :

La croix est donc toujours préparée; elle vous attend partout.

Vous ne pouvez la fuir quelque part que vous alliez,

(1) Arvède Barine, *Portraits de femmes, La femme d'un grand homme.*

puisque partout où vous irez, vous vous porterez et vous trouverez toujours vous-même.

Élevez-vous, abaissez-vous, sortez de vous-même, rentrez-y : toujours vous trouverez la croix; et il faut que partout vous preniez patience, si vous voulez la paix intérieure et mériter la couronne immortelle.

Hélas! oui, c'est folie de poursuivre un changement de situation ou même d'occupation dans l'espoir d'être heureux..... C'est sagesse, au contraire, d'obéir à la Supérieure, aux circonstances qui sont les « supérieurs » de tout le monde et la manifestation de la Providence, d'avoir la volonté de se trouver heureux dans « l'emploi » que le grand ordonnateur nous a assigné pour cette vie.

Dans le monde, on s'insurge, on se révolte, parce qu'on oublie trop facilement qu'un « Supérieur » infiniment bon et puissant veille sur nous; mais, au couvent, la religieuse sent « sa Révérende Mère » là, à côté d'elle, elle sait très bien que cette Supérieure tient la place de Dieu et a autant d'attention, d'affection pour la Sœur qui fait la cuisine que pour celle qui prépare aux examens, parce que le même mobile transcendant les meut toutes deux : faire son salut en travaillant au bien des âmes et des corps. Dès lors qu'on a très sincèrement consacré sa pauvre vie à servir Jésus en servant le prochain, que, dans l'espoir de mieux concourir au bien d'autrui, on a remis sa volonté entre les mains d'une Supérieure, que cette Supérieure ayant toute autorité sur l'emploi

de vos facultés, de votre temps, en a aussi toute la responsabilité, on est en paix. On se consacre donc de tout cœur et en toute joie au « devoir présent », sachant et sentant bien que toute action se transforme, s'idéalise, se poétise même, selon l'esprit dans lequel on agit et que, lorsque tel est le devoir, veiller à la cuisson d'une miche de pain vaut en satisfaction intime de veiller à la cuisson d'une statue de Sèvres ou de Tanagra.



C'est une aveugle qui porte les repas aux dames pensionnaires et à l'infirmerie; les assiettes contenant les portions, les bols pleins de soupe sont placés sur des plateaux, le tout est recouvert d'une serviette et la porteuse installe le plateau sur le bras gauche, gardant la liberté entière de la main droite pour ouvrir et fermer les portes. Il y en a beaucoup de portes, et d'escaliers aussi, pour aller de la cuisine en sous-sol au pavillon des dames pensionnaires; il faut traverser plusieurs cours, la distance est grande, trop grande même, et, l'hiver, les plats doivent arriver sensiblement attiédis. Mais, malgré la distance, malgré les tours et détours, les portes, les perrons, etc., il n'advient jamais à la porteuse aveugle de renverser son plateau; elle marche vite, cependant. Il va sans dire qu'elle connaît admirablement la maison; elle a exactement dans le pied la distance de telle porte à tel escalier; telle dalle usée, telle

marche de pierre faisant légèrement saillie sur les planches, tel angle de mur dans la cour sont des points de repère qui jalonnent le chemin et lui permettent de ne jamais hésiter, jamais tâtonner.

C'est également une aveugle qui remplit d'eau chaude une collection de brocs qu'elle porte ensuite aux réfectoires, chez les pensionnaires, pour laver les couverts.

Elle nettoie et garnit les brocs de bière brassée, d'après une précieuse recette, dans les caves du couvent; elle les porte au réfectoire et les remet à sa collègue, qui, aussi aveugle et aussi adroite qu'elle, met le couvert sur les longues rangées de tables. Sur le bras gauche, celle-ci porte une forte pile d'assiettes et, avec une grande précision de mouvements, de la main droite la pose de place en place; après les assiettes, elle distribue de même le pain, puis, aux brocs de bière qui sont là dans un coin, elle remplit les petits cruchons de chaque table. Le son produit par un liquide tombant dans un vase quelque peu profond est très accusé et varie de diapason à mesure que le vase se remplit; tout le monde le sait, mais la plupart des clairvoyants n'y font même pas attention, ils suivent des yeux : cela leur suffit; la réfectorière aveugle se guide d'après le son et, sauf distraction qu'elle se ferait grand scrupule d'avoir, elle n'épanche jamais de bière. Après chaque repas, elle enlève les assiettes, essuie les tables, etc., etc.

Dans toute la maison d'ailleurs, ce sont des aveugles qui essuient les meubles, lavent les vitres, balaient les escaliers; seul, le nettoyage des grands corridors est réservé à une clairvoyante, parce qu'on y passe à chaque instant pendant que s'effectue le balayage et qu'en passant, on entraîne les balayures de côté et d'autre, ce serait pour une aveugle le travail de Pénélope.

Les étendues considérables, de même que les ustensiles à manches très allongés, sont évidemment peu favorables aux aveugles pour leur travail. Les points de repère manquent sur une grande surface, et qu'il s'agisse d'un balai, d'une pioche, d'une casserole, l'aveugle préférera toujours un manche court, afin d'avoir la main aussi près que possible du point de contact de l'ustensile, pour pouvoir mieux *sentir* et diriger son travail. C'est pourquoi l'aveugle qui nettoie les escaliers se sert d'un balai sans manche, qu'elle tient à pleine main par le bois. Elle balaie à genoux en commençant par le haut; le procédé est simple : de la main gauche, elle tient une petite pelle à balayures, qu'elle place du côté du mur exactement à l'angle et au-dessous de la marche sur laquelle elle passe le balai, en allant de la rampe au mur et toujours ainsi, descendant de degré en degré. On a essayé le balai à poignée horizontale rappelant dans de grandes proportions la forme de la brosse à ongles, mais le

balai sans manche est préférable : « On l'a mieux dans la main. » Après le balai, elle passe un chiffon ; il lui faut presque une minute par marche ; là, comme ailleurs, l'aveugle va moins vite que la clairvoyante de même adresse, de même soin, de même vigueur ; il est évident que lorsque la main est dirigée par l'œil, elle exécute les mouvements avec plus de rapidité que lorsqu'elle doit, au moins de temps en temps, se contrôler elle-même. Aussi ne peut-il être question de proposer des ménagères aveugles pour travailler à la journée, çà et là, dans des appartements ou des maisons avec lesquels elles n'aient pas été familiarisées de longue date ; mais, dans la famille, nous l'avons déjà vu, dans une Communauté, une aveugle adroite, active, ayant de la bonne volonté, peut faire beaucoup de choses et, si elle est très adroite, il y a, en vérité, peu de choses qu'il lui soit impossible de faire.



A Saint-Paul, on est aussi propre qu'économe, et ce n'est pas peu dire... Le linge est souvent changé, le blanchissage est donc considérable et il se fait dans la maison, car, là aussi, un bon nombre d'aveugles peuvent être employées.

Depuis quelques années, on possède une buanderie perfectionnée avec machine à vapeur, etc., etc... Le mardi, jour de lessive, dès trois heures



IV. — Les emplois matériels : un jour de lessive



du matin, Sœur Marie-Geneviève, une clairvoyante, celle-là, allume ses feux, prépare tout; puis, la journée entière, chauffeuse-mécanicienne, elle ne quitte pas sa machine, réglant la pression, envoyant les jets de vapeur dans la grande cuve où lessive le linge, dans les divers compartiments du lavoir où une escouade d'aveugles et demi aveugles rincent le linge après qu'il a cuit dans la cuve et qu'il a été savonné dans la barboteuse qu'actionne la machine à vapeur.

Ce sont encore les aveugles qui tordent les pièces de linge à leur sortie de la case à eau claire; elles les chargent sur un petit chariot, puis demi aveugles et aveugles poussent et vont étendre au jardin, lorsque le temps est beau; à l'étuve perfectionnée, en hiver et quand il pleut.

Cet étendage est une chose qu'on peut très bien faire sans y voir : les paniers de linge tordu sont là dans les chariots, rien n'est plus facile que de prendre une pièce, la secouer et l'étendre sur la corde tendue, le long de l'allée, qu'on suit jusqu'au bout. Les étendeuses connaissent très à fond la topographie du jardin; d'ailleurs quand on peut suivre des « rangées », sans qu'il soit nécessaire d'aller et venir, les aveugles ont peu d'infériorité, car la lenteur s'atténue dans une forte proportion.

La lingerie proprement dite, où se fait le raccommodage, où se confectionne le linge neuf, de même que la « roberie », est entièrement desservie

par des clairvoyantes. Il y a toutefois des aveugles qui cousent, ce sont surtout celles qui ont perdu la vue à l'âge adulte, après avoir beaucoup manié l'aiguille; celles-là continuent à coudre, soit qu'elles fassent du neuf, ou même seulement du raccommodage. Il existe des aiguilles spéciales dont le chas fendu permet au fil d'entrer très facilement; mais, sans y voir, on peut aussi enfiler les aiguilles ordinaires en se servant de la langue et des lèvres. On tient le fil de la main droite, l'aiguille de la main gauche, la langue ou les lèvres sentent exactement où se trouve le chas, et alors la main droite y introduit le fil que les lèvres aspirent et, de cette même main, on tire le fil dès qu'il dépasse. Là, comme ailleurs, l'habitude et la nécessité rendent l'aveugle habile.

Une Sœur cuisinière, dont la vue toujours mauvaise a fini par s'éteindre complètement, a une curieuse industrie : elle fabrique avec des rognures de drap d'excellentes pantoufles auxquelles on donne le nom significatif de « chaussons de *silence* ». La semelle est formée par sept ou huit épaisseurs de drap cousues les unes sur les autres; la Sœur pique avec de longues et fortes aiguilles et traverse ainsi les couches de drap par des points très rapprochés, de telle sorte qu'elles finissent par faire corps entre elles.

C'est dans la grande salle de Communauté, au soir d'une chaude journée de juin, que je l'ai

trouvée, cette humble Sœur, travaillant à ses « chaussons de silence », et qu'elle m'a expliqué sa petite industrie, narré sa courte biographie avec la simplicité de la religieuse et la douce tristesse des aveugles nouveaux, résignés, mais point encore familiarisés avec la cécité. Le soleil inondait la salle par les grandes fenêtres du couchant, elle ne le voyait plus, mais elle le sentait et quelque chose de son grand éclat la réjouissait, lui donnait encore l'impression de plénitude, de force, de vie.

CHAPITRE II

LA SALLE DE COMMUNAUTÉ ET LA CHAPELLE

Dans un couvent, la salle de Communauté est quelque chose de très spécial, de très important. Après la chapelle, c'est le lieu auquel les religieuses tiennent le plus, dans lequel elles mettent le plus d'amour-propre; c'est véritablement le centre de la vie de famille, le « foyer »...

Au dortoir ou à sa cellule, la religieuse n'a que son lit, elle n'y passe que le temps strictement nécessaire au sommeil et n'y revient jamais dans la journée; le réfectoire est bien plus encore un lieu de passage; le siège de l'emploi, là où elle reste le plus d'heures, n'est pas toujours le plus agréable : parfois, l'espace y est parcimonieusement mesuré et, lorsque c'est la buanderie, la vaissellerie ou la cave, ce n'est point un séjour de plaisance, puis on doit s'y occuper du travail, voilà tout. La salle de Communauté, elle, est ouverte toute la journée : c'est là qu'on se retrouve. Dans les ordres très austères, là, seulement, il y

a un peu de feu auprès duquel, à certaines heures, on vient se réchauffer. C'est là que se passent les récréations lorsqu'on ne peut être au jardin, là que se font la lecture et certaines instructions, là que la religieuse se rend lorsqu'elle a un moment de libre. Elle y a sa petite case, son ouvrage manuel, elle y écrit; enfin, c'est son « home », et comme il n'est pas sa propriété personnelle, propriété qui ne doit pas exister et pour laquelle elle ne doit avoir aucun attachement, mais que c'est la propriété, le siège de la Communauté, à laquelle une bonne religieuse peut et doit s'attacher de toutes ses forces, elle se permet d'aimer ce « home », de l'embellir autant que possible sans s'écarter des règles et de l'esprit de « la sainte pauvreté ». A Saint-Paul, c'est une salle très spacieuse où cent religieuses tiendraient à l'aise; de grandes fenêtres l'aèrent et par ces larges baies les Sœurs clairvoyantes aperçoivent au loin l'église du Sacré-Cœur de Montmartre dominant le panorama de Paris. Le parquet est scrupuleusement ciré, chose très propre à l'œil et très agréable sous le pied de l'aveugle qui aime le poli d'un parquet bien frotté, bien glissant et sur lequel le pied perçoit des maculatures, même très légères, de poussière et de boue. Des chaises sont rangées tout autour de la salle, devant les cases ou armoires où chaque religieuse met son travail, ses petits ustensiles ou plus exactement les petits ustensiles dont elle se

sert, puisqu'elle n'a rien en propre. C'est là où se font les lectures quotidiennes pendant lesquelles toutes les religieuses ont les mains occupées à un travail mécanique : tri des légumes secs ou épluchage des frais, découpage en petits morceaux du pain pour la soupe. Avant de se rendre à « la Lecture », plusieurs Sœurs vont prendre à la cuisine de grandes corbeilles pleines de haricots, lentilles, pommes de terre, carottes, pain, etc., etc.; deux à deux, elles les montent. Auprès de la salle de Communauté se trouve un lavabo où elles se lavent consciencieusement les mains; puis, rangées autour de la salle, elles se mettent à leur silencieuse besogne, les aveugles mêlées aux clairvoyantes. Celles-ci font surtout de la couture. Le mercredi, il y a en plus l'étirage et le pliage du linge lavé de la veille qu'on empile aussitôt sec dans un cabinet où chaque Sœur, en passant, prend sa brassée de linge à plier.

Cette salle de Communauté doit vraiment être curieuse à voir, lorsque les soixante Sœurs clairvoyantes et aveugles sont rangées autour de la petite chaire sur laquelle prend place la Supérieure pour faire « la Lecture » : on coud, on trie des lentilles, on épluche des pommes de terre, on coupe du pain, on plie du linge; assise sur le marchepied de la chaire, la Sœur qui dirige l'imprimerie plie en cahiers ses grandes feuilles et attache ensuite ces cahiers pour en faire des volumes. Les aveugles étant réparties parmi



V. — La salle de communauté : l'épluchage des légumes



es clairvoyantes, les yeux de celles-ci peuvent
contrôler le travail et signaler ce que les doigts
de celles-là auraient pu laisser passer de défec-
tueux, mais rarement ce contrôle est nécessaire,
car il n'est pas même besoin d'un toucher bien
exercé pour sentir les parties à décortiquer, ou
une parcelle de pelure qui reste à une pomme
de terre. Reconnaître les graviers glissés au mi-
lieu des lentilles ou des haricots secs, enlever les
fils des haricots frais, écosser les pois, gratter les
carottes, éplucher la salade, couper le pain pour
la soupe ou la panade, toutes ces opérations se
font assurément plus promptement par les clair-
voyantes que par les aveugles, mais, ici, les doigts
suffisent très bien, la vue n'est pas nécessaire et,
avec du soin, ce qui sort des mains des aveugles
est aussi bien que ce qui a passé par celles des
clairvoyantes. Or, le soin, c'est le secret du succès
des religieuses, elles s'acquittent des moindres
détails avec toute leur conscience, car elles pen-
sent avec raison que Celui dont il a été dit : « Il
a bien fait toutes choses » ne laissera pas sans
mérite l'action la plus humble faite de tout cœur,
par amour pour Lui.

Une grande statue de la Sainte Vierge et deux
portraits en pied : la Mère Saint-Paul et l'abbé
Juge, décorent les murs de la salle de Commu-
nauté et sont là comme portraits d'ancêtres dont on
apprend aux nouvelles venues le nom, l'histoire,
les bienfaits; la vie des fondateurs leur est racon-

tée dans les moindres détails, elles s'excitent à les aimer et à les imiter.

Il y a un grand charme en cette jeune fille de dix-huit ans qui vient, avec toute sa puissance d'aimer, dans une famille religieuse à laquelle elle se donne de tout son cœur; elle est reçue avec joie, avec affection naturelle et surnaturelle : naturelle, car elle est souvent gracieuse, enthousiaste, aimante, remplie de bonne volonté; parce qu'on sent que c'est une « sœur », une « enfant » de plus que Dieu envoie à la Communauté, c'est-à-dire à la famille... joie surnaturelle, mystique, parce qu'on voit en elle une appelée, une élue, une préférée du Seigneur, puisqu'elle a trouvé le but dès le commencement du voyage.

Avec une chapelle et une salle de Communauté, un couvent se fonde. A la chapelle, la religieuse trouve à tout moment, à toute heure, Celui qu'elle est venue servir, à qui elle a donné tout son cœur, toute sa vie et qui est là toujours présent, toujours prêt à écouter ses actions de grâces ou ses plaintes, à la fortifier, à la consoler par ses paroles, les seules vraiment efficaces, consolatrices, et qui cependant sont entendues par le cœur sans « aucun bruit extérieur ».

A la salle de communauté, elle trouve cet appui humain qui répond au besoin inné chez la femme d'avoir une famille; et cette famille ne meurt pas, ne disparaît pas; elle est à l'abri du temps puisqu'elle se renouvelle, se rajeunit

chaque fois qu'une novice franchit le seuil béni de cette Communauté.



Si la salle de Communauté est importante dans un couvent, si elle est aimée et parée, la chapelle l'est bien plus encore. En effet, là se trouve le centre de la vie surnaturelle, de la « vie d'âme »; et comme toute religieuse, jeune ou vieille, cultivée ou ignorante, agit pour et par cette vie d'âme, il est exact de dire qu'à la chapelle se trouve réellement le principe vital d'un couvent. Parfois, on s'endette afin d'avoir pour chapelle un véritable édifice, on sacrifie tout à son ornementation, cela au grand scandale des gens du monde qui oublient la parole de Notre-Seigneur à ses disciples : « Pourquoi faites-vous de la peine à cette femme? C'est une bonne action qu'elle vient de faire à mon égard (1). » Mais si le Maître a défendu qu'on contristât celle qui répandait le nard sur ses pieds et brisait le vase d'albâtre, annonçant que la postérité la louerait de cet acte de foi et d'amour, Il n'a pas ordonné de l'imiter, et n'a pas dit, comme après la parabole du bon Samaritain : « Allez et faites de même... » Aussi de grands serviteurs de Dieu, tels saint François d'Assise, saint

(1) *Saint Mathieu*, ch. XXVI.

Vincent de Paul, ont cru pouvoir placer le tabernacle sur des autels et dans des sanctuaires d'une extrême pauvreté rappelant mieux l'étable de Béthléem que la maison de Simon le Lépreux ou le cénacle de la Cène. On prétend que saint François, apprenant qu'une pauvre vieille avait froid et faim et qu'il n'y avait plus rien au couvent que le Psautier du chœur, dit : « Donnez-lui le livre, Dieu sera plus content du bien que nous ferons à cette femme que de nos psalmodies à la chapelle... » Rue Denfert, on se souvient du joli récit des *Fioretti* et, chaque fois qu'il est arrivé quelque argent, on a adopté une petite aveugle de plus qu'on offrait, en présent, au Dieu des pauvres. C'est pourquoi la chapelle, sans avoir la nudité de la Portioncule d'Assise, la rappelle plus cependant qu'elle ne rappelle l'église de l'abbaye de Fontevrault.

Cette chapelle est dédiée à la Sainte Vierge sous le vocable de « Notre-Dame de Consolation », pèlerinage italien aimé de l'abbé Juge. Elle occupe l'emplacement de la modeste maison de l'auteur du *Génie du christianisme,* le salon de M[me] de Chateaubriand se trouve compris dans l'avant-chœur. Le souvenir de l'illustre écrivain est là fort honoré, on en parle aux visiteurs à qui l'on montre ce qui fut la chambre de sa sainte femme.

En 1860, pour agrandir la chapelle, il fallut couper un magnifique cèdre sous l'ombre duquel, au début, toute la petite Communauté se réunis-

sait; ce cèdre, dit-on, avait été rapporté et planté par Chateaubriand, à son retour de Terre Sainte; il a servi à faire les stalles du chœur.

Mais les agrandissements datent de quarante ans et, depuis, la Communauté s'est beaucoup accrue. On est donc bien serré autour du tabernacle et les jours de prise de voile, de première Communion, où il faut ouvrir les portes aux familles, l'assistance est presque dans la cour.

Les religieuses sont rangées dans de petites stalles, chaque Sœur aveugle a une clairvoyante auprès d'elle. Pour aller à la sainte table, elles gardent cet ordre, et les Sœurs clairvoyantes qui n'ont pas d'aveugle viennent après.

Les enfants, les jeunes filles prennent place dans des bancs. Une demi-voyante est mise au commencement de chaque rangée pour diriger les mouvements qui se font en rang et dans le plus grand ordre, les enfants se tenant par la main.

Pour les aveugles ayant de la piété, les chapelles sont bien préférables aux grandes églises, car on peut y suivre par l'audition ce que le prêtre fait à l'autel, chose impossible lorsqu'on est perdu dans une longue nef. En effet, comment suivre par la seule audition une messe basse célébrée au maître-autel d'une grande église? Tout a été combiné pour la vue, rien ou presque rien pour l'ouïe. La clochette annonce, il est vrai, le *Sanctus,* la Consécration, les deux Élévations et la Communion. Le bruit fait par les fidèles, en se levant, indique

l'Évangile, puis, en s'asseyant, l'Offertoire, mais c'est tout, et ce n'est pas assez.

Dans une chapelle silencieuse, on peut ne pas perdre une des paroles que le prêtre dit à haute voix, et quand il prie à voix basse, si l'on ne voit pas les mouvements, il en est quelques-uns qu'on peut entendre : le servant qui change le missel de place, qui prend ou pose les burettes, l'eau ou le vin versé dans le calice à l'Offertoire et aux dernières ablutions, quelquefois les génuflexions que fait le prêtre et les feuillets du missel qu'il tourne, la sainte Hostie qu'il rompt, la pale qu'il pose sur le calice, etc., etc.

Dans ces conditions, en connaissant bien la liturgie, on peut suivre, presque minute par minute, ce que fait le célébrant; l'attention se trouve ainsi guidée et soutenue. Le recueillement est aussi plus facile dans une chapelle exempte du bruit, des allées et venues qui ne cessent presque pas dans les grandes églises, le dimanche matin surtout : clochettes des messes qui ont lieu aux autels latéraux, baptêmes, enterrements, messes de catéchismes ou de congrégations, chaisières, suisses, quêtes, fidèles qui entrent et qui sortent, etc., etc.

Les clairvoyants, eux, peuvent assez aisément s'isoler du bruit : ils regardent l'autel, concentrant leur attention sur ce qu'ils voient, et s'abstraient ainsi de ce qu'ils entendent.

L'ouïe est une grande cause de distractions pour

les aveugles, il leur est plus difficile de se recueillir au milieu du mouvement; on ferme les yeux, on ne peut se boucher les oreilles; en restant immobile, on ne voit que ce qui est devant soi, tandis que les sons arrivent de partout; on peut bien ne pas *écouter*, mais il est impossible de ne point *entendre*.

Aussi les jeunes filles aveugles aiment les chapelles calmes, silencieuses; c'est pour elles quelque chose comme l'impression du demi-jour, de la lumière tamisée par les hauts vitraux. De temps à autre, quelques bruits lointains venant du dehors ne nuisent pas au recueillement s'ils parviennent atténués et comme un écho, un symbole de la vie matérielle à laquelle on tâche d'échapper pour un moment. Aux beaux jours de fête d'été, elles aiment leur chapelle pleine du parfum des fleurs qu'on met sur l'autel et dans le sanctuaire; et quand la fumée de l'encens remplit l'air, que les hymnes de triomphe sont chantées avec enthousiasme par toute l'assemblée, que la cloche sonne en volées, alors, c'est une atmosphère de bonheur, de joie mystique dont on se sent enveloppé.

Elles l'aiment aussi, cette chère chapelle, lorsqu'au soir d'un jour de fête, venant chercher un livre, faire une courte adoration, elles la retrouvent toute chaude de la chaleur des cierges, tout imprégnée d'encens et comme encore vibrante des chants de tout à l'heure...

Si l'on a la patience ou la dévotion de rester un peu de temps dans un coin de la chapelle de Saint-Paul, on verra défiler bien des spécimens d'aveugles qu'on observera certainement avec intérêt : tantôt, c'est une Sœur qui entre par la porte des religieuses ; elle marche vite et sûrement, s'arrêtant sans hésiter à sa petite stalle ; tantôt c'est une aveugle âgée, « habillée en dame », qui arrive très lentement, marchant avec beaucoup de précaution et d'hésitation, longeant les murs pour ne pas se perdre, posant la main sur chaque rangée de chaises pour les compter et savoir ainsi quand elle sera à celle où se trouve sa place : elle marche vraiment à tâtons. Celle-là est une dame pensionnaire, une aveugle dont la cécité est récente ; dans sa famille, elle n'aurait pas osé sortir seule de sa chambre, descendre un escalier sans être guidée. Ici, l'exemple des autres l'a enhardie ; puis elle sait qu'elle est dans un milieu bienveillant, entourée d'aveugles, sa cécité ne paraît donc pas extraordinaire, elle n'est un objet de curiosité pour personne, elle a pris confiance, elle a *essayé de pouvoir* et elle a pu ; tous les jours, elle fait des progrès et reconquiert ainsi un peu d'indépendance. A un autre moment, c'est une aveugle également mise avec quelque souci de toilette ; sans aller vite, elle marche cependant avec assurance et, sans tâtonner, trouve sa place ; c'est une organiste, professeur de musique, élevée dans une école d'aveu-

gles et qui, après avoir exercé pendant quarante ans, est venue prendre sa retraite à Saint-Paul; elle paie sa pension avec une petite rente qu'elle a pu se constituer à force d'économie, rente augmentée de quelques centaines de francs que lui ont laissées ses parents. Plus tard, un groupe de grandes jeunes filles qui viennent ensemble faire leur visite au Saint Sacrement; celles-là aussi sont adroites, elles marchent avec précision; elles sont depuis longtemps dans la maison et appartiennent à la catégorie des Enfants de Marie. Enfin une vieille Sœur aveugle entre doucement, conduisant par la main une toute petite aveugle, presque un bébé, qu'elle amène « faire sa prière au petit Jésus... » et à qui elle apprend à faire le signe de la croix.

Les jours de fête où l'Église exultant invite les fidèles à sortir des temples, à former une procession pour manifester leur foi au Saint Sacrement, leur dévotion à la Sainte Vierge, cela, aux yeux de tous, dans les rues des villes, les chemins des villages parés pour la circonstance, la famille de Saint-Paul n'a garde de rester étrangère à ces manifestations. Les processions de la Fête-Dieu, de l'Assomption, du Rosaire sont chères à toute la Communauté. Elles ont lieu dans le jardin, sous les allées de tilleuls qui l'entourent et, pour la Fête-Dieu, un modeste reposoir est dressé à l'extrémité du clos. Alors, petites filles, étudiantes, ouvrières, Enfants de

Marie, dames pensionnaires, religieuses aveugles ou clairvoyantes défilent en chantant :

Voici le jour que le Seigneur a fait, passons-le avec des transports de joie.

Sauvez-moi, Seigneur : Seigneur, regardez-moi favorablement.

Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. Nous qui sommes dans la maison du Seigneur, nous le bénissons.

Le Seigneur est le vrai Dieu, et il fait luire sur nous une nouvelle lumière. Rendez ce jour solennel et couvrez le temple de branchages jusqu'aux coins de l'autel (1).

O Jésus, que je ne vois maintenant qu'à travers un voile, remplissez l'ardent désir de mon âme : qu'un jour mes yeux perçant le nuage qui vous cache jouissent à découvert de la vue de votre gloire (2).

Chaque section est précédée de sa bannière. Il en est une, celle de saint Joseph, sous laquelle sont rangées les ouvrières et qui rappelle un souvenir poignant. Sur la hampe est inscrit : « *A Sœur Marie-Madeleine, l'Association Valentin Haüy pour le bien des Aveugles, 4 mai 1897.* »

C'est que la chère Sœur Marie-Madeleine, une des victimes du Bazar de la Charité, était chargée des apprenties et ouvrières auxquelles elle se donnait de tout son cœur ; cette section, mise sous la protection de saint Joseph, patron des ouvriers, n'avait pas encore de bannière, et Sœur Marie-Madeleine en désirait vivement une Après la

(1) *Psaume* CXVII.
(2) *Adoro te.*

catastrophe, l'Association Valentin Haüy (1), pour se conformer à la règle de la Communauté, ne plaça pas de couronne sur le cercueil de la sainte victime, mais elle a voulu qu'un souvenir durable et tangible conservât au milieu de ses ouvrières la mémoire de cette chère Sœur... .

En ces jours de fête, l'enthousiasme pieux doit illuminer tous ces visages sans lumière, car il est dans tous les cœurs. Quelquefois, cependant, il peut bien s'y mêler une goutte de mélancolie... Ainsi, n'y aurait-il pas une Sœur aveugle qui, tout en chantant sous les tilleuls du jardin de Chateaubriand, se rappellerait les belles Fête-Dieu de son enfance, alors que, gracieuse et jolie petite fille, aux yeux noirs et brillants, elle se revêtait de sa belle robe blanche, de son grand voile de mousseline et, ainsi parée, là-bas, bien loin d'ici, dans cette petite ville du Midi où s'est passée sa jeunesse et où les processions, sous les vieux platanes, étaient si solennelles, si enthousiastes, elle entendait chanter par les grandes jeunes filles congréganistes qu'elle enviait le *Lauda Sion* de Lambillotte qui lui semblait si beau... Elle doit *voir* encore, très colorée dans son esprit et idéalisée par l'éloignement, toute la ville en fête, les maisons tendues de blanc, les

(1) Voir aux chapitres : *L'Atelier de brosserie*, *L'Imprimerie des livres blancs* les liens qui rattachent les Sœurs aveugles de Saint-Paul à l'Association Valentin Haüy pour le bien des aveugles.

reposoirs ornés de tout ce que les habitants possédaient de plus somptueux : tapis, tentures, dentelles, vases et corbeilles de fleurs, lustres et candélabres dorés ou argentés. La matinée de juin est chaude, le soleil déjà piquant, mais sous les arbres on n'en souffre pas. La grosse cloche sonne à la volée, les petites en carillon, l'air est tout plein de sonorités de fête. Un vent fin et léger remue très peu les feuilles, juste assez pour qu'on l'entende et pour apporter de là-bas, du grand jardin, des bouffées d'oranger, de laurier-rose et de verveine. La procession est en vue : on se précipite pour allumer les cierges, le Saint Sacrement va passer, et les oiseaux qui dans les plus hautes branches des platanes redisent le même chant qu'ils disaient, sans doute, dans les platanes de Judée, ne s'interrompront pas, là-haut, sous les feuilles, superposant leurs chants aux strophes du *Pange, lingua.* Sur l'autel entouré de guipure, sur un socle de velours rouge garni de bijoux scintillants, l'ostensoir est posé pour quelques instants, là, en plein air, sous la voûte formée par les grands arbres ; le curé, à cheveux blancs, est agenouillé sur les marches et, tout autour, un essaim d'enfants de chœur aux surplis blancs, aux soutanes et ceintures rouges, aux corbeilles pleines de roses, aux encensoirs dorés, jettent des fleurs en encensant le Saint Sacrement..... Et elle, trop petite fille encore pour être congréganiste, mais déjà assez grande pour ressentir de fortes impressions,

assez pieuse pour vouloir de tout son cœur se consacrer au Seigneur Jésus, encore assez naïve pour le dire tout haut.....

Les années se sont vite écoulées..... les processions, là-bas, sous les grands platanes, n'ont plus, dit-on, le même éclat; et la petite fille, à la belle robe blanche, au grand voile de mousseline, aux yeux noirs brillants, est devenue religieuse, religieuse aveugle.

Son vœu d'enfant s'est donc accompli; le Seigneur Jésus l'a donc prise tout entière..... de tout ce passé, lui laissant le souvenir.

CHAPITRE III

LES CLASSES

Le temps n'est plus où l'on recevait à Saint-Paul des aveugles simplement pour les abriter et sans se proposer pour chacune d'elles un but pratique bien défini. On cherche maintenant avec grand soin à donner à chaque enfant ou jeune fille la meilleure formation possible en rapport avec ses aptitudes.

Des aveugles de tout âge sont admises : des enfants de trois ans et des septuagénaires. Mais si tous les âges sont réunis sous la même direction, ils ne sont pas confondus, loin de là, et malgré l'exiguïté des bâtiments, d'habiles combinaisons permettent aux diverses catégories de pensionnaires de se succéder tant au jardin qu'au réfectoire. S'il est partout de règle de ne pas mélanger les enfants avec les adultes, il est ici encore plus nécessaire de séparer des personnes qui ont eu ou doivent avoir des genres de vie très différents.

Cinq catégories existent bien tranchées :

1° Les enfants de trois à onze ans; 2° les

grandes ou « étudiantes »; 3° les « Enfants de Marie », ouvrières de tout âge qui travaillent à l'ouvroir et sont là pour leur vie; 4° les dames pensionnaires (maison de retraite); 5° enfin, les brossières, apprenties et ouvrières de divers âges (atelier créé par l'Association Valentin Haüy (1). Si l'on ajoute qu'il y a une classe réservée aux jeunes filles qui n'ont pas la vue assez bonne pour être admises dans les pensionnats, les ouvroirs ordinaires, et cependant pas assez mauvaise pour entrer dans les établissements d'aveugles, on comprendra que cela forme un ensemble très varié, très intéressant à étudier.



Parmi les écoles d'aveugles, il en est et non pas des meilleures qui, ayant besoin de faveurs municipales, départementales ou gouvernementales, ont été prises de « la fièvre des brevets ». Pour les gens qui ne connaissent rien à la question des aveugles, et c'est le cas de la plupart des conseillers municipaux ou généraux, des députés, sénateurs, maires et préfets, l'énumération de quel-

(1) L'*Association Valentin Haüy pour le bien des aveugles* a été fondée en 1889, reconnue d'utilité publique en 1891; elle patronne, dans la mesure de ses ressources encore bien restreintes, tous les aveugles dignes d'intérêt qui lui sont signalés : enfants, apprentis, travailleurs, vieillards ou impotents; plus de seize cents ont eu recours à elle en 1900. Son siège social est à Paris, 9, rue Duroc.

ques certificats, de quelques brevets obtenus par une école est un signe manifeste, indiscutable, de la valeur de cette école. C'est une erreur. En effet, le but d'une école d'aveugles est de mettre, autant que possible, ses élèves en état de gagner leur vie; or, la ressource des brevets, si précaire pour les clairvoyants, est nulle pour les aveugles. Depuis soixante-cinq ans, il y a 120 aveugles qui ont obtenu des brevets ou diplômes universitaires, et si l'on en excepte ceux qui sont devenus professeurs dans des écoles d'aveugles, je n'en connais pas un seul pour qui le brevet soit une ressource professionnelle.

Les Sœurs aveugles de Saint-Paul, qui ne reçoivent et ne sollicitent aucune faveur municipale ou départementale, subordonnent très sagement l'enseignement intellectuel à l'enseignement professionnel, ce qui ne les empêche pas, de temps à autre, de préparer avec succès une élève au brevet lorsque aptitudes et circonstances s'y prêtent ; 5 l'ont déjà obtenu.

Deux pièces, d'ailleurs assez vastes eu égard au nombre des élèves qui n'est que d'une quarantaine, doivent satisfaire aux besoins de l'enseignement intellectuel, elles servent successivement de classes et d'études; les locaux, comme le reste, sont économisés, la classe des petites reçoit les enfants de trois à onze ans, celle des grandes les fillettes de onze à dix-huit ans.

Pour les petites, l'étude, c'est-à-dire la prépa-

ration des leçons, occupe peu de temps : tout doit être classe, le rôle de la maîtresse est de chaque instant. Cette maîtresse est une Sœur demi-voyante, ancienne élève du couvent, qui a couronné ses études intellectuelles par l'obtention du brevet d'institutrice primaire et se consacre maintenant à l'enseignement des petites aveugles. C'est une vraie classe enfantine, puisqu'il y a là des bébés de trois ans; il faut tout apprendre à ces bébés, tout, *absolument tout* doit être thème de leçon. Non seulement ces petites filles n'ont jamais rien appris, ce qui est bien naturel à leur âge, mais la plupart n'ont rien *vu*, c'est-à-dire n'ont rien *touché,* elles ne connaissent rien. Les parents tendres et craintifs ont tenu la petite aveugle dans un coin de chambre, sans la moindre latitude, lui donnant plus de bonbons que de joujoux, plus de caresses que de liberté; s'imaginant que « la pauvre enfant » ne peut s'intéresser à rien, craignant toujours pour elle quelque accident. Aussi, lorsque ces enfants arrivent à Saint-Paul, même à dix ans, elles ignorent une foule de choses que des clairvoyantes beaucoup plus jeunes sauraient pour les avoir vues dans la maison, dans la rue ou au jardin public.

Il faut donc tout apprendre à ces petites intelligences parfois engourdies, parfois aussi très éveillées et curieuses, mettre tout à la portée de ces petites mains avides de toucher. Si les « leçons de choses » n'existaient pas, elles devraient être

inventées pour les enfants aveugles. La Sœur Marie-Emmanuel s'ingénie à expliquer les mots les plus simples qu'on rencontre dans les fables : *maison, palais, souris, arbre, gerbe, corbeau,* que sais-je?... tout est matière à enseignement, à commentaires et à des questions qu'on provoque lorsqu'elles n'arrivent pas assez nombreuses, assez précises. Une maîtresse aveugle qui a reçu une bonne instruction est parfaite pour ce genre d'enseignement : ayant été obligée de se faire expliquer beaucoup de choses, elle a appris à expliquer aux autres, elle sait mieux que personne — le sachant par sa propre expérience — ce qu'il faut expliquer, comment il faut expliquer, sur quoi il faut insister, sur quoi il faut revenir. Elle n'a garde de laisser passer sans le faire remarquer et sans le commenter un bruit insolite qui se produit dans la classe, la maison, le jardin ou la rue, interrompant la récitation du *verbe être* ou de *Maître Corbeau* pour expliquer la cause du sourd grondement que fait le train de Sceaux dans le tunnel sous la rue Denfert, pour parler du régiment dont on entend les tambours, du rémouleur qui agite sa cloche, des oiseaux qui chantent dans le jardin, de la scie du menuisier qui répare le parquet du corridor, etc., etc. La petite Cécile, qui entre en marchant maladroitement, en traînant les pieds, en s'égarant dans les bancs de ses compagnes, est reprise avec douceur, mais avec insistance; la maîtresse aveugle

exige d'elle ce qu'avec du soin, de la fermeté, de la persévérance on peut parfaitement obtenir : c'est qu'elle marche comme tout le monde, qu'elle s'oriente dans la classe et trouve sa place sans tâtonner. Une maîtresse clairvoyante serait moins exigeante ayant toujours l'arrière-pensée que « sans la vue, on ne peut faire ceci ou cela ».

Elle est vraiment charmante, cette petite Sœur Marie-Emmanuel, avec tout l'entrain, tout l'enthousiasme de ses vingt-six ans. Elle se donne si complètement!... En l'écoutant parler à ses « toutes petites », on sent si bien qu'elle les aime, ces fillettes qui lui sont confiées et qu'elle considère comme ses enfants ! Les religieuses, les femmes qui ont renoncé au mariage conviennent merveilleusement aux fonctions d'institutrices ; n'est-ce pas une vue bien superficielle des choses qui fait dire que les institutrices mères de famille sont préférables parce qu'elles connaissent et aiment davantage les enfants? Chez la femme, n'y-a-t-il pas toujours un puissant instinct maternel, un grand besoin de se donner? Or la religieuse, la vieille fille ont en réserve et disponible pour les enfants des autres ces trésors de don de soi que la femme mariée a déjà entamés, sinon toujours épuisés, pour son mari et ses enfants : chez celle-ci, l'instinct, l'attrait maternel est satisfait ; il ne l'est pas chez celles-là, et ceci, cependant, devrait être compris de ceux qui aiment tant à découvrir dans les actes de dévouement des causes instinctives.....

Puis, à ce sentiment naturel, vient, pour la religieuse, s'ajouter le sentiment surnaturel de son devoir, d'un devoir sur lequel, au moins deux fois le jour, elle fait son examen de conscience, sur lequel elle se confessera à la fin de la semaine. Peut-on dire qu'une sanction aussi rapprochée ne rende pas le sentiment du devoir professionnel singulièrement plus impératif? Mais ne nous attardons pas, le moment n'est point venu de traiter ces grosses questions.

Dans cette classe de « toutes petites » aveugles, on sent une intelligente élasticité; les élèves sont loin d'être clouées à leur place : pour un rien, elles vont et viennent, c'est l'allure de la salle d'asile, de l'école maternelle, on s'adresse à la Sœur avec confiance, on s'approche d'elle pour lui parler.

A notre entrée, tout le monde s'est levé et, en une minute, nous sommes entourés de petites mains qui cherchent les nôtres, touchent curieusement chapeau et parapluie. Ces enfants sont habituées à être caressées et amusées; on leur fait tout toucher, tout examiner, et l'on a raison : c'est la lumière dans leur nuit.....

L'enseignement technique commence par l'étude de l'alphabet Braille, alphabet conventionnel formé de points en relief (1), du *b a ba*...

Un enfant aveugle peut apprendre à lire dès

(1) Voir plus loin : *L'Imprimerie des livres blancs.*



VI. — Après la classe : le goûter des « toutes petites »



l'âge de quatre ans, il apprend aussi vite, parfois même plus vite que l'enfant clairvoyant; cela s'explique par la très grande simplicité de cet alphabet. Il en est de même pour l'écriture qui est purement mécanique. En six mois, à raison d'une heure par jour, une petite fille sait lire et écrire. On lit avec l'index de la main droite, celui de la main gauche suit et contrôle, et, pour gagner du temps, va se placer, aussitôt qu'approche la fin d'une ligne, au commencement de la ligne suivante.

Les caractères Braille sont si faciles à retenir, si tangibles, que des enfants de onze à douze ans lisent couramment quatre-vingt-neuf mots par minute, et cela dans un texte absolument inconnu d'elles.

Les notions de calcul données à ces bébés aveugles sont sagement des plus élémentaires, les chiffres abstraits sont remplacés par des objets bien connus, bien concrets. On additionne, selon la saison, des pommes, des marrons ou des cerises, et l'on tâche d'établir combien deux pommes appartenant à Lucie, trois poires à Cécile et quatre pêches à Clotilde font de fruits. Sœur Marie-Emmanuel gémit avec raison de l'extrême indigence où elle est pour les leçons de choses; elle n'a rien ou presque rien, c'est vraiment trop peu; il lui faudrait toutes sortes d'objets, de jouets, d'échantillons, d'étoffes, de cuirs, de minéraux, de feuilles, de graines, de fruits séchés, etc. Avec

de la bonne volonté, il serait facile aux amis du couvent de lui envoyer ces menus riens qui sont si utiles pour un musée scolaire, surtout un musée destiné aux aveugles. Un jouet bien que détérioré peut devenir un précieux appui pour une explication, et le mouton de carton, revêtu de laine auquel il manquerait même une patte rendrait la fable du *Loup et l'Agneau* singulièrement plus vivante pour les petites aveugles de la rue Denfert qui n'ont jamais vu ni touché un mouton en chair et en os.



La classe des grandes est à côté de celle des petites avec laquelle elle communique, son mobilier est semblable : tables-pupitres avec bancs, comme dans toutes les écoles, bureau sur une chaire élevée d'une marche pour la maîtresse; de même que chez les petites, deux grandes fenêtres donnant sur la cour de récréation et qui restent ouvertes pendant toute la journée quand la température le permet, c'est d'une hygiène excellente. Il y a là, divisées en plusieurs sections, une vingtaine d'élèves de onze à dix-huit ans présentant une grande variété d'instruction : en effet, un règlement rigide n'interdit pas de recevoir des enfants de tel ou tel âge, et la cécité — maladie ou accident — frappe aussi bien à quinze qu'à six ou huit ans. Souvent aussi les parents ne s'étaient

pas décidés à faire entrer leur petite fille dans une école d'aveugles, il faut donc donner à ces enfants dont l'instruction est, dans ce cas, fort rudimentaire, un enseignement qui cadre avec ce qu'elles savent déjà, et parfois cela ne correspond au programme d'aucune des sections établies; alors tout le monde y met de la bonne volonté : l'élève, la maîtresse et le programme.

Le matériel scolaire est intéressant, il mérite d'être examiné. D'abord les livres Braille, « les livres blancs », d'un aspect bien particulier, mais dont je ne dis rien ici, devant, à propos de l'imprimerie, leur consacrer un long chapitre. Ensuite les tablettes pour écrire le Braille; elles consistent en une plaque de zinc (format in-8°) de deux millimètres d'épaisseur, creusée horizontalement de sillons perpendiculaires de deux millimètres et demi de largeur. Cette plaque est bordée par un châssis de bois ou de zinc qui y est fixé par des charnières; les deux montants du châssis sont percés de trous correspondant aux sillons, de huit en huit; dans ces trous s'engagent les goujons d'un guide formé par une lame de cuivre percée régulièrement de deux rangées horizontales de rectangles allongés dans le sens vertical; chaque rectangle, dans sa hauteur, enferme trois sillons, soit sept millimètres et demi; dans sa largeur, il peut contenir deux points l'un à côté de l'autre, ce qui permet de faire six points par rectangle ⠿ . Un sillon reste vide après chaque rangée de rectan-

gles, pour séparer les rangées ou lignes de signes.

Une feuille de papier un peu fort, comme du papier à dessin, est placée sur la plaque sillonnée; le châssis et des pique-papier la maintiennent. Cette tablette et ce poinçon, parfaitement adaptés aux aptitudes de l'aveugle, sont maniés par lui avec une rapidité, une sûreté impossibles à atteindre avec les autres systèmes; de plus, les points manuscrits sont aussi lisibles que ceux qui sont imprimés.

Pour les dictées, chaque élève prend sa tablette et toutes se mettent à poinçonner à qui mieux mieux, ce qui fait un bruit assez spécial, celui des poinçons gravant les points dans le papier qui s'enfonce dans les rainures de la plaque de zinc; ce bruit ressemble comme rythme à celui du télégraphe Morse : ce sont de petits coups secs, tantôt très précipités avec quelques légers arrêts, lorsque l'écrivain réfléchit, quelquefois groupés, coagulés deux par deux, trois par trois, suivant le genre de signes qu'on forme. Ici, les taches, les accidents d'encriers ne sont pas à craindre, tout se fait *à sec,* mais non sur papier blanc, car, par économie, on donne aux élèves, pour les devoirs, des papiers de tous genres : brochures, vieux cahiers de classes, billets de faire part, registres, etc. Quand le papier est assez résistant, tel celui des registres et billets de part élégants, on écrit sur la feuille simple; si le papier est trop mince, on l'emploie double et même triple. C'est ainsi qu'une composition

de style sur « l'enterrement de Charles-Quint » (car on continue toujours à donner ce sujet de devoir d'amplification) s'étale sur une invitation de mariage, tandis qu'un peu plus loin, l'élève d'une autre section écrit une dictée : « La matinée de printemps »..... sur un lugubre billet de part bordé de noir. Mais qu'importe? ces antithèses seraient-elles encore plus malencontreuses, elles ne gênent ni ne distraient en rien le poinçon de l'élève, pas plus que le doigt de la maîtresse aveugle qui, tout à l'heure, corrigera les devoirs.

Dans le langage familier des classes, tout papier qui n'est pas couvert de points est « papier blanc »; le vrai papier blanc est réservé aux livres confectionnés à l'imprimerie.

Les services inappréciables que rend, tant pour la lecture que pour l'écriture, l'alphabet Braille ne font pas oublier, certes, que cet alphabet est conventionnel, et qu'il est nécessaire aux aveugles instruits de pouvoir former les caractères vulgaires afin de correspondre sans intermédiaire avec tous les clairvoyants.

Il y a peut-être une centaine d'appareils, de guide-mains, de machines permettant aux aveugles de tracer ou d'imprimer les caractères de l'alphabet vulgaire. Un certain nombre sont sans valeur pratique, les autres ont leurs avantages et leurs inconvénients plus ou moins sensibles, suivant l'âge auquel on a perdu la vue, les aptitudes, la dextérité de la main, les conditions de vie

où l'on est, l'usage que l'on veut faire de cette écriture, etc., etc.; il n'y en a aucun qui réunisse tous les suffrages, qui soit universellement adopté. Bien des appareils ont été essayés dans cette classe et, pour le moment, c'est l'écriture vulgaire en relief ponctué (1) qui a la préférence : elle consiste à former les lettres à l'aide de points en relief colorés de bleu.

Les leçons à apprendre ont été étudiées dans les livres en Braille tout comme elles le seraient par des enfants clairvoyantes dans des volumes de chez Hachette ou Belin; la récitation, les explications, les développements se font comme partout : la maîtresse assise à son bureau interroge telle ou telle élève qui se lève et répond de sa place.

La géographie s'enseigne à l'aide de cartes en relief que les élèves ont sous les doigts pendant que le professeur explique la contrée étudiée. Des globes terrestres, également en relief, sont préparés afin que les aveugles comprennent bien la position relative des divers pays du monde.

On imprime les cartes tangibles sur papier très fort; les contours des terres, des mers sont indiqués par des lignes saillantes coulées; les cours d'eau, les chemins de fer sont figurés par d'autres traits saillants, lignes coulées ou formées d'une suc-

(1) Cette écriture remonte à Braille; un inventeur aveugle, M. Ballu, l'a rendue absolument pratique en réduisant le nombre de points entrant dans la composition des lettres et en imaginant une réglette de poche.

cession de points; l'initiale des principales villes, capitales, chefs-lieux, etc., etc., est marquée en types Braille. Les aveugles, ainsi, arrivent aisément à une connaissance suffisante de la géographie. Quand trop de détails sont accumulés sur une carte, à moins que celle-ci ne soit d'une dimension extra-ordinaire, ce qui la rendrait impossible à manier et de reproduction fort coûteuse, le doigt de l'aveugle se perd; il faut donc des cartes d'ensemble très rudimentaires et des cartes de détail très circonscrites.

Pour l'arithmétique, on emploie un appareil nommé *cubarithme;* les chiffres sont formés en Braille sur un petit cube à l'aspect d'un dé à jouer, avec cette différence que les points, au lieu d'être en creux, sont en relief. Pour poser les chiffres nécessaires à une opération, on engage le cube métallique dans une tablette de bois durci divisée en cases creuses. L'écolière a auprès d'elle une boîte remplie de ces cubes, elle y puise sans avoir besoin de choisir puisque tous sont semblables. Elle n'a qu'à tourner le petit dé dans ses doigts pour trouver la face et le sens présentant le chiffre ou le signe voulu. L'opération terminée, il suffit de renverser la tablette et de mettre les cubes dans la boîte sans qu'aucun triage soit nécessaire.

Ce serait une erreur de penser qu'une classe de fillettes aveugles est plus calme et paisible qu'une classe de gamines clairvoyantes; ce petit

monde est très bavard, très remuant, d'autant plus bavard et remuant qu'il a besoin de parler, d'entendre parler, de remuer, de toucher, d'entendre remuer, de « se sentir les coudes » pour prendre contact; aussi les enfants aveugles sont-ils toujours portés à se serrer les uns contre les autres. Ils « ne *regardent* pas voler les mouches » mais ils *écoutent* tout ce qui fait un bruit quelconque, et c'est aussi fort distrayant.

Parmi les écolières aveugles comme parmi les clairvoyantes, il y a le type de « l'enfant sage » à laquelle on n'a presque jamais d'observations à faire, mais on trouve aussi la turbulente, l'insoumise, la paresseuse, la « renfermée », auxquelles il faut faire souvent des observations, des reproches. Il y a là, pour la maîtresse aveugle, pour celle qui veut être *éducatrice*, une particulière difficulté non insurmontable mais très réelle. Pour qui que ce soit, il est malaisé, en grondant, de dire tout ce qu'il faut, rien que ce qu'il faut; le clairvoyant est guidé par l'expression de la physionomie de l'enfant qui rarement reste impassible; mais quand la maîtresse aveugle est aux prises avec une « nature fermée », une enfant qui ne parle pas, elle a beaucoup de peine, surtout dans une classe un peu étendue, à saisir l'impression produite par ses remontrances et à les doser d'après le degré d'émotion qu'elle provoque; il faut alors se guider d'après des principes généraux qui peuvent souvent tromper. La difficulté est moindre lorsqu'on est

seule avec l'enfant et qu'on l'a tout près de soi ; aussi la maîtresse avisée s'arrange-t-elle pour faire de la sorte ses observations sérieuses : « Vous viendrez me parler après la classe ». Et là, seule à seule avec l'enfant, elle pose la main sur son épaule ou lui prend les deux mains et tâche de la faire parler... La gronderie prend la forme d'interrogations et alors les réponses plus ou moins brèves, sèches ou émues de l'enfant, ses gestes, ses mouvements, le son de sa voix permettent d'apprécier l'état de son petit cœur.

Une chose qui, pour les écoliers aveugles, a une grande importance, qui exerce sur eux un singulier prestige, c'est le son de voix, la manière de parler. Pour s'imposer à une classe d'aveugles, il faut à une maîtresse des qualités de cœur et d'esprit absolument remarquables si elle a un organe, un parler défectueux, ridicule ; mais, en revanche, une difformité physique, une grande laideur, qui rendraient impossible à une maîtresse de s'imposer à une classe de clairvoyantes, n'auront ici aucun inconvénient, car alors même que les élèves sauront que leur maîtresse est laide, contrefaite — cela finit toujours par se savoir — elles l'oublieront bien vite pour ne penser qu'à ce qu'elles perçoivent constamment de cette maîtresse.

La musique, qui fait la loi ici et à qui l'enseignement intellectuel est, en définitive, subordonné, se rappelle constamment au souvenir des élèves et des maîtresses.

Les classes sont voisines des cellules d'études et malgré un épais galandage, des doubles portes, les leçons d'histoire et de géographie ont toujours comme accompagnement lointain un murmure confus fait de gammes, d'exercices de piano, d'accords tenus sur l'harmonium, de voix solfiant ; ce bourdonnement musical que connaissent bien les habitués des conservatoires, des écoles de musique est certainement moins désagréable et fatigant que le voisinage d'une seule « pianoteuse » jouant sans direction, à sa fantaisie, un pot-pourri sur *Mignon* ou sur *Carmen.*

Mais « suivons le son », dirigeons-nous du côté d'où vient ce bourdonnement, il faut visiter les « études de musique ».

CHAPITRE IV

LES ÉTUDES DE MUSIQUE

Le domaine des classes et études de musique comprend sept pièces d'inégale grandeur faisant suite aux classes pour l'enseignement intellectuel; l'une, assez vaste, est réservée aux leçons; les autres sont de vraies cellules, on y vient pour étudier isolément; aussi n'y trouve-t-on avec le piano ou l'harmonium qu'un tabouret, et c'est tout. Comme ces cellules donnent, non sur les cours, mais sur la rue Denfert, les larges baies par où entrent joyeusement dans les classes voisines air et soleil, parfums de glycine et chants d'oiseaux sont remplacées par d'étroites et sévères fenêtres, hautes dans la muraille, qui peuvent bien aérer, mais non réjouir.

C'est peut-être qu'ici la musique suffit à tout enchanter. La musique est, en effet, une grande enchanteresse pour les aveugles; demandez à cette jeune fille très intelligente, très vibrante, qui étudie l'*Allegro* de la *Pathétique,* si elle aime bien la musique? Vous verrez avec quel enthousiasme,

elle vous répondra que « c'est sa vie, c'est son rêve... ». Mais celle-là est déjà « une grande », et avant d'en arriver à pouvoir interpréter convenablement un morceau de sonate, il faut avoir passé par combien d'exercices, de gammes, d'études peu artistiques ! Toutefois la maîtresse mêle aux exercices quelques *récréations*, quelques cantiques bien chantants, bien connus. On les entend souvent à la chapelle et l'on est si fière de « savoir les jouer ! »

Aux enfants entrées très jeunes, on met, dès l'âge de quatre ans, les mains sur le piano. « Assurément, dit Sœur Thérèse de Jésus, religieuse aveugle qui dirige les études musicales, ces fillettes n'apprennent pas grand'chose jusqu'à sept ou huit ans, mais elles se débrouillent et c'est une avance. »

Il n'est pas nécessaire d'employer des procédés particuliers pour enseigner le clavier aux enfants aveugles. On emploie même les expressions habituelles de touches blanches, touches noires, bien que pour beaucoup d'entre elles, celles qui n'ont jamais vu, ces mots n'aient pas de réalité objective ; mais, devant plus tard enseigner à des clairvoyantes et vivre avec elles, il leur est utile de prendre tout de suite l'habitude du langage courant.

A sept ou huit ans, on commence l'étude de la musicographie Braille qui marche de front avec celle du solfège théorique et pratique. La théorie

musicale est encore plus nécessaire aux musiciens aveugles qu'aux clairvoyants, cela à cause de la musicographie spéciale; cette musicographie devant être lue par le doigt, signe à signe, est analytique, tandis que la musicographie vulgaire destinée à l'œil est synthétique. L'œil peut saisir d'un seul regard un ensemble de signes; le doigt, non; de là résulte qu'un clairvoyant novice peut presque machinalement exécuter ce qu'il voit écrit; toutes les notes devant être entendues en même temps étant placées les unes sur les autres, il n'est pas indispensable qu'il se rende exactement compte de chaque *valeur* dans la mesure; pour l'aveugle, rien de semblable : il faut absolument comprendre pour pouvoir lire et jouer. En effet, la musicographie Braille formée avec les mêmes signes que ceux de l'alphabet n'a pas de *portée;* on sait qu'il en est ainsi dans la notation à l'usage des clairvoyants connue sous le nom de « notation Galin-Paris-Chevé ».

La forme de la note indique non seulement sa durée ou *valeur,* mais aussi son intonation ou rang dans la gamme, les notes et les signes qui s'y rapportent s'écrivent donc sur une ligne horizontale comme un texte composé de mots. Huit signes nommés « clefs d'octave » indiquent les huit octaves usitées à l'échelle musicale et marquent à quelle octave appartiennent les notes. Dans la musique à plusieurs parties, des signes dits « signes d'intervalle » représentent les notes qui doivent être

exécutées en même temps que la partie principale, lorsqu'elles sont de même durée; un signe spécial nommé « copule » unit les parties devant être exécutées simultanément, mais ayant des valeurs différentes. Dans la musique de piano ou d'orgue, les parties qui doivent être exécutées par la main droite sont d'abord écrites pendant la durée d'une phrase (une vingtaine de mesures); puis les parties devant être exécutées par la main gauche viennent ensuite pour cette même phrase, formant également alinéa; ces phrases sont précédées de signes désignant *main droite* ou *main gauche*.

Sauf pour la musique vocale et pour certains cas tout à fait particuliers de musique instrumentale, les aveugles ne peuvent exécuter qu'après avoir préalablement appris par cœur, et c'est à quoi sont occupées ces jeunes filles qui jouent avec la main droite ce qu'elles lisent de la main gauche.

Tout à l'heure, lorsque la partie de main droite d'une phrase plus ou moins longue selon sa facilité sera bien sue, elles changeront de main et, avec la main droite, elles liront les quatre, huit ou seize mesures correspondantes de main gauche. Enfin « elles mettront ensemble », et alors auront les deux mains au clavier, ne le quittant parfois que pour s'assurer sur la copie de la fidélité de leur mémoire.

Cette faculté devient d'ailleurs souple et exacte par un exercice continuel et méthodique; puis

l'étude successive et approfondie du solfège, de l'harmonie, plus tard, des éléments de la composition permettent d'analyser ce qu'on apprend, de saisir les enchaînements, par conséquent de mieux comprendre, de mieux retenir.

Dans les leçons de solfège, l'audition des notes, c'est-à-dire la dictée musicale, a une importance capitale ; il faut que l'oreille des musiciens aveugles soit très sûre et, pour cela, on doit beaucoup l'exercer.

Les devoirs d'harmonie (basses et chants donnés) se font plutôt au piano ou à l'harmonium que le poinçon à la main, toujours par la raison que l'écriture de l'aveugle est forcément analytique, non synthétique, et qu'il ne peut, comme le clairvoyant, saisir à la fois tout un ensemble.

L'étude du piano ne présente pas de difficultés spéciales, sinon les « écarts », les « sauts » qui, certainement, sont plus difficiles pour les aveugles que pour les clairvoyants.

Les pianos et harmoniums composant le matériel des études de musique sont peu nombreux — dix pour trente-quatre élèves — et bien fatigués, bien usés pour la plupart. Les principes de la sainte économie, les pieuses habitudes d'utilisation, de conservation, que nous avons constatés pour les plus modestes ustensiles de cuisine ou de ménage, atteignent leur apogée, on le conçoit, en ce qui concerne le recrutement et l'usage des instruments de musique. Ce sont choses coûteuses, aussi je

crois bien que jamais un piano ou un harmonium neuf n'a franchi l'enceinte du couvent. Je ne sais même pas si jamais on a acheté un instrument. Ceux que nous trouvons dans les cellules d'études ont été donnés, après avoir fourni, bien entendu, une laborieuse carrière ; mais n'importe, une réparation sérieuse les remet en état et, pendant bien des années encore, ils rendent d'utiles services. C'est ainsi qu'il y a un grand piano à queue, assez vieux modèle, mais dont la construction était bonne; il a été regarni et maintenant élèves et maîtresses en font leurs délices. Il remplit toute la pièce, on est obligé de se glisser pour en faire le tour, mais on s'arrange...

Il y a sept pianos droits de modèles, d'âges très variés, un piano à queue, deux pianos carrés, hélas ! dont plusieurs touches refusent obstinément tout service, et le jour où une âme généreuse aura la bonne pensée de les remplacer, ces pauvres invalides seront transformés en tables pour la plus grande satisfaction de tout le monde ; le donateur ou la donatrice du nouveau piano sera acclamé par les petites filles qui s'évertuent à étudier leurs exercices, par les grandes qui font leurs devoirs d'harmonie sur ce malheureux clavier aux touches creusées comme les plaques des guichets de bureaux de poste. Impossible de réformer un instrument sans en avoir un autre à mettre à la place, car le problème est déjà compliqué pour combiner les études de manière à ce

que chaque élève puisse avoir, selon son degré de force, de une heure à trois heures d'étude quotidienne.

Dans la pièce où est le meilleur instrument, une Sœur aveugle donne des leçons de piano en suivant des deux mains, dans un gros cahier de musique Braille posé sur ses genoux, la *sonate* que l'élève joue non sans hésitations, hésitations que la maîtresse relève, rectifie grâce à sa copie.



Mais le moment de la classe d'ensemble de chant est venu. Dans cette pièce arrivent, par groupes de trois ou quatre, élèves, ouvrières, novices, professes, enfin tout ce qui, dans la Communauté, est susceptible de chanter. On prépare pour la Pentecôte une messe en musique et la Sœur Thérèse de Jésus, chargée des chants de la chapelle, a réquisitionné le ban et l'arrière-ban de ses choristes : une trentaine en tout. L'arrière-ban est formé d'éléments moins musiciens, aussi on est encore obligé d'apprendre par cœur, bien que les vraies musiciennes de la bande soient très capables de chanter leur partie en la lisant, la musique de la main droite, les paroles de la main gauche, ainsi que cela se fait maintenant dans les chœurs d'aveugles composés uniquement de musiciens. La Sœur qui dirige a le feu sacré, c'est une véritable artiste, son entrain est com-

municatif; elle est à l'harmonium, au centre de sa phalange : à sa droite, les soprani, à gauche, les secondes et les troisièmes. Elle ne bat pas la mesure; le prélude de l'harmonium fini, tout le monde prend avec une précision parfaite; lorsqu'une pause est à compter pour tout le monde, elle dit à voix basse : *un, deux, trois, quatre;* à part cela, chacun compte la mesure mentalement et vraiment l'ensemble est très bon. Les nuances sont bien observées, il est seulement regrettable que les voix jeunes et fraîches ne soient pas plus nombreuses et ne permettent pas de se passer de l'élément trop mûr dont les voix fatiguées enlèvent au chœur sa fraîcheur, lui donnent une sonorité un peu cuivrée qui manque de charme. Il est vrai qu'en cherchant à produire un effet plus artistique, on priverait d'un intérêt très grand toute une catégorie de pensionnaires (les ouvrières) pour lesquelles les répétitions de chant sont une attraction, une diversion longuement escomptée, nous le verrons bientôt, et quand on considère cela, on prend vite son parti de cette défectuosité en songeant à la joie de toutes ces choristes supplémentaires.

Et maintenant, quel est au juste l'avenir qui attend ces jeunes filles qu'on adonne complètement à l'étude de la musique? C'est un avenir modeste, évidemment, mais plein de sécurité et, somme toute, assez agréable. Elles deviennent professeurs de musique et organistes dans des

communautés, pensionnats, orphelinats, hospices, et cumulent parfois ces fonctions avec celles d'organistes paroissiales, directrices des choristes de la confrérie. Elles sont logées, nourries, blanchies, raccommodées et gagnent environ trois cents francs par an, quelquefois plus, quelquefois moins, selon leurs capacités et aussi selon la situation plus ou moins prospère de la communauté ou de la paroisse. Cela équivaut bien à un salaire de douze cents francs par an, sans chômage, sans aléa de maladie, puisqu'en tel cas on est toujours soigné dans la communauté avec laquelle on s'entend même quelquefois pour prendre sa retraite, la vieillesse venue. C'est donc, pour une femme, un produit de son travail vraiment très acceptable et qui, pour l'aveugle, ne saurait être approché — même de bien loin — dans aucune autre profession. Quelques personnes ont contesté et contestent encore la supériorité, pour la femme aveugle, de la profession de musicienne sur celle d'ouvrière. Mais il me semble qu'il en est de ces personnes-là comme des sophistes, c'est perdre son temps que d'entrer en discussion (1), il suffit d'examiner les faits qui sont concluants.

(1) Il va sans dire que je parle des pays catholiques où les communautés religieuses sont nombreuses ; dans les pays protestants, les organistes jouent un rôle infiniment moins important ; toutefois il resterait encore l'enseignement de la musique dans les pensionnats. Les personnes désireuses d'approfondir cette question me permettront de les renvoyer à mes livres techniques qu'on trouve au siège de l'Association Valentin Haüy, Paris, 9, rue Duroc.

Jamais, avec n'importe quel travail manuel, la femme aveugle n'arrive à un gain même de quarante-cinq francs par mois régulier et sans chômage; ceux qui disent le contraire n'ont pas bien étudié la question et je les renvoie aux faits. Mais il n'est que trop évident que toutes les aveugles n'ont pas les aptitudes voulues pour devenir organistes et professeurs; aussi, que les ennemis de la musique se rassurent : il restera toujours assez d'aveugles pour peupler les ateliers, il en restera bien trop, on en conviendra lorsque nous aurons vu un peu plus loin ce qu'elles gagnent en exerçant un métier manuel.

Il faut que les enfants aient l'oreille musicale, le sentiment du rythme et de la mesure, des doigts suffisamment souples et une intelligence moyenne; chez les enfants commencées très jeunes, ces aptitudes se développent assez facilement; il n'en est pas de même chez celles qui n'ont perdu la vue qu'à treize, quatorze ans, ou sont restées incultes jusqu'à cet âge. Toutes sont essayées à la musique à moins d'obstacles immédiatement reconnus; puis, après quelques mois d'essai, plus ou moins, suivant l'âge, on opère la sélection. Par suite de cécité tardive, d'aptitudes insuffisantes, etc., etc., environ trente ou quarante pour cent sont éliminées.

Il n'est généralement pas difficile de trouver des emplois pour les aveugles bonnes musiciennes, les pensionnats tenus par des religieuses sont

extrêmement nombreux; partout, même dans de très modestes localités, on apprend le piano, fréquemment une religieuse capable d'enseigner la musique fait défaut. On préfère, plutôt que de prendre un professeur du dehors, avoir, dans l'intérieur du couvent, une maîtresse qui vit un peu de la vie de communauté, qui est toujours là, qui exerce, dirige le chœur de chants, tient l'harmonium à la chapelle, organise de petites fêtes musicales, se contentant d'appointements modestes dont la majeure partie payée en nature (logement, nourriture, entretien) est une charge moins sensible pour le budget du couvent. Quelques-unes, je l'ai déjà dit, sont en plus organistes à la paroisse, ce qui améliore leur situation pécuniaire; voilà pour les plus capables. Les inférieures trouvent leur emploi dans les orphelinats et hospices où il faut apprendre aux enfants, voire aux vieillards, plains-chants et cantiques, puis accompagner sur l'harmonium de la chapelle des chants assez simples au cours d'offices dont les cantiques et quelques plains-chants, toujours les mêmes, font les frais.

Il y a des années où les demandes d'organistes sont plus nombreuses que les sujets disponibles; par contre, quelquefois aussi, pendant un certain temps, on cherche des situations non sans quelque inquiétude et les jeunes filles à pourvoir disent alors avec anxiété les versets du psaume :

Le passereau trouve bien une demeure et l'hirondelle un nid pour y mettre ses petits; faites que je puisse ainsi trouver une retraite auprès de vos autels; ô Seigneur des armées, mon Roi et mon Dieu!

Car un seul jour dans votre maison vaut mieux que mille partout ailleurs. J'aime mieux être sur le pas de la porte de la maison de mon Dieu, que d'habiter dans les tentes des pécheurs.

Oui, en vérité, elles peuvent bien s'approprier les paroles de l'Écriture, ces jeunes filles, elles sont bien le passereau abrité sous la tuile du sanctuaire...

Je sais, dans un village du Dauphiné, une très vieille et solitaire église haut située où, presque à toute heure, en dehors des offices, si l'on entre sans bruit, on entend, là-bas, dans une chapelle latérale, les sons discrets d'un harmonium qui se tait aussitôt que la porte a grincé ou qu'une chaise a été remuée. C'est une jeune organiste aveugle qui habite chez les sœurs, à côté de l'église, mais elle n'y a pas d'instrument, elle est obligée de venir étudier ici et, pieuse et douce comme un ange, elle passe une partie de ses journées là, en présence du tabernacle, aussi fidèle que la petite lampe qu'elle ne voit pas. Et l'on entend au-dehors le vent dans le « Sully », qui depuis trois cents ans ombrage le porche, les appels des hirondelles qui passent et repassent devant la porte, les cris à la fois atténués et répercutés des gamins qui jouent avant d'entrer à l'école.

Elle s'est tue et s'est agenouillée sur le prie-Dieu, près de l'harmonium, pour reprendre son étude aussitôt qu'on sera parti. C'est ainsi que sa vie est une adoration perpétuelle, car si tout travail, quel qu'il soit, en quelque lieu qu'il se fasse, devient une prière dès lors qu'il est offert à Dieu, que sera-ce donc de celui qui est fait pour préparer le chant des louanges du Seigneur au pied même de l'autel?...

CHAPITRE V

L'ATELIER DE TRICOT

L'atelier de tricot a été le premier organisé et c'est encore celui qui occupe le plus de monde. Lorsqu'en 1851 Mlle Bergunion se décida à prendre quelques jeunes filles aveugles dans son ouvroir, ces aveugles faisaient du tricot, travail propre et silencieux qui s'harmonisait bien avec celui de lingerie fine pour lequel l'ouvroir de la rue des Postes avait une vraie renommée dans les magasins de trousseaux élégants. Les traditions de travail très soigné que Mlle Bergunion avait établies avec une sévérité extrême passèrent de la couture au tricot où elles se sont toujours maintenues. On s'accorde à dire que les objets sortis des cartons de Sœur Marie-Stéphanie sont parfaits de forme et de fraîcheur. Dans la grande salle d'ouvroir appelée « salle des Enfants de Marie », les ouvrières sont rangées tout autour d'une table étroite, sur laquelle chacune pose son sac ou son panier à ouvrage. A l'une des extrémités, un petit autel avec une statue de la



VII. — Le tricot : l'ouvroir des « Enfants de Marie »



Sainte Vierge présidant au travail de ses enfants, souvenir de l'atelier d'Anne Bergunion ; à l'autre, un harmonium servant à accompagner les cantiques et les chœurs de fête qu'on chante de temps en temps pour rompre la monotonie du tricot. C'est qu'elle est grande, elle est extrême et presque terrifiante, cette monotonie, lorsqu'on songe qu'une ouvrière moyenne fait 2.000 mailles par heure, une habile 2.500, ce qui représente 25.000 par jour et 7.500.000 par an!... c'est effroyable!...

Le tricot n'est pas toujours tout uni, je le sais très bien : il y a les mailles à l'envers, les « jetés, surjetés, rapetisses » et autres agréments ; puis les mailles qui tombent — abomination de la désolation!... — qui apportent un peu de variété, mais c'est égal! faire vingt-cinq mille fois par jour le même mouvement en songeant qu'il faudra le faire toute sa vie, cela me semble terrible!... Il faut tricoter vite pour tricoter bien, car la régularité du tricot est subordonnée à celle des mailles, laquelle dépend de la parfaite uniformité des mouvements qui ne sont tels qu'en étant très rapides et presque automatiques. Les maladroites qui tâtonnent, travaillent par secousses, produisent des tricots irréguliers. Tout le monde sait comment se fait la maille du tricot, les aveugles la font comme les clairvoyantes ; c'est le pouce et l'index de la main gauche qui contrôlent, qui *voient*.

Le crochet est également pratiqué; il est plus facile que le tricot lorsqu'il est gros parce qu'on n'agit que sur une maille, il n'y a pas à s'occuper d'aiguilles garnies de mailles et toujours sujettes à s'échapper; mais lorsqu'il s'agit de crochet fin (crochet de fil), c'est au contraire très malaisé, car il faut saisir de toutes petites mailles qui, prises dans le corps de l'ouvrage, sont fuyantes, ne portant pas sur quelque chose de ferme comme dans le tricot où « l'aiguille porte-mailles » sert de point d'appui.

Tricoter fraîchement est une grande qualité, une préoccupation constante; aussi faut-il avoir les mains très propres et très sèches; les personnes qui transpirent facilement ne font jamais de bonnes tricoteuses, parce qu'on tient constamment l'ouvrage à pleines mains.

Chaque ouvrière a, dans son panier, un linge bien blanc où elle enveloppe jalousement la pièce commencée. L'outillage pour tricoter est des plus simples : il est connu; celui des aveugles n'a rien de particulier, si ce n'est cependant une sorte de petit chapelet que certaines ouvrières ont sur la table et qu'elles nomment « ma conscience ». Ce sont des grains de chapelet enfilés à une ficelle double, au nombre de vingt; on peut les faire monter ou descendre à volonté et ils servent pour marquer les tours ou les dessins. C'est pour parer à la difficulté de retenir, sans s'embrouiller, combien on a fait de tours après la « rapetisse »; la

mémoire seule peut guider ici, car il est très long, et dans certains cas à peu près impossible de vérifier avec les doigts qui ne peuvent sentir assez bien les tours pour les compter avec certitude.

Il est facile de travailler avec des laines de diverses teintes, chose qui, cependant, provoque toujours l'admiration des visiteurs ; telle ouvrière a dans son panier deux, trois, quatre couleurs différentes et ne s'embrouille pas entre elles ; ce n'est point, comme quelques personnes le croient, qu'avec de l'exercice on puisse distinguer les couleurs au toucher, on y parvient tout simplement à l'aide de remarques tactiles, les unes intrinsèques, les autres extrinsèques à la laine, telles que raideur ou douceur du fil, forme du peloton, signes particuliers : épingles, papier, nœuds mis au peloton. L'aveugle sait que sa laine noire est un peu moins douce que sa blanche (à cause de la teinture), que la rouge est en brins plus fins, que le peloton de la bleue est oblong, tandis que celui de la violette est rond, qu'il y a une épingle plantée dans le peloton bleu clair, etc., etc., ce qui lui permet, à votre demande, de prendre dans son panier et de vous présenter la laine blanche, rouge, noire ou violette que vous désirez ou que son travail exige. Mais, faites une substitution de forme et de grosseur entre le peloton bleu et le violet ou le rouge, et vous verrez bien que la couleur *en soi* n'est pas perceptible au toucher.

Pour les combinaisons de couleurs, les dessins, les aveugles font ce qu'elles savent être joli, gracieux, ou ce qu'on leur commande; mais il va sans dire qu'elles ne pourraient *créer,* à moins d'avoir été assez longtemps clairvoyantes pour bien connaître les couleurs et l'effet qu'elles produisent associées, ainsi que l'effet des dessins de tricot. Toutefois, elles aiment à combiner les divers points qui paraissent en relief, tels que le « point boule », le « point diamant », le « point de perle », le « point de riz ».



Et à présent, si l'on se demande ce que tricoter ainsi rapporte, la réponse est triste, hélas!... Afin d'avoir toute l'année de l'ouvrage pour les quarante ouvrières, il faut travailler pour l'exportation, pour des commissionnaires qui paient extrêmement peu. Une bonne ouvrière, en dix heures, produit pour sept à huit sous de tricot; lorsqu'elle arrive à dix, c'est superbe, et parce que l'ouvrage se trouve très avantageux. En effet, il y a tant de femmes qui font du tricot, du crochet pour leurs besoins personnels, pour leur entourage!... Beaucoup aussi en font pour vendre, mais à leurs moments perdus, pour se procurer un petit gain supplémentaire, se contentant, par conséquent, d'un minime salaire. En outre, l'aveugle travaille plus lente-

ment que la clairvoyante de même adresse, de même intelligence, surtout pour ce qui est de la « finition » de l'ouvrage pour laquelle elle perd beaucoup de temps (le montage, la pose des accessoires : bordure, nœuds, boutons) ; ou bien, c'est une clairvoyante qui fait cette partie-là et il faut que son travail soit rémunéré.

Des journées de dix sous!... Je l'avoue, c'est toujours pour moi un problème et un objet d'admiration, lorsque je songe à ces ouvrières laborieuses et patientes qui travaillent ainsi sans se décourager pour gagner si peu! Quand je pense qu'elles sont là à tricoter des heures, puis des heures et encore des heures... et demain, après-demain, la semaine, le mois d'après, il faudra toujours faire la même maille, chaussons, brassières, fichus, bas ou pèlerines!... Ce doit être odieusement monotone, et le dimanche, avec son repos, ses offices, les jours de fête, avec les petites séances musicales et dramatiques (car on joue quelquefois la comédie, ou plutôt la tragédie), les chœurs de circonstance, et tout simplement les jours de la répétition de chants à laquelle nous assistions tout à l'heure sont attendus, désirés longtemps à l'avance.

Plus le travail auquel on se livre est mécanique et plus, il me semble, on doit être avide de distractions. Je me demande si la grande soif de plaisir qu'éprouvent les ouvriers des villes ne tient pas en partie à l'extrême division du travail

qui rend purement machinale la tâche de milliers d'ouvriers. Au moyen âge, lorsqu'un serrurier faisait à la main toutes les pièces d'une serrure, sans se priver d'y mettre quelque fantaisie de forme ou de mécanique, quand cela lui passait par la tête, je m'imagine que la journée terminée, le dimanche venu, il devait avoir moins besoin d'amusements que le serrurier d'aujourd'hui qui, du matin au soir, toujours dans le même atelier, devant le même étau, lime, ajuste, soude ou rive, peu importe, toujours la même pièce d'une banale serrure dont le modèle est invariablement reproduit à des milliers d'exemplaires. De même, le paysan, qui aujourd'hui, malgré l'envahissement des machines agricoles, conserve encore une certaine variété de travaux, une certaine indépendance et qui a toujours l'imprévu causé par les variations de température, qui peine au grand air, tantôt ici, tantôt là, et non toujours entre les mêmes murs du même atelier, est moins avide de distractions. Au labeur monotone, il faut donc donner le contrepoids de récréations, de fêtes, de réjouissances variées : c'est ce qu'on s'efforce de faire à Saint-Paul; réjouissances pieuses, bien entendu, puisqu'il s'agit d' « Enfants de Marie » et que l'on est dans un couvent, mais réjouissances assez fréquentes, aussi gaies et animées que possible.

Les jours de fête de la Supérieure ou de l'aumônier, toutes les tables sont enlevées; au fond

de la salle, une estrade est organisée, toutes les chaises du parloir, de la chapelle sont mises en rangs, c'est déjà une joie pour les ouvrières de faire la chaîne à travers les classes et les cours pour se passer les chaises de main en main, et là, on joue : *Fabiola, Estelle ou la Reconnaissance, la Fille de Jephté*, etc., etc. Dans ces pièces, tous les rôles sont tenus par des aveugles dont quelques-unes se tirent très adroitement d'affaire et toutes prennent grand plaisir à se costumer, à incarner un personnage chimérique de jeune fille très riche et très belle, de douairière très vieille, de figure très biblique, enfin de gens très, très éloignés de soi, dont la vie est très différente de celle qu'on mène : voilà ce qui amuse, ce qui repose, ce qui renouvelle.

En quittant l' « ouvroir des Enfants de Marie », cet abîme de mailles, on éprouve le besoin de se rappeler le mot de Le Play : « Le but suprême du travail est la vertu et non la richesse »...

CHAPITRE VI

L'ATELIER DE BROSSERIE

La création de l'atelier de brosserie est récente, elle date seulement de 1891. En 1892, cet atelier a pris un sérieux développement, grâce à l'Association Valentin Haüy qui l'a adopté comme atelier d'apprentissage pour les jeunes filles et les femmes atteintes de cécité à l'âge adulte (1).

C'est l'œuvre de Sœur Marie-Madeleine, une des victimes, je l'ai dit, de la catastrophe du 4 mai 1897. A chaque pas, à propos de chaque détail, en visitant l'atelier, on parle de cette chère Sœur; car aussi intelligente que sainte, elle avait tout organisé, tout combiné, tout créé, avec la collaboration de Sœur Marie du Carmel qui la remplace maintenant en s'attachant à suivre, à développer ses excellentes traditions.

Pour les personnes qui n'ont jamais vu de bros-

(1) L'École professionnelle de la *Société des Ateliers d'aveugles* (1, rue Jacquier, à Paris), à laquelle on doit la diffusion en France de la profession de brossier pour les aveugles, a bien voulu guider à Saint-Paul les débuts de cette industrie.

ses démontées, il est indispensable de dire qu'une brosse ou un balai se compose ordinairement de quatre éléments : le bois, planchette percée de part en part, dans son épaisseur, de trous en rangées régulières ; la soie (poils longs provenant de divers animaux), le chiendent ou autres fibres végétales ; la ficelle ou fil de laiton qui sert à fixer au bois la soie ou la fibre végétale ; enfin le placage ou dos de la brosse, plaque de bois plus ou moins soignée, plus ou moins polie, vernie, selon la qualité de la brosse et l'usage auquel elle est destinée. Les brosses à parquet, les brosses communes en chiendent n'ont point de placage.

Les éléments de la brosse sont préparés par grande quantité dans des fabriques spéciales ; le travail de l'ouvrière « monteuse » consiste à garnir à la main, un par un, les trous du bois, de petits bouquets de soie ou de fibre nommés « loquets ». La monteuse, tenant le bois de la main gauche, prend de la main droite une pincée de matière première (soie ou fibre végétale) qui doit être toujours bien égale ; elle plie ce loquet en deux, en le passant dans une boucle du cordonnet ou du laiton formée préalablement en enfilant ce fil à travers le bois ; puis elle tire assez fort, afin de bien introduire et fixer le loquet dans le trou. Pour travailler, l'ouvrière est commodément assise sur un haut tabouret, devant une table ou établi assez élevé pour qu'à certains moments elle

puisse travailler debout. La table, sur trois côtés, est entourée d'un rebord, contre lequel on range les petits paquets de soie, de chiendent, etc., etc. Un fort piton est vissé à l'établi et sert à fixer le bout du laiton ou cordonnet avec lequel on travaille.

Jusqu'ici, aveugles ou clairvoyantes procèdent à peu près de même; seule, la vitesse diffère et beaucoup : une aveugle de moyenne dextérité remplira 150 trous à l'heure, là où une clairvoyante en remplirait 280 ou 300.

Mais pour le coupage de la brosse, c'est-à-dire pour égaliser les rangs de bouquets de soie ou de chiendent, la méthode change : tandis que les clairvoyantes attendent d'avoir garni tous les rangs de trous pour, avec de grands ciseaux à main, couper, égaliser tout à la fois, l'aveugle, elle, est obligée de couper rang par rang avec des ciseaux ou cisailles larges et longues dont une des branches est fixée sur un tréteau; la main gauche tient la brosse par le bois, la main droite fait manœuvrer la branche libre des cisailles. Afin qu'elle soit sûre de son coup de ciseaux, on a ajouté un support ou guide horizontal ou parallèle à la branche fixée au tréteau. Ce support est mobile; il peut à volonté être éloigné ou rapproché de la lame fixe; l'ouvrière prend ses dimensions d'avance, y conforme son guide, puis il ne lui reste plus qu'à appuyer en toute confiance le bois de la brosse contre le guide qui soutient

aussi cette brosse et à actionner la lame mobile qu'elle manœuvre alors avec la même promptitude et la même sûreté que la clairvoyante. Cette nécessité de s'interrompre pour le coupage autant de fois qu'il y a de rangs est encore une cause de perte de temps très sensible.



Aussitôt qu'on a pénétré dans la cour du couvent, après avoir passé par la double porte cochère, qui prudemment sépare cette cour de la rue, on trouve, sur sa gauche, l'atelier et le magasin de brosserie et, dès la cour, on entend les conversations animées, les rires et souvent les chants des brossières, car portes et fenêtres restent ouvertes, l'atelier étant très petit, trop petit même. Certes, matériellement, rien n'est au large à Saint-Paul, mais la brosserie est encore plus à l'étroit que le reste, car, étant venue en dernier lieu, il a fallu qu'elle s'accommodât de ce qui restait ou plutôt pouvait être rendu disponible, en sorte que brossières et brosses sont serrées, pressées, entassées en quelques mètres carrés, de moitié insuffisants pour les douze apprenties ou brossières, et pour les brosses et balais prêts à être vendus.

L'allure est toute autre ici qu'à l'atelier de tricot : là-bas c'étaient les « Enfants de Marie »; ici ce sont les « Ouvrières de Saint-Joseph ». Elles

viennent des quatre coins de l'horizon : celle-ci était couturière avant de perdre la vue; cette autre, gantière; la troisième, piqueuse de bottines; une, femme de chambre. Il y a une Algérienne, une Bretonne, des jeunes filles de dix-huit ans et des personnes approchant de la quarantaine. On ne sait pourquoi, il y a ici plus de vie, de mouvement, d'entrain, d'individualité. Chaque brossière a, sur son établi, dans l'angle formé par les rebords, une statuette caractérisant sa dévotion de choix : l'une, N.-D. de Lourdes, avec ses mains jointes et son rosaire dont on sent les petits grains nettement dessinés par le plâtre; l'autre, saint Antoine tenant dans ses bras l'Enfant Jésus; l'autre, saint Joseph avec son lys, etc., etc. Ces statuettes sur chaque établi répondent à un besoin de l'aveugle qui ne peut pas, comme la clairvoyante, de temps en temps lever la tête et reprendre courage ou ferveur en regardant la statue, le tableau, le crucifix appendus à la muraille; cette grande et belle statue de la Sainte Vierge est là, l'aveugle le sait, elle la connaît, car elle l'a touchée quelquefois, mais elle n'est pas en contact constant avec cette image qui ne remplit donc plus sa mission de signe sensible, ce n'est qu'une chose tout intellectuelle. Tandis que la statuette qu'on a sous la main, avec laquelle on est en contact chaque fois qu'on le veut, *parle aux doigts* de l'aveugle comme le tableau, la grande statue aux yeux du clairvoyant.



VIII. — *L'atelier de brosserie : les « ouvrières de Saint-Joseph »*



Ici, le travail est moins monotone que celui du tricot, on arrive plus vite à la fin d'une brosse qu'à la fin d'un bas ou d'une brassière; il y a le coupage à faire pour chaque rang, puis les fréquents changements de modèle, qui occasionnent une perte de temps, un ralentissement du travail, mais sont un élément de variété. On se donne mutuellement des tâches : « Voyons, commençons ensemble notre brosse, nous verrons quelle est la première qui l'aura finie... » On s'excite, on s'entraîne et l'on chante en travaillant.

Pour l'instant, presque toutes les ouvrières ont en main des brosses en soie courtes et raides, ovales et très plates, on les appelle des « limandes » et, en effet, elles ont la forme de ce poisson; c'est pour la cavalerie, la commande est considérable; malheureusement, à cause des adjudications, on ne peut l'avoir que de seconde main, ce qui fait que le travail n'est presque pas payé, mais les ateliers de brosserie des prisons sont là, toujours prêts à prendre les commandes à vil prix; il faut bien se soumettre ou chômer... Les bois de ces limandes, fabriqués par milliers dans les Ardennes, sont percés mécaniquement et avec si peu de soin que la plupart des trous n'ont pas l'évasement voulu pour recevoir le loquet de soie, il faut donc que les ouvrières, pour ne pas perdre trop de temps en montant la brosse, commencent par passer un poinçon dans chaque trou (et il y en a 360!) afin d'en élargir l'entrée : « C'est en nous promenant à la ré-

création, disent-elles, que nous faisons cela, un bois par récréation. »

A l'établi, au milieu de l'atelier, se trouve une jeune Sœur aveugle qui, aimable et alerte, travaille avec un courage, une dextérité remarquables. C'est la contre-maîtresse, Sœur Marie-Louise. Constamment les apprenties (les nouvelles) l'interpellent : « Sœur Marie-Louise, ma ficelle est cassée, comment faut-il faire? — Je n'ai plus de chiendent. — Je ne trouve plus ma rangée... » Et la petite Sœur, qui, d'ailleurs, a soin de placer près d'elle les plus « entreprises », quitte sa brosse pour aller au secours de la débutante et la remettre en bon chemin. Souvent aussi, sans attendre d'être appelée, elle circule dans les rangs, et passe adroitement la main sur les brosses en train, pour voir comment on conduit l'ouvrage, si le travail est bien serré, les loquets bien égaux, la coupe régulièrement faite.

Sœur Marie-Louise a été la première aveugle placée en apprentissage par l'Association Valentin Haüy dans l'atelier qu'on organisait alors; on avait eu la main heureuse, l'apprentie est devenue rapidement habile brossière; après avoir séjourné quelque temps dans un ouvroir créé dans l'Oise, à proximité d'une grande usine de brosserie, se sentant appelée à la vie religieuse, elle demanda à rentrer comme novice à Saint-Paul, où elle a pris l'habit, et enseigne maintenant aux nouvelles arrivées ce qu'elle fut naguère si heureuse d'appren-

dre. Elle convient excellemment pour cet emploi : non seulement elle a l'habileté technique, mais elle sait comment il faut expliquer, *montrer,* pour être bien comprise par les aveugles, pour être bien suivie par les doigts. Puis Sœur Marie-Louise connaît par souvenir personnel les tristesses, les découragements qui assaillent, enveloppent, risquent d'absorber une jeune fille de vingt ans qui perd la vue. Elle sait aussi comment la chère Sœur Marie-Madeleine touchait délicatement, pour les apaiser, sans jamais les froisser, les meurtrir, ces pauvres âmes malades.... C'est qu'en effet, autant que de bien enseigner la confection d'une brosse, d'un balai, il importe de donner ou de renouveler la force, l'énergie morale qui font qu'on a envie de travailler, qu'on travaille avec fermeté, vigueur, entrain.

Le dimanche, les jours de fête, les brossières deviennent écolières et Sœur Marie-Louise professeur de lecture et d'écriture. Elle qui a appris le Braille à vingt ans sait comment il faut enseigner aux nouvelles aveugles à lire avec leurs doigts.



Près de l'atelier, dans deux petites pièces dont l'une n'est même qu'une sorte de passage couvert, on emmagasine les matières premières et les objets confectionnés. Les moindres coins sont utilisés ; la place manque tellement qu'il faut empiler les

brosses jusque dans les embrasures des fenêtres; il y a partout des planchettes, des râteliers garnis de brosses, de balais; on en suspend même au plafond. Derrière les portes sont vissés de grands pitons auxquels on accroche, après les avoir soigneusement dénouées, toutes les ficelles qui arrivent, de sorte que, depuis dix ans qu'on vend des brosses, on n'a jamais acheté un brin de ficelle pour attacher les paquets; ceux-ci sont enveloppés dans des papiers également recueillis un peu partout, c'est toujours autant d'économisé. Parmi les balais, la Sœur Marie du Carmel en prend un qu'elle nous montre avec quelque complaisance : c'est un modèle nouveau, « une création » de l'atelier, on l'a baptisé « balai *fin de siècle*... » L'idée est ingénieuse : le bois du balai est percé en bordure de deux rangées de trous garnis de laine formant comme un bourrelet de mousse qui préserve les meubles, les parois des appartements élégants et donne au balai un « cachet fin de siècle », comme le disent assez drôlement les Sœurs brossières. Est-il besoin de faire remarquer qu'on utilise pour ces garnitures les déchets de l'atelier de tricot?

Une table, dans un coin, est couverte de débris de soies et de chiendent qui ont scrupuleusement été ramassés autour des établis; ils vont être triés avec soin, mis par grandeur, et de ce tas ébouriffé sortiront quelques grammes de bonnes soies. C'est que la matière première a une grosse valeur, les soies pour brosses à habits, à chapeaux coûtent

jusqu'à 60 fr. le kilog. ; le haut prix des matières premières et des opérations accessoires : placage, polissage, etc., est un des inconvénients de la brosserie; dans le prix de vente d'une brosse de moyenne qualité, la part de la main-d'œuvre n'entre malheureusement que pour un ou deux dixièmes; c'est-à-dire que, dans une brosse de 3 francs, il y a pour 2 fr. 40 de matières premières, placage, etc., et 0 fr. 40 ou 0 fr. 50 au plus pour l'ouvrière « monteuse ». D'où il résulte qu'il faut d'assez grands capitaux dans cette industrie, et que pour faire gagner seulement 400 francs par an à une ouvrière, il faut vendre pour près de 4.000 francs de brosses. La brosserie est assurément plus lucrative que le tricot; toutefois ce métier, comme hélas! tous les métiers manuels accessibles aux aveugles, étant très simple, ne demande qu'un court apprentissage; aussi est-il pratiqué dans les prisons, dans certaines campagnes où, pendant l'hiver, les femmes, les jeunes filles trouvent là une occupation complémentaire pour laquelle elles se contentent d'un salaire minime; d'où, pour les « monteuses », une grande dépréciation de la main-d'œuvre. Une ouvrière d'usine ou de campagne n'est payée que 0 fr. 40 ou 0 fr. 50 par *mille trous* bouchés; on arrive à boucher de 3 à 400 trous à l'heure, soit 3 ou 4.000 par journée de 10 heures, ce qui fait de 1 fr. 50 à 2 fr. de salaire pour la brossière clairvoyante; mais la brossière aveugle travaille environ moitié moins vite et il faut être

satisfait lorsqu'elle bouche de 1.500 à 2.000 trous, ce qui lui ferait des journées de 0 fr. 75 à 1 franc; beaucoup même ne dépassent pas 1.000 trous. Si on pense qu'il y a dans l'année une soixantaine de dimanches, jours de fête, etc., les cas de maladies et d'imprévus qui viennent suspendre ou ralentir le travail; puis les changements de modèles, les pertes de temps forcées, nécessitées par l'attente d'une commande, de la matière première qui manque, etc., sans parler des véritables chômages qui arrivent toujours, ne serait-ce qu'au moment des inventaires, on voit ce qu'une malheureuse aveugle peut être assurée de gagner *régulièrement* par an... Mais quand, sans intermédiaire, on travaille pour le consommateur, la part de la main-d'œuvre est très sensiblement accrue et peut arriver à 1 franc, 1 fr. 50 par 1.000 trous. On voit tout de suite le bien qu'il est possible de faire sans dépenser un sou, mais simplement en donnant sa clientèle aux aveugles.

Récemment, l'opinion s'émut à la publication des mystères de souffrances révélées par l'enquête faite à Vienne, en mars 1896, sur la condition des ouvrières; on constatait, par exemple, que la plupart des femmes qui travaillent pour la confection ne gagnent que 1 fr. 60 par journée de douze, treize, quatorze heures, et avec régulièrement de cinq à six mois de chômage par an...

Comment ces malheureuses peuvent-elles vi-

vre!... Comment? On le voit par l'enquête, et c'est navrant...

Eh bien, est-il raisonnable d'espérer que la femme aveugle travaillant presque moitié moins vite que la clairvoyante et ne pouvant faire que certains travaux dépréciés, parce qu'ils n'exigent presque pas d'apprentissage et parce qu'ils sont faits dans les prisons, est-il raisonnable d'espérer qu'elle arrive à gagner entièrement sa vie par le travail manuel (à moins qu'elle n'y ajoute un petit commerce)?... J'avoue donc ne pas comprendre les personnes qui critiquent les écoles d'aveugles françaises de s'attacher, autant que faire se peut, à diriger les jeunes filles vers la carrière d'organiste et de professeur de musique.

La formation d'une clientèle, l'écoulement des produits sont donc une préoccupation de tous les instants.

Afin de vendre directement aux consommateurs sans être obligée de payer des intermédiaires, la courageuse Sœur Marie-Madeleine, aidée de son lieutenant Sœur Marie du Carmel, faisait de fréquentes tournées pour visiter les couvents, maisons d'éducation religieuse, sacristies des églises de Paris, où, échantillons en mains, elle allait solliciter des commandes.

C'est un dur métier, car on est plus souvent éconduit que bien reçu; cependant, comme partout et pour tout, il faut des brosses et des balais, comme il n'en est pas de cela comme des bas ou

des fichus de laine faciles à tricoter soi-même, on arrive avec de la patience et de la persévérance à se former une clientèle. Le Bazar de la Charité, dont on ne parle plus à Saint-Paul qu'en baissant la voix et avec émotion, était un débouché qui devenait chaque année plus important.. En causant avec Sœur Marie du Carmel de sa chère Sœur Marie-Madeleine, j'ai recueilli un détail que je trouve extrêmement touchant dans sa simplicité : « Toujours occupée des autres, quelquefois, le dimanche, elle me disait : « Allons, ma petite « Sœur, il faut que nous notions tous les renseignements que nous avons recueillis sur toutes « choses, afin que si nous venons à quitter l'emploi, celles qui nous remplaceront n'aient pas « les difficultés que nous avons eues au début. »

Voilà, il me semble, le triomphe du bon esprit religieux : ces deux Sœurs qui ont, avec des peines extrêmes, créé atelier, ouvrières, clientèle, tout enfin, sont prêtes au premier mot de leur Supérieure, sans demander explication ou délai, à quitter cet emploi qu'elles aiment, cela se sent, comme on aime une œuvre qu'on a faite et qui a beaucoup coûté ; et une seule chose les préoccupe : aplanir les difficultés pour celles qui leur succéderont!...

Avec de tels instruments à sa disposition, une bonne Supérieure ne peut-elle transporter des montagnes?

CHAPITRE VII

L'IMPRIMERIE DES LIVRES BLANCS

Le livre de l'aveugle est une chose étrange, anormale même. Il semble qu'un livre doit être un objet compact, lourd relativement à ses dimensions; imprimés ou manuscrits, texte ou dessins, musique ou chiffres, tout est dû à la coloration; ici, rien de semblable, les pages sont blanches et comme boursouflées par des points ou des traits en relief; ces excroissances, qui feraient songer à une maladie du papier, enflent le livre, le rendent peu compact et léger par rapport à ses grandes dimensions.

Dans une imprimerie de livres pour aveugles, tout est propre : beaucoup d'eau, pas une goutte d'encre; il y a quelque chose de mystérieux et d'immatériel à incorporer, en quelque sorte, la pensée géniale de Bossuet ou de Corneille, de Bach ou de Schumann à ces grandes feuilles qui demeurent blanches après comme avant.

Depuis 1786, date de la publication par Valentin Haüy du premier livre en relief, les impres-

sions tangibles ont subi de nombreuses transformations dont il n'y a pas lieu de faire ici l'histoire; les livres de Valentin Haüy et de ses premiers imitateurs sont imprimés en caractères vulgaires formés de traits en relief, c'est le type romain.

Les changements de types avaient pour but d'arriver à trouver des caractères pouvant être facilement et promptement perçus par le toucher et n'occupant pas trop d'espace, conditions très difficiles à réunir.

A cause de la forme relativement compliquée des caractères latins et des chiffres arabes, il est nécessaire, pour qu'ils soient bien tangibles, qu'on leur donne d'assez grandes dimensions. Mais, alors, ces caractères excèdent, surtout pour des mains d'enfants ou de femmes, la surface vraiment sensible, ce qu'on peut appeler le « champ visuel » du doigt qui n'est pas très étendu; cela oblige, pour percevoir le signe, à un mouvement de haut en bas, à des tâtonnements qui ralentissent beaucoup la lecture; ce sont donc des caractères aisés à toucher, à reconnaître isolément, mais ils ne se prêtent pas à une lecture rapide et occupent beaucoup d'espace, de sorte que pour contenir une quantité appréciable de matières, le livre doit être énorme, monstrueux. D'autre part, si on réduit les dimensions des caractères de telle sorte qu'ils puissent être couverts en entier par le « champ visuel » du doigt, les caractères de forme

simple tels que *i o u l v* restent assez nets, mais ceux de forme complexe tels que *ê f g*, etc., deviennent confus, pâteux pour le toucher; il y a trop de petits contours, le trait en relief trop souvent replié sur lui-même ne peut pas les dessiner assez nettement, leur donner des arêtes assez vives pour être bien perceptibles. Le doigt ne peut glisser suffisamment vite d'une lettre à l'autre et la lecture est très lente, à moins de facultés absolument exceptionnelles. Enfin, après beaucoup de recherches, après avoir essayé, transformé, adopté, rejeté bien des types de caractères, et cela tant en Europe qu'en Amérique, on en est arrivé à adopter presque universellement l'alphabet conventionnel, imaginé par l'aveugle Louis Braille et obtenu par la combinaison de six points en relief (⠿) dont j'ai déjà parlé. Les caractères Braille, qu'ils soient imprimés ou manuscrits, ont exactement la même forme; seulement, imprimés, leur régularité et leur solidité (résistance du relief) sont encore plus grandes.



C'est en 1829, à l'Institution royale des jeunes aveugles de Paris, que fut imprimé le premier livre en Braille; et c'est en 1864 que l'abbé Juge organisa l'imprimerie des Sœurs aveugles. Tout d'abord cette imprimerie n'eut pour but que de fournir la Communauté de livres pieux et la classe

des petites aveugles d'histoires saintes, de grammaires, d'arithmétiques; aussi ne fonctionnait-elle que d'une manière intermittente, n'occupant qu'une ou deux Sœurs aveugles qui travaillaient dans un local exigu et avec un matériel rudimentaire. Peu à peu, son importance s'est accrue et maintenant c'est un des services les plus considérables de la Communauté.

Neuf aveugles, dont cinq religieuses, y sont constamment employées; cette équipe est dirigée par une petite Sœur aveugle fort intelligente, ingénieuse et organisatrice, Sœur Marie-Xavier; entrée à la Communauté en 1866, elle fut, pour la création de l'imprimerie, l'inappréciable auxiliaire de l'abbé Juge et de l'Association Valentin Haüy qui a tant contribué à développer cette imprimerie. Adroite et audacieuse, dans le bon sens du mot, Sœur Marie-Xaxier osait tout entreprendre, même certaines parties du travail, le « margeage », le « clichage », qu'on prétendait et qu'on prétend encore, ailleurs, impossible à faire sans y voir; elle ne se fit aider que par des aveugles, et prouva ainsi qu'il ne faut jamais se hâter de dire : « Les aveugles ne peuvent faire ceci ou cela ». Sa meilleure élève, Sœur Marie-Lucie, est devenue sa suppléante dirigeant à elle seule toute une partie du travail.

L'imprimerie, après plusieurs pérégrinations, est maintenant installée dans deux assez vastes pièces du rez-de-chaussée, et je ne suis pas bien

sûr que Sœur Marie-Xavier n'ait pas quelques regrets pour la minuscule imprimerie de 1866 où tout était entassé, où l'on se trouvait si à l'étroit... oui... mais où elle était au printemps de sa vocation, au printemps des recherches, des essais, et la vie humaine est ainsi faite qu'il y a toujours dans les choses qui commencent, qui ont le temps devant elles, une saveur qu'on ne trouve qu'une fois et dont on se souvient toujours avec enchantement.

L'activité est grande dans cette usine de « livres blancs ». Les jours de hâte, lorsqu'on fait des tirages pressés, huit, dix, quelquefois douze aveugles ou demi-aveugles évoluent dans l'imprimerie; mais tout est si bien combiné, le travail de chaque ouvrière, le chemin qu'elle doit suivre dans telle ou telle évolution est si bien déterminé, qu'elles vont, viennent, se croisent et se recroisent, transportant des feuilles qui sortent de la presse, du papier prêt à être imprimé, de lourdes « formes » posées sur des plateaux de bois qu'elles tiennent à pleins bras appuyés sur la poitrine, tout cela sans ralentir un pas, sans un choc, sans un accident : « Il y a des années, me disait la Sœur Marie-Lucie, qu'une forme n'est tombée; nous pouvons dire que cela n'arrive pas. »

Pour que des aveugles agissent ainsi avec promptitude, avec aisance, il faut beaucoup d'ordre, que chaque objet soit toujours exactement mis à la même place, que chaque personne prenne

toujours le même chemin pour faire telle ou telle chose : c'est d'ailleurs une condition nécessaire à tout travail complexe et divisé. Lorsqu'il s'agit de faire passer sous la presse des centaines, des milliers de feuilles (et en moyenne il sort de cette imprimerie *six cent mille* pages par an), il importe que chaque mouvement de chaque personne soit combiné de telle sorte qu'il n'y en ait pas d'inutiles et que personne ne gêne son voisin. Tout est organisé pour cela : c'est un mécanisme humain qui fonctionne avec la précision de rouages d'acier, la souplesse d'organes de caoutchouc.



Le travail de l'imprimerie comprend deux parties bien distinctes : la composition et l'impression ou tirage, le premier beaucoup plus intellectuel, le second presque entièrement mécanique. On compose de deux manières : typographiquement, à l'aide de caractères mobiles qu'on prend un à un dans des casiers nommés « casses », et que l'on assemble en lignes, puis en pages, c'est-à-dire en « formes » ; ou bien l'on écrit en produisant les caractères un à un sur des feuilles doubles de cuivre ou de zinc placées sur une tablette Braille ; celle-ci, construite spécialement pour cet usage, est toute en acier. C'est en frappant avec un marteau sur un poinçon d'acier qu'on repousse chaque point ; la page ainsi écrite d'abord au *recto,*

ensuite au *verso* est retirée de la tablette, puis dédoublée et ouverte un peu comme une coquille d'huître, le pli du zinc formant charnière. Après avoir été dûment vérifié, corrigé, le stéréotype ou cliché est prêt pour l'impression : il n'y aura plus qu'à introduire entre les deux parois de l'huître, c'est-à-dire entre les deux feuilles de zinc, la feuille de papier, et à passer sous le rouleau de la presse, ce qui constitue le tirage. L'atelier de stéréotypie n'est pas à l'imprimerie même, trop petite pour que tout y soit réuni; on l'a installé dans une pièce voisine, moitié atelier, moitié passage : « L'espace manque toujours à Paris... » ; cinq religieuses complètement aveugles y travaillent presque constamment. En effet, la besogne abonde : c'est là qu'on prépare les clichés du *Louis Braille*, de la *Revue Braille* (1), et de beaucoup d'ouvrages de piété, de littérature, de musique dont la vente est constante, le texte définitif; il y a par conséquent intérêt à les clicher une fois pour toutes.

La stéréotypie présente de nombreux avantages sur la typographie : économie de temps, économie d'espace, puisque sur les clichés on peut produire des caractères au *recto* et au *verso* du pa-

(1) Le *Louis Braille*, recueil mensuel, donne aux aveugles tous les renseignements et conseils spéciaux qu'ils ne sauraient trouver ailleurs. La *Revue Braille*, recueil hebdomadaire, les informe de ce qui se passe dans le monde littéraire, scientifique, musical et politique; ces deux recueils sont publiés par l'Association Valentin Haüy pour le Bien des aveugles, 9, rue Duroc, Paris.

pier; tandis qu'avec la typographie on n'imprime jusqu'ici qu'au *recto* (1); enfin, possibilité de procéder par petits tirages puisque les clichés se conservent indéfiniment. Par conséquent, l'on n'est pas obligé de remplir les magasins de nombreux exemplaires d'un même ouvrage, exemplaires qui encombrent et qui immobilisent en papier, sinon en reliure, un capital considérable. Comme inconvénient, la stéréotypie a celui d'exiger assez d'adresse et d'attention de la part des stéréotypeurs, car les corrections sont malaisées et parfois impossibles à effectuer; une distraction : phrase, lettre ou ligne sautée peut mettre dans l'obligation de recommencer tout un cliché, c'est-à-dire quatre pages.

Tout le côté gauche de l'imprimerie est occupé par ce qui concerne la composition typographique; tout le côté droit, par le matériel de l'impression (typographique ou stéréotypique); au milieu, dans toute la longueur, un large espace vide où vont et viennent les « mouilleuses, margeuses, étendeuses », etc., etc.; au-dessus des têtes, un réseau de fils de fer tendus dans la longueur de la salle et dont j'expliquerai bientôt l'usage.

Pour bien nous rendre compte du travail de cette imprimerie, suivons l'odyssée d'une œuvre

(1) Depuis que ces pages ont été écrites, on est parvenu à imprimer typographiquement sur le *recto* et le *verso* du papier et prochainement l'Association Valentin Haüy mettra l'Imprimerie de Saint-Paul à même d'appliquer ce perfectionnement.

littéraire ou musicale; par exemple, une *Conférence* du Père Monsabré ou une *Suite* de Grieg qui n'existe pas encore à l'usage des aveugles et qu'on a résolu de publier en Braille.

Tout d'abord, le texte est confié à cette petite novice moitié aveugle, moitié clairvoyante, qui peut, de l'œil gauche, lire ou plutôt déchiffrer les caractères d'imprimerie, à condition qu'ils ne soient pas trop fins et qu'elle mette le texte tout contre son pauvre œil atrophié. Elles sont deux novices dans cet emploi : Sœur J. transcrit les paroles, Sœur P. la musique qui exige des connaissances plus étendues; l'une voit de l'œil gauche, l'autre de l'œil droit, mais toutes deux réunies ne constituent pas une clairvoyante. Ces visions anormales sont très bizarres : telle qui suffit à distinguer des caractères, même assez fins, vus de très près, ne permettra pas d'éviter un passant sur un trottoir ou de distinguer, dans la rue, un homme à cheval d'une voiture de déménagement. Avec telle autre vue qui permet de se guider très sûrement dans la rue, même si celle-ci est encombrée, on ne pourra pas du tout lire si ce n'est des lettres de deux centimètres; l'une y voit aussi bien à la lumière qu'au jour, l'autre devient complètement aveugle dès qu'il faut se servir de la lumière. Quoi qu'il en soit, chez les Sœurs aveugles de Saint-Paul, toutes ces vues bizarres sont utilisées et, employées bien à leur place, rendent de vrais services.

Lorsque la Conférence du Père Monsabré ou la Cantilène de Grieg est écrite en Braille et corrigée avec soin, on passe la copie à une ou plusieurs compositrices, suivant l'urgence du travail et le personnel disponible.

Les « casses » sont là, à plat, sur de grandes tables; d'abord celles pour les paroles, plus loin celles pour la musique; entre les deux, une table, avec une petite casse, pour la Sœur Marie-Lucie qui dirige les travaux de composition, corrige, vérifie, termine la mise en forme; enfin, c'est elle qui est le prote de la typographie comme Sœur Marie-Xavier est celui de la stéréotypie. La compositrice aveugle place la copie en Braille sur la « casse », elle lit de la main gauche, la main droite cherche ou, plus exactement, va, à coup sûr, puiser dans un « cassetin » de la casse le caractère nécessaire et le pose sur une sorte de palette en bois de la dimension d'une page qui, de trois côtés, est entourée d'un rebord. Les caractères sont en alliage de plomb et par conséquent assez lourds, ils ont la forme de petits dominos épais; c'est sur l'une des extrémités qu'ils portent les points du signe Braille. On les place sur la palette, debout les uns à côté des autres, appuyés sur le rebord de gauche et sur celui du haut; la première rangée est fragile, mais dès que deux ou trois lignes sont composées, elles font corps et le bloc appuyé de trois côtés sur les rebords, calé par le bas avec une



IX. — *L'imprimerie des livres blancs : la « compositrice aveugle »*



cale de plomb, est très suffisamment solide. On peut le transporter, sur la palette, de la casse au rayon d'attente, puis à la table de correction où, après avoir été dûment vérifié, corrigé, etc., il est attaché avec trois tours de gros fil bien serré, et, ainsi passée à l'état de « forme », la page est prête pour l'impression. Toutefois l'heure du tirage n'est pas encore venue, il faut d'abord faire une épreuve, laquelle sera lue avec soin par une aveugle très attentive qui, secondée par une demi-voyante, va collationner avec le texte en noir. Pour la composition de la musique, on opère exactement comme pour celle des paroles, mais avec plus d'attention encore et de soin dans la correction. Une faute échappe si facilement dans le texte musical... Il est nécessaire de comprendre ce qu'on corrige, de suivre le contour mélodique, la trame harmonique, afin de vérifier ce qui semble douteux.

Les impressions faites chez les Sœurs aveugles ont la réputation d'être très correctes, et l'on tient à honneur que cette réputation demeure intacte. C'est à droite de l'imprimerie, je l'ai dit, que sont rangés les appareils nécessaires pour l'impression : une fontaine avec un baquet de zinc grand et très plat servant à plonger les feuilles de papier, une table de marbre avec égouttoir, la grande presse à rouleau pour les impressions typographiques qui se font par feuilles de huit pages in-8° ou de quatre pages in-4°; puis une petite

presse également à bras et à rouleau, mais d'un maniement facile et rapide, pour les impressions stéréotypiques qui se font par petites feuilles de 2 pages in-8° ou d'une page in-4°. Enfin, sur les armoires basses adossées à la muraille de droite, des rames de papier sont empilées les unes sur les autres jusqu'à hauteur de deux mètres et, sur les armoires semblables de gauche, sont placées les pages composées prêtes à être mises en formes, ou les formes prêtes à passer sous la presse.

Les impressions en relief exigent du papier épais (comme du papier à dessin), il doit être humide sans toutefois que l'eau ruisselle, c'est pourquoi, dès la veille, on mouille le papier qui doit être employé le lendemain. On le trempe feuille par feuille et jusqu'à complète immersion dans le baquet plein d'eau; puis on pose les feuilles sur la table de marbre, les unes sur les autres; la dernière est recouverte d'une plaque de caoutchouc qu'on charge d'un poids un peu lourd et, pendant vingt-quatre heures, le papier s'égoutte, se pénètre d'humidité. Le moment venu de « tirer », lorsque les formes sont sur le « lit » de la presse, on prend une feuille sur la table, on la pose sur les formes; les « tourneuses » actionnent le volant de la roue, et le rouleau passe et revient. L'impression en relief s'accommode mal des presses à grande vitesse : il faut un certain temps pour que le papier se modèle bien sur le caractère, qu'il prenne l'empreinte; il y a

un travail d'adaptation des fibres du papier au relief, au contour, qui exige sensiblement plus de temps que lorsque des caractères marquent sur le papier un simple tracé coloré, tout extérieur au papier et bien différent de cette prise d'empreinte, de cette incorporation de forme. Après cet estampage, la « margeuse », très adroitement, très promptement et sans une hésitation de mouvement, détache la feuille imprimée, la pose à côté de la presse sur un plateau de carton et, prenant une nouvelle feuille, l'ajuste sur les formes, rabat la plaque épaisse de caoutchouc destinée à faire coussinet, c'est-à-dire à recevoir le relief, et la presse est de nouveau mise en mouvement. Le travail de la margeuse est fort délicat, car il faut beaucoup de dextérité pour manier sans les déchirer de grandes feuilles de papier très humide mesurant 0,65 sur 0,50, surtout après l'impression, lorsqu'elles adhèrent fortement au relief des caractères; 100 feuilles peuvent ainsi être tirées par heure. L' « étendeuse » prend alors le plateau de carton sur lequel sont posées 20, 30 feuilles; elle monte sur un marchepied de six ou sept degrés se terminant par une planchette ou petite table destinée à recevoir le plateau de carton chargé de feuilles à faire sécher, et elle saisit les feuilles une à une avec précaution, car non seulement le papier humide se déchire facilement, mais le relief risque de s'effacer; elle les étend sur les fils de fer

galvanisés, les met à la suite les unes des autres, comme on étend le linge d'une lessive, mais avec infiniment plus de précaution.

Un clairvoyant chargé de ce travail ne procéderait pas de la même manière; il n'emploierait pas l'échelle, mais un étendoir, c'est-à-dire un long bâton en forme de T. La feuille à étendre est placée à cheval sur la barre horizontale, puis élevée et déposée sur les fils à la suite de la précédente. En effet, la vue permet d'agir à distance; le toucher, au contraire, exige toujours la proximité; de là résultent les différences de méthodes, de procédés des aveugles et des clairvoyants en fait de travail manuel.

A la suite de la grande presse, je l'ai déjà dit, s'en trouve une autre, dont les dimensions sont beaucoup plus restreintes; elle ne peut recevoir que des feuilles de 0,33 sur 0,25; d'un maniement plus rapide, moins pénible, elle sert à l'impression des clichés qui ne dépassent jamais cette dimension. Ici, la margeuse est assise et son travail est moins délicat qu'à la presse typographique; à côté d'elle se trouve une pile de feuilles mouillées, elle en prend une, l'introduit entre les deux plaques d'un cliché qu'elle pose ensuite sur le lit de la presse et, pendant que le rouleau passe, elle sort la feuille du cliché précédent, la remplace par une nouvelle feuille de papier et remet ce cliché sous la presse après avoir retiré celui qui vient d'être imprimé, et toujours ainsi.

On imprime alternativement, par exemple, les pages : 1, 2, 7, 8 (premier cliché), les pages 3, 4, 5, 6 (deuxième cliché). Avec de bonnes margeuses et de bonnes tourneuses, on peut tirer 200 feuilles à l'heure.



On a, dans cette imprimerie, le sentiment d'une grande paix au sein d'une grande activité. Nous sommes en juin, les fenêtres sur le jardin sont largement ouvertes, l'air tiède et parfumé de tilleuls entre à flots et les « compositrices », les « correctrices » travaillent en entendant chanter les oiseaux qui affectionnent les vieux arbres du parc de Chateaubriand; elles les écoutent assurément, mais elles écoutent plus encore le cantique intérieur qu'elles se chantent à elles-mêmes ou plutôt qu'elles chantent à leur Bien-Aimé, toujours présent, toujours remplissant l'âme de ses servantes, de ses fiancées, de ses épouses. Il n'y a pas de « vague de cœur », de mélancolie, de malaise indéfini : Celui pour qui on travaille, à qui l'on offre chaque caractère pris dans la casse pour mettre au composteur, chaque tour de roue, chaque feuille étendue, ne trompe pas, ne donne pas moins qu'Il n'avait promis... Bien au contraire, le travail entrepris parfois sans élan, sans goût, se transforme vite et devient tout embaumé : au lieu de marcher vers la déception, le désenchantement,

l'on va vers la joie, l'amplitude du cœur et de l'esprit; de la sorte, les heures, les jours passent dans la paix.

Et maintenant le silence s'est fait dans la petite imprimerie des grands « livres blancs », le roulement de la presse a cessé, le va-et-vient des étendeuses s'est arrêté, on n'entend plus l'incessant martelage des stéréotypeuses ni le petit bruit mat, sec, régulier des caractères provenant de la décomposition et tombant dans les casses comme les premières grosses gouttes d'une pluie d'orage sur un sol longtemps durci.

La cloche a sonné l'office du soir, le silence et le vide se sont faits immédiatement, avec cette spontanéité d'obéissance qui laisse un tour de roue interrompu, un mot inachevé, et qu'une gracieuse légende, souvent redite dans les couvents, montre récompensée par un bel ange venant terminer excellemment, en traits d'or, le mot laissé inachevé par amour de la règle.....

Chaque chaise, chaque poinçon, chaque marteau, chaque forme, chaque objet est là exactement à sa place, c'est-à-dire à portée de la travailleuse aveugle qui, demain, sans hésitation, trouvera tout sous sa main pour continuer jusqu'au nouvel appel de la cloche. Suspendues aux fils de séchage, les grandes feuilles couvertes de points s'agitent au vent qui s'élève; leur substance amollie par l'eau, il y a quelques heures, s'est solidifiée, s'est incorporé les grandes pensées dont le

dépôt leur est confié et que, fidèlement, elles doivent transmettre au cerveau de l'aveugle par l'intermédiaire de ses doigts.

Anomalie vraiment étrange et admirable que ce même homme si faible, si impuissant à fixer ou seulement à prolonger quelques secondes l'instant de bonheur où il aime, où il est aimé, où il se croit heureux, et qui, pour conserver par le souvenir son impression intacte, est obligé de ne pas l'épuiser, de ne pas la prendre tout entière, chose admirablement étrange que ce même homme puisse ainsi fixer et transmettre à des années, à des siècles de distance une chose qui semble si fugitive, si insaisissable : une pensée!... Et alors, bien longtemps, bien longtemps, pour bien des âmes, cette pensée peut être fortifiante ou troublante; elle peut vivifier, enthousiasmer, ou désespérer... D'où, la grande responsabilité de l'écrivain... Demain, après avoir frissonné toute la nuit, ces feuilles séchées et toutes chargées de parfum intellectuel ou spirituel seront enlevées des fils, pliées, groupées par cahiers, puis cousues, reliées, elles viendront enfin, sous forme de gros volumes, prendre rang dans les casiers qui, du plancher au plafond, remplissent la pièce voisine où travaillaient tout à l'heure, où se reposent maintenant les poinçons et marteaux d'acier des stéréotypeuses.

Tous ces livres, soigneusement empaquetés dans de vieux journaux donnés à la Communauté (rien,

on le sait, ne se perd à Saint-Paul), attendent à l'abri de la poussière que le moment soit venu de partir pour les quatre coins de la France et du monde. Voici des colis préparés pour Toulouse, Nancy, Lyon, Lisbonne, Copenhague, Boston, Rio-Janeiro; chaque paquet porte une étiquette en Braille, car ce sont les aveugles qui ont l'entreprise de tout ce qui concerne la librairie, aussi bien que l'imprimerie. C'est à elles que la Supérieure ou l'Économe transmet les lettres (presque toujours écrites en Braille) demandant des livres; elles cherchent, réunissent ouvrages classiques, livres de piété, de récréation, musique de piano, d'orgue, de chant, ouvrages techniques. Elles pèsent les colis sur les balances qui servent également au magasin de brosserie; la main aussi bien que l'œil « voit » quel est le plateau qui l'emporte et, pas plus que le commerçant habitué à peser, la Sœur Marie-Xavier n'a besoin des yeux pour savoir si le poids qu'elle met dans la balance porte inscrit 10, 100 ou 1.000 grammes; la forme, la dimension du poids, sans parler de sa place dans le casier, suffisent parfaitement. Je le répète, tout est utilisé dans cette maison d'ordre et d'économie; encore un exemple : auprès de la balance se trouve un morceau de métal d'une forme bizarre et la Sœur me dit : « Nous l'avons trouvé parmi les outils de notre Père fondateur, nous nous en servons pour peser nos colis; nous savons que c'est 4.525 grammes et en ajoutant

475 grammes, cela fait le poids de 5 kilos qui manquait à notre série. »

Le papier avec lequel on enveloppe les colis est tiré de l'emballage des rames de papier soigneusement conservé ; de même pour la ficelle dont pas un brin ne se perd, on le sait. Le colis terminé, l'adresse est mise par une clairvoyante de l'économat qui remplit également la feuille d'expédition, et les « livres blancs » quittent ainsi la maison bénie où ils ont été confectionnés pour aller porter à des aveugles disséminés un peu partout la connaissance, l'amour, l'enthousiasme des choses de la science, de l'art et de Dieu...



C'est une grande, une incroyable puissance, celle que peut avoir, sur l'âme de l'aveugle, la pensée écrite, le *livre*... « Je crains l'homme d'un livre », a dit un ancien ; par là, il entendait l'homme qui ne lit pas beaucoup mais qui lit bien, qui lit avec attention, qui pénètre, imprègne son esprit de ce qu'il lit. Telle est précisément la situation de l'aveugle à l'égard des « livres blancs », il n'en a pas beaucoup à sa disposition (ces livres sont chers et encombrants), il lit plutôt lentement et relit volontiers. Il a moins de causes extérieures de distraction, il se nourrira plusieurs jours, peut-être plusieurs semaines de la pensée qui l'aura frappé, ému. Dans de telles conditions,

quelle n'est pas l'influence que peut exercer le livre sur l'esprit et le cœur du lecteur!... Il s'est trouvé des gens pour dire : « Les aveugles n'ont pas besoin de livres, en tant que livres littéraires, scientifiques, parce qu'on ne pourra jamais mettre à leur portée tout ce qui paraît et que leur bibliothèque restera forcément très limitée... Il est plus pratique que les aveugles aient recours à la complaisance ou aux services d'un lecteur clairvoyant. »

C'est là une étrange aberration qui dénote peu d'attention d'esprit et peu de connaissances spéciales; mais enfin, cette idée a été émise, je veux y répondre.

D'abord, il n'est pas exact qu'on ne puisse, grâce aux bibliothèques circulantes (1), arriver à mettre entre les mains des aveugles un bon nombre de livres; le jour peu éloigné où 10.000 ouvrages (environ 50.000 volumes) bien choisis,

(1) L'Association Valentin Haüy pour le Bien des aveugles entretient, à cet effet, la *Bibliothèque Braille* ouverte le mercredi de 2 heures à 5 heures, 9, rue Duroc, Paris; cette bibliothèque renferme plus de 40.000 volumes en points saillants, la plupart manuscrits, car les livres en Braille coûtent cher à imprimer (la matière d'un volume de 3 fr. 50 exige 12 volumes in-8° valant 3 fr. pièce, soit 36 fr.); on ne peut donc publier, à l'usage des aveugles, que les ouvrages de première nécessité, livres scolaires, livres religieux, mais non ceux qui sont simplement utiles ou agréables; leur prix serait hors de portée pour un grand nombre d'aveugles, les cas de cécité se produisant surtout dans la classe pauvre. C'est pourquoi beaucoup de femmes du monde ont appris l'écriture Braille afin de pouvoir transcrire à l'usage des aveugles des ouvrages utiles ou agréables; au moyen de bibliothèques roulantes, ces livres circulent dans toute la France.

seront à la disposition des aveugles français, il me semble que ce fonds ne sera pas à dédaigner; mais devrait-il être beaucoup plus restreint, se borner aux quelques dizaines de chefs-d'œuvre de l'antiquité et des temps modernes, ce serait déjà capital pour l'aveugle de pouvoir, par lui-même, les lire et relire à tout instant, selon son besoin, son attrait, sa fantaisie, si l'on veut.

Lacordaire disait du général Drouot :

> Un chef-d'œuvre était pour lui un être vivant avec lequel il conversait, un ami du soir qu'on admettait aux plus familiers épanchements. Penser en lisant un vrai livre, le prendre, le poser sur la table, s'enivrer de son parfum, en aspirer la substance, c'était pour lui, comme pour toutes les âmes initiées aux jouissances de cet ordre, une naïve et pure volupté. Le temps coule dans ces charmants entretiens de la pensée avec une pensée supérieure; les larmes viennent aux yeux, on remercie Dieu qui a été assez puissant et assez bon pour donner aux rapides effusions de l'esprit la durée de l'airain et la vie de la vérité.

Et ce qui est vrai pour les livres profanes, pour le contact de l'esprit avec la pensée de l'homme, combien cela ne l'est-il pas davantage encore pour les livres sacrés ou seulement pour les livres de piété, les meilleurs, bien entendu? L'*Imitation de Jésus-Christ*, l'*Introduction à la vie dévote*, les *Méditations sur l'Évangile*, la *Vie de sainte Thérèse* sont, après l'Écriture Sainte, des livres avec lesquels on aime à s'entretenir seul à seul. L'âme de l'aveugle, comme celle du clair-

voyant, est aidée, soutenue, dans ses entretiens avec Dieu, par la lecture personnelle bien autrement attentive, recueillie, intime que l'audition qui dégénère facilement en lecture passive.

Aux heures de recueillement ou de lassitude, d'enthousiasme ou de découragement, combien l'on est heureux de prendre le livre aimé, de retrouver la page ou la pensée qui exprime excellemment le sentiment qu'on éprouve, et de s'en nourrir, de s'en désaltérer, dans la solitude de son cœur... Puis il y a des aveugles chez qui la cécité a été accompagnée de la surdité; avec la nuit, le silence s'est fait pour eux : on ne leur parle qu'à l'aide d'un tube acoustique; pour quelques-uns même, toute communication auditive est impossible. Telle était la situation d'un saint religieux, le Père Joseph-Célestin, capucin du couvent de Chambéry, qui avait perdu la vue et l'ouïe aux missions des Seychelles. On lit dans ses lettres :

Depuis mon retour (de Lourdes), je n'ai cessé d'invoquer la Vierge Immaculée. L'année dernière, à l'anniversaire de mon pèlerinage, ne pouvant y retourner, je lui dis : « Ne m'accorderez-vous donc plus rien, je ne puis plus y tenir dans cette prison sans ouverture! » Le soir même, un de nos Pères du couvent de Paris me faisait parvenir une feuille d'alphabet Braille. Le supérieur du couvent me dit : « C'est bien difficile, voyez si cette méthode peut vous être utile. Je ferai venir un père du couvent de Thonon pour vous accompagner à Lausanne. » Je compris que c'était la grâce demandée le matin. Malgré mes cinquante ans et une mauvaise mémoire, je dévorai cet alphabet en quelques heures...

Comment pourrais-je exprimer le bonheur que j'éprouve de pouvoir lire et écrire en Braille. Ma vie est toute changée : j'ai des livres; chaque dimanche, la *Revue Braille* m'apporte une agréable distraction; j'échange déjà quelques correspondances; j'oublie mon malheur, je me sens revivre. Ce n'est plus cet affreux isolement, cette longue nuit décourageante, ce silence de mort voisin du tombeau, mais c'est la résurrection, le retour à la vie, à la lumière, à la liberté de l'intelligence, c'est la joie du captif qui voit tomber ses fers. Que Dieu soit béni de la faveur insigne qu'il vient de m'accorder et que ma reconnaissance s'unisse à celle de tous les aveugles pour le remercier d'avoir inspiré à Louis Braille une si utile méthode... Maintenant, avec mes livres, il me semble n'être plus aveugle, ce sont des amis que, jour et nuit, j'ai sous la main... Je vis dans le silence le plus complet, sans même percevoir la lumière du soleil, je ne le sens que par la chaleur de ses rayons. Ce serait une solitude affreuse si elle n'était adoucie par la pensée de Dieu et les distractions que me procure le Braille. Depuis que je travaille, ma vie n'est plus aussi sombre, et je finis par m'estimer très heureux.

Voilà donc les merveilles que les « livres blancs » peuvent faire.

Parmi les enthousiasmes qui, s'emparant du cœur, nous aident à franchir une étape de vie, en est-il de plus hauts que ceux procurés par un livre, par un auteur qu'on se prend à aimer, à consulter comme un ami?...

Tout alors change d'aspect, de signification : les peines, les difficultés, au moins pour le moment présent, apparaissent différentes. Sans doute, objectivement, elles restent les mêmes, mais leur valeur subjective se trouve sensiblement modifiée :

c'est déjà beaucoup lorsqu'il s'agit de les surmonter.

Il importe donc de procurer largement aux aveugles cette joie, ce réconfort intime. C'est une erreur de penser que les gens n'ont besoin pour vivre que de ce qui est matériellement nécessaire à leur subsistance, comme c'est une erreur de croire qu'on peut se désintéresser de ce nécessaire matériel lorsqu'on s'occupe des besoins de l'âme. Il est dangereux d'oublier que l'homme n'est pas un être simple, et que l'âme et le corps ont des actions et des réactions réciproques : on doit donc toujours pourvoir parallèlement aux besoins de la double nature de l'homme, si l'on veut qu'il y ait en lui équilibre, c'est-à-dire *paix*. C'est pourquoi, même pour des gens devant exercer une profession modeste, il faut se préoccuper de la formation des idées, car elles ont une grande influence sur la manière dont ces gens pourvoiront à leurs besoins matériels.

L'Association Valentin Haüy, qui fournit beaucoup de travail à l'imprimerie des Sœurs aveugles, est très pénétrée de ces principes : sachant de quel prix sera pour l'aveugle dont la vie est souvent difficile, solitaire, un élan d'enthousiasme intérieur, elle s'attache à mettre à sa portée, par le livre, par les périodiques, une large provision d'idées saines, fortes, généreuses. Voilà pourquoi l'Association Valentin Haüy, au risque de sembler quelque peu utopiste aux personnes à idées

étroites, publie des livres et des périodiques en relief, crée un peu partout des stations pour sa bibliothèque circulante qu'elle travaille énergiquement à rendre de plus en plus riche, efforts parallèles à ceux ayant pour but de donner aux aveugles un gagne-pain.

La Communauté de Saint-Paul est pour cette œuvre de charité un précieux auxiliaire. L'Association Valentin Haüy y a trouvé un personnel aussi intelligent que dévoué, qui s'est prêté avec zèle à cette œuvre, comprenant qu'elle est de premier ordre pour le bien des aveugles; de plus, son exécution fournit un travail relativement rémunérateur.

C'est ainsi que cette petite imprimerie des grands « livres blancs », où tout le monde agit dans l'obscurité, où dans les courtes journées d'hiver, lorsque la nuit vient bien avant que la cloche du soir ait fait le silence, le travail se poursuit activement sans aucun éclairage, c'est ainsi que cette modeste salle, alors complètement obscure, est un puissant générateur de lumière intérieure pour ceux qui doivent traverser la vie au seul reflet de l'immatérielle clarté... Donnons-la-leur abondante, afin que leur part puisse être bonne encore.



LIVRE III

LES RELIGIEUSES

CHAPITRE PREMIER

LA VOCATION RELIGIEUSE

Les gens superficiels ont d'ordinaire pour toutes choses des réponses aussi promptes qu'insuffisantes : aucune question, aucun problème psychologique n'existe pour eux et n'a le pouvoir d'arrêter leur esprit, de fixer leur conversation. S'il s'agit de vocation religieuse, ils disent : « Ce sont les disgrâces physiques, les bizarreries d'esprit, les peines de cœur, les déceptions de la vie qui peuplent les couvents. » Mais cette explication sommaire n'explique rien, car chaque jour il entre au couvent des personnes charmantes, physiquement et moralement, d'un esprit absolument sain et cela à un âge où elles ont à peine effleuré la vie ..

Pourquoi pense-t-on ainsi? N'est-ce point

parce que, tout à coup, grâce à je ne sais quel mirage, on n'aperçoit plus dans la vie ordinaire qu'agréments et douceurs; puis parce qu'on regarde (sans y avoir autrement réfléchi) les vœux de religion : virginité, obéissance, pauvreté, et la vie religieuse qui en résulte comme chose absolument contre nature, oubliant toutes les misères dont elle affranchit, oubliant surtout ou n'ayant jamais su, n'ayant jamais compris que le sacrifice a une magnifique compensation, parce qu'on se donne non pas seulement à une idée abstraite, à un être de raison, mais à un être vivant, à la personne même de Jésus-Christ aimée, servie comme Dieu et comme homme.

Certes, les vœux religieux, découlant des « conseils évangéliques » adressés seulement à *quelques-uns* et non des préceptes donnés à *tous*, ne sont point à la portée du grand nombre; mais ils ne sont pas, pour cela, « contre nature »; ils dépassent simplement la commune nature, ce qui, il me semble, n'est pas du tout la même chose (1).

(1) En semblable matière, il est essentiel de bien préciser dans quel sens on emploie tel ou tel mot. Si, par « nature », on entend seulement « instinct », alors, il est vrai que les vœux de religion y sont diamétralement opposés. Mais, si ce mot est pris dans un sens plus large, plus élevé, dans le sens de ce qui constitue l'homme tout entier, c'est-à-dire son âme aussi bien que son corps : « la nature humaine », alors, non, elle n'est pas méconnue, renversée, elle est idéalisée, surnaturalisée. N'avons-nous pas en nous comme plusieurs degrés, plusieurs couches de puissance? Dire qu'on agit « contre nature » lorsqu'on établit sa vie sur une couche supérieure, équivaudrait à dire qu'il est « contre nature » de soumettre les instincts matériels à la raison et que celui qui

En effet, si ces vœux renversaient, bouleversaient l'ordre établi, s'ils étaient diamétralement

veut qu'en tout et partout, ces instincts soient toujours gouvernés par celle-ci, est moins heureux que celui qui les suit sans contrôle. Peut-être préciserai-je davantage ma pensée en la résumant ainsi : rien de ce qui élève l'âme ne peut être « contre nature » pour l'homme, parce qu'il est dans la nature humaine de toujours tendre à s'élever davantage, et que le cri de l'enthousiasme : *Excelsior!* n'est pas, ne pourra jamais être un souhait « contre nature ». Je suis heureux de pouvoir citer à ce sujet un texte de saint Thomas commenté par le P. Roure : « Quand plusieurs « éléments (dit saint Thomas) entrent en composition d'un tout, « il arrivera qu'une chose convient à l'un d'eux, selon sa nature « *particulière,* et qu'une autre lui convient, selon la nature *du* « *tout.* Suivant cette considération, il est naturel à l'appétit con- « cupiscible de tendre à la délectation sensible, mais si l'on prend « ce même appétit comme appétit *humain*, il lui est naturel de « tendre à son objet sous la conduite de la *raison*. Ainsi le mou- « vement sans frein qui le porterait vers son objet ne lui est pas « naturel en tant qu'il est faculté *humaine*. Il faut dire plutôt « qu'à ce point de vue il est contre sa nature. »

« Que la sensibilité de l'homme aime les beaux sons et les belles couleurs, cela est bon et convenable puisque cela lui est naturel. Mais la sensibilité chez l'animal, qui est faculté maîtresse, dans l'homme, être raisonnable, doit rester sous l'empire de la raison. Par suite, tout mouvement de la sensibilité que la raison ne conduit pas, ne domine pas, est vraiment contraire à la nature humaine, est désordonné, déréglé, moralement mauvais. Nous sommes tenus de subordonner les facultés inférieures aux facultés supérieures . . . .

« Si le christianisme combat la nature, ce n'est pas pour la détruire, c'est pour la redresser, la ramener à *l'ordre*. Quoi qu'on ait dit, il n'est donc pas une doctrine contre nature ; c'est une doctrine de perfectionnement de notre nature. Pas plus que ne sont contre nature les doctrines morales qui prêchent le renoncement, l'abnégation ou simplement l'effort, et toutes contiennent de telles leçons. Seulement, par besoin de clarté et de franchise, la morale spiritualiste traditionnelle, qui a trouvé sa forme parfaite dans la morale chrétienne, place son fondement et sa règle non dans la nature humaine qu'il s'agit de régler, mais dans l'ordre des essences. Et la nature humaine sera parfaite qui sera pleinement conforme à cet ordre. » (Lucien Roure S. J., *Conceptions de la morale chez nos contemporains.*)

en contradiction avec le fond de la nature humaine, ils soumettraient l'être humain à une véritable torture morale que seul un miracle permanent pourrait rendre supportable. Or, je ne pense pas qu'il en soit ainsi. Le genre de vie qui en résulte dépasse assurément les communes inclinations humaines, mais n'est pas du tout en contradiction avec le vrai fond de l'être humain : certainement, il faut avoir « la vocation » pour s'y plaire, mais que peut-on faire vraiment bien dans la vie sans vocation spéciale?...

Il est donc nécessaire de s'arrêter un peu et d'étudier de près en quoi consiste la vocation religieuse et quels sont les sentiments qui la produisent (1).

(1) Peut-être faut-il que, dès ces premières lignes (bien qu'ensuite je le répète plusieurs fois), je dise que c'est incontestablement l'amour de Dieu et de la personne même de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ressenti avec une extrême intensité, qui est la cause « efficiente » de la vocation religieuse, le mobile, le soutien des trois vœux de religion. Certes, j'y reviendrai plusieurs fois, mais il peut être nécessaire, dès à présent, de le marquer très fortement, afin que nul ne puisse se méprendre sur mon sentiment en lisant les essais d'analyse qui vont suivre. Dans un temps où tout le monde est pressé, où l'on passe si vite sur les choses les plus importantes, certaines personnes sont tellement accoutumées à ranger la vocation religieuse parmi les bizarreries et les anomalies de l'esprit humain, et la vie dans le mariage comme si normale, si facile qu'elle n'exige aucune vocation pour s'y engager, qu'il est à craindre qu'en lisant inattentivement ce que je dis ici, on s'imagine, *bien à tort*, que j'estime la vocation religieuse chose toute simple, toute humaine, dépourvue de surnaturel. Non, il est manifeste que les trois vœux de religion imposent des sacrifices très sensibles, mais ce ne sont pas des sacrifices « contre nature », à proprement parler; ou, si l'on préfère, ce ne sont pas des



Il est assez fréquent, ce me semble, de rencontrer des jeunes filles qui, non par mysticisme, mais par répugnance, frayeur de l'inconnu, crainte des difficultés, désir d'indépendance, ne veulent pas se marier. Le célibat peut donc être pour certaines personnes la voie normale.

On cite la Genèse : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; faisons-lui une aide semblable à lui » ; et « l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme ; et ils seront deux dans une seule chair ».

Oui, Dieu destinait l'homme et la femme à vivre unis et cette vie en commun devait, comme toutes choses, dans la création, être facile quand tout suivait le rythme divin. Mais, depuis la chute, depuis les misères morales et physiques qui en sont résultées, depuis cette autre parole dite à la femme : « Je multiplierai tes fatigues ; c'est dans la douleur que tu mettras au monde des enfants ; tu seras sous la puissance de ton mari, et lui te

sacrifices déraisonnables, c'est tout ce que j'essaie de montrer.

D'ailleurs, je me permets de demander au lecteur qui aura bien voulu me suivre jusqu'ici de ne pas s'arrêter avant la fin du chapitre sur « la vie religieuse » qui, sur plusieurs points, complète celui-ci.

Et je me défends, enfin, d'avoir eu la prétention qui eût été bien téméraire de ma part, humble laïque, de faire, dans ces deux chapitres, un traité ascétique et théologique sur la matière.

dominera » ; l'union des sexes, la vie en commun n'entraînent-elles pas, surtout pour la femme, des épreuves, des sacrifices, faisant que le mariage n'est plus une chose toute simple, comme un développement naturel de la vie humaine n'exigeant pas de vocation (1)?

Mais, dira-t-on, vous oubliez l'amour, le bonheur de vivre avec quelqu'un qu'on aime? Oui, le désir d'avoir toujours près de soi quelqu'un qui se donne à vous et à qui on se donne, quelqu'un qui vous complète et qu'on complète, quelqu'un qui vous aide et qu'on aide est au fond de tout cœur humain.

... Depuis cinq jours que nous sommes ensemble, écrivait Ozanam, quel calme, quelle sérénité dans cette âme que vous connaissiez si inquiète et si ingénieuse à se faire souffrir !

Je me laisse être heureux. Je ne compte plus les moments ni les heures. Le cours du temps n'est plus pour moi. Que m'importe l'avenir? le bonheur dans le présent, c'est l'éternité... Je comprends le ciel. Aidez-moi à être bon et reconnaissant. Chaque jour, en me découvrant de nouveaux mérites dans celle que je possède, augmente ma dette envers la Providence. . . . .

Dans le mariage, il y a autre chose qu'un contrat; par-dessus tout, il y a un sacrifice, ou mieux, deux sacrifices : la femme sacrifie ce que Dieu lui a donné d'irréparable, ce qui fait la sollicitude de sa mère, sa première beauté, souvent

(1) Quelques catéchismes, bien qu'en petit nombre, au chapitre du mariage, recommandent de ne pas s'engager sans examiner si on a la vocation du mariage ou celle du célibat. Tels sont les catéchismes de Couturier, de Nantes, de Comminges, de Rodez.

sa santé, et ce pouvoir d'aimer que les femmes n'ont qu'une fois; l'homme, à son tour, sacrifie la liberté de sa jeunesse, ces années incomparables qui ne reviendront plus, ce pouvoir de se dévouer pour celle qu'il aime, qu'on ne trouve qu'au commencement de sa vie, et cet effort d'un premier amour pour lui faire un sort glorieux et doux. Voilà ce que l'homme ne peut faire qu'une fois, entre vingt et trente ans, un peu plus tôt, un peu plus tard, peut-être jamais!... Voilà pourquoi je dis que le mariage chrétien est un double sacrifice; ce sont deux coupes; dans l'une se trouvent la vertu, la pudeur, l'innocence; dans l'autre, un amour intact, le dévouement, la consécration immortelle de l'homme à celle qui est plus faible que lui, qu'hier il ne connaissait pas, et avec laquelle, aujourd'hui, il se trouve heureux de passer ses jours; et il faut que les coupes soient également pleines pour que l'union soit sainte et que le ciel la bénisse.

Mais l'amour ne précède pas toujours le mariage : combien d'unions sont préparées, préconisées, par « les gens sages », parce que toutes les convenances s'y trouvent, et dans lesquelles on escompte l'amour, persuadé qu'il viendra plus tard?... Confiance respectable comme toute espérance sincère; mais, enfin, si l'amour ne vient pas, que se passe-t-il?... Et que se passe-t-il encore lorsque l'amour que j'admets très vrai, très pur, que se passe-t-il, lorsque *lui* a passé?... Car, gens sages, gens prudents qui considérez l'état religieux comme une chose anormale, contre laquelle on ne saurait trop prendre de garanties, et le mariage comme le développement tout naturel de la vie, n'exigeant aucune vocation spéciale, puisqu'à votre avis, on est né pour se

marier comme pour grandir, vous admettez, je suppose bien, que l'amour fascinant passe? C'est un fait d'expérience que vous avez pu constater par vous-même, peut-être en vous-même?...

Après quelques jours, quelques mois, si l'on veut, où l'on se suffit pendant de longues, de chères heures, sans avoir besoin de rien entre soi et soi, un livre semble agréable, puis il devient nécessaire : « Il est si bon de lire ensemble! » c'est-à-dire de mettre la pensée d'autrui entre soi et soi. « Il est si doux de travailler l'un près de l'autre! » c'est-à-dire de s'occuper. Plus tard, la présence des enfants est nécessaire et, si on en est privé, on aime à avoir un ami de temps en temps, puis assez souvent, puis tous les jours... Et, enfin, n'importe qui, le visiteur le plus banal rend service pour rompre le tête-à-tête... N'est-ce pas un indice de satiété, de désenchantement? L'amour ardent, intense, qui dore, qui transforme, qui illumine tout et fait passer par-dessus tout, est-il encore là, pensez-vous?... C'est que notre esprit, notre cœur, hélas! sont semblables à ces modernes appartements d'aspect si trompeur : ils paraissent vastes, étendus, tant qu'on n'en a pas fait le tour, et qu'on est demeuré assis dans le salon; mais si, par malheur, on est admis à l'intimité, qu'on pousse quelques portes, qu'on pénètre un peu, alors le prestige s'évanouit, on s'aperçoit que les chambres sont étroites et peu nombreuses, que toutes les pièces se commandent

et que, de l'endroit où l'on était assis, se plaisant à imaginer dans l'inconnu de charmantes retraites, il a suffi d'ouvrir deux portes pour vous faire voir le fond... Alors, on connaît tout... Alors, la pensée ne peut plus se plaire à imaginer toutes sortes de richesses qui dépassaient le charme de ce qu'on connaissait. Pourtant nous sommes obsédés du désir de savoir, de *pénétrer* plus avant; il nous semble toujours que nous serons plus heureux lorsque nous aurons *tout dit* et qu'on nous aura *tout dit*, oubliant que le charme est précisément réfugié dans ce qui reste à dire. Notre grande maladie n'est-elle pas de toujours vouloir connaître ce que nous aimons et de ne plus pouvoir aimer autant ce que nous connaissons?... sans doute, parce que nous aimions surtout l'idéal conçu à l'occasion de l'objet réel. Cette antinomie constante dont nous souffrons tant ne cesse qu'à l'égard de Dieu; en effet, nous l'aimons de plus en plus à mesure que nous le connaissons de mieux en mieux : puisqu'Il est infini, puisqu'Il est parfait, il nous reste toujours à connaître, nous avons toujours à aimer.

Mais, pour nous, chétifs, si nous voulons que nos maisons conservent de l'attrait, n'en montrons pas, n'en cherchons pas à pénétrer toutes les arcanes. Si nous voulons que nos esprits et nos cœurs gardent charme et prestige, interdisons-nous de *tout dire* et de *faire tout dire*. Ou

bien alors ayons le courage de travailler sans cesse à nous élever, à nous agrandir toujours davantage, afin qu'en nous pénétrant davantage aussi, on puisse toujours découvrir quelque chose de nouveau...

Or, si le progrès, le perfectionnement intellectuel et moral (1) est la condition de la constance dans l'admiration et peut-être aussi dans l'affection, qu'on me dise donc ce que, dans beaucoup de mariages, peut bien durer l'amour?... Après un an ou deux, n'est-il pas passé?... Mais les épreuves résultant du mariage, de la vie commune, ont-elles passé aussi? Les divergences d'idées, de sentiments, de caractères ne subsistent-elles pas? L'appui, le conseil qu'on a espéré se donner pour la vie ne manquent-ils pas aux difficultés les plus critiques, les plus intimes, puisqu'elles naissent précisément de celui dont on se promettait conseil et appui? On est donc seule en présence du problème... Ah! si elles osaient, si elles pouvaient parler, combien

(1) « Et ici-bas, comment ne voit-on pas que l'amour, même en cette vie, aussi bien que la science, consiste à voir dans une créature, non sa beauté réelle, mais sa beauté possible, sa ressemblance possible à Dieu? La poésie de l'amour sait voir, à travers une figure et une âme, l'idée de Dieu à laquelle tout cela doit répondre; et l'amour n'est aveugle, la créature ne trompe l'amour que parce qu'elle ne parvient pas à ce degré de ressemblance à Dieu, qui était le degré de gloire auquel Dieu l'appelait. Quant aux très nobles créatures qui marchent vers leur terme en Dieu, l'amour qu'une âme leur donne n'est plus aveugle : Il est seul clairvoyant ». GRATRY, *De la Connaissance de l'âme*, t. Ier.

de femmes, au bout de dix ans, de quinze ans de mariage, n'avoueraient-elles pas qu'elles tiennent bien plus à leurs enfants qu'à leur mari qui n'est pour elles, dans l'intimité sinon en public, qu'une cause de chagrins, ou au moins de préoccupations et de difficultés. Les enfants peuvent être un élément d'union, mais aussi de discorde, et dans tous les cas, forcément, une cause de soucis, d'inquiétudes, trop souvent, de douloureux chagrins. A cela, on répond qu'il ne faut pas se marier dans un but égoïste, qu'il faut penser à la famille, à la société, à l'accomplissement de la grande loi de l'humanité : « Croissez et multipliez-vous », qu'on n'élève pas des enfants pour soi, mais pour eux; enfin qu'il ne faut pas chercher dans le mariage le *bonheur jouissance* mais bien le *bonheur vertu* et que, même avec toutes les déceptions si fréquentes, beaucoup de personnes mariées sont cependant là où les voulait la destinée providentielle, car elles étaient appelées à la vie d'épreuves, au bonheur par le sacrifice. J'y souscris volontiers, mais alors reconnaissez que le mariage demande, surtout à la femme, beaucoup d'abnégation, par conséquent, une vocation spéciale, l'appel de Dieu.

Mgr Bougaud a montré avec chaleur et émotion l'impuissance de l'amour humain à constituer fortement la famille et la nécessité de la religion pour y parvenir :

La famille naissant du cœur, il semble que rien ne devait être plus simple que de créer la famille. Et cependant, si vous interrogez l'histoire, ou que vous consultiez l'expérience, vous verrez qu'il n'en est rien. En une chose qui paraissait si simple, si facile et si douce, le cœur a été impuissant. Il a fait des essais admirables, il a eu des élans, des éclairs sublimes; il n'a pas réussi. Il a pu aimer un instant; ce qu'il n'a pas pu, c'est d'aimer longtemps, d'aimer toujours, d'aimer dans la solitude divine de l'unité. Il a su dire : Je vous aime; il n'a presque jamais su dire : *Vous seul et pour jamais!*

Rien peut-être n'a jeté sur la vie de l'homme une ombre plus amère. Toutes nos grandes larmes viennent de là. Aussi l'homme a refusé longtemps de croire à une telle impuissance. Il s'est débattu contre cette pensée. Mais enfin il a bien fallu se rendre à l'évidence. . . . .

Et c'est là une des raisons pour lesquelles l'amour est rare sur la terre. C'est sa sublimité même qui fait son impuissance. Car quelle créature, si merveilleusement douée que vous la supposiez, sera capable d'entretenir la flamme d'une telle ardeur? . . . .

Voilà le vrai problème du mariage. Vous vous imaginez peut-être que le plus difficile c'est de contenir le flux hardi de l'amour; non : c'est d'empêcher son reflux. Oh! sans doute, il est bien nécessaire de contenir l'amour, de lui fixer d'infranchissables limites, de le rendre chaste et pur, tout ce qui le rend plus pur le rendant nécessairement plus durable, plus profond et plus délicieux. Et c'est en quoi d'abord, sans Dieu, vous serez radicalement impuissants. Mais ce qui est mille fois plus difficile, c'est de soutenir sa marche grandissante, de lui faire une flamme qui se renouvelle toujours. . . . .

La Religion amène le jeune homme au pied de l'autel; elle y amène la jeune fille; elle la fait s'agenouiller et dire : « Mon Dieu, je suis jeune, je suis aimée; mais je reconnais mes misères, et que je ne suis qu'une fleur fragile, incapable

d'être aimée seule à seul et pour toujours. O mon Dieu, ouvrez nos âmes à l'éternel amour, en ouvrant nos yeux à l'éternelle beauté. »

Alors le bandeau se déchire, et par delà cet éclat des traits qui passe si vite, l'œil charmé aperçoit la beauté véritable : une âme créée de Dieu, rachetée par Jésus-Christ, posée un instant sur la terre et portant déjà au sanctuaire intérieur le grand Dieu qui l'a faite pour lui. Qui dira ce qu'un tel regard donne à de jeunes cœurs d'inépuisable aliment? qui dira combien il en a protégé contre ces vulgaires écueils où l'amour expire en se disant éternel? L'âge peut venir, les traits s'altérer, le visage perdre son éclat; mais non pas l'âme qui grandit chaque jour, dont la beauté semble briller plus vive à mesure qu'elle approche de l'éternité (1).

Oui, pour celui qui réfléchit, cherchant à juger les choses en elles-mêmes, et non à travers les mots dont on a coutume de les couvrir, le mariage ne peut être abordé sans une vocation sérieusement étudiée et mûrie; l'amour ressenti, encore moins espéré, n'en tient pas lieu, *n'en est pas l'infaillible signe :* il passe, les souffrances physiques ou morales restent.

Il y a donc plus d'incertitudes, d'inquiétudes à avoir à la veille d'un mariage qu'à la veille d'une profession religieuse. Rien n'est plus mélancolique, pour celui qui pense un peu que de considérer une jeune fille au moment où elle va se livrer à l'inconnu. En présence de cette fiancée, reine d'aujourd'hui, peut-être victime

(1) Bougaud, *Le Christianisme et les temps présents,* t. I.

de demain, comment ne pas se souvenir que les fleurs si belles, si parfumées, il y a deux mois, sont bien vite tombées, que la jolie petite ammophile meurt en donnant le jour. Alors, il vient des doutes sur la qualité, la durée du bonheur qu'avec tant d'assurance, on a promis à cette pauvre enfant..... Il faut qu'elle se donne tout entière, avec sa jeunesse, sa beauté, son cœur, son enthousiasme; on exige qu'elle soit pure et aimante, prête à tout sacrifier à son devoir, et c'est justice, mais que lui offre-t-on en échange?... des bijoux, des toilettes pour lesquels sa dot a peut-être déjà été escomptée, quelques compliments dont il ne restera rien demain, un semblant d'indépendance, un mari qu'on connaît imparfaitement, peut-être une longue suite de souffrances physiques, de souffrances morales que vous, sceptiques, qui dites l'état religieux « contre nature » et le mariage voie facile et toute naturelle, n'auriez pas le courage de supporter...

Vous qui avez pleuré votre fille comme étant morte et ensevelie, le jour où elle a épousé Jésus-Christ et refusé cet homme que vous aviez choisi, savez-vous les secrètes pensées de la femme qui a épousé ce même homme? Laissez-moi vous les dire : elles m'ont été racontées souvent. Les voici : « Si la jeune fille qui est près de sa mère savait ce que je sais, et connaissait ce que peuvent recéler ces âmes, il n'y aurait pas dans le monde assez de couvents pour nous y réfugier contre la possibilité de rencontrer de pareils désespoirs. » Oui, nous le savons tous, ainsi parlent et pensent

aujourd'hui, par centaines, des âmes désespérées, attirées dans l'irréparable souffrance par le nom ravissant de l'amour, et par le nom sacré de la famille (1).

Et sans arriver à de telles extrémités, combien de femmes, à cause du caractère, de la nature d'esprit, d'idées de leur mari, ne peuvent avoir avec lui aucune véritable intimité d'âme. Seuls, les corps sont unis et ce n'est que pour les questions matérielles qu'elles peuvent trouver en lui conseil et appui. Pour ce qui est du cœur, elles sont seules..... et, cependant, au début, il pouvait y avoir ce qu'on est convenu d'appeler l'amour fascinant.

Certes, il ne faut rien abaisser, ni mépriser de ce que Dieu a donné à l'homme! L'amour vrai est donc un sentiment respectable et béni, mais il n'est, pour la plupart, qu'un passage, qu'un épisode dans la vie; et en présence de ceux qui veulent en faire le point d'appui, le *tout* de la vie, n'était-il pas utile de montrer, en creusant un peu, comment il passe, combien il est dangereux de s'appuyer uniquement sur lui, puisque, arrivés à la vieillesse, les époux les plus unis n'ont guère plus de leur amour que le souvenir mélancolique? Assurément, ils s'aiment encore, seulement c'est autre chose..... ce n'est plus l'amour qui transformait tout, voilant les défauts du caractère, les travers, les lacunes de l'esprit; maintenant

(1) Gratry, *Henry Perreyve.*

on voit tout cela, on en souffre; on le supporte, volontiers même, c'est possible, mais parce qu'on sait qu'il faut se faire de mutuelles concessions, parce que c'est le devoir, en un mot, parce qu'on a « la vocation » du mariage.

Ce qui est plutôt contre nature, c'est la vie solitaire; la femme, surtout, a besoin de se sentir entourée, appuyée. Elle redoute d'être seule en présence des difficultés quotidiennes : sauf exception, on s'use, on s'épuise dans l'isolement, ou bien, il faut ne plus prendre part à la vie active et demeurer dans la contemplation. Au couvent, on ne peut plus avoir la terreur de vieillir et de mourir seule dont le mariage ne garantit pas toujours.

Pour qu'une vie soit heureuse, il faut nécessairement qu'elle soit féconde. L'être humain ne saurait trouver le bonheur dans la solitude de l'égoïsme ; l'homme ne reçoit rien qui soit pour lui seul et qu'il puisse légitimement garder pour lui seul : il doit communiquer, transmettre tout ce qu'il a reçu, car c'est un dépôt, non une propriété. Pour accomplir sa destinée, pour se sentir heureux, il faut qu'il donne la vie à quelque chose qui, procédant de lui, le continue, le prolonge...

Mais si la création d'une famille naturelle est la forme primitive et ordinaire de transmission de notre personnalité, de notre vie, cependant, ce n'est pas la seule. C'est une vue superficielle des

choses qui empêche d'apercevoir que la virginité peut, elle aussi, être féconde : fécondité par les exemples donnés, par la formation des esprits et des cœurs, par le don de soi, le dévouement complet aux enfants, aux pauvres, à tant de malheureuses créatures privées d'appuis naturels. Ce dévouement a, pour ainsi dire, le pouvoir d'engendrer, de transmettre ce qu'il y a de meilleur dans la vie, de prolonger notre personnalité. Enfin, n'y a-t-il pas la fécondité par la prière?... Rien, en effet, n'est plus fécond, n'est plus actif que la prière, et n'a-t-on pas tort dans le langage ordinaire d'opposer constamment la contemplation à l'action? La contemplation ou prière n'a-t-elle pas en quelque manière action sur Dieu lui-même, c'est-à-dire sur l'activité par essence? Seulement, lourds et grossiers, nous sommes le plus souvent inattentifs à toutes ces choses.



La promesse d'obéissance, qu'a-t-elle donc de si extraordinaire? Ne sent-on pas partout qu'on est entre les mains d'autres que soi et de plus forts que soi? La mort, la maladie ne gouvernent-elles pas la vie et ne sont-elles pas supérieures à notre volonté? N'est-il pas banal de rappeler que le bonheur n'est nullement dans l'indépendance, dans le caprice? Vivre à sa fantaisie n'est pas du tout une condition pour vivre heureux. La

part de bonheur qu'il peut y avoir dans la vie se trouve dans le don de soi, de son intelligence, de sa volonté à quelque chose, personne ou idée, qu'on aime plus que soi et qui domine, commande la volonté.

L'artiste, le savant, l'homme d'action, je parle de celui qui veut avoir une vie complète, une vie pleine, qui veut arriver à un résultat, à réaliser une idée, n'est point libre, certes... Il est sans cesse obligé d'agir, non d'après sa fantaisie du moment, mais d'après la nécessité de poursuivre le but, l'idée choisie librement, au principe, et devenue ensuite impérieusement tyrannique. Et, pour ne parler que de la mère de famille, celle qui veut remplir totalement sa mission, s'imagine-t-on qu'entre son mari et ses enfants, elle ait souvent la possibilité d'agir à sa guise?... Elle n'a pas une règle écrite, mais elle n'en est pas moins obligée de faire la volonté des autres, non la sienne, de conformer sa vie aux circonstances; et pour ne pas suivre un horaire toujours le même, tracé longtemps d'avance, l'emploi de son temps, si elle tient à accomplir son devoir, n'en est pas mieux à sa discrétion.

D'ailleurs, est-ce que « choisir » plaît tant que cela à l'esprit humain (1)? Beaucoup de gens

(1) En sondant à fond certains sentiments, certaines inclinations il ne serait pas difficile de montrer qu'en dernière analyse e sous des apparences contraires, l'homme redoute la libert Se souvient-on de l'émouvante apostrophe que Dostoïevsky m dans la bouche du grand Inquisiteur allant parler au Christ q

recherchent surtout les professions, les carrières où le travail est délimité nettement, où il n'y a pas trop d'initiative, de risques, de responsabilité ; dans les travaux intellectuels, on adopte telle spécialité pour mieux approfondir, c'est possible, mais aussi pour n'avoir point l'effort de « choisir ».

Le grand problème, pour l'âme quelque peu délicate, c'est de déterminer soi-même la limite de son devoir et de ses forces : où était mon *vrai* devoir? Ai-je fait *tout* ce que je pouvais et devais faire? Suis-je allé jusqu'au bout de moi-même? Voilà les questions obsédantes dont on est délivré par le vœu d'obéissance. Ce vœu n'est donc pas si anormal, si contraire à la nature que quelques-uns se l'imaginent; sans parler des intellectuels qui prétendent avoir sondé toute la vie, avoir partout trouvé le vide, être dégoûté de tout, ne plus avoir la force de vouloir quoi que ce soit, tout esprit sain et non prévenu sait bien que si l'homme a son libre arbitre, il est, d'autre part, enchaîné par les circonstances, par sa conscience, par le devoir qui se présente à lui, quelque habit qu'il porte, et le contraint. Le bonheur

a reparu et que l'Inquisition a fait saisir et enfermer dans les prisons de Séville : « Tu veux aller par le monde et tu y vas les mains nues, colportant parmi les hommes une promesse que leur simplicité et leur infirmité originelles ne comprennent pas, une effrayante promesse de liberté, car rien n'a jamais été plus intolérable à l'homme que la liberté! » DOSTOÏEVSKY, *Les Frères Karamazow.*

n'est pas dans l'absence de maître, on est toujours serviteur de quelqu'un ou de quelque chose ; mais avoir pu le choisir librement, en connaissance de cause, ne pas s'être trompé, aimer son maître : voilà le bonheur.

Personne mieux que la religieuse n'est garanti de l'erreur et de la lassitude. Dieu ne trompe pas, ne lasse pas, ne change pas, et c'est à Lui qu'elle s'est donnée. Elle a pu étudier expérimentalement sa vocation et se retirer si les intermédiaires entre la volonté de Dieu et elle (les supérieurs) lui semblaient trop incompatibles avec sa nature, son caractère. La femme mariée : non. Elle a dû se décider d'après des apparences, des probabilités, et lorsqu'elle est arrivée à connaître son « maître », il lui est impossible de revenir en arrière. Elle peut, à la vérité, voir Dieu au-dessus du maître de la terre et s'attacher à le servir en servant celui-ci, mais il lui faut alors une profonde piété.

On s'étonne que tant de confesseurs aient une grande influence sur leurs pénitentes, c'est cependant bien naturel : étant donnée la manière dont les mariages se font, il n'est pas surprenant que beaucoup de malheureuses jeunes femmes se réveillent bientôt de leur rêve, en s'apercevant qu'elles se sont trompées plus ou moins, et que leur mari ne répond pas à ce qu'elles imaginaient, à ce qu'elles attendaient. Elles sentent un malaise, un vide, quelquefois une pro-

fonde tristesse d'âme; presque une désespérance. C'est alors qu'au confessionnal, dans le calme pacifiant de l'église, elles rencontrent un prêtre choisi à bon escient, qui de la part de Jésus-Christ leur dit : « Courage, patience », leur montrant au-dessus de tout ce qui passe le vrai Maître à servir, le Maître par excellence qui, Lui, ne trompe pas, ne lasse pas, qu'on retrouve toujours, qu'on peut toujours servir à travers les hommes, à qui l'on peut toujours rapporter son obéissance.



Reste la pauvreté qui comprend deux choses : renoncement à toute propriété personnelle, renoncement à tout bien-être, à toute satisfaction qui n'est pas autorisée par la règle; et, là où le choix demeure libre, dans les petites choses comme dans les grandes, préférer toujours le moins au plus.

Eh bien, ici encore, il y a un idéal élevé, très élevé même, poursuivi; mais il n'y a nullement engagement « contre nature ». En effet, qui donc ayant l'esprit quelque peu philosophique estime la *possession* des choses comme étant nécessaire au bonheur? User des choses ne suffit-il pas au sage? Or si le sage est un être rare, ce n'est pas, ce me semble, un être « contre nature »...

Ce qui importe à la paix de l'esprit et du cœur, c'est la certitude du pain quotidien et de ce qui

est strictement nécessaire à la vie; mais cette certitude suffit, qu'elle soit basée, d'ailleurs, sur une propriété commune ou seulement sur une confiance irréductible dans ces paroles : « Pour vous, votre Père connaît tous vos besoins. Cherchez donc avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et toutes choses vous seront données par surcroît (1). »

Oh! oui, lorsqu'une idée, un grand amour s'est emparé du cœur et de l'esprit, ou de l'esprit et du cœur, il importe bien peu au bonheur — j'entends au bonheur intime, profond, essentiel, je ne parle pas des petites satisfactions de surface — de manger ceci ou cela, de porter des vêtements de telle ou telle forme, de telle ou telle étoffe, de telle ou telle couleur, de coucher sur une paillasse ou sur un matelas, de ne pas même avoir à soi la fourchette avec laquelle on mange, le chapelet avec lequel on prie. Et qu'on ne m'objecte pas que je raisonne ici comme ailleurs en philosophe, c'est-à-dire en théoricien, en utopiste, ou en aveugle, c'est-à-dire en être incomplet qui ne peut apprécier que la moitié des biens de la vie, et que je ne raisonne pas en homme normal ni surtout en *femme* pour qui toutes ces choses ont une extrême saveur, un très grand prix dans la vie...

De grâce, entendons-nous : je ne viens pas

(1) *Saint Mathieu*, ch. VI.

dire que les satisfactions de bien-être, de confortable en tous genres, ne sont rien; non, sans y être plus sensible qu'un autre, je ne suis ni assez philosophe, ni assez anesthésié par la cécité pour ne pas y être, hélas! aussi sensible que beaucoup d'autres; mais je prétends seulement que ces satisfactions ne tiennent pas essentiellement au fond de la personne humaine, qu'elles ne sont pas radicalement nécessaires au bonheur, que chaque fois qu'on a le courage de les sacrifier à un mobile supérieur, on ne s'en trouve pas plus malheureux, au contraire..... Cela est si vrai qu'on voit sans cesse des savants, des inventeurs peu fortunés qui, possédés par une idée, et indépendamment des motifs religieux, renoncent à tout bien-être matériel pour pouvoir poursuivre leur rêve : vérité ou chimère.....

Et si ce rêve est une vérité, s'ils l'atteignent ou si seulement ils sentent qu'ils s'en rapprochent, ils sont heureux, en dépit de tout ce qu'ils lui ont sacrifié. — Mais, répliquera-t-on, vous parlez toujours en homme; vos savants, vos chercheurs sont des hommes; pour la femme jeune, jolie, un certain degré de toilette, de recherche est un besoin qui tient au fond même de sa nature féminine; il est contre nature d'y renoncer, d'être condamné à passer ses belles années de jeunesse sous un costume lourd et chaud qui, de la tête aux pieds, est laid, ingrat, nivelant.....

Assurément, il y a sacrifice et, pour certaines

femmes, grand sacrifice; loin de moi l'idée d'en méconnaître le mérite! Mais sans parler de l'Être des êtres à qui elles offrent ce sacrifice et qui peut bien donner le courage de faire des choses réellement « contre nature » — les martyrs l'ont prouvé et le prouvent sans cesse — je réponds encore ici qu'il ne faut pas abuser des mots et que ce renoncement coûteux, difficile, héroïque même, si l'on veut, n'est pas essentiel, n'est pas « contre nature », n'entame pas l'essence même de la personne humaine et qu'on peut être heureux sous n'importe quel costume.

Il ne faut pas se hâter de dire « choses contre nature » ou, ce qui revient au même, il ne faut pas appliquer cette expression à des choses qui peuvent bien contrarier des inclinations de la nature humaine, mais sans pour cela renverser cette nature humaine. La pauvreté volontaire — pauvreté d'esprit, pauvreté matérielle — est de ce nombre.

Sans parler des rêveurs de sociétés idéales où l'individu ne possède rien en propre, cela afin d'arriver à une égale répartition des biens, répartition possible seulement dans les communautés religieuses, les moralistes n'enseignent-ils pas que, pour être heureux, il faut savoir se contenter de très peu et limiter ses désirs? Notre expérience personnelle ne nous a-t-elle pas montré cent fois le contentement, la joie, le bonheur à l'antipode de ce qui est procuré par la richesse?

Elle est légère la dose de bien-être matériel vraiment nécessaire au bonheur. Ce n'est pas la recherche et même simplement le confortable des véhicules et des haltes qui assurent la joie du voyage ; ce ne sont pas les trains formés de « wagons de luxe » qu'on nomme « trains de plaisir »..... Non, ce qui fait la joie du voyage quel qu'il soit — voyage de la vie ou voyages dans la vie — ce sont les dispositions, les idées, le viatique intérieur dont on a eu soin de se munir, qu'on emporte partout avec soi et qui métamorphosent ou font vite oublier l'incommodité du véhicule, les cailloux de la route, la médiocrité de l'hôtellerie.

En vérité, je n'arrive pas à comprendre comment des gens qui ont nourri leur esprit d'une littérature où, à l'aide d'analyses psychologiques aussi douloureuses que raffinées, on leur a expérimentalement démontré la navrante brièveté de l'amour, le dégoût qui accompagne la possession des choses poursuivies avec le plus d'âpreté, la radicale impuissance de l'argent à donner le bonheur intérieur, je ne peux comprendre, dis-je, comment ces gens-là qualifient les vœux religieux d'antinaturels, de déraisonnables !



Mais, objectera-t-on, à vingt ans, il n'est pas possible d'avoir sur les choses de la vie de sem-

blables jugements : à vingt ans, on est à l'âge de l'amour, et l'amour illumine, transforme tout, son pouvoir est fascinant, universel!.. Oui, le pouvoir de l'amour est immense, c'est incontesté; mais, sans parler du motif surnaturel (1) qui peut rendre inefficace, neutraliser ce pouvoir, tout le monde ressent-il l'amour, voilà une question?... L'amour ressenti est-il toujours fascinant? Ce n'est pas démontré.

La tendance pessimiste, bien que moins fréquente, est aussi naturelle que la tendance optimiste, et d'ailleurs ne peut-on pas arriver par deux chemins à la clairvoyance sur la valeur des prétendus bonheurs de la vie? Il y a l'usage des choses qui, par expérience, montre que *vivre* n'est pas un but suffisant à donner à la vie, puisqu'en elle ne se trouve pas la satisfaction de nos désirs : c'est l'analyse, la déduction. Puis il y a l'enthousiasme pour les grandes belles choses, pour le service de Dieu, qui porte l'âme d'un seul coup à de hautes régions et lui fait considérer comme pré-

(1) « J'ai souvent entendu dire, écrivait le Père Chocarne, qu'on se fait prêtre ou religieux trop jeune, qu'on s'engage pour la vie sans connaître ni soi, ni le monde, et que le jour où se fait cette terrible révélation, il est trop tard. Je ne partage pas du tout cette manière de voir; je crois que si, fort heureusement, le jeune homme ne connaît pas le monde, il connaît Dieu : ce qui suffit. L'amour de Dieu l'emportera toujours dans son cœur sur l'amour du monde, s'il est fidèle; et je ne vois pas pourquoi, si l'homme choisit sa compagne dans sa fleur, Dieu n'aurait le droit de choisir ses épouses que parmi les âmes blasées, ennuyées ou flétries. »

caires et mesquins les prétendus bonheurs de la vie. L'âme est devenue exigeante au contact de l'infini... En parlant de ces âmes qu'il avait vues de si près, Montalembert disait avec sa grande éloquence :

Et comme elles ont la force, elles ont aussi la lumière, la prudence, la vraie perspicacité. Elles ont compris la vie avant de l'avoir goûtée. Qui donc leur en a enseigné les douloureux secrets? A elles si pures et si passionnées, à elles dans l'âge où le cœur commence à être dévoré par la soif insatiable des sympathies et des tendresses humaines, qui donc leur a appris que cette soif ne sera jamais assouvie en ce monde? Qui leur a révélé l'ignominieuse fragilité des affections d'ici-bas, des plus nobles et des plus douces, des plus tendres comme des plus enracinées, de celles-là même qui se croyaient immortelles et qui tenaient le plus de place dans les cœurs où elles ont misérablement péri? Ce ne peut être qu'un instinct divinement libérateur, qui les en affranchit en nous les dérobant. Les voilà délivrées des cruels étonnements de l'âme qui rencontre le mécompte, la trahison, le mépris dans le chemin de l'amour, et quelquefois, après tant d'efforts et tant d'illusions, le silence de la mort dans la plénitude de la vie. Elles ont deviné l'ennemi, elles l'ont tourné, déjoué, vaincu; elles lui ont échappé pour toujours : *Anima nostra sicut passer erepta est de laqueo venantium laqueus, contritus est et nos liberatæ sumus.*

Elles vont donc porter à Dieu, dans sa première fraîcheur, tout leur cœur, tous les trésors du profond amour, du complet abandon qu'elles refusent à l'homme. Elles vont tout ensevelir et tout consumer dans le secret du dépouillement volontaire, des immolations cachées. Cela fait, elles nous affirment qu'elles ont trouvé la paix et la joie, et dans le sacrifice d'elles-mêmes la perfection de l'amour. Elles ont gardé leur cœur pour Celui qui ne change pas et

ne trompe jamais. Et à son service elles rencontrent des consolations qui valent tout le prix dont on les paye, des joies qui ne sont pas sans nuages parce qu'alors elles seraient sans mérite, mais dont la saveur et le parfum durent jusqu'à la tombe (1).

Oui, l'amour de l'idéal et, d'autre part, un certain degré d'esprit critique qui ne s'excluent pas toujours peuvent conduire au couvent.

Après avoir espéré réaliser cet idéal dans sa propre vie, on s'aperçoit bientôt qu'au lieu d'être aidé à se perfectionner, à s'affiner, on est attardé, entravé par choses et gens, qu'il faut vivre au milieu d'un entourage vulgaire ou superficiel. Au couvent, la jeune fille espère trouver des âmes choisies, plus vibrantes, comprenant mieux les sentiments qu'elle éprouve, ressentant les aspirations qu'elle ressent; elle espère être aidée dans la recherche de la perfection, de l'intimité, de l'amour de Dieu. Quand l'esprit et le cœur, c'est-à-dire l'âme tout entière, sont constamment occupés d'une chose, on aspire à en parler, mais une sorte de pudeur empêche de s'en entretenir avec des indifférents, avec des personnes qui ne vivent pas dans la même atmosphère d'âme; à part son confesseur et peut-être une amie, la jeune fille éprise d'idéal, envahie de méfiance, de dégoût pour les choses banales, passagères, désireuse d'avancer vers Dieu, se sent isolée; elle espère trouver au

(1) Montalembert, *Les Moines d'Occident*, t. V.

couvent le contact dont elle manque dans le monde où elle est comme étrangère.

Chez plusieurs, il y a aussi, je l'ai déjà dit, la pensée d'échapper aux responsabilités, aux décisions, *au choix* dans la vie ; un peu par expérience ou par intuition, elles comprennent que n'avoir qu'à obéir est une grande simplification, un considérable repos d'esprit.

Les choses qui appartiennent tout à fait à l'intime de l'âme : bonheur, sacrifice, sont essentiellement subjectives ; l'intensité de la jouissance ou du renoncement dépend bien moins de la valeur de l'objet en lui-même que de l'impression que cet objet fait sur nous. Je crois qu'il en est de même, comme cause de détermination, de l'impression produite par les événements de la vie : l'influence qu'ils exercent sur nous est très subjective. On a peu d'indépendance d'esprit, d'appréciation à l'égard d'événements dont on subit la poussée..... Il semble toujours — cette impression doit être encore bien plus intense chez la femme, chez la jeune fille — que notre vie va prendre la direction que celle de telle personne connue a prise, en pareille circonstance, que tel événement aura sur notre vie la même influence qu'il a eue sur celle des gens que nous connaissons. Alors on redoute ou l'on souhaite avec passion des choses qui, en elles-mêmes, ne semblent pas capitales ; pour les acquérir ou y échapper, on serait prêt à tout.

Bien des jeunes filles ont pu surprendre, devi-

ner chez une amie, une sœur aînée, qui sait? peut-être chez leur mère, des indices de lassitude, de regret. Après avoir rêvé d'amour éternel, plus d'une a vu son père rude, brutal même; elle a surpris sa mère pleurant après des discussions avec lui et la pauvre enfant a pu se dire : « Mon Dieu! ne s'aiment-ils donc plus! » Elle a vu sa sœur aînée ou une amie de cœur, après quelques mois de mariage, ne plus chercher l'isolement, le tête-à-tête avec son mari, revenir à ses amies, à ses livres, à ses fleurs, avec moins de liberté, mais autant de tendresse et plus de mélancolie qu'autrefois, et elle s'est dit : « C'est donc déjà fini!... » Cela lui a donné l'éveil. Elle a observé... Elle a vu ce veuf, cette veuve, après quelque temps de grand chagrin, après avoir déclaré « leur vie brisée », oublier, se remarier et parler de leur bonheur; alors elle s'est dit avec tristesse : « L'amour n'est donc pas ce que je pensais, l'amour n'est donc rien... » car, à vingt ans, l'esprit et le cœur sont absolus et ce qui ne dure pas toujours semble « n'être rien ». Alors, elle a repris dans sa bibliothèque de piété un petit livre élégamment relié qu'on lui avait donné à sa première Communion, et là, entourée de fleurs et de choses riantes, seule dans sa chambre de jeune fille, à la porte de laquelle bonne garde est faite, où l'on n'a laissé entrer ni Schopenhauer, ni Maupassant, ni même Job ou l'Ecclésiaste, elle a lu et médité :

Vous n'avez point ici de demeure stable : en quelque lieu que vous soyez, vous êtes étrangers et voyageurs; et vous n'aurez jamais de repos que vous ne soyez unis intimement à Jésus-Christ.

Que cherchez-vous autour de vous? Ce n'est pas ici le lieu de votre repos. . . . .

Tout passe, et vous passez avec tout le reste.

Prenez garde de vous attacher à quoi que ce soit, de peur d'en devenir l'esclave, et de vous perdre. . . . .

Souvent l'homme poursuit avec ardeur une chose qu'il désire; l'a-t-il obtenue, il commence à s'en dégoûter, parce qu'il n'y a rien de durable dans ses affections, et qu'elles l'entraînent incessamment d'un objet à un autre. . . . . .

Parce qu'on est sorti dans la joie, souvent on revient dans la tristesse; et la veille joyeuse du soir attriste le matin.

Ainsi toute joie des sens s'insinue avec douceur; mais à la fin elle blesse et tue. . . . .

Où que vous alliez, que verrez-vous qui soit stable sous le soleil?

Vous croyez peut-être vous rassasier; mais vous n'y parviendrez jamais. . . . .

Fermez sur vous votre porte, et appelez à vous Jésus, votre bien-aimé.

Demeurez avec lui dans votre cellule : car vous ne trouverez nulle part autant de paix. . . . .

Si vous voulez goûter une véritable joie et des consolations abondantes, méprisez toutes les choses du monde, repoussez toutes les joies terrestres; et je vous bénirai, je verserai sur vous mes inépuisables consolations.

Plus vous renoncerez à celles que donnent les créatures, plus les miennes seront douces et puissantes . . . .

L'amour de la créature est trompeur et passe bientôt; l'amour de Jésus est stable et fidèle . . . .

Ne vous appuyez point sur un roseau qu'agite le vent, et n'y mettez pas votre confiance, *car toute chair est comme*

l'herbe, et sa gloire passe comme la fleur des champs . . . .

Laissez là ce misérable monde, et votre âme trouvera le repos. . . . .

Car les hommes changent vite, et vous manquent tout d'un coup. . . . .

On ne doit guère compter sur un homme fragile et mortel, encore bien qu'il vous soit utile, et que vous soyez chers l'un à l'autre (1).

Or, il en est de certaines pensées comme de certains acides en contact avec certains corps : laissez-en tomber seulement une goutte, c'en est fait, elle pénètre jusqu'au fond, creusant toujours de plus en plus et ne laissant que le vide. Les gens aux apparences graves qui traitent la vocation religieuse de chose anormale, contre nature, et qui considèrent le mariage comme si naturel qu'il n'est pas besoin de vocation réfléchie pour s'y engager, ces gens-là sont surpris que la critique, le désenchantement de la vie soient entrés dans ce cœur, dans cette tête de vingt ans... Mais il ne fallait pas lui donner le spectacle de votre vie ; il ne fallait pas lui laisser lire l'*Imitation !*... Ah ! c'est que vous pensiez qu'elle ne comprendrait pas, ou peut-être ne l'aviez-vous pas lue, ou pas comprise vous-même?... Oui, certes, les choses du monde peuvent, en dépit des préjugés admis, conduire très facilement au couvent.

Pour certaines natures, l'éducation reçue au

(1) *Imitation.*

couvent dispose aussi à la vocation religieuse : quand, dès l'enfance, on a été enveloppé de cette atmosphère de paix, de calme, d'ordre, on prend l'habitude d'une vie très régulière, sans imprévu, sans secousse ; on a été nourri dans cette crainte grande et presque superstitieuse des dangers du monde, dangers mal définis dans l'esprit et d'autant plus impressionnants pour le cœur; on a peur de n'y pouvoir échapper; sans doute on peut faire son salut partout, mais « avec tant de difficultés dans le monde, tant de facilités au couvent » qu'on veut y rester ou y revenir.



Mais les motifs de vocation que nous avons étudiés jusqu'ici ne sont pour ainsi dire que « causes occasionnelles », causes naturelles, si l'on veut ; il nous faut parler maintenant de la « cause première » qui est la cause surnaturelle.

Les causes secondaires ou motifs humains de détermination étaient multiples, la cause première, « cause efficiente », est forcément une : c'est Dieu. Toutefois l'unité n'exclut pas la variété et le même amour de Dieu peut prendre, selon la nature des esprits et des cœurs, diverses formes ou aspects. Puis l'appel divin n'est pas le même pour tous : aux uns, il est dit impérativement comme à Philippe : « Suivez-moi », aux autres, comme à André et Pierre : « Venez et voyez », c'est

à-dire : choisissez. Pour essayer de s'en faire une idée, il ne faut pas s'en tenir à des conversations de salon ou à des dissertations de philosophes, il faut compulser patiemment les vies de religieuses écrites à l'aide de leurs papiers intimes, par des historiens psychologues ; il faut tâcher d'interroger quelques religieuses intelligentes et expérimentées, quelques maîtresses des novices douées du sens d'observation. On s'aperçoit alors que, tout au rebours du préjugé commun, les vocations les plus nombreuses, les plus sûres, sont celles qui procèdent des appels les plus directs, les plus mystiques, entendus par l'âme dans le silence de la prière. Ces appels se présentent sous divers aspects : d'abord l'attrait de la virginité, le désir d'être « parmi les vierges qui suivront partout l'Agneau en chantant..... » Attrait fréquent chez des âmes très naïves, très simples. C'est la vocation du printemps de la vie, dont la réalisation peut bien être retardée par les circonstances, mais dont la conception a lieu alors qu'on est remplie de sève, d'enthousiasme ; on se donne dans toute sa fraîcheur, avec une impression de plénitude, avec le sentiment d'une vie absolument intacte qu'on offre à Dieu. Puis c'est l'amour pour la personne même de Jésus-Christ à qui l'on veut se donner comme épouse.

Un jour, dit Marguerite-Marie Alacoque, après la sainte Communion, il me fit voir qu'il était le plus beau, le plus

riche, le plus puissant, le plus parfait et accompli de tous les amants.

Et une autre fois il me dit : « Je t'ai choisie pour mon épouse, et nous nous sommes promis la fidélité lorsque tu m'as fait vœu de chasteté. C'est moi qui te pressais de le faire, avant que le monde eût aucune part dans ton cœur; car je le voulais tout pur et sans être souillé d'aucune affection terrestre » (1).

Et on lit aux *Actes* de sainte Agnès :

Mon époux a orné de pierres précieuses et mon cou et ma main; il a mis à mes oreilles des joyaux inestimables : et il m'a toute parée de perles fines et éclatantes.

Il a imprimé sa marque sur mon visage, afin que je n'admette pas d'autre amant que lui. J'aime le Christ, je serai l'épouse de Celui dont la Mère est vierge, de Celui que son Père a engendré spirituellement, de Celui qui déjà fait retentir à mes oreilles ses harmonieux accords : si je l'aime, je suis chaste; si je le touche, je suis pure; si je le possède, je suis Vierge. Il m'a donné un anneau pour gage de sa foi et m'a parée d'un riche collier.

J'ai aspiré le miel et le lait sur ses lèvres. Et son sang colore mes joues. Il m'a montré des trésors incomparables, dont il m'a promis la possession.

Déjà, par l'aliment céleste, sa chair est unie à la mienne et son sang colore mes joues : c'est Lui dont la mère est Vierge, Lui que son Père a engendré spirituellement. Je suis fiancée à Celui que servent les Anges, et dont le soleil et la lune admirent la beauté (2).

Il y a aussi l'attrait de l'apostolat, le désir ardent d'amener un grand nombre d'âmes à

(1) Bougaud, *Histoire de la Bienheureuse Marguerite-Marie.*
(2) *Répons* chantés par l'Église en la fête de sainte Agnès, formés de paroles tirées des anciens *Actes* de la martyre.

Jésus-Christ; on éprouve tant de bonheur à le connaître et à l'aimer qu'on veut, pour son infime part, contribuer à le faire connaître et aimer partout et de tous. Ce genre de vocation conduit le plus souvent dans les ordres qui, sous tant de formes, de tant de manières, s'occupent de la conversion des infidèles, de l'évangélisation des pauvres, des enfants : missions extérieures et intérieures. Toutefois, ce zèle apostolique peut aussi embraser l'âme des contemplatifs ; telle, sainte Thérèse qui, du fond de son Carmel, priait avec tant de ferveur pour les missions de saint François-Xavier et contribua ainsi à leur extraordinaire succès. Puis c'est le désir de servir Dieu dans l'action en accomplissant sa volonté dans toute son étendue, de réaliser autant que possible la parole de Notre-Seigneur : « Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père. » D'autres âmes sont surtout possédées par le désir de l'unité parfaite ou union totale avec Dieu. Elles choisissent « la meilleure part ». Elles veulent que leur existence terrestre se passe en contemplation au pied de l'Hôte de Béthanie, la plus séparée possible du monde.

L'attrait du renoncement total, absolu, à toutes choses, la soif d'immolation, la volonté de partager quelque peu les souffrances de la Passion, le désir d'expier les innombrables outrages faits chaque jour à Dieu déterminent les Carmélites et les Clarisses. Les ordres les plus sévères, les plus austères, au lieu d'effrayer, attirent, on ne trouve

jamais qu'ils le soient assez. Cet attrait surprend, paraît incompréhensible; c'est que nous autres, gens du monde, alors même que nous soyons très simples dans nos goûts, nous cherchons à nous faire une vie aussi conforme à ces goûts, aussi douce que possible; alors même que nous soyons sincèrement attachés à la religion, notre pensée cherche plutôt le Seigneur Jésus à Béthanie qu'au désert, au Thabor, au Cénacle qu'au mont des Oliviers et au Calvaire. C'est pourquoi nous avons peine à comprendre les âmes qui sont altérées de souffrances, qui demandent, qui cherchent à souffrir, parce qu'elles possèdent l'ineffable bonheur d'aimer beaucoup et d'un amour effectif Celui qui, par amour, a voulu tant souffrir pour les hommes. Ce sont là les vocations les plus solides, presque toujours immuables, parce que les raisons qui les motivent sont souveraines, sans aucun alliage d'intérêt personnel (1).

(1) « Pour ce qui est de la vocation à la vie religieuse, sans me prononcer définitivement, voici pourtant quelle est ma pensée. Je suis très fortement incliné à croire que c'est chez vous une vocation véritable, et voici mes principaux motifs de penser ainsi : C'est d'abord la pureté parfaite, le désintéressement absolu de vos vues; j'ajouterai, et cet attrait singulier pour le sacrifice, qui me semble une inspiration de Notre-Seigneur. C'est ensuite que ce goût pour cette vie d'élite, loin de paraître le résultat d'une imagination exaltée, est accompagnée au contraire de la perception très positive, non seulement des sacrifices qu'il vous faudra faire pour en venir là, mais encore des épreuves certaines que vous offrira, par la partie extérieure d'elle-même, cette nouvelle vie.

« Ni vous ne vous dissimulez, ni vous ne vous exagérez ces épreuves, qui tiennent, je le disais, au côté extérieur de la vie de communauté, mais qui n'empêchent pas, pour les âmes qui

D'autres formes d'appel, encore très directes, très élevées, bien qu'un peu moins transcendantes que les précédentes, fournissent aussi des vocations sûres et nombreuses ; généralement, c'est plus tard, dans la vie, que ces appels se manifestent. On éprouve avec une extrême intensité le sentiment du fini des choses de la terre, on se dit : « La vie de l'homme passe comme l'herbe ; il fleurit comme une fleur des champs, un vent souffle et elle se sèche. Il n'en reste aucune trace dans le lieu même où elle était née. »

Un grand esprit de foi dissipe les mirages habituels et fait estimer les choses à leur véritable valeur. Certains sont attirés par la beauté, le prix des choses du ciel, d'autres sont repoussés par l'insignifiance des choses de la terre.

La volonté de ne rien laisser perdre dans sa

savent, et ce n'est pas difficile, s'élever au-dessus, la sève intérieure, l'onction secrète, les pures, austères et profondes joies qui viennent de la certitude qu'on a choisi la meilleure part.

« Je suis donc très porté à croire que c'est vraiment l'appel de Dieu que vous entendez, sans voir encore d'une manière très claire à quelle vie religieuse vous seriez appelée : c'est là une question dont la solution viendrait ensuite. Mais je pense qu'il ne faudra pas le déclarer tout d'abord à votre famille, ni trop différer non plus ; ce sera affaire d'appréciation délicate et de filiales convenances.

« Que vous ressentiez, mon enfant, dans la partie humaine de votre être toutes ces frayeurs dont vous me parlez, je n'en suis nullement surpris. Vous êtes au moment de donner à votre âme et à votre vie ce dernier coup qui tranchera tant d'anciennes, douces et fortes attaches ! Mais je ne doute pas que le bon Dieu ne vous fasse sentir aussi les douceurs cachées au fond de tous les grands sacrifices et de tous les grands devoirs remplis. » LAGRANGE, *Vie de Mgr Dupanloup*, t. III (Lettres).

vie, de lui faire produire son maximum de bien est aussi un puissant motif de vocation. Certaines âmes sont attirées par le besoin de solitude, l'attrait du silence, le désir et l'espoir d'y être plus facilement recueillies, de s'y tenir plus constamment près de Dieu. Ce sont de tels sentiments qui donnent à la jeune fille la plus aimée, la plus choyée, parfois la plus adulée, le courage de quitter ses parents. Certes, la séparation ne se fait pas sans de cruels combats intérieurs et extérieurs : les cris d'angoisse, les récits des hésitations, des luttes douloureuses remplissent l'histoire des vocations, mais avec paix et sérénité finales (1).

(1) « Mais une décision immédiate n'est nullement nécessaire, et il me paraît indispensable au contraire que vous restiez quelque temps encore dans le monde et dans votre famille, portant toujours devant Dieu votre sainte pensée, la méditant sans trouble et sans impatience, et vous donnant tout le temps d'approfondir votre vocation, de vous en convaincre vous-même, et d'en convaincre aussi votre famille : c'est ce dernier point qui est particulièrement délicat, et demande de vous une délicatesse et une prudence extrêmes.

« La peine de vos chers parents est si naturelle, et, au point de vue où ils sont, avec les idées qui sont les leurs, il leur est si difficile de comprendre et d'accepter votre sacrifice ! Laissez à la douleur le temps de s'épancher; à ce qu'ils croient leur devoir toute facilité pour vous faire toutes les observations qu'ils croiront raisonnable et juste de vous faire; il faut qu'ils soient bien convaincus que vous avez tout écouté, tout considéré, tout pesé, et que vous ne cédez pas à un entraînement, mais à une conviction. Ayez pour eux, en tout le reste, plus d'égards et de tendresse que jamais. Sur le point précis de votre vocation, écoutez avec déférence, calme et respect; répondez avec fermeté, mais douceur; qu'ils sentent bien que l'affection est en vous vive, profonde, plus filiale que jamais, de telle sorte que, s'ils vous voient faire céder de tels sentiments, ils comprennent que ce n'est pas parce

Enfin les vocations les moins nombreuses, celles qui ont le plus besoin d'être mises à l'épreuve

qu'ils vous manquent, mais parce que réellement une voix plus haute et plus forte vous parle; la seule devant laquelle et le sentiment filial et le sentiment paternel et maternel doivent s'incliner.

« Et pendant cette épreuve et cette lutte, tournez-vous plus que jamais vers Dieu dans la prière; là est votre joie, votre consolation, votre paix, votre lumière. Béni soit Dieu qui daigne mêler aux amertumes de ces combats l'onction de ces consolations! Cela n'a pas lieu toujours; c'est alors l'épreuve suprême. Je lui demande de vous l'épargner et de vous porter toujours comme en ce moment dans ses bras, jusqu'à ce que tout soit consommé, et que vous lui apparteniez pour toujours. Alors il fera ce qu'il voudra. Vous serez plus forte, et la beauté d'âme qu'il vous destine, et la fécondité de vie qu'il vous réserve, quelle que soit la route, douce ou âpre, par laquelle il vous y mène, vous y arriverez sûrement.

« En résumé donc, attendez quelque temps encore, dans la paix, l'étude attentive et calme de vous-même, la patience, la douceur et la force que vous puisez au cœur de Dieu. J'espère bientôt pouvoir vous rencontrer. Alors une décision définitive pourra être prise. Je demande au bon Dieu de toutes mes forces qu'il m'éclaire moi-même, et qu'il mette sur mes lèvres une parole qui interprète réellement à votre égard sa sainte volonté. »

. . . .

« Vous éprouvez, mon enfant, ce qu'on éprouve d'ordinaire après les grands et généreux sacrifices. Un calme profond, la douce paix de Dieu, succède à ces troubles causés par la chair et le sang, qui naturellement tressaillent avant de s'immoler. Le sacrifice consommé, on se retrouve en face de Dieu seul, caché dans son sein paternel, et sa joie infinie inonde. Goûtez-la, mon enfant, cette paix et cette joie de Dieu, et n'ayez regret à rien de ce que vous laissez, qu'est-ce que ce monde, et qu'est-ce que la vie? Qu'est-ce que Dieu, et qu'est-ce que le ciel? Tout est là, la raison de vos sacrifices et de vos espérances, dans ce simple et grand contraste. Quant aux affections saintes avec lesquelles vous avez dû lutter, ne craignez rien! Dieu leur rendra au centuple leur généreuse coopération à cette vocation si manifestement venue de Dieu; et votre chère mère aussi m'a écrit qu'elle était dans la paix et l'action de grâces. Quant à votre noviciat, et à toute votre vie religieuse, je n'ai, mon enfant, qu'un mot à vous dire, le mot de saint Jérôme aux grandes âmes qu'il entraînait

d'un sérieux noviciat viennent des motifs suivants : besoin de fuir le tumulte du monde — désir d'expier ses fautes ou les fautes de quelqu'un de cher — terreur de ne pouvoir faire son salut en restant dans le monde — crainte de ne pouvoir résister à des attraits qu'on ressent vivement. Ici, on le voit tout de suite, l'imagination peut facilement faire illusion sur la profondeur du sentiment et la réalité de la vocation. C'est pourquoi il importe de multiplier précautions et délais. Telle qui ne croit pas pouvoir faire son salut dans le monde, qui voit des obstacles, des pièges partout, s'aperçoit, lorsqu'un peu de temps a passé, lorsque quelques circonstances se sont modifiées, que le désir d'entrer en religion a passé, lui aussi, et qu'en définitive la vie ordinaire suffit à ses aspirations réelles.

En somme, ces derniers motifs de vocation sont

vers les sommets, par des voies assez semblables à la vôtre : Soyez généreuse, ne faites pas à demi votre sacrifice, ne reprenez jamais rien de ce que vous avez donné : à ce prix, comptez sur une sainte et féconde vie; j'ajouterai même sur une vie heureuse, au milieu de ces renoncements; car l'onction de l'Esprit-Saint, qui dépasse toutes délices, est à ce prix : la parfaite générosité.

« Les épreuves viendront, comptez-y, les sécheresses, la privation des consolations sensibles. Mais si votre générosité, même au milieu de ces épreuves, et dans cet abandon apparent de Dieu, ne se dément pas, oh ! que de mérites ! et même quelle abondance de joies spirituelles !

« Courage donc, ma chère enfant, c'est le port. Ancrez-y fortement votre pauvre petite nacelle, où Jésus est avec vous. Je vous bénis bien paternellement en Notre-Seigneur. »

LAGRANGE, *Vie de Mgr Dupanloup*, t. III (Lettres).

inspirés plutôt par la crainte de Dieu que par son amour. Ce n'est donc que « le commencement de la sagesse », mais il peut conduire à son épanouissement si l'on sait aller jusqu'au bout de soi-même... « Aller jusqu'au bout de soi-même », c'est la grande préoccupation des âmes ayant une fois entendu la voix qui retentit « sans aucun bruit de paroles extérieures ». Cette voix toujours vivante, très douce mais très instante qui dit : « Marthe, Marthe, vous vous occupez de bien des choses... » et à un autre : « Suivez-moi... » ou : « Celui qui veut marcher avec moi doit tout quitter ».

Ce sont des « conseils » non des « préceptes », dit-on, et les conseils n'obligent pas. Mais il y a des âmes que le conseil oblige; dès lors qu'une perfection possible leur a été montrée, cela suffit, et c'est fini... Le : « Ah! si tu voulais! » qu'une voix si pénétrante répétait au jeune Gratry (1), s'entend sans cesse et descend jusqu'au

(1) « Mais voici qu'une espèce de souffle vivifiant m'entourait et pénétrait dans ma poitrine, et qu'une voix tout intérieure, d'une extraordinaire noblesse et d'une douceur incomparable, me disait lentement et gravement, avec un accent d'une insondable profondeur : — « Ah! si tu voulais! — Je ne peux pas vouloir, répondis-je avec beaucoup de douceur et de respect, vous voyez bien que c'est impossible. — Pourtant si tu voulais? » reprenait la douce voix toujours plus caressante et vivifiante. Et moi, je faisais la même réponse, en prenant à témoin le ciel tout entier que c'était impossible. « Tu n'es point obligé à cela, semblait « me dire ou l'ange ou la céleste Reine qui parlait, mais cependant si tu voulais!... » C'étaient toujours les mêmes mots, mais avec un sens grandissant. Je voyais les immenses conséquences de cette volonté libre, de ce sacrifice qu'on ne m'imposait pas,

fond de l'être. Il n'y a plus de repos possible que dans l'obéissance entière, totale, au conseil et que dans le don de soi-même, jusqu'au bout de soi-même, consommé par les austères mais admirables vœux de religion qu'il faut être bien inattentif pour qualifier de « contre nature, de déraisonnables ».

Non, il n'y a rien de déraisonnable, de contre nature à vouloir « aller jusqu'au bout de soi-même », et à désirer y être encouragé, aidé par les conseils et les exemples des personnes avec lesquelles on vit, au lieu d'en être constamment détourné par le contact des indifférents. Non, il n'est pas contre nature de vouloir se décharger du fardeau de la responsabilité, des décisions à prendre pour la conduite de la vie, en promettant d'obéir à une Supérieure qui, en vous commandant, a conscience de toute cette responsabilité. Non, ce n'est pas contre nature de vouloir s'abandonner à quelqu'un sans aucune réserve, et, parce qu'on est prêt à donner tout son cœur, tout son esprit, toute sa volonté, de vouloir être sûr, mais *absolument sûr,* de Celui à qui on remet tout son être..... de préférer se donner à Jésus-Christ plutôt qu'à un homme.

mais qu'on me conseillait avec d'admirables promesses... Et la merveilleuse conversation se poursuivait ainsi toujours, avec la même demande et la même réponse. » GRATRY, *Souvenirs de ma jeunesse.*

CHAPITRE II

LA VOCATION DES AVEUGLES

Une question se pose à présent : quelles peuvent bien être, pour une aveugle, les causes déterminantes de vocation?

Selon leur tournure d'esprit, certaines personnes ne comprennent pas que des aveugles se fassent religieuses, les autres s'étonnent que toutes n'entrent pas au couvent.

En effet, ceux qui considèrent la vie religieuse comme une folie, comme un long martyre, qui n'y voient qu'assujettissements et privations ne conçoivent pas qu'une aveugle puisse avoir le besoin de surajouter ce supplice à celui de la cécité; ceux qui considèrent tout au contraire la vie religieuse comme une béatitude terrestre que, seules, « les séductions trompeuses du monde » font méconnaître sont presque surpris qu'un couvent existant pour les aveugles, toutes les aveugles ne s'y précipitent pas... C'est que les uns et les autres — je l'ai déjà dit mais, à dessein, je le répète — considèrent la jeune fille aveugle

comme cloîtrée et presque anesthésiée par la cécité ; sans doute, on admet que le cœur survit, mais il semble que l'aveugle ne soit plus qu'un *demi-être* vivant. J'ai montré combien cette opinion est exagérée : j'espère que le lecteur ne la partage plus maintenant.

Le célibat étant, nous l'avons vu, le lot ordinaire des jeunes filles aveugles, l'éducation qu'on leur donne est orientée de manière à les y préparer. Mais on serait dans l'erreur en pensant que, par cela même, toutes celles qui ont passé par les écoles sont prêtes à entrer en religion.

D'abord, pour l'aveugle, l'état de vieille fille est imposé, non choisi ; ensuite, qu'on y prenne garde, ce ne sont pas du tout les mêmes tendances de caractère qui font les religieuses et les vieilles filles. Celles-ci ont presque toutes un caractère indépendant voulant être dans la vie aussi peu assujetties qu'il est possible à la direction de quelqu'un. Il y aurait, au contraire, plus de rapports entre les genres de caractère qui font la femme mariée et la religieuse : ce sont les natures tendres qui ont besoin de se sentir soutenues, abritées, qui ne veulent pas avoir toute la responsabilité de leurs actes, qui ont l'effroi de la solitude ; les âmes ardentes, passionnées, qui veulent se donner tout entières, en une seule fois, à une seule personne, sans attendre pour se dévouer les mille occasions quotidiennes. « Pour une jeune fille,

écrivait une ouvrière, ce n'est pas une existence que de rester toute seule. Il arrive un moment où elle se lasse de son isolement, et se livre à un terrible ennui. L'état du mariage ne me présente aucun attrait. Mon désir est de suivre la vocation religieuse, n'ayant plus qu'une seule ambition : celle de me dévouer toute à Dieu et de faire du bien autour de moi (1). »

Il est vrai, c'était une ouvrière clairvoyante qui parlait ainsi, mais cette manière de penser et de sentir est bien humaine, surtout bien française, la cécité n'y change rien : « Au fait, est-il peuple sur lequel la vie collective ait eu et ait encore plus d'influence que sur les Français qui ont toujours besoin de se sentir en harmonie avec les autres? La solitude nous pèse; si l'union fait pour nous la force, elle fait aussi pour nous le bonheur. Nous ne pouvons consentir à penser seuls, à sentir seuls, à jouir seuls; nous ne pouvons séparer la satisfaction d'autrui de notre satisfaction propre (2). »

Cette tendance d'esprit est encore plus féminine que masculine; assurément, elle contribue à l'immense succès, en France, des congrégations de femmes. Les jeunes filles aveugles n'y échappent point, elles éprouvent à un haut degré le besoin de communiquer à des âmes en harmonie avec la leur les sentiments, les enthousiasmes de la

(1) Comte d'Haussonville, *Salaires et misères de femmes.*
(2) Fouillée, *Psychologie du peuple français.*

vingtième année et de n'être pas isolées dans l'admiration. Quand on aime le Bien ou le Beau et qu'on est profondément ému par une de ses manifestations, on cherche d'instinct quelqu'un pour lui faire partager son enthousiasme, tant l'admiration est d'essence altruiste. Une très délicate jouissance n'est-elle pas de prier ensemble, de lire à deux une belle page? Les aveugles ressentent ce besoin très vivement et ne peuvent, comme les clairvoyantes, en rêver la satisfaction dans l'intimité du mariage. Celles qui ont été élevées dans une école spéciale, par des maîtresses fines, cultivées, qui ont eu des compagnes vibrantes et qui, après cela, ne trouvent dans leur famille qu'un milieu terre à terre occupé uniquement de choses matérielles, sont heurtées, comprimées, et aspirent à un autre genre de vie.

Puis, pour une aveugle, c'est un grand attrait d'habiter avec des aveugles, de se consacrer à l'éducation, à l'enseignement d'enfants aveugles : on se sent utile, la vie prend un sens net, défini, dont les résultats s'apprécient immédiatement. Il y a aussi la satisfaction de penser qu'on va faire partie d'un groupe, d'un ensemble, et que c'est dans un corps d'élite qu'on entre. Elle est d'autant plus sensible, cette satisfaction, que, trop souvent, l'aveugle, chez elle, dans une famille dépourvue de délicatesse, a été écrasée, se croyant, se sentant un être à part et inférieur, tandis que la profession religieuse va la

mettre exactement au niveau de son entourage.

Il y a enfin le besoin de sécurité matérielle et morale, le besoin de direction constante qui est peut-être plus ressenti par l'aveugle que par la clairvoyante.

Toutefois, il ne faut rien exagérer, et si attrayantes que puissent être les recherches psychologiques, les explications qui flattent les tendances rationalistes de notre époque, il faut, surtout dans les causes de vocation religieuse, tenir compte, pour les aveugles comme pour les clairvoyantes, de l'immense attrait, de la ferveur qu'exprime si bien ce fragment de la Bienheureuse Marguerite-Marie :

Ma plus grande joie était de penser que je communierais souvent; car on ne voulait me le permettre que rarement. Je me serais crue la plus heureuse personne du monde si je l'avais pu faire souvent et passer les nuits seule devant le Saint Sacrement. Les veilles de communion, je me sentais abîmée dans un si profond silence que je ne pouvais parler qu'avec violence, pour la grandeur de l'action que je devais faire, et après, je n'aurais voulu ni boire, ni manger, ni voir, ni parler, tant la consolation et la paix que je sentais étaient grandes.

...Si j'allais dans votre maison, ce serait pour l'amour de vous; je veux aller dans une maison où je n'ai ni parent ni connaissance, afin d'être religieuse sans autre motif que l'amour de Dieu..... Je veux aller chez les Saintes Maries, dans un couvent éloigné, où je n'aurai point de connaissances. Je ne veux être religieuse que pour Dieu seul. Je veux quitter le monde tout à fait, me ca-

cher en quelque coin où je puisse l'oublier et en être oubliée pour toujours (1).

Il faut, dans les causes de vocation, faire large, très large, la part des appels directs de Dieu.

L'appel impératif, ou plutôt souverain, que Dieu adresse à l'âme, « sans aucun bruit de paroles », et auquel l'âme répond de même, peut être entendu par la jeune fille aveugle aussi bien que par la clairvoyante. Seulement, avant Anne Bergunion, ces âmes d'aveugles ne pouvaient y correspondre ; c'était pour elles une souffrance très incomprise, mais évidemment très vive comme toutes les souffrances intimes : Anne Bergunion l'avait ressentie pour elle-même, peut-être d'autres lui confièrent la leur et elle s'en inspira.

Cet appel existe, c'est indéniable : on voit des organistes aveugles quitter un couvent où elles sont placées dans un milieu agréable, cultivé, qui a pour elles considération, affection ; c'est donc bien parce qu'elles veulent se consacrer complètement à Dieu, lui appartenir, devenir épouses mystiques de Jésus-Christ. D'autres, qui n'ont rien d'attrayant autour d'elles, pour qui la vie est difficile, rude, ne voudraient aucunement entrer en religion. Non, la vocation religieuse, pas plus que la piété, la ferveur, ne vient de la cécité,

(1) Bougaud, *Histoire de la Bienheureuse Marguerite-Marie.*

et c'est au plus intime de l'âme qu'elle tient, c'est là qu'elle a sa racine.

De même qu'il devrait être interdit de parler d'art pour ceux qui n'ont pas le sens artistique et qui, à part cela, peuvent être des gens intelligents et intéressants, de même les personnes qui n'ont pas quelque peu vécu de la vie d'âme, pour qui piété, ferveur sont des abstractions, ne devraient jamais raisonner de ce qui touche les rapports des âmes avec Dieu, parce qu'elles n'y comprennent rien.

Lorsqu'une âme a profondément senti les saintes joies de la ferveur, le bonheur du contact de son pauvre être avec Dieu, elle a conscience, clairvoyante ou aveugle — la vue n'y fait rien — qu'aucune joie du monde ne peut approcher de cette joie mystique ; dès lors, il n'est point étrange qu'elle désire rester le plus possible dans cette délicieuse atmosphère et qu'elle aille la chercher dans « la vie religieuse ».

CHAPITRE III

LA VIE RELIGIEUSE

Pour comprendre « la vie religieuse », il faut faire l'effort de sortir de nous-mêmes, quitter nos habitudes d'esprit, nos préoccupations d'affaires soi-disant graves.

Celui qui ne s'est jamais arrêté une demi-heure pour réfléchir à fond sur « la vie », sur sa vie à soi, sur le but qu'elle a et sur le but qu'on aurait pu, qu'on pourrait encore lui donner, celui qui, pratiquement sinon théoriquement, n'est occupé que de la vie terrestre, qui avance sans nul souci de se rapprocher de Dieu, de se modifier soi-même, ne saurait entendre ce qu'est la vie religieuse. Pour s'y intéresser, il faut être préoccupé de « vie intérieure », de « vie d'âme », du contact avec Dieu. Il faut connaître la jouissance très grande — peut-être la plus grande qu'il y ait — consistant à se modifier au prix d'un labeur incessant. En effet, si d'une part nous nous acceptons nous-mêmes, avec le lot de qualités, de défauts, d'inclinations bonnes ou mauvaises hérités de nos

parents ou recueillis au hasard des circonstances, sans avoir la volonté de nous améliorer par de constants efforts; d'autre part, si nous considérons Dieu comme tellement loin, tellement séparé de nous qu'il ne peut y avoir contact réel entre son Être infini et notre âme, finie; si jamais, jamais, nous ne nous gardons cette heure de silence dont le Père Gratry montre l'idéal bienfait, heure pendant laquelle l'âme, mise en présence de Dieu, peut recueillir ses enseignements... alors, nous ignorons jusqu'au premier mot de la vie d'âme, nous ne pouvons ni en parler, ni comprendre ce qu'on en dit; nous sommes exposés à considérer comme illusion, comme chimère, ce qui cependant correspond à une réalité très objective.

La vie d'âme est autre chose que la vie de l'esprit, au sens donné habituellement à ce mot. Telle humble religieuse occupée du matin au soir de besogne matérielle peut avoir une vie d'âme infiniment plus intense que tel homme de lettres, tel savant constamment occupé d'idées, mais point du tout préoccupé du développement de son âme dont il a peu de souci. La culture de l'esprit peut, dans certaines conditions, préparer, faciliter celle de l'âme; elle ne l'implique pas nécessairement.

En effet, l'âme n'est pas qu'*intelligence*... elle a d'autres facultés, d'autres puissances, si l'on veut; elle n'a pas seulement le sens externe, le

sens intime, elle a aussi le « sens divin » (1).

Lorsque d'accord avec Thomassin, Gratry et d'autres philosophes on admet ce sens divin, ou mieux encore, lorsque, sans avoir jamais entendu les noms de ces penseurs, sans savoir que l'âme a telle et telle puissance, on constate en soi ce sens, et qu'alors on ne fait pas difficulté de l'admettre chez les autres, on comprend la vie religieuse. On comprend que, dans la vie, le contact avec la nature, avec les personnes ne suffise pas, ne prenne pas jusqu'au fond de notre être; on comprend que s'approcher de Dieu soit le grand, le suprême désir, et que, pour s'en approcher, l'on tende de toute la force de sa volonté à devenir moralement moins imparfait. Et l'on se sent

(1) « Les impressions produites par la nature physique sont nommées *sensations*; on réserve aux autres le nom de *sentiments :* mais dans les sentiments, il faut évidemment distinguer le sentiment qu'a l'âme de sa propre vie, d'avec les sentiments qui peuvent venir de Dieu. Or, cette triple capacité de sentir ces trois choses, le corps, l'âme elle-même et puis Dieu, reçoit trois noms, *sens externe, sens intime, sens divin,* selon l'objet.

« Il y a des philosophes qui n'admettent pas ce que nous appelons le *sens divin*. C'est par inattention, ce semble; car ceux même qui réduisent la sensibilité à deux choses, le sens *externe*, qui a pour objet la nature, le *sens intime,* dont l'objet est l'âme, admettent pourtant qu'il y a dans l'âme quelque chose qui sent Dieu, ou du moins qui l'atteint. Quelques-uns, il est vrai, pensent qu'il n'y a rien dans l'âme qui soit capable de sentir Dieu, et qu'on ne peut l'atteindre que par la raison pure. C'est une profonde erreur. Ces philosophes sont aussi ceux qui pensent que nous n'avons d'autres effets de la présence de Dieu que la présence des idées nécessaires, l'idée de cause, celle d'unité, celle d'infini. Penser ainsi, c'est mutiler l'âme; c'est en ôter le sanctuaire; c'est en extirper la racine. » GRATRY, *De la Connaissance de l'âme*, t. I.

tellement faible, tellement isolé pour la lutte, tellement entravé, arrêté par les broussailles des occupations, des usages parasites, qu'on comprend le bien-être éprouvé à se sentir entouré, encouragé, soutenu par cet ensemble de choses qui a nom « vie religieuse, vie de communauté ».



« Si tous connaissaient la félicité de l'état religieux, dit saint Laurent Justinien, les hommes s'y précipiteraient en foule, mais comme alors le cours des générations humaines s'arrêterait, la Providence cache cette félicité au plus grand nombre, et elle est pour eux une énigme obscure dont quelques-uns seulement comprennent la signification. »

Quelle est donc cette félicité? Est-elle purement mystique?... « Elle a choisi la meilleure part » signifierait-il seulement la part pour l'éternité? Mais alors que deviendrait la promesse de Notre-Seigneur à saint Pierre : « Je vous le dis, en vérité, personne ne quittera pour le royaume de Dieu ou sa maison, ou son père et sa mère et ses frères, ou sa femme, ou ses enfants qui ne reçoive *dès ce monde* beaucoup davantage et dans le siècle à venir la vie éternelle » (1)?

Tous ceux qui ont lu *Saint Dominique*, par le

(1) *Saint Luc*, ch. XVIII.

Père Lacordaire, se rappellent la description si poétique qu'il fait du monastère au moyen âge, avec son cloître intérieur, la fontaine ou le puits symbolique au milieu des arceaux, avec ses grandes galeries et ses petites cellules, son église recueillie, avec ses tableaux, ses inscriptions rappelant l'histoire de l'ordre, les souvenirs de la famille religieuse, avec les longues files de moines de tout âge qui, calmes, silencieux, passent et repassent sur les dalles recouvrant les tombes de leurs aînés. Le plus souvent, ces monastères étaient admirablement situés; aussi beaucoup portaient-ils les noms de Beau-Lieu, de Clair-Lieu, Cher-Lieu, etc.

Au moment de quitter son cloître pour la cour de Charlemagne, Alcuin écrivait :

O ma cellule! douce et bien-aimée demeure, adieu pour toujours! Je ne verrai plus ni les bois qui t'entouraient de leurs rameaux entrelacés et de leur verdure fleurie, ni tes prés remplis d'herbes aromatiques et salutaires, ni tes eaux poissonneuses, ni tes vergers, ni tes jardins où le lys se mêlait à la rose. Je n'entendrai plus ces oiseaux qui chantaient matines, comme nous, et célébraient à leur guise le Créateur, ni ces enseignements d'une douce et sainte sagesse, qui retentissaient, en même temps que les louanges du Très-Haut, sur des lèvres toujours pacifiques comme les cœurs. Chère cellule! je te pleure et je te regretterai toujours; mais c'est ainsi que tout change et tout passe, que la nuit succède au jour, l'hiver à l'été, l'orage au calme, la vieillesse fatiguée à l'ardente jeunesse (1).

(1) Montalembert, *Les Moines d'Occident,* Introduction.

Voilà comment les religieux aimaient leur couvent, il y a mille ans; aujourd'hui, ils ne l'aiment pas moins. Pourtant la plupart, les couvents où se passe la vie des religieuses de notre époque n'ont certes rien de commun avec les monastères du moyen âge. Combien qui sont une incommode maison, parfois une masure dans une ruelle de faubourg! Mais si c'est là que la jeune fille a vu, au milieu des enfants d'un asile, des malades d'un hôpital ou des vieillards d'un hospice, une Sœur de charité qui lui avait semblé avoir trouvé « le lieu de la paix », sinon du repos, eh bien, cette maison laide, froide, triste, étroite et malaisée où elle a eu sa révélation, où peut-être elle est venue faire son noviciat, la religieuse du dix-neuvième siècle s'y attache, l'aime, la voit dans son souvenir comme le moine Alcuin voyait sa belle solitude.

En vérité, si l'on considère comment les religieuses aiment jusqu'aux murailles de leur noviciat, ce printemps de la vocation, on est amené à penser que « l'entrée en religion » les fait renaître, les embrase et leur permet d'éprouver alors des impressions aussi vives qu'on en éprouve pendant l'enfance ou au temps de l'amour.

Les enfants ont cette inappréciable faculté de voir les choses non telles qu'elles sont, mais telles qu'ils veulent qu'elles soient et, comme le dit si poétiquement Ruskin, de pouvoir croire qu'ils possèdent une coupe d'or ou bien une nacelle de

fée dans une pauvre petite cupule de gland (1)...

Alors il arrive ceci — qui n'a plus lieu ensuite dans la vie, si ce n'est peut-être à l'heure de l'amour — l'esprit voyant les objets tels que le cœur les souhaite, on est heureux et, surtout, plus tard, on a l'impression, le souvenir ou l'illusion d'avoir été heureux; et les lieux habités autrefois (mieux encore si l'on n'y est point revenu depuis)

(1) « Autant que j'ai pu moi-même l'observer, le caractère distinctif de l'enfant est de toujours vivre dans le présent tangible; prenant peu de plaisir à se souvenir et rien que du tourment à attendre; également faible dans la réflexion et dans la prévision, mais possédant de façon intense le présent actuel, le possédant, en vérité, de façon si intense, que les douces journées de l'enfance paraissent aussi longues que plus tard le paraîtront vingt jours, et appliquant toutes ses facultés de cœur et d'imagination à de petites choses, de façon à les pouvoir transformer en tout ce qu'il veut. Confiné dans un petit jardin, il ne rêve pas être quelque part ailleurs, mais il en fait un grand jardin. En possession d'une cupule de gland, il ne la méprisera pas, ni ne la jettera, ni n'en désirera une d'or à la place. C'est l'adulte qui fait cela. L'enfant garde sa cupule de gland comme un trésor, et dans son esprit, il en fait une coupe d'or, de telle sorte qu'une grande personne qui se tient près de lui tout émerveillée est toujours tentée de lui demander à propos de ces trésors, non pas : « Qu'est-ce que vous voudriez avoir de mieux que cela? » mais : « Qu'est-ce qu'il vous est possible de voir en cela? » Car, pour le regardant, il y a une disproportion risible et incompréhensible entre les paroles de l'enfant et la réalité. Le petit être lui dit gravement, en tenant la gaine de gland, que « ceci est une couronne de reine ou un bateau de fée » et, avec une délicieuse effronterie, il s'attend à ce que vous croyiez la même chose. Mais notez que le gland doit être là et dans sa main à lui : « Donnez-le-moi, alors, j'en ferai « quelque chose de plus pour moi. » Tel est toujours le propre mot de l'enfant.

« C'est aussi le mot par excellence du Grec : « Donnez-le-moi. « Donnez-moi quelque chose de défini, ici, sous mes yeux, et je « ferai avec cela quelque chose de plus. »

RUSKIN, *Aratra Pentelici.*

restent dans la mémoire idéalisés, remplis de merveilleuses visions.

Il n'y a pas de doute, c'est l'amour qui a amené la religieuse au couvent, c'est l'amour qui l'y retient. Amour très réel, très objectif de la personne de Jésus-Christ qui n'occupe pas seulement l'esprit, mais remplit aussi le cœur. Quand les philosophes parlent de l'hommage que l'homme doit rendre à Dieu à cause de ses perfections infinies, ils entendent bien que cet hommage doit comporter un certain degré d'amour, puisqu'on aime toujours un peu ce qu'on admire beaucoup; mais n'est-ce pas là un mouvement de l'esprit plus qu'un mouvement du cœur? une idée plus qu'un sentiment? Or les idées ne suffisent pas à remplir toute la vie...

Eh bien, Jésus-Christ, Lui, aimé comme personne réelle, vivante, qu'on sent tout près de soi, à qui l'on se donne totalement et pour toujours, satisfait l'âme tout entière. Sans doute, il peut survenir, il survient des heures sombres, tristes, des difficultés, des mesquineries pénibles, conséquences inévitables des imperfections humaines; mais ce ne sont que des moments, des accidents absorbés dans le grand sentiment d'amour pour le Maître commun qu'on sert. Tel, en un foyer nombreux, il peut bien se produire, il se produit souvent des divergences d'idées, de goûts, d'opinions; toutefois l'union n'en souffre pas, parce qu'il y a une affection centrale, commune à tous, qui, supé-

rieure à tout et primant tout, est un lien pour tous. Au couvent, c'est la piété fervente, active, qui est le mobile, la préoccupation, le lien des esprits et des cœurs.

Il suffit de lire sainte Thérèse pour comprendre comment l'oraison enthousiasme l'âme; et si quelqu'un objectait qu'il y a là plus d'imagination mystique que de réalité ferme, substantielle, je lui demanderais avec le Père Gratry : Oui ou non, croyez-vous que Dieu soit dans l'impossibilité de communiquer avec sa créature? que le Verbe soit impuissant à se faire entendre de l'homme alors que les hommes ont la puissance de parler entre eux? Au couvent, on croit à l'oraison, on la pratique, on cultive « la vie intérieure », on ne craint pas d'en parler, on y est encouragé et dans quel esprit essentiellement raisonnable, sage, plein de bon sens!

Sainte Chantal écrivait à ses filles :

1° Ne faites jamais de faute pour petite qu'elle soit, volontairement; je dis d'une volonté absolue, déterminée et choisie, ne laissant d'ailleurs aucun bien à faire de ceux que vous connaîtrez que Dieu vous demande que vous fassiez, et après, tenez votre cœur en liberté.

2° Ne vous laissez jamais troubler de vos manquements passés, présents et à venir; je ne veux plus que vous en entreteniez aucune peine, ni inquiétude.

3° Humiliez-vous profondément devant Dieu de vos moindres péchés; remarquant que le mal est le fruit de votre terre, comme le moindre bien que vous ferez est celui du secours de la grâce de N.-S. Proposez-vous, avec l'aide

de cette même grâce, de faire quelque bonne pratique de vertu pour réparer le manquement commis.

4° C'est la fidélité à la présence de Dieu, et à donner à toutes vos actions l'unique fin de plaire à sa divine Majesté.

Enfin, ma fille, humiliez-vous, humiliez-vous, humiliez-vous; faites tout le bien que vous pouvez, évitez tout le mal que vous connaissez, afin que vos fautes ne soient jamais que de pure fragilité et surprise, et faites qu'elles vous humilient sans vous troubler. L'orgueil nous fait pleurer de nous voir imparfaites, mais la vraie et humble contrition nous fait humilier pour nous faire profiter même de nos chutes (1).

Et dans ses familières instructions, saint Vincent de Paul disait :

Aimons Dieu, mes frères, aimons Dieu; mais que ce soit aux dépens de nos bras, que ce soit à la sueur de nos visages. Car bien souvent tant d'actes d'amour de Dieu, de complaisance, de bienveillance, et autres semblables affections et pratiques intérieures d'un cœur tendre, quoique très bonnes et très désirables, sont néanmoins très suspectes, quand on n'en vient point à la pratique de l'amour effectif. En cela, dit Notre-Seigneur, mon Père est glorifié, que vous rapportiez beaucoup de fruit. Et c'est à quoi nous devons bien prendre garde; car il y en a plusieurs qui pour avoir l'extérieur bien composé, et l'intérieur rempli de grands sentiments de Dieu, s'arrêtent à cela; et quand ce vient au fait, et qu'ils se trouvent dans les occasions d'agir, ils demeurent court. Ils se flattent de leur imagination échauffée, ils se contentent des doux entretiens qu'ils ont avec Dieu dans l'oraison; ils en parlent même comme des anges; mais, au sortir de là, est-il question de travailler pour Dieu, de souffrir, de se mortifier, d'instruire les pauvres, d'aller

(1) *Conseils de sainte Chantal à la Mère Françoise Madeleine de Chaugy.*

chercher la brebis égarée, d'aimer qu'il leur manque quelque chose, d'agréer les maladies ou quelque autre disgrâce, hélas! il n'y a plus personne, le courage leur manque (1).



La vie au couvent est très occupée, très active; parfois même le labeur est intense, difficile, mais dans les difficultés on ne se sent jamais seule, on a toujours le bienfait de la vie commune : « Il vaut mieux être deux ensemble qu'un seul, car chacun a le profit de la compagnie qu'il s'est donnée. Si l'un tombe, l'autre le relève; si l'un a froid, l'autre le réchauffe; si l'un est trop faible pour résister, aidé de l'autre il triomphe; et si la corde est formée de trois fils, ce n'est pas aisément qu'on la rompt. » Ces paroles d'un ancien demeurent vraies; l'isolement dans l'action est une épreuve redoutable, les forces s'y usent vite, tandis que les besognes les plus ingrates, les plus rebutantes, se transforment lorsqu'elles sont partagées par quelqu'un avec qui on se sent en intime harmonie d'idées, de sentiments. On se raconte des traits de la vie des saints. Les sœurs quêteuses se redisent de pieuses légendes, concrétisant les idées de foi, de confiance en Dieu :

Il arriva que deux Frères *itinérants* n'avaient encore

(1) Abelly, *Vie de Saint Vincent de Paul,* t. I.

rien mangé à trois heures de l'après-midi, et ils se demandaient l'un à l'autre comment ils pourraient apaiser leur faim dans le pays pauvre et inconnu qu'ils traversaient. Pendant qu'ils tenaient ces discours, un homme en habit de voyageur se présenta à eux et leur dit : — De quoi vous entretenez-vous, hommes de peu de foi? Cherchez d'abord le royaume de Dieu, et le reste vous sera donné surabondamment. Vous avez eu assez de foi pour vous sacrifier à Dieu : et maintenant avez-vous peur qu'il vous laisse sans nourriture? Passez ce champ, et lorsque vous serez dans la vallée qui est au-dessous, vous rencontrerez un village; vous entrerez dans l'église, et le prêtre de l'église vous invitera, et il surviendra un chevalier qui voudra vous avoir chez lui presque par la force, et le patron de l'église, se jetant entre eux, emmènera le prêtre, le chevalier et vous dans sa maison, où il vous traitera magnifiquement. Ayez donc confiance dans le Seigneur, excitez vos Frères dans la confiance en lui. — Ayant dit cela, il disparut, et tout se passa comme il l'avait annoncé. Les Frères, de retour à Paris, racontèrent ce qui était arrivé à Frère Henri et au petit nombre de très pauvres Frères qui y étaient alors (1).

C'est ainsi que l'imagination est sans cesse hantée par le souvenir des faits et gestes de personnages souvent très anciens et toujours très édifiants, dont l'exemple indique la voie sûre qui conduit au terme idéal.

Cette union de cœur, de volonté, d'âme, en un mot, est délicieusement féconde pour les travaux de l'esprit; les intelligences y gagnent extraordinairement en force, en pénétration. C'est pour-

(1) Gérard de Frachet, *Vie des Frères*, cité par le Père Lacordaire dans la *Vie de Saint Dominique*.

quoi le Père Gratry avait tant désiré ressusciter l'Oratoire en France (1).

Il y a une jouissance très intime, très haute, dans le contact des âmes pour lesquelles il nous est donné d'être ferment ou complément. L'influence réelle, profonde, d'âme à âme est une des choses les plus exquises de l'existence. Qui donc, au moment où il prenait conscience de sa vie personnelle, s'est proposé un but, un idéal, sans désirer, sans chercher ardemment une âme éprise du même idéal, le réalisant ou même le poursuivant encore, mais capable déjà de servir de guide? Quelle joie, quelle chaleur intérieure lorsque enfin on pense l'avoir découverte!...

N'est-ce pas cette joie — et plus encore, sans doute, puisque « le Maître » était le Christ — qui

(1) « Quoi! les esprits et les âmes se toucheraient en Dieu! Non! non! disent l'ignorance et l'habitude, et le sens lourd du matérialisme pratique. — Mais là, dans ce nid où nous étions ensemble, si rapprochés de cœur, de pensées, d'espérances, que de fois l'on se sentait comme envahi par des éclats d'âme venant directement d'autrui, et poursuivi par des fermentations de sentiments et de pensées qu'un autre vous envoyait! Il y a tel détail que l'on ose à peine raconter, parce qu'étant vrai, il est invraisemblable. — « Mais qui donc, depuis hier soir, et cette nuit même, et toute la « matinée s'est obstiné à suivre cette idée dont il n'était cependant « pas question hier? Il me semble que c'était vous! — C'est moi-« même, en effet, » répondit aussitôt Henri Perreyve.

N'entrons pas plus avant dans ces analyses psychologiques, et n'allons qu'à ce qui est manifeste pour tous. Ce qui est manifeste, c'est qu'en une pareille société d'esprits, chacun est et se sent plus fort.

Donc, ainsi soutenus et portés l'un par l'autre, pleins de confiance et d'espérance, nous méditions de réaliser un jour cet atelier de travail intellectuel où plusieurs travaillent ensemble dans le même sens et dans le même lieu. » GRATRY, *Henri Perreyve.*

transparaît à travers le récit que fait saint Jean (1) de la rencontre des premiers disciples? Lorsqu'une fois on a trouvé « le Maître », le soir peut venir, tous les soirs de la vie peuvent arriver avec le genre de mélancolie propre à chaque saison de l'année, à chaque époque de la vie : c'est sans crainte, sans terreur, qu'on les voit se succéder et se précipiter...

Oui, c'est une grande joie lorsqu à vingt ans on rencontre « le Maître », la personne qui, pour ainsi dire, incarne, définit en le concrétisant l'idéal de vie que, parfois bien solitairement, on s'était plu à construire. Souvent cet idéal était seulement entr'aperçu, mal défini : son éclosion soudaine, sa totale apparition n'en a que plus d'empire sur nous.

Combien de jeunes filles ne le découvrent-elles pas au couvent dans une religieuse d'élite, dans la Supérieure à laquelle on s'attache d'autant

(1) « Le jour suivant, Jean se trouvait de nouveau avec deux de ses disciples.

« Et regardant Jésus qui se promenait, il dit : Voilà l'agneau de Dieu.

« Les deux disciples l'entendirent parler ainsi, et ils suivirent Jésus.

« Or Jésus s'étant retourné, et les voyant qui le suivaient, leur dit : Que cherchez-vous? Ils lui répondirent : Rabbi (ce qui veut dire, par interprétation, Maître), où demeurez-vous ?

« Il leur dit : Venez et voyez. Ils vinrent et virent où il demeurait, et ils restèrent avec lui ce jour-là : or, il était environ la dixième heure.

« Or André, frère de Simon-Pierre, était un des deux qui avaient entendu de Jean ce témoignage, et qui avaient suivi Jésus. »
Saint Jean, ch. I.

plus profondément que la règle engage à voir en sa Supérieure la déléguée de Dieu, à avoir en elle entière confiance et avec elle absolue ouverture de cœur! Alors, dans l'âme, il se fait une grande paix, un grand rayonnement... Et pour ces rencontres, ces pénétrations d'âme, il ne faut ni beaucoup de temps ni beaucoup de mots.

Qu'importe la parole! souvent la seule présence en dit plus que de longs discours, un être supérieur, vivant, intelligent, aimant, ne peut-il pas, sans rien dire, exercer son prestige et captiver par son silence ceux qui l'approchent (1)?



Si le bonheur est « la tranquillité de l'ordre », comme l'a dit saint Augustin, on doit le trouver dans la vie religieuse où tout est prévu, ordonné, réglé. Dans cette parfaite régularité de vie, régularité à laquelle on est soumis, soi et les autres, n'y a-t-il pas quelque chose qui rend jusqu'à un certain point l'impression si bonne de continuité, de sécurité éprouvée aux années de l'enfance et qui, hélas! disparaît ensuite si complètement?

On sent chaque personne, chaque chose « en place et à sa place ». Alors que, dans le monde, il faut se débattre au milieu de soucis, de détails qui rongent temps et forces, entravent,

(1) Père Didon, *Jésus-Christ*, t. I.

paralysent pour l'action principale de la vie, et alors qu'on sent ses voisins, ses amis, en proie au même *lupus*, dans un couvent, une seule personne pourvoit aux intérêts matériels pour tout le monde, de sorte que les facultés des autres restent libres pleinement; chaque personne a sa tâche qu'elle s'efforce d'accomplir avec toute son intelligence, tout son cœur, enfin avec toute la perfection possible. Puis c'est l'entière organisation de la vie qui, moralement et physiquement, est bienfaisante; le repos et le silence si essentiels pour l'équilibre des facultés ne se trouvent guère qu'au couvent; dans le monde nous ne savons ni nous reposer, ni nous taire avec méthode, avec suite.

De même que le silence est la force de la parole, le repos est la force de l'action; savoir se reposer à temps est aussi nécessaire que savoir travailler (1); au couvent, on a la science du repos.

(1) « Certes, il faut du repos; et nous manquons aujourd'hui de repos bien plus encore que de travail.

« Le repos est le frère du silence. Nous manquons de repos comme de silence.

« Nous sommes stériles faute de repos plus encore que faute de travail.

« Le repos est une chose si grande que la Sainte Écriture va jusqu'à dire : « Le sage acquerra la sagesse au temps de son repos ». Et ailleurs, le grand reproche qu'un prophète adresse au peuple juif est celui-ci : « Vous avez dit : « Je ne me reposerai pas. » (*Et dixisti : Non quiescam.*)

« Qu'est-ce donc que le repos? Le repos, c'est la vie se recueillant et se retrempant dans ses sources.

« Le repos pour le corps, c'est le sommeil : ce qui s'y passe, Dieu le sait. Le repos pour l'esprit et pour l'âme, c'est la prière. La prière, c'est la vie de l'âme, la vie intellectuelle et cordiale se

La règle astreignant à des repos périodiques, mesurés, les actifs ne sont pas exposés à user leur vie dans un travail fiévreux, brusquement interrompu par des arrêts inégaux qu'amène l'extrême fatigue, arrêts qui sont moins un repos fécond qu'une torpeur impuissante; les indécis, les rêveurs ne sont pas exposés à gaspiller cette vie dans de longues périodes de quasi-oisiveté.

Le sommeil, chose mystérieuse, bénie, où nous nous précipitons sans respect, sans préparation, dont nous abusons un jour, dont nous nous privons un autre, nous ne savons pas en retirer tout le bien qu'il procure à l'âme et au corps lorsqu'il est reçu comme un don de Dieu, lorsqu'il est préparé et suivi par le silence.

On a beaucoup loué le silence : c'est bien; mais je ne sais trop s'il est pratiqué ailleurs qu'au couvent. On l'impose brutalement aux enfants, alors que parfois on ferait mieux de les laisser parler et dire tout haut ce qu'ils pensent; mais on ne sait pas se le prescrire à soi-même. Dans beaucoup de communautés existe cette admirable institution du « grand silence » commençant à 9 heures du soir pour se terminer à 7 heures du matin et qu'on ne doit rompre que pour une véritable nécessité.

Le sommeil, la prière, le travail préparés par le silence ont une tout autre portée.

recueillant et se retrempant dans sa source, qui est Dieu.» GRATRY *Les Sources*.

Sans doute, le silence des lèvres n'implique pas nécessairement celui de l'esprit et du cœur : on peut ne rien dire et cependant ne pas être intérieurement dans ce silence d'âme nécessaire pour entendre le Verbe qui instruit « sans bruit de paroles » ; mais il prépare à l'état de lucidité, de conductibilité spirituelle où il faut se trouver pour cela.

Dans la vie ordinaire, le silence manque comme la prière; nous nous agitons sans trêve, matériellement ou intellectuellement, nous ne nous recueillons pas, nous ne « montons » pas..... Notre âme est comme endormie, ses puissances les plus excellentes ne se développent pas (1). Nous la considérons comme *achevée,* nous ne nous appliquons pas à l'*étendre!* En vérité, combien y a-t-il de gens croyant pratiquement que l'âme est

(1) « N'est-il pas manifeste qu'en presque toutes les âmes la première faculté domine et enveloppe les autres? La vie spontanée, instinctive, des sentiments, des passions, des désirs domine à peu près parfaitement l'intelligence et la volonté : dans bien peu d'hommes, se développent, au-dessus du sentiment, la raison, et au-dessus du sentiment et de la raison, la liberté. De sorte qu'on ne réalise pas le mot du Christ : « Si vous pratiquez ma « parole, vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres ».

. . . .

« Mais notre loi est d'approcher indéfiniment du modèle, et la science de l'âme doit connaître que l'énorme et abusive disproportion de notre connaissance à la masse des impressions de la vie, que l'énorme et déplorable disproportion de notre amour et de notre action libre, relativement à nos inspirations, et même à notre connaissance, que cette disproportion est à la fois la preuve de l'enfance et de la décadence des âmes, une perturbation sur la loi, une pénurie et une difformité à réparer par tout le travail de la vie. » GRATRY, *De la Connaissance de l'âme*, t. I.

une « puissance grandissante », sachant être présents à eux-mêmes, cherchant à établir la vie de l'âme en Dieu?

Il y a là une inépuisable source de lumière et de force où les plus humbles apprennent à s'alimenter (1).

Au couvent, toute l'organisation de la vie matérielle et spirituelle favorise puissamment l'épanouissement, le grandissement de l'âme; tout converge vers ce but ou vous y porte au lieu de vous en distraire comme dans le monde.

Je suis surpris de la naïveté de certains sages (dont le sens psychologique est bien incomplet) qui s'étonnent qu'une jeune fille entre au couvent et disent : « Elle avait dans le monde tout ce qu'elle pouvait souhaiter..... » Oui, tout, excepté la satisfaction de ce sens de l'âme — le sens divin — auquel vous ne pensez pas, auquel vous ne croyez même pas, et qui cependant existe si bien que, pour pouvoir le satisfaire, le développer, elle laisse avec joie ce que vous appelez *tout* dans la vie. Combien le Père Gratry — pour ne parler que de lui — connaît mieux la nature humaine! Il s'adresse à toutes ses facultés, s'occupe de toutes ses puissances, il veut mener à Dieu l'homme tout entier avec son cœur, avec son esprit, avec son corps; il veut qu'on

(1) Maine de Biran a dit : « Un moment de recueillement, d'amour et de présence de Dieu fait voir et entendre plus de vérités que tous les raisonnements du monde. »

poursuive le développement total de la personne humaine. Et les âmes entendent ces appels, elles se sentent soudain transportées en une atmosphère nouvelle où elles éprouvent un immense élargissement. Oui, quelle jouissance lorsqu'on découvre qu'on peut se « développer » soi-même intérieurement, que rien ne saurait nous en empêcher, qu'il n'y a pas de limites !....

Vous ne vous occupez, gens sages, que de la surface : la psychologie religieuse pénètre bien plus avant et touche « le centre » même de l'âme.

Une cause du malaise moral ressenti par tant de personnes et dont elles ignorent l'origine, c'est qu'elles ne savent pas donner à leur âme, qu'elles n'ont pas le courage de lui accorder tout le développement que cette âme comporte, auquel elle a droit, auquel elle aspire, inconsciemment, peut-être, et qu'on ne peut atteindre que par le sacrifice. Je le répète, bien peu de personnes semblent se douter que l'homme ne reçoit pas son âme toute faite, toute épanouie, que l'âme est une « puissance grandissante (1) », toujours

(1) « Le but de la vie, c'est que l'intelligence claire et la volonté libre procèdent de la donnée première, et sortent de ce principe qui les implique et qui nous est donné. Il faut que la vie mise en nous sans nous vienne à se déployer en nous par nous . . . .

« La plupart des âmes demeurent implicites : ni l'intelligence claire, ni l'amour libre ne procèdent de ce fond d'instincts vagues et de sourdes aperceptions. Et ces âmes closes sont celles que le Maître des hommes accuse, dans l'Évangile, de ne point développer le talent que Dieu leur confie.

« Ces âmes sont enfouies, comme le dit l'Évangile. La raison

susceptible d'accroissement jusqu'à la fin de sa vie corporelle; que c'est là une loi divine comme la croissance du corps, loi qu'on ne peut enfreindre sans qu'il y ait malaise, parfois même souffrance aiguë, si d'après l'ordre providentiel le développement devait être considérable.

Or si l'âme est une puissance grandissante, s'il y a en elle un sens du divin, comment cette âme pourrait-elle ne pas souffrir lorsqu'elle est entravée dans son développement, lorsque jamais elle ne peut donner satisfaction à ce sens du divin?

Cette souffrance est évitée à la religieuse : la règle, l'atmosphère ambiante l'obligent à travailler sans cesse au développement de son âme. Lorsqu'on lit Rodriguez, l'un des maîtres de la vie spirituelle les plus écoutés dans les communautés, on est frappé de voir que tous ses avis tendent au plus grand épanouissement possible de l'âme humaine.

Le premier point est d'essayer de se bien connaître. Depuis Socrate, il est vrai, la philosophie

n'y apparaît pas comme puissance distincte; la liberté ne s'y déploie jamais. Toute pensée y est sourde et confuse : tout amour y est passionné, aveugle et instinctif. Jamais l'amour clairvoyant et libre, cordial et intellectuel, c'est-à-dire procédant des deux, n'y vient régner; jamais le crépuscule intellectuel n'y parvient au soleil levant. . . . .

« D'un autre côté, il est des âmes où l'intelligence et la volonté prennent quelque développement distinct; mais ces puissances ne se distinguent que pour se séparer, et pour entrer en lutte l'une avec l'autre, et avec leur principe commun. » GRATRY, *De la Connaissance de l'âme*, t. I.

en donne le conseil, mais qui donc le suit comme les religieuses qui, au moins deux fois par jour, se demandent compte de leurs pensées, paroles, actions et omissions?



Au couvent, je prétends que la personne humaine trouve satisfaction à tous ses besoins, à toutes ses aspirations. En effet, la famille religieuse, la vie de communauté, sans être d'institution divine primitive comme la famille naturelle et la vie du foyer, procède tellement des « conseils » sinon des « préceptes » évangéliques qu'elle peut, qu'elle doit aussi être considérée comme institution providentielle. L'Église, qui représente Dieu sur la terre, l'a si souvent, si hautement approuvée, que dans la société chrétienne elle est fondamentale, presque comme la famille est fondamentale dans la société naturelle. Or, tout ce qui est d'institution divine est admirablement équilibré, admirablement harmonique. La famille complète, non la famille restreinte, mutilée, résultat de l'égoïsme contemporain, répond à tous les besoins du cœur éprouvés aux diverses époques de la vie; toutes choses y sont harmonisées, y viennent en leur temps. L'homme n'est qu'un moment et n'a qu'un moment, cependant il aspire à durer, il souhaite la continuité; la famille répond à cette aspiration : par elle, il se rattache au passé et saisit

l'avenir; lorsque la vieillesse apparaît avec ses douloureuses impressions, les petits-enfants arrivent, gage de perpétuité, avec leur gaieté, leur charme. On est consolé en sentant qu'à défaut de soi, quelque chose de soi persistera dans l'avenir; on est entouré par les petits-enfants au moment où les enfants, absorbés par « le plein de la vie », se trouvent souvent absents du foyer. Mais l'égoïsme humain rompt les harmonies providentielles, trop souvent il contraint les vieillards à finir leur vie dans un foyer moralement sinon matériellement froid et désert.

Dans la vie religieuse, l'harmonie préétablie ne peut être rompue par l'égoïsme individuel. Puis, la Communauté ne passe pas, elle demeure la même; elle se renouvelle, mais insensiblement et sans qu'on y ait jamais cette impression si pénible de l'effritement de ce qu'on aime et qu'on aspire à garder intact : ce qu'on a connu lorsqu'on était jeune, lorsqu'on était heureux. Enfin, la religieuse éprouve un profond sentiment de paix, de sécurité morale et matérielle en face de la maladie, de la vieillesse et de la mort.

Oui, je l'ai dit, c'est une erreur de penser que la vie religieuse est philosophiquement anormale, en désaccord avec les besoins du cœur et de l'esprit; qu'elle est une torture constante pour la nature humaine, une contradiction de chaque instant aux goûts, aux désirs, aux inclinations, et que pour pouvoir soutenir cette lutte il faut que

Dieu intervienne à tout moment afin de donner *surnaturellement* à ses privilégiés la force de supporter une vie contre nature.

Sans doute, Dieu intervient, il soutient par sa grâce, grâce qui est donnée à toute créature humaine et dans toute condition de vie chrétienne; mais l'ordre surnaturel complète, perfectionne l'ordre naturel, il s'y superpose et ne s'y oppose pas (1).

C'est une existence très rationnelle qu'on mène au couvent; seule, une vue bien rapide et bien banale des choses peut faire penser le contraire. Cette existence est très en rapport avec les vrais besoins de l'homme; ce qui en est écarté, ce sont les inutilités, ce sont les fantaisies; on dit qu'elle contrarie la nature, mais il faut prendre le mot « nature » dans l'acception des instincts fantasques, irraisonnés; elle ne contrarie en rien le *bon sens*, la véritable loi de la nature; aussi le bien-être moral et physique accompagne cette vie.

(1) On se méprendrait absolument sur ma pensée, si, de ce qui précède et de ce qui suit, on concluait que je ne fais pas assez grande la part qu'il faut attribuer à la grâce divine dans l'œuvre de l'amendement de soi-même, amendement nécessaire pour vivre « pleinement et supérieurement ». Certes, cette grâce est indispensable, mais je prétends que de ce travail, de cet effort intime, l'on est récompensé non seulement par des biens surnaturels — ce qui serait déjà très suffisant —, mais encore par des biens naturels. Je veux dire et je cherche à montrer par un peu d'analyse psychologique que l'obéissance aux conseils évangéliques ne procure pas seulement « dans le siècle à venir, la vie éternelle », mais encore « dès ce monde, beaucoup davantage » que ce qu'on a laissé

La pratique de la vertu ne consiste pas à poursuivre des choses extraordinaires et contre nature. L'esprit de renoncement à soi-même, base de toute vie mystique, de toute vie de communauté, est si peu opposé au bonheur naturel que ceux qui ne croient qu'à la matière, qu'à la vie terrestre, enseignent que, pour être heureux, il faut faire son devoir, lequel exige souvent qu'on sacrifie ses inclinations, ses goûts, ses intérêts personnels aux intérêts de la race, des générations futures de l'humanité. Qu'est-ce donc que tout cela, sinon le renoncement? Et ce témoignage des adversaires de toute idée religieuse n'est-il pas probant en faveur de ma thèse?

A propos du renoncement, de la mortification pratiqués avec intensité par les Hindous, depuis des milliers d'années, Schopenhauer observe que cela tient évidemment à un besoin qui existe au fond même de l'humanité :

> De même que nous avons vu le méchant, par l'obstination de sa volonté, endurer une souffrance intérieure, continuellement cuisante, ou bien, lorsque tous les objets du vouloir sont épuisés, apaiser la soif furieuse de son égoïsme dans le spectacle des peines d'autrui; de même l'homme qui est arrivé à la négation du vouloir-vivre, si misérable, si triste, si pleine de renoncements que paraisse sa condition, lorsqu'on l'envisage du dehors, de même cet homme est rempli d'une joie et d'une paix célestes (1).

(1) Schopenhauer, *Le monde comme volonté et comme représentation*, t. Ier.

Le besoin de sacrifice, de dévouement est donc bien dans la nature humaine, elle a des tendances égoïstes, mais, lorsqu'elle sait en triompher, elle en est immédiatement récompensée par la satisfaction de la conscience qui est naturelle chez l'homme raisonnable.

On est, par conséquent, d'accord pour dire : le bonheur ne se trouve que dans le sentiment du devoir accompli; mais dans ce qu'on appelle la vie du monde, à chaque instant, on est tenté de laisser le devoir pour le plaisir, pour la satisfaction du moment présent qui sollicite notre faiblesse; on cède donc... et bientôt le dégoût, la satiété arrivent. Tandis qu'au couvent, la même tentation peut bien se présenter, quoique plus rare; seulement, pour y résister, on est aidé par la règle, par les ordres reçus des supérieurs, règle, ordres qui, un instant, peuvent sembler durs, mais sont un efficace préservatif.

En outre de ce bien-être de conscience, les joies naturelles du cœur sont, au couvent, plus durables, plus résistantes qu'ailleurs : la satisfaction complète est presque toujours suivie de désenchantement, alors que la privation entretient le désir grand colorateur de l'existence.

Que les fondateurs d'ordres l'aient voulu ou non, les mortifications prescrites par leurs « saintes institutions » sont, en même temps que des pratiques de pénitence, un précieux antidote du désenchantement de la vie : excellente mesure

d'hygiène psychologique. Il en résulte qu'en observant la règle, les religieuses trouvent le bonheur surnaturel et le bonheur naturel « par surcroît » ; elles n'en connaissent pas la raison philosophique, mais elles en éprouvent le bienfait : c'est tout ce qu'il faut.

Certes, tout ce calcul est bien loin de leur esprit. Il n'en est pas moins vrai qu'être souvent obligé de garder le silence fait trouver savoureux le moindre entretien, de même que la frugalité habituelle fait trouver succulente la moindre douceur dans les aliments. L'interdiction des amitiés particulières, des conversations en tête à tête, hors des lieux et des temps de récréations, conserve intact le charme des causeries; ne pouvant pas aller jusqu'au fond des esprits et des cœurs, il est possible de garder foi et espoir dans leur profondeur. Car, n'est-ce pas une vanité de penser qu'on pourra toujours intéresser la même personne ou être intéressé par elle?... Une pile électrique n'est pas plus vite épuisée que nous ne le sommes; et bientôt le petit stock d'idées, de sentiments intéressants à communiquer a disparu.

Pour l'homme, pauvre être borné dans sa puissance, illimité dans ses aspirations, le bonheur, comme la force, est caché dans la réserve, dans la modération, dans la sobriété en tout. Il est si douloureux de sentir qu'on est arrivé à l'épuisement de sa puissance... dans l'ordre sentimen-

tal : puissance de jouir de ce qu'on aime, puissance d'aider, de consoler... dans l'ordre intellectuel; puissance de saisir, de s'assimiler de nouvelles idées, de nouvelles connaissances, puissance de produire le Beau dans l'art.

Oui, dans la vie comme dans l'art, il ne faut jamais arriver au terme de sa puissance; car nous avons horreur de l'*épuisé,* bien qu'instinctivement nous soyons toujours tentés de demander qu'on aille jusqu'à l'épuisement.

Il faut donc se limiter, afin de ne pas donner l'impression navrante que « c'est fini », qu'on ne pourra plus retrouver, ressaisir ce qui vient de passer...

Il faut savoir s'arrêter à temps... Mais hélas! n'advient-il pas souvent que notre défaillante volonté succombe au vertigineux attrait de l'inconnu? Et une règle tangible, incarnée à côté de nous, est nécessaire pour nous faire demeurer dans la limite. Cela est indispensable, car nous avons en nous si peu de joies, de lumières, de consolations à donner que nous ne conservons du prestige, c'est-à-dire de la force, que tant qu'on croit trouver en nous ce qui, hélas! n'y est pas ou n'y est que bien peu.

Une des choses les plus douloureusement amères de l'existence, n'est-ce pas de constater que rien de ce qui est humain ne dure, ne persiste, qu'à vrai dire, il n'y a que des moments; de suivre, en soi et dans les autres, la décrépitude, la dissolution

des sentiments?... La décomposition physique est atroce à considérer, mais la désagrégation des sentiments n'est-elle pas plus navrante encore?... Dans la première, ce sont seulement les appuis de notre personnalité qui se désagrègent; dans la seconde, c'est cette personnalité même qui se dissout, qui se décompose. A vingt ans, il faut faire effort pour ne pas trop aimer les créatures, tant certaines d'entre elles nous semblent avoir de charmes, de promesses; plus tard, hélas! il faut, parfois, faire effort pour atteindre seulement le degré d'attachement qu'on leur doit, tant on voit en elles de banalités, de lacunes... Se souvient-on des admirables pages où le Père Gratry exprime d'une manière si pénétrante la tristesse qui s'empare du cœur humain à l'automne de la vie, lorsqu'il sent ses espoirs, ses attentes déçus :

Oh! oui, je sens venir l'indifférence! Je comprends déjà par moi-même la cruelle insensibilité, l'égoïsme absolu reproché à tant de vieillards. Dans ma jeunesse, à la seule vue d'un inconnu survenant dans ma vie, mon cœur battait; je regardais et j'espérais : j'espérais découvrir un trésor dans cet homme. Aujourd'hui je ne regarde plus : je vois tous les hommes comme des ombres. Ne sais-je donc pas, par une assez longue expérience, qu'on ne peut rien attendre d'aucun homme? Je connais la limite des cœurs et des esprits. Que ferai-je d'un nouveau venu? Est-ce qu'il y a dans quelque homme quelque suite? Est-ce que ceux qui m'ont aimé se souviennent aujourd'hui de moi? Bien des fois je me suis cru enfin vraiment reçu dans une autre âme, vraiment aimé! Qu'en reste-t-il? Je n'ai plus rien d'aimable

et ne suis plus aimant. En avançant encore un peu, je comprends que je serai seul, nul n'espérant plus rien de moi, et moi n'espérant plus rien d'aucun homme. Oui, je le sais, presque toujours on vieillit seul et on meurt seul (1)!



Une grande cause de malaise vient de ce que pour l'homme la vie est, en définitive, moyen et non but. La mort n'est pas la destruction de l'existence humaine, elle est un passage, comme le dit le catéchisme, ce si profond petit livre. Ce passage fait partie intégrante d'un grand ensemble dans lequel la vie terrestre n'est que préface, préparation, l'éternité en étant la conclusion, le but.

En vérité, on ose à peine rappeler ces choses, tant elles semblent banales, mais elles n'ont de la banalité qu'un semblant. Assurément, tout cela, nous l'avons appris par cœur avant la première Communion, mais est-il bien certain qu'en même temps que les mots se gravaient dans notre mémoire, les notions capitales qu'ils expriment s'incorporaient assez à notre pensée pour pouvoir diriger pratiquement nos idées, nos sentiments? Je ne le crois pas. La partie matérielle de notre double nature tend toujours à prendre la vie comme but, d'où malaise et tristesse, parce que nous sentons constamment qu'elle glisse, nous

(1) GRATRY, *De la Connaissance de l'âme,* t. II.

échappe sans retour ou arrêt possible, et que chaque heure nous dépossède...

Seule, l'idée de l'éternité, la pensée de la mort regardée en face est un remède. Or, dans le monde, on redoute, on fuit cette pensée, on l'écarte le plus possible de son chemin. On tâche d'oublier la mort, on évite d'en parler, ou, si l'on s'occupe d'elle, c'est comme on le ferait d'une puissance malfaisante qu'on espère assoupir en lui rendant de grands hommages lorsqu'elle apparaît auprès de nous...

Presque toute la nature humaine est endormie, a dit Bossuet. L'homme dort, et rève qu'il vit. Le fils de la terre dort, sous l'enveloppe des sensations, comme l'enfant dans le sein de sa mère; il ne se doute pas du réveil, et il n'attend point la naissance. L'âme regarde, mais, pour elle, ce monde est opaque, et non pas transparent jusqu'à Dieu. Sa vue se borne à l'horizon visible, au disque de la terre palpable. Il croit que tout le reste est vide, que l'atmosphère n'est rien, que les étoiles sont une poussière, et le soleil une lampe! Il ne sait pas que la terre tourne et passe; il la croit immobile et stable pour toujours.

Il faut donc, sur cette base solide, dit le fils de la terre, se construire une demeure inébranlable. Il faut vivre et régner sur cette terre, et jouir de ses biens.

Cela dit, son âme est vendue : elle est esclave sous le joug de ce monde et de son antique tradition : les richesses, les plaisirs, les honneurs, tels qu'ils sont faits, et les moyens d'y parvenir, tels qu'ils sont en usage, c'est à quoi l'âme est livrée tout entière, de tout son cœur et de toutes ses forces. Alors le vieux cortège des satellites du monde s'empare de l'âme : l'ambition, l'avarice, l'envie, l'orgueil, la haine, la crainte, l'espérance, la colère et le désespoir ne lui laissent

plus aucun repos. Ces violentes passions la déchirent, pendant qu'au fond la putréfaction douce des voluptés la mine et la dissout.

Les âmes, par milliers et milliers, ne sont-elles pas ainsi dévorées sous nos yeux ! N'est-ce pas là la voie commune, et la marche fatale qui les porte, bien ensevelies, dans le sommeil, jusqu'à la mort !

Heureuse l'âme qui, à l'entrée de la vie, prévoit cette histoire et ce terme ! Heureuses les âmes vivaces et les esprits lucides qui regardent la route jusqu'au bout ! Heureux ceux qui, voyant passer les humains comme des troupeaux que la mort mène, s'écartent, et cherchent une autre voie, s'il en est une, qui conduise à la vie !

Heureux, dis-je, les esprits clairvoyants qui regardent et pensent, et qui méditent un point que les autres oublient. Quel est ce point ? Ce point capital c'est la mort ! Heureux ceux qui discernent le mouvement qui les emporte, et ne se croient pas immobiles sur une terre immobile, et contemplent la marche et le but, c'est-à-dire un rapide passage et la mort ! Vrai point de vue de tout le tableau de la vie, ô mort, heureux celui qui t'aperçoit, et qui, à ta lumière, critique la vie avant de l'entreprendre !

Celui-là sort du rêve. Il s'éveille ! Ses yeux s'ouvrent ; il voit la double face des choses, commencement et fin, vie et mort.

Mais peut-être ne comprend-il pas ? Peut-être aperçoit-il la mort comme un néant, qui neutralise et qui efface tout l'être de la vie. Alors commence la crise désespérée de l'âme. Sortie de la grossière béatitude des sens, l'âme est vide, affamée, désolée, et saisie de terreur, en face de l'effrayante image et de l'inévitable mort ! Il faut qu'elle se replonge, par peur, dans le sommeil, qui maintenant ne sera plus que factice et fiévreux, ou bien il faut qu'elle trouve un point d'appui pour sa vie éveillée.

Ce point d'appui, c'est la sagesse, c'est la vraie science, c'est la vraie foi, c'est l'union à l'unique immobile, qui ne passe point et ne meurt point.

Si, dans ce désespoir, l'âme trouve Dieu, si dans cette crise du milieu de la vie, elle s'élève, au lieu de se précipiter, c'est un autre état qui commence.

Mais comment enseigner ce qu'est cet autre état?

Cet état, c'est l'intelligence et la vraie pratique de la mort. C'est la vie traversée au delà de sa limite présente (1). . . . .

Oui. Mais nous n'avons pas le courage de mourir.

C'est bien à tort. Car en tous cas la mort vous tient. Quoi qu'on fasse, on mourra demain. Qu'avez-vous donc à perdre? Pourquoi ne pas employer la mort à glorifier la vie, à dilater et traverser, dès ce monde, cette courte vie au delà de sa limite présente? Mais la crainte tient les hommes esclaves sous le joug du présent, resserrés dans les limites connues, et chargés de toutes les vieilles chaînes.

La masse des hommes, qui tourne le dos à la mort et qui fuit devant elle, constitue le troupeau de la mort. La mort est le pasteur, et le genre humain le troupeau. Plus on tourne le dos, plus elle frappe. Plus on va vite, plus elle vous écrase de fardeaux! Mais que dire de celui qui la regarde en face et qui marche sur elle! Comprenez bien ceci : L'homme qui marche au devant de la mort, marche en sens contraire de la mort. Cela est manifeste. Il la rencontre, c'est vrai; mais libre, mais éveillé, mais debout, mais en face. Il la traverse, elle passe, et lui aussi. Mais elle, qui est la force répulsive de Dieu, la force qui repousse le vide et le néant, le mensonge et le mal, elle emporte du corps et de l'âme qui se sont laissés traverser de part en part, elle emporte ces obstacles à Dieu, ces obstacles, innés ou acquis, dont nous sommes pleins. Elle brise l'obstacle, et nous fait traverser la vie, au delà de sa limite présente. Nous passons de l'autre côté, dégagés, purifiés, baptisés dans notre être; nous entrons dans la

(1) GRATRY, *De la Connaissance de l'âme,* t. I.

sphère centrale d'attraction, dans la région de la vie croissante (1).

Il faut qu'on me pardonne cette longue citation. Que dis-je? il faut qu'on m'en sache gré, car ces pages sont admirables de pensée et d'expression; et le Père Gratry, auquel j'ai fait tant d'emprunts pour tracer cette esquisse, n'est pas cité, médité comme il devrait l'être; parmi les rares qui le connaissent, plusieurs disent : « C'est trop haut... de tels remèdes sont inaccessibles. » Quelle erreur!... la plus humble religieuse d'un couvent de village met chaque jour en pratique cette haute philosophie dont, je le veux bien, elle ne connaît pas la théorie.

L'observance de la règle apprend, oblige à ne voir dans la vie qu'un moyen, qu'un moment, et à considérer *pratiquement* l'éternité comme étant le seul but de l'existence, but auquel on doit penser sans cesse, sans prendre trop garde aux choses qui passent...

Alors l'équilibre, la paix s'établit dans le cœur, il n'y a plus contradiction entre ses aspirations et la fuite constante de toutes choses qui échappent, échappent de plus en plus vite à mesure que, l'âge venu, on voudrait les fixer davantage. Sans doute, l'amour, la possession de Dieu, le perfectionnement de soi-même, but vers lequel

(1) Gratry, *De la Connaissance de l'âme*, t. II.

tendent tous les efforts de la vie religieuse, reculent sans cesse; oui, mais ce but recule en se laissant voir de plus en plus net, de plus en plus beau et sans lasser jamais. Voilà donc ce qu'est la vie religieuse : détachement des choses contingentes, attachement à ce qui est le vrai but de la vie, à ce qui lui donne son sens, à ce qui en fait le vrai prix, possession de soi, modération des désirs, développement complet de l'âme dans toutes ses puissances, il n'y a rien en tout cela qui soit opposé à la nature raisonnable, bien au contraire...

C'est pourquoi il arrive qu'en cherchant « d'abord le royaume de Dieu », les religieuses trouvent « tout le reste par surcroît ». Tout le reste, c'est-à-dire, dans ce monde, la paix, le bonheur du cœur, bonheur garanti par le renoncement, la limitation que si rarement nous savons nous imposer à nous-mêmes et pourtant indispensable.

CHAPITRE IV

LA VIE AVEC LES AVEUGLES

Les impressions bien plus que les raisonnements dominent la vie; et parmi les impressions, celles qui viennent par les yeux, je l'ai déjà fait observer, priment les autres. C'est pourquoi, sans examiner si la cécité est réellement la plus cruelle des infirmités, on la redoute plus que toute autre, peut-être parce qu'on ne peut la cacher et qu'elle semble isoler complètement du monde extérieur. La terreur de devenir aveugle donne la terreur de fréquenter, de rencontrer même des aveugles. On se doute bien qu'il est plus douloureux encore d'habiter avec des fous, des idiots, ou simplement avec des malades frappés à mort par une de ces maladies qui ne pardonnent point. Mais le regard cherche tellement le regard qu'au premier aspect tout paraît mort lorsqu'on ne voit pas devant soi des yeux ouverts et animés, et que rien ne semble triste comme un groupe de visages d'aveugles.

Il paraît que, pour les personnes qui n'ont ja-

mais fréquenté des aveugles, la pensée d'aller vivre avec eux est vraiment effrayante. Il leur semble qu'elles vont habiter un monde extraordinaire, composé d'ombres lamentables, dont les idées, le langage sont à part, monde où l'on doit éprouver de grandes difficultés, où il faut un dévouement de tous les instants pour mettre sans cesse à la portée de ces pauvres victimes ce qui leur est nécessaire. On se l'imagine tellement, que c'est ce désir d'immolation complète à la cécité qui tente certaines âmes éprises de sacrifice et les conduit parmi les filles de la Mère Bergunion. Elles sont toutes surprises ensuite d'être, elles, clairvoyantes, quelquefois aidées et servies par des aveugles, ou d'entendre, par exemple, une Sœur aveugle faire la lecture au réfectoire.

Mais si le contact, la vie avec les Sœurs aveugles — aveugles choisies — n'est point ce qu'on croit, ne reste-t-il pas les pensionnaires? — Certes l'abnégation de soi-même, le dévouement complet au devoir, à la tâche assignée, sont choses nécessaires partout et je ne prétends pas que les Sœurs clairvoyantes, à Saint-Paul, n'aient lieu de pratiquer ces vertus admirables. Je prétends seulement que nécessaires, là, comme ailleurs, ces vertus n'y sont pas, du fait de la cécité, mises à une aussi rude épreuve qu'on se l'imagine.

En effet, si, des généralités, nous descendons

aux détails, nous verrons qu'en tout ce qui concerne la vie matérielle, les Sœurs cuisinières, lingères, économes, portières ou quêteuses ont besoin, pour faire la soupe, blanchir ou raccommoder le linge, aligner des additions, évincer des importuns, gravir les étages de la clientèle charitable, d'un dévouement égal mais non supérieur à celui des religieuses qui remplissent pareil emploi dans des orphelinats ou asiles de clairvoyants.

— Bien, me dira-t-on; mais que faites-vous des rapports personnels avec les aveugles?... C'est cela qui exige abnégation et patience!... Les aveugles n'ont-elles pas le caractère particulièrement difficile, le cœur aigri, l'âme troublée?

— Il faut distinguer entre deux genres d'aveugles : ceux de naissance ou d'enfance, ceux qui ont perdu la vue dans la force de l'âge. Chez les jeunes aveugles, on rencontre les diversités et les difficultés de caractère qu'on trouve chez tous les enfants. Les facteurs tels que l'atavisme, la santé, l'éducation première, le contact avec les enfants du même âge influent plus sur la formation du caractère que la cécité en soi. En effet, celle-ci, lorsqu'elle vient avant l'adolescence, affecte ordinairement peu le moral; plus tard, c'est bien différent : on a des projets d'avenir, des espérances, des habitudes de vie auxquels il faut brusquement renoncer. Il est rare qu'on

en prenne immédiatement son parti; presque toujours on a plusieurs années de lutte et aussi de découragement fort pénibles, on est désorienté de toutes manières; l'épreuve morale est rude, elle peut notablement modifier le caractère.

L'asile béni de Saint-Paul étant ouvert à ces âmes désemparées, auprès d'elles, en vérité, il y a tout un ministère à remplir, ministère plein de tact, de délicatesse, d'amour.

Il faut lutter contre le découragement qui assaille les nouvelles aveugles. Elles ne veulent pas faire effort pour suppléer à la vue, parce qu'elles espèrent toujours la recouvrer et trouvent trop difficile d'agir sans elle. Puis on ressent comme une sorte d'humiliation, de honte à s'avouer aveugle; on éprouve très vivement, trop vivement même, le sentiment d'une infériorité, d'une dépendance dont, en somme, on souffre soi plus que les autres n'en souffrent, qui peut bien attrister mais qui ne devrait pas humilier.

On répugne à entrer dans une maison d'aveugles, il semble que ce sera la consommation et même l'aggravation de la cécité, alors que cela en est le meilleur remède, c'est-à-dire la meilleure manière d'apprendre à la vaincre. Et, en effet, se trouver dans une maison où il n'y a que des aveugles atténue bien le sentiment d'infériorité qu'on éprouve et qui fait tant souffrir l'amour-propre; ensuite le contact d'aveugles accomplissant aisément nombre de choses

dont on se croyait incapable donne confiance, et on se reprend à la vie qui apparaît possible encore. Ces victimes récentes de la cécité ne franchissent qu'avec infiniment d'appréhension le seuil du couvent de la rue Denfert et, pendant les premières semaines, surtout, on peut pleinement se dévouer auprès d'elles. Auprès des enfants, nous l'avons vu en parlant des classes, il y a aussi beaucoup à faire pour leur enseigner une foule de choses que les clairvoyantes du même âge apprennent presque seules, sans efforts et sans leçons. Souvent ces enfants ont été très négligées dans leur famille et il faut patiemment leur enseigner tout, jusqu'aux choses les plus humbles de la vie ; mais cela n'incombe qu'à un petit nombre de religieuses.



Il y a plusieurs manières d'entourer de soins les aveugles jeunes ou vieux ; si toutes les manières sont louables par l'intention qui les inspire, plusieurs ne laissent pas d'être critiquables à cause des résultats qu'elles produisent.

Certaines personnes s'imaginent que lorsqu'on vit avec des aveugles le mieux est de tout faire pour eux en ne leur laissant pas l'initiative — la peine, si l'on veut — d'un seul mouvement : c'est une grave erreur, parce que, de la sorte, il n'y a presque aucun perfectionnement possible et, vou-

lant toujours servir l'aveugle, on l'*asservit* à perpétuité. D'autres personnes, plus ingénieuses, pensent que la délicatesse raffinée, à l'égard des aveugles, consiste à mettre, *à glisser* à leur portée, sans qu'ils s'en doutent, ce qu'ils cherchent ou vont chercher, ce dont ils ont ou vont avoir besoin, afin de « leur donner l'illusion qu'ils l'ont trouvé par eux-mêmes ». Cette prévenance est plus touchante qu'éclairée, d'abord parce que si l'aveugle ne voit pas, il entend, et plus d'une fois s'apercevra de la charitable supercherie; or rien n'est pénible comme de sentir qu'on vous trompe, même dans une intention extrêmement bienveillante, et qu'on vous trompe en usant de votre infirmité; c'est, pour ainsi dire, vous traiter en enfant, en dégénéré et, voulant vous faire oublier cette infirmité, il se trouve qu'on vous la rappelle précisément par le point le plus sensible. Ensuite, en agissant de la sorte, on ne vous habitue pas, on ne vous apprend pas à savoir où sont les choses et à les trouver par vous-même. Non, tout cela n'est pas la véritable prévenance; le dévouement éclairé, vraiment efficace, consiste, je l'ai déjà dit, à rendre l'aveugle capable d'agir par lui-même dans le plus de cas possible. Pour y arriver, il faut le guider, l'aider avec beaucoup de complaisance et de patience, aussi souvent, aussi longtemps qu'il est réellement utile : mais pas au delà.

A l'égard des aveugles, la véritable préve-

nance consiste donc à avoir beaucoup d'ordre, à toujours remettre meubles et objets aux mêmes places, à ne jamais laisser d'obstacles imprévus sur le passage : les portes *entr'ouvertes*, les ustensiles de ménage tels que balais, brocs, seaux oubliés au milieu d'un couloir, d'un escalier sont les pires ennemis de la circulation pour l'aveugle, parce que rien ne lui révèle le tranchant de la porte contre lequel il arrive bravement, ni la présence de ce seau laissé au milieu de l'escalier et qu'il peut culbuter en culbutant lui-même. En résumé, il faut toujours prêter de très bonne grâce l'aide de ses yeux chaque fois que l'aveugle en a besoin, mais lui apprendre à s'en passer le plus souvent possible. Vous êtes dans une pièce avec un aveugle, vous voyez qu'il cherche un objet dont il ne sait pas la place ou qui a été déplacé : le mieux est, sans vous déranger, d'indiquer où est l'objet cherché, fût-il un peu difficile à trouver; d'abord, parce que l'aveugle sera bien aise d'avoir réussi dans sa recherche, puis, parce qu'une autre fois il trouvera plus facilement.

La vraie charité du riche à l'égard du pauvre, a-t-on dit, est de le mettre en état de se suffire à lui-même; c'est très juste, et la vraie obligeance du clairvoyant, qui est un riche aussi à l'égard de l'aveugle, est de lui apprendre à se passer de son aide, non par égoïsme de sa part ni pour flatter l'amour-propre de l'aveugle, mais parce qu'étant

donné que c'est un mal d'être privé de la vue, c'est manifestement un bien d'apprendre à la suppléer chaque fois que c'est possible. Parmi les Sœurs voyantes, il en est qui excellent en cet art; telle était la chère Sœur Marie-Madeleine, une des martyres, on s'en souvient, du 4 mai 1897. Par tradition, par observation personnelle et aussi par grâce d'état, puisqu'aux trois vœux accoutumés les religieuses de Saint-Paul ajoutent celui de se consacrer aux aveugles, elle réussissait merveilleusement dans cette mission charitable et intelligemment pratique d'initier les nouvelles aveugles à la vie d'aveugles indépendantes.

Les personnes qui ont une grande habitude des aveugles arrivent à oublier leur cécité, les laissant aller, venir, agir, sans se précipiter à leur secours chaque fois qu'ils ne se dirigent pas droit vers la chaise voulue.

On finit par comprendre que l'aveugle, dans certains cas, trouve avantage à procéder autrement que le clairvoyant, et que pour lui la ligne droite n'est pas toujours le plus court chemin; souvent, c'est en faisant un détour où il s'est trouvé un point de repère qu'il est le plus sûr d'arriver au but; je l'ai d'ailleurs largement expliqué en parlant de l'orientation.

Près des aveugles, comme ailleurs, l'empressement maladroit peut devenir plus gênant et incommode que ne le serait une nonchalante abstention.

Au premier âge de la congrégation, on réunissait à part les Sœurs clairvoyantes et les Sœurs aveugles, afin d'exhorter les unes à la complaisance, les autres à la gratitude; maintenant, tout cela va de soi, il n'y a plus juxtaposition, il y a fusion entre les deux éléments.

Sœurs aveugles et Sœurs clairvoyantes, toutes se considèrent comme Sœurs de Saint-Paul : cela suffit, et si dans un couvent les préférences, les affections particulières étaient permises, ce serait très souvent entre Sœur clairvoyante et Sœur aveugle qu'on les trouverait. Le 25 janvier et le 24 octobre, toutes les religieuses sont en joie : le jour de la conversion de saint Paul, les clairvoyantes fêtent leurs Sœurs aveugles, et le jour de saint Raphaël, les aveugles fêtent leurs Sœurs clairvoyantes.

Il serait donc faux de s'imaginer, dans la Communauté, les Sœurs clairvoyantes comme des « Marthes » remplissant tous les offices actifs, tandis que les Sœurs aveugles, nouvelles « Maries », sans cesse agenouillées au pied du tabernacle, prendraient « la meilleure part ». Non, les parts ne sont pas ainsi délimitées par une chose toute physique : telle clairvoyante peut avoir l'âme plus contemplative que telle aveugle. C'est l'appel intérieur de Notre-Seigneur qui fait les « Maries » et non un sens corporel de plus ou de moins. Les tâches sont réparties, divisées d'après les aptitudes et

facultés de chacune ; il en incombe aux aveugles de très importantes, tel l'enseignement de la musique et de certaines branches intellectuelles, l'apprentissage de la brosserie, l'imprimerie, etc. Si l'on parcourt les annales de la Communauté, on voit des fonctions d'ordre encore bien plus délicat dévolues à des religieuses aveugles : telle une certaine Sœur Marie-Amélie qui, pendant que la famille religieuse se trouvait forcément partagée entre Bourg-la-Reine et Paris, avait la direction du premier de ces groupes; Sœur Marie-Dosithée, économe, qui, devenue tout à fait aveugle, continuait à exercer excellemment son emploi, aidée seulement pour la partie matérielle des écritures par une jeune novice, mais c'était bien elle, c'était sa tête qui dirigeait tout l'économat.

L'opinion commune s'exagère la peine et le mérite qu'il y a à vivre avec les aveugles; mais il ne m'appartient pas, à moi, d'insister sur cette exagération. Je serais désolé qu'on vît chez moi le désir de rabaisser mesquinement les clairvoyants pour exalter les aveugles. J'ai seulement voulu donner une idée juste des choses, et voici les paroles d'une clairvoyante, professeur dans une école d'aveugles, à une institutrice-infirmière de Bicêtre : « On parle toujours de notre dévouement, mais vraiment il n'est rien auprès du vôtre !.. » disait-elle, en visitant la section de l'hospice-école consacrée aux enfants idiots, gâteux,

épileptiques de cet établissement. De fait, je ne sais rien de lamentable comme cette navrante réunion des infirmités de l'esprit et du corps : enfants n'ayant presque que la vie animale, chez lesquels l'âme est absolument engourdie. Mais ce n'est pas parce que les Sœurs clairvoyantes n'ont point à s'occuper des aveugles de la manière dont une infirmière s'occupe d'un malade, d'un bébé, toujours, en tout et partout, que le dévouement est amoindri, qu'il doit exercer moins d'attrait, de prestige sur les âmes amoureuses de sacrifice. Depuis quand le dévouement se jauge-t-il uniquement à la difficulté, à l'horreur de la tâche? Ne peut-on se donner de toute son âme, se dévouer de la manière la plus admirable dans une mission relativement facile, par exemple, dans l'éducation d'enfants bien doués, charmants, et demeurer mercenaire, garder l'amour, la recherche de soi, tout en s'occupant de pauvres êtres absolument disgraciés?

Il n'appartient qu'à Dieu de discerner la part de mérite qui revient à chacun ; quant à nous, sachons qu'à Saint-Paul il y a, pour les clairvoyantes et pour les aveugles, beaucoup de bien à faire, beaucoup à se donner, qu'on y est sollicité d'aller « jusqu'au bout de soi-même »... Cela suffit, n'est-il pas vrai ? aux âmes éprises de dévouement.

CONCLUSION

L'AVENIR DE LA CONGRÉGATION

Il peut paraître étrange qu'après quarante années d'existence, la Congrégation des Sœurs aveugles de Saint-Paul soit encore si peu nombreuse — une seule maison (1), à peine soixante religieuses — et qu'elle soit si peu connue : même dans le monde religieux et charitable, elle est presque ignorée.

Quelques-uns se demanderont alors si cette Communauté répond à un vrai besoin, si, comme congrégation et comme œuvre, elle a de l'avenir.

Eh bien, oui, elle en a, je n'en doute pas, et pour terminer cette étude, je veux essayer d'exposer les raisons de ma conviction.

(1) Depuis quelques mois, l'Association Valentin Haüy pour le Bien des aveugles a créé, à Chilly-Mazarin (Seine-et-Oise), une école — la première qui existe en France — pour les jeunes filles aveugles arriérées ou idiotes que les autres établissements ne peuvent admettre. Elle a demandé à la Communauté des Sœurs de Saint-Paul quelques religieuses aveugles et clairvoyantes pour tenir cette modeste mais bien utile petite maison.

***

Assurément il n'est pas question d'un développement comparable à celui des Filles de la Charité, des Petites Sœurs des pauvres ou de telle autre congrégation vouée au service de tous les malheureux : enfants, adultes, vieillards. Avec les familles faibles et désorganisées comme elles le sont actuellement, sur mille habitants (dans les villes surtout), il y en a bien vingt qui ont besoin d'être recueillis dans des asiles, ou tout au moins d'avoir presque quotidiennement à domicile les soins de personnes étrangères à leur famille. A ces soins pourvoient de leur mieux des centaines de congrégations vouées au service des pauvres et des malades. Quant aux aveugles, il n'y en a qu'un sur mille habitants, soit 40.000 pour la France et l'Algérie ; sur ces 40.000, un quart doit pouvoir être considéré comme étant à l'abri du besoin : 30.000 aveugles à aider forment encore un contingent sérieux. Mais sur 40.000 aveugles, combien y a-t-il de jeunes filles âgées de moins de trente ans pouvant, par conséquent, fournir des vocations religieuses? Dix-huit cents environ. On se demandera si ce nombre peut assurer assez de vocations pour motiver le développement de cette congrégation? Et, d'autre part, est-il utile, est-il nécessaire qu'une congrégation spéciale intervienne auprès des aveugles? Son exis-

tence se justifie-t-elle autrement que par la satisfaction qu'elle donne aux jeunes filles aveugles éprises de l'idéal de la vie religieuse? L'action charitable que pourraient avoir les Sœurs aveugles de Saint-Paul, développée, multipliée, répondrait-elle à un besoin sérieux ? C'est bien ainsi, ce me semble, qu'il convient de poser la question.

Et d'abord, le nombre des jeunes filles aveugles se sentant appelées à la vie religieuse, a-t-il tendance à augmenter? S'il devait rester stationnaire, il serait impossible, en effet, de développer la congrégation.

Oui, tout porte à croire que ce contingent augmente et augmentera encore sensiblement. Chaque jour, il y a plus de petites filles aveugles qui entrent dans les écoles spéciales ; presque toutes ces écoles donnent à leurs élèves une éducation fort religieuse. Un plus grand nombre d'aveugles cultivées dès l'enfance, mises en contact avec d'autres (ce qui peut provoquer chez elles le désir de consacrer leur vie au bien des aveugles), la congrégation beaucoup plus connue qu'elle ne l'était autrefois : voilà un ensemble de circonstances très favorables à la multiplication des vocations.

Du reste, dès aujourd'hui, des postulantes aveugles se présentent que malheureusement la Supérieure ne peut accueillir, faute de postulantes clairvoyantes assez nombreuses.

Mais cet état de choses doit-il être considéré comme définitif? Cette pénurie de novices clairvoyantes tient-elle à des causes profondes? n'estelle pas plutôt accidentelle et remédiable? Oui assurément. On dit que, sur mille jeunes filles, sept entrent en religion; pourquoi donc ne s'en trouverait-il pas quelques-unes qui prendraient le chemin de notre chère Communauté si elle était plus connue? Pourquoi cette congrégation si pieuse, si sympathique, ne trouverait-elle pas, comme tant d'autres, des ouvrières pour la mission spéciale qui lui est départie? Nous sommes à une époque où on ne craint pas la *spécialisation*, même dans les œuvres de charité, même dans les vocations religieuses : on aime à se donner à telle misère plutôt qu'à telle autre. Les congrégations aussi sont amenées, par le grand mouvement des choses et leur complexité croissante, par la multiplicité des connaissances nécessaires pour s'occuper utilement de quoi que ce soit, à circonscrire, à spécialiser leur action. Or, la cécité, sans être, grâce à Dieu, assez répandue pour pouvoir alimenter le zèle d'une armée charitable telle que celle des Filles de Saint Vincent de Paul, fait cependant assez de victimes pour motiver et rendre très utile une congrégation spéciale. Jusqu'à présent, celle-ci ne s'est occupée que des jeunes filles, des femmes, qui, sauf la cécité, sont valides de corps et d'esprit, puis de quelques dames âgées, pensionnaires libres; mais son action est

susceptible de beaucoup s'étendre puisque, d'après ses constitutions, elle peut entreprendre, successivement et en proportion de ses ressources, toute œuvre tendant à l'amélioration physique, intellectuelle et morale des aveugles quels que soient leur âge, leur sexe et leur conduite. Elle pourrait donc avoir encore : école maternelle et enfantine pour les petits garçons de trois à neuf ans, atelier d'apprentissage, ouvroir, maison de famille pour les ouvrières, école-asile pour les arriérées et idiotes, asiles pour les vieillards des deux sexes. Pourquoi donc n'aurait-elle pas, en effet, des asiles spéciaux pour les vieux aveugles?

Actuellement, il y a en France s'occupant des aveugles : des Sœurs de la Sagesse, des Filles de la Charité, des Sœurs de Marie-Immaculée, des Dominicaines de l'Immaculée-Conception, des Sœurs de la Providence, des Sœurs de Saint-Charles, des Sœurs de Sainte-Marie, des Sœurs de Saint-Paul de Chartres, de la Charité de Bourges, etc., etc.; toutes se dévouent de leur mieux, mais il est certain qu'elles n'ont ni préparation, ni mission particulière. Au contraire, nos Sœurs de Saint-Paul sont naturellement et surnaturellement désignées; elles ont, par leur vœu spécial, les grâces et, par leur situation même d'aveugles ou de clairvoyantes ayant dès le noviciat vécu avec les aveugles, toute facilité de s'approprier les connaissances techniques nécessaires.

Pour donner l'instruction aux enfants aveugles,

pour apprendre aux adultes les arcanes, le tour de main d'un métier, il est reconnu que ce sont les aveugles qui savent le mieux s'y prendre ; eh bien, des religieuses aveugles sont admirables pour cela. Mais à côté des professeurs, des contre-maîtresses, il faut des yeux pour surveiller certains détails qui peuvent échapper à l'aveugle ou qui la retiendraient trop de temps : les Sœurs clairvoyantes, dès le noviciat, mêlées, fondues avec les aveugles, y excellent. Aussi, sans qu'il y ait aucun monopole à demander ni à désirer — car, même dans les œuvres, les monopoles ne valent pas grand'chose, une certaine émulation est utile en tout ce qui est humain — il est probable que peu à peu et par le seul fait de la supériorité des résultats obtenus, quand la congrégation des Sœurs aveugles de Saint-Paul sera à même d'avoir plusieurs maisons, telle et telle congrégation qui ne s'occupent des aveugles qu'à titre exceptionnel et comme par surcroît s'en déchargeront volontiers.

Au demeurant, dès aujourd'hui, sans toucher à ce qui existe, combien n'y a-t-il pas de jeunes filles, de veuves, de femmes aveugles lâchement abandonnées par leur mari, de pauvres vieilles dont la vue est presque éteinte, qui traînent une vie misérable, frappant en vain à la porte des hospices? hospices ordinaires, toujours pleins, où elles n'entrent qu'après mille difficultés, une longue attente et où, parfois, elles se trouvent bien mal!...

Qu'on s'imagine donc ce que peuvent être l'arrivée et la vie d'une malheureuse aveugle, gauche, maladroite, entreprise — sa cécité étant récente — dans un milieu de femmes pour la plupart grossières et manquant de la plus primitive délicatesse de sentiments, population surveillée par une « surveillante fin de siècle » qui ne surveille rien du tout, ayant bien autre chose dans la tête.

Allez dans une de ces immenses salles d'hospice contenant plus de cent lits, où une pauvre aveugle se trouve comme perdue!... Épiez-la, épiez ses compagnes, et si vous en apercevez de bonnes, complaisantes à souhait, vous en verrez surtout de toujours prêtes à se moquer, à tourner en ridicule la malheureuse qu'elles ne nomment jamais que « l'aveugle ». Elles cherchent à lui jouer des tours et disent ensuite : « Oh! c'est encore l'*aveugle qui se cogne*, tant mieux! c'est bien fait!... »

Et l'oisiveté?... Passer des jours, des jours et puis encore des jours, sans faire quoi que ce soit... En être réduit, comme certaines, pour se donner l'illusion d'une occupation, à enfoncer une épingle dans la couverture de son lit pour la retirer immédiatement et l'enfoncer de nouveau, cela pendant des heures... Et l'isolement, le sentiment d'abandon qui étreint le cœur lorsqu'on sent que ni aujourd'hui, ni demain, ni après, ni jamais, on ne sera *quelque chose pour quelqu'un*, que c'est

fini... qu'on ne sera plus qu'une unité, qu'une hospitalisée quelconque, un numéro pour des administrateurs... Eh bien, ces souffrances — je dirais volontiers ces tortures morales — pourraient être épargnées dans des hospices, dans des asiles spéciaux tenus par des Sœurs connaissant les aveugles. Plus de moqueries si pénibles sur la cécité, puisqu'on est entre aveugles; plus d'oisiveté, puisque les Sœurs sauraient organiser le travail et donner à chacune la tâche qui convient à ses pauvres facultés; plus de sensation d'isolement, d'abandon, puisque, pour les bonnes Sœurs (Sœurs aveugles, Sœurs clairvoyantes), on serait *quelque chose*, *quelqu'un* ayant un passé, des aspirations, un avenir éternel : enfin on serait une *âme* et non un numéro de lit.

Et la congrégation ne pourrait-elle pas aussi soigner des vieillards aveugles, prenant en pitié ceux dont on a dit : « Malheur à l'infirme qui n'a que des cœurs d'homme et des mains d'homme autour de ses douleurs », se souvenant une fois de plus qu'elle a été fondée pour s'occuper de *tout* ce qui peut participer au soulagement de la cécité. Les filles de la Mère Saint-Paul deviendraient en quelque sorte « les Petites Sœurs des pauvres aveugles ».

Il est manifeste que dix, quinze maisons de Sœurs aveugles en France — et pourquoi, comme tant d'autres congrégations, celle-ci ne passerait-elle pas la frontière? — plusieurs à l'étranger :

Belgique, Suisse, Italie, Espagne, Canada, seraient promptement pleines de religieuses et de pensionnaires. Et les ressources ne manqueraient pas : des Sœurs aveugles tendant la main pour des enfants, des vieillards aveugles, par qui donc seraient-elles repoussées?...



Mais, après avoir vu que, parmi les congrégations vouées aux œuvres charitables, celle des Sœurs aveugles de Saint-Paul a sa place, qu'elle peut se décupler et qu'il est à souhaiter qu'elle se décuple, il reste à examiner — et peut-être est-ce par là que logiquement il eût fallu commencer — si, dans la société de l'avenir, le dévouement inspiré, soutenu par la religion continuera à trouver sa place, si les congrégations hospitalières doivent, demain comme hier, avoir une fonction sociale.

Il y a plusieurs catégories de gens qui ne croient pas à l'avenir social des congrégations ; d'abord les évolutionnistes qui, absolument radicaux, proscrivent les œuvres charitables, disant avec Herbert Spencer : « Si une philanthropie mal éclairée se met en travers de la loi bienfaisante de l'évolution, elle va rejeter les non-producteurs à la charge des producteurs, dégrader l'espèce et amasser comme à plaisir une réserve de souffrances pour les générations futures, de sorte que l'on peut se demander si la sotte phi-

lanthropie qui ne pense qu'à adoucir les maux indirects de l'avenir, ne produit pas au total une plus grande somme de misères que l'extrême égoïsme... La pauvreté des incapables, la détresse des imprudents, l'élimination des paresseux, cette poussée des forts qui met de côté les faibles et en réduit un si grand nombre à la misère sont le résultat nécessaire d'une loi générale éclairée et bienfaisante : la loi de sélection naturelle (1). »

Viennent ensuite ceux qui pensent que l'humanité aura bientôt atteint un degré de perfectionnement suffisant pour que, en dehors de toute croyance métaphysique, les hommes comprennent les devoirs de solidarité qu'ils ont les uns envers les autres, et pour qu'en remplissant ces devoirs, ils éprouvent une satisfaction intime assez grande pour les y faire persévérer et les récompenser de leurs peines.

Les premiers étaient des matérialistes radicalement utilitaires, on vient de voir à quelles extrémités ils en arrivent, les seconds sont des idéologues.

(1) Certains même osent pousser la théorie jusqu'à ses dernières conséquences ; M. Lapouge, par exemple, qui a le triste courage de dire et d'écrire toute sa pensée, veut qu'on améliore l'humanité en aidant la race à éliminer le plus vite possible des sujets défectueux moralement ou physiquement — pour lui, c'est tout un — ; il souhaite donc la création de vastes asiles d'un nouveau genre où l'on attirerait les gens misérables, vicieux, dégénérés : ceux-ci sont nombreux, ces asiles seraient de véritables villes, on y favoriserait le vice en y multipliant les occasions de débauche de manière à hâter l'œuvre de la sélection naturelle.

Livré aux seuls motifs naturels, l'homme peut bien aimer et aider son semblable, mais s'il ne dépasse pas ce sentiment qui est presque un instinct, il ira rarement très loin dans la voie du dévouement. Ce sentiment naturel suffit pour empêcher de faire du mal et même pour incliner à faire certain bien, mais il ne peut suffire pour porter à se dévouer sans réserve dans les circonstances vraiment pénibles qui nous gênent intimement, nous imposent de réels et longs sacrifices. Pour en arriver à ce don de soi, il faut un motif transcendant : l'amour de Dieu portant à vouloir dépasser les préceptes évangéliques d'accord avec la droite nature et à obéir aux conseils qui, eux, dépassent cette nature.

Il y a ensuite les gens qui, plus pratiques, n'ont peut-être pas une confiance illimitée dans l'immolation de l'homme à l'homme simplement par esprit de solidarité, mais qui ne se résignant, à aucun prix, à laisser la religion et les religieux avoir de l'influence dans la société moderne et sachant très bien que là est encore la plus riche mine de dévouement, veulent se passer du dévouement, de la bonne volonté même, et tout demander à l'obligation de la loi, à l'impôt... Ce sont les sectaires qui prétendent bien aimer leurs semblables, mais qui certainement préfèrent encore leurs idées puisque, dans la pratique, ils sont prêts à sacrifier leurs semblables à leurs idées.

Il y a enfin les esprits timides, esprits « admi-

nistratifs » si communs en France, esprits latins qui, avant tout, aiment ce qui est uniforme, symétrique, parfaitement assuré, garanti par l'État, par une loi; ceux-là pensent que, seul, l'État est assez puissant, est assez riche, assez stable, assez ordonné, pour pouvoir satisfaire également sur tous les points du territoire aux modernes aspirations d'assistance (1).

Lorsque l'ami des pauvres est un « Monsieur Vincent », un M. Le Prévost, une Jeanne Jugan ou une Mme Garnier, peu à peu et d'abord par ses ressources personnelles, il s'occupe de quelques malheureux, ne rêvant pas de transformer l'humanité, mais simplement de travailler pour sa modeste part à la moisson du Père qui est dans les cieux. Puis il cherche des frères, des sœurs pour s'associer à son labeur, et une petite congrégation se crée qui, avec les années et la bénédiction de Dieu, se développe, s'occupe de beaucoup de misères, sans prétendre cependant les embrasser toutes, et fait un bien réel.

(1) Un Directeur d'œuvres charitables rapporte comme il suit les paroles d'un fonctionnaire de l'Assistance publique : « A quoi servent tous vos efforts? disait récemment un inspecteur très dévoué à notre cause; ne pouvons-nous pas faire tout ce que vous faites? Vous êtes pauvres, et nous sommes riches, vous vous heurtez à mille difficultés parce qu'on vous connaît à peine, on connaît toujours l'administration. Vous êtes zélés et enthousiastes aujourd'hui, mais l'avenir de vos œuvres exige que vous ayez des successeurs animés du même esprit. Or, vous êtes condamnés à mourir et l'administration ne meurt pas. L'administration a sur vous des avantages incontestables, et je ne vois pas les avantages que vous avez sur elle. »

Mais, quand cet ami des malheureux prend le nom de philanthrope, il rêve immédiatement d'agir sur la *totalité* de la classe de misérables qui l'intéresse spécialement ; il s'adresse à l'État et présente au Parlement un projet de loi qui prendra son nom et le rendra célèbre, si tant est qu'il y ait grande célébrité à donner son nom à un règlement aussi contingent, parfois aussi éphémère qu'une loi.

Et, pour le dire en passant, il faut, à notre époque, une foi bien robuste en l'État pour avoir cette confiance, ce culte qui, chez certains, confine à une véritable superstition ; il semble que toutes les questions d'assistance doivent être résolues par l'État, que l'État a des remèdes pour toutes les misères, que l'argent fait tout...

Mais qu'est-ce donc qu'une loi, qu'un règlement, si, par l'action personnelle, on n'entraîne pas les volontés, on ne transforme pas les mœurs ? Une loi, si bien combinée qu'elle soit, n'est jamais qu'un mécanisme, elle ne suffit pas : il faut des hommes, et un règlement, si bien conçu qu'il soit, n'a jamais fait un homme ; la règle est peu de chose sans l'obligation morale, sans la volonté intime pour chacun de s'y conformer ; un effort intérieur qui excède toute puissance législative est ici nécessaire.

⁂

En résumé, le dévouement gratuit et total de quelques-uns au soulagement des faibles est-il vraiment nécessaire au bien de l'humanité? Les positivistes ne le pensent pas. Ils prétendent que c'était la terreur de l'enfer qui, autrefois, produisait les grands dévouements, les larges aumônes, mais que cette terreur devant « s'évanouir au progrès des lumières », aumônes et dévouements tariront et qu'il faut maintenant recourir à la contrainte, c'est-à-dire à la loi, afin d'obtenir les ressources nécessaires pour dédommager ceux qui font leur carrière de s'occuper des malheureux. « La société moderne ne peut pas, ne doit pas s'en rapporter à la bonne volonté de quelques ascètes plus ou moins déséquilibrés pour élever les orphelins, soigner les malades, les infirmes, les vieillards. »

L'Église, au contraire, a confiance en la liberté humaine; elle croit que le dévouement de quelques-uns à tous sera toujours possible, sera toujours nécessaire. Elle dit donc à ceux qui non contents d'observer les préceptes évangéliques veulent encore obéir aux conseils, à ceux qui ont la sainte ambition d'aller jusqu'au bout d'eux-mêmes dans le don de soi à leurs frères, elle leur dit : « Présentez-vous »... et sachant que pour passer de la bonté naturelle au don total de soi-

même, il faut une aide surnaturelle, elle met toutes ses grâces spirituelles à la disposition de ces vaillants.

Puis, s'adressant à tous les chrétiens, elle ajoute : « Aimer son prochain comme soi-même n'est pas un conseil facultatif mais un précepte; vous êtes donc tenus à donner non pas de votre nécessaire mais de votre superflu »; elle tend la main, et c'est tout... C'est tout, et jadis, sous forme de vignes, de prés, d'étangs ou de forêts, comme de mesures de blé, d'huile ou de vin; aujourd'hui, en écus de cinq francs comme en gros sous ou en billets de banque, les millions sont toujours arrivés et arriveront toujours.

Dans la vie sociale, il faut bien en prendre son parti, tout ne peut pas être réglé d'avance par des lois, des conventions fixes ne laissant point place à la bonne volonté, au dévouement des uns, à la reconnaissance des autres. Parvenues à l'âge adulte, les sociétés, comme certains hommes, sont grisées par leur force, leur savoir, leur succès; ces hommes ne veulent rien devoir à personne, surtout aux vivants, aux parents, aux gens qui sont très près d'eux, et auxquels ils s'estiment bien supérieurs par leur intelligence, par leur science; de même, dans nos sociétés modernes, on veut que tout soit réglementé, tarifé, rétribué, s'imaginant ainsi pouvoir échapper à la servitude de la reconnaissance... Pauvres savants qui ne savent pas que, s'il y a un peu de bonheur

dans la vie, c'est à tout donner, à tout recevoir!

Puis, avec les idées, les théories d'en haut, il y a aussi, je le sais, les poussées d'en bas : le pauvre, teinté, grisé d'idées prétendues démocratiques, ne veut plus de la charité individuelle qui oblige à une reconnaissance personnelle. Il veut être aidé par la collectivité, par l'État, s'imaginant ainsi rester plus indépendant.

Eh bien, l'assistance de l'État, toujours coûteuse, souvent mal faite, ne donne pas des résultats proportionnés aux dépenses. Celle des œuvres, des sociétés charitables, tout en ménageant les susceptibilités des pauvres, fait produire beaucoup plus à l'argent des riches ; elle est donc préférable, elle a donc forcément sa place et ne peut avoir de meilleurs agents que les congrégations religieuses. Ce n'est pas que je partage absolument les idées de certaines personnes dévouées aux œuvres, si dévouées même qu'elles voient et cherchent dans les œuvres de charité le remède à toutes les misères sociales, et trouveraient normal que, dans une ville de 50.000 habitants, il y ait 1.000 places d'orphelinats, d'hôpitaux ou d'hospices. Non, certes, mon idéal serait bien plutôt une société où la famille fortement constituée ne fût pas à la merci d'un chômage, d'une maladie et même de la mort prématurée du père ou de la mère, parce que plusieurs rejetons de la souche vivant ensemble, au même foyer, peuvent résister à un malheur, éle-

ver un orphelin, soigner un malade, conserver un vieillard; une société où le patronat des familles riches à l'égard des pauvres s'exercerait patriarcalement, simplement et comme de soi. Mais tout cela, c'est un idéal; dans la réalité actuelle, il faut que beaucoup de personnes s'occupent spécialement des malheureux.

Donc, les congrégations religieuses sont encore, seront peut-être toujours nécessaires aux sociétés. Et je n'ai pas parlé de l'utilité de fécondation, de prière, réserves que nos esprits inattentifs sont peu disposés à admettre, ne considérant pas, ne comprenant pas que la source cachée dans la montagne est aussi utile que la fontaine jaillissante sur la place publique, puisque celle-ci est alimentée par celle-là.

Enfin, qui donc aux heures de grandes angoisses, surtout ressenties dans l'isolement, qui donc n'a pensé, sans éprouver le soulagement qu'apporte une lueur d'espérance, qu'au moment où il est torturé, des âmes saintes, des âmes candides, des religieuses, des enfants, sans le connaître, prient pour lui?...

Elles prient pour lui, parce que, fidèles à la vieille, à la belle tradition monastique, elles ont soin de demander chaque soir au Seigneur de prendre en pitié « les voyageurs, les malades, les agonisants ».

Au début des sociétés modernes, les ordres re-

ligieux ont fait naître, ont maintenu la civilisation : seuls, je crois, les esprits prévenus contestent leur utilité passée. Aujourd'hui que la civilisation avancée, la facilité des communications, la sécurité matérielle, l'impatience d'indépendance, de bien-être, et tant d'autres causes matérielles ou morales ont disjoint la famille, que les individus et non les familles sont considérés comme unités sociales, dans bien des occasions, l'individu se trouve désemparé parce que l'homme n'est pas fait pour vivre seul, pour se suffire à lui-même. Aux deux extrémités de sa vie, il a besoin de secours, de soins.

L'individu a voulu se libérer de ce que la famille avait d'assujettissant, de gênant : soit... mais il faut alors que des collectivités artificielles remplacent la collectivité naturelle et qui peut mieux y réussir que celles soutenues par la foi?



Des religieux s'occupant des pauvres, des faibles, des malades par *vocation*, par *amour*, le feront toujours mieux que des salariés quelque honnêtes qu'ils soient. Sans doute, l'homme est toujours homme, toujours faible, et même des religieux, dans un de ces moments où la nature l'emporte, peuvent s'oublier jusqu'à avoir des paroles dures pour ceux qu'ils soignent et qui sont parfois exigeants, irascibles, peu reconnais-

sants : « Ah! il faut bien que ce soit pour l'amour de Dieu qu'on s'occupe de vous!... » Assurément c'est peu charitable de parler ainsi, mais d'abord c'est rare; puis n'est-ce pas encore mieux que d'entendre dire aux laïques : « Il faut bien être obligé de gagner sa vie pour rester avec vous!.. »

Non, les religieux ne peuvent être remplacés avantageusement par des laïques, si dévoués qu'ils soient (1). Et d'abord, le célibat, comment l'avoir en dehors de la vie religieuse, et comment ne pas l'avoir sans perdre avec lui l'indépendance qu'il assure? Qu'on se rappelle dans *Brand*, le beau drame d'Ibsen, la scène du petit jardin du presbytère, sous la rafale glacée, scène si poignante, si vraie, si humaine, où le malheureux missionnaire luthérien se trouve placé entre cette terrible alternative de sacrifier son devoir de père et d'époux ou son devoir de ministre de la religion... Il y a, en outre, la confiance, la sécurité pour ceux qui ont recours à vous.

Ne voit-on pas souvent dans le monde charitable des personnes qui, après être restées célibataires quelques années et s'être occupées entièrement d'une œuvre, se marient, un jour,

(1) Le Docteur Després, dans un de ses discours au Conseil municipal de Paris, s'exprimait ainsi : « Je ne viens donc pas dire que les religieuses ont le monopole du dévouement, non, mais ce que je soutiens, c'est qu'elles en ont seules les moyens. » (*Les Sœurs hospitalières*, discours du 24 novembre 1885.) Effectivement, seuls, des religieux se conformeront à la parole de saint Paul à Timothée : « Ayant donc la nourriture et le vêtement, sachons nous en contenter. »

disant : « Rien ne sera changé à ma vie, au contraire, nous serons deux, là où j'étais seul, et l'œuvre y gagnera. » Illusion presque toujours : les enfants, les maladies, le besoin d'argent — toutes choses auxquelles on ne saurait se dérober — prennent, et avec entière légitimité, la meilleure partie des forces. En effet, c'est déjà une œuvre suffisamment absorbante, la meilleure et la première des œuvres, pour un père, une mère de famille que de remplir tous ses devoirs : on ne peut plus donner aux autres que le superflu de son temps comme celui de son cœur et celui de sa bourse; or, les œuvres ne vivent pas seulement de superflu, il faut leur donner plus que cela, il faut pouvoir se donner soi-même jusqu'au vif de son être.

D'autre part, le célibat laïque entraîne presque toujours l'isolement où l'homme s'étiole : « Malheur à celui qui est seul »; et pour être deux, pour être plusieurs, pour s'entendre, pour s'unir et rester unis, pour n'avoir qu'une volonté, condition nécessaire des actions étendues et durables, il faut un lien très fort, un lien religieux, rien de moins. Ce lien peut ne pas être apparent, il peut être indépendant du costume, d'engagements de longue durée; de nos jours, il s'est créé plusieurs congrégations de ce genre et, bien qu'elles ne soient pas aperçues du vulgaire, elles existent comme congrégations, il y a un lien religieux, ce ne sont pas des sociétés laïques.

Une autre raison milite en faveur des religieuses : en dernière analyse, les questions sociales sont surtout des questions morales ; le vrai remède, le vrai préventif de la misère, c'est l'observance de la loi morale, du Décalogue ; or l'expérience — la « leçon de choses » — commence à être faite ; on voit que, seule, une religion positive, le christianisme, est capable d'assurer cette observance. Et qui donc mieux qu'un religieux peut parvenir à faire connaître et pratiquer le Décalogue? Et comme tout en ce monde s'harmonise, il se trouve que le progrès de l'individualisme qui donne une nouvelle et indéniable utilité aux congrégations religieuses assure, *pour ce qui est des causes naturelles*, un grand nombre de vocations, il y dispose, tout au moins : beaucoup de jeunes filles peu inclinées au mariage sentent que, si elles ne se marient pas, elles n'auront point de foyer, point d'intérieur, point de vie commune, laquelle, tout en ayant ses inconvénients, apporte sa sauvegarde, sa sécurité; et n'ayant plus la famille du cœur, elles cherchent celle de l'âme.

Ici encore, le même mouvement, la même tendance qui produit le besoin produit aussi le moyen d'atténuer le mal... Dieu en soit loué!

Les congrégations religieuses ne sont donc pas près de disparaître et les vrais amis des pauvres doivent, quand bien même ils n'auraient aucun sentiment religieux, se réjouir de leur prospé-

rité. S'ils mettent les pauvres au-dessus de leurs théories sociales ou religieuses, ils reconnaîtront que nul n'est mieux placé pour s'occuper des malheureux que celui qui ayant volontairement renoncé à tout ce qu'on appelle « bonheur de la vie » n'y a plus d'autre intérêt que ces malheureux mêmes.

Pour nous autres, catholiques, il nous faudrait être singulièrement indifférents au bien de l'Église ou peu perspicaces pour ne pas nous intéresser au développement des congrégations consacrées aux œuvres charitables. En effet, une des meilleures réponses à faire aux adversaires de l'Église, c'est l'exposé du soulagement qu'elle procure aux maux du corps, à défaut de pouvoir faire admettre de prime abord le bien qu'elle fait aux âmes.

Mme Swetchine disait : « Je ne reconnais aux catholiques qu'un seul droit, c'est celui de faire mieux que les autres. » Ce droit est même un devoir à une époque où l'on discute tout, où l'on ne veut tenir compte que de l'expérimentation. En voyant les catholiques agir mieux, faire le bien avec plus de persévérance que les autres; en voyant l'Église produire plus de fruits de soulagement qu'aucune autre société d'esprits ou d'âmes, ne sera-t-il pas difficile de se refuser à admettre qu'il y a en elle un principe, un soutien absolument transcendant? En tout, on veut des « leçons de choses » : il ne suffit plus, pour

être suivi et compris, de s'adresser seulement à l'esprit et au raisonnement, il faut aussi parler aux sens, aux yeux; on illustre tout aujourd'hui, on veut des reproductions, des plans, des graphiques dans tel ouvrage où autrefois on n'aurait jamais eu l'idée d'introduire quoi que ce soit hors texte; eh bien, les œuvres de charité inspirées, soutenues par la foi sont en quelque manière les pièces à l'appui, les illustrations de l'apologétique religieuse. D'ailleurs, Notre-Seigneur, disait : « Ne croyez-vous pas que je suis en mon Père et que mon Père est en moi? Croyez-le au moins à cause des œuvres que je fais (1). »

*
* *

Ayons donc confiance : la congrégation des Sœurs aveugles de Saint-Paul a de l'avenir. Jusqu'ici, son développement a été très lent, faute, je l'ai déjà dit, de novices clairvoyantes. Comment celles-ci auraient-elles pu venir, puisque la congrégation était presque inconnue? Travaillons à la faire connaître et, Dieu aidant, les postulantes afflueront au noviciat.

Ne sont-elles pas « légion » les jeunes filles qui cherchent autre chose que les banales satisfactions de la vie? qui sentent que l'entier développement de notre âme et des âmes qui nous

(1) *Saint Jean*, ch. XIV.

sont confiées est la seule chose vraiment passionnante, la seule rendant la vie digne d'être vécue? Ne sont-ils pas plus nombreux que le vulgaire ne le croit les cœurs de vingt ans ne sachant pas, ne pouvant pas prendre la part de biens à eux échue, sans être poursuivis et comme hantés par la vision de ceux qui manquent presque de tout? Or, à cette obsession, il n'est qu'un remède : se dévouer sans réserve, se donner *totalement*, volonté, cœur, biens, afin d'atténuer autant qu'il est en son pouvoir l'inégalité de la souffrance humaine...

Il faut que parmi ces « appelées », quelques-unes prennent le chemin du couvent de la Mère Bergunion; elles y sont espérées, elles y seront reçues avec joie. Et, au dehors, il y a nombre de pieuses jeunes filles aveugles ayant la vocation religieuse, attendant avec anxiété qu'on leur annonce l'entrée au couvent de la postulante clairvoyante qui doit ouvrir pour elles la porte de cette « terre promise » du noviciat, puisqu'une aveugle ne peut être admise à prendre le voile que si une clairvoyante le prend en même temps.

Vous qui êtes dans votre vocation et qui peut-être avez connu autrefois ce qu'il en coûte de ne pouvoir répondre à l'appel qui nous suit partout, partout... aussi bien dans les réunions les plus doucement intimes, dans les foules les plus bruyamment entraînantes que dans la solitude de la chambre la mieux close; vous qui savez ce

qu'est la nostalgie du lieu où l'on a toute sa pensée, où il semble que la vie aura son vrai but, sa vraie signification, où l'on sent que le cœur habite déjà; vous qui savez comment on aime tout ce qui vient de ce rivage idéal, tout ce qui en parle, comment, avec envie, on entend, on écoute partir tout ce qui s'y rend... nostalgie qui fait que dans la maison paternelle, même, on se sent en exil... vous comprenez, n'est-il pas vrai? la souffrance bien réelle quoique toute psychologique de l'aveugle qui ne peut suivre sa vocation, parce que la cécité, les circonstances l'obligent à vivre presque en égoïste, alors qu'elle aspire à se donner tout entière...

Ceux qui, au contraire, n'ont pas de vocation, n'ont jamais su ce que c'est que d'avoir au cœur une grande admiration, un grand enthousiasme, un profond désir de se donner dans toute la générosité de ses vingt ans, à quelqu'un ou à quelque chose, à un être ou à une idée qu'on aime infiniment plus que soi souriront peut-être de tout cela en disant : chimère!...

Eh bien! ils ne doivent pas sourire... S'ils ne comprennent pas, qu'ils se taisent, car ce désir est très haut, très bienfaisant; la vie se trouve absolument transformée par la poésie, le souffle qu'y met le détachement de soi. Et s'il en est ainsi pour le don de soi à des choses belles, grandes, sans doute, mais finies, qu'est-ce donc lorsque c'est à Dieu qu'on s'est donné!...

Pour une jeune fille clairvoyante éprise de Notre-Seigneur, n'est-il pas ravissant de savoir que de son entrée au noviciat dépend celle d'une postulante aveugle qui, depuis plusieurs années, et avec quelle ardeur!... aspire à « réaliser sa vocation », à pénétrer en cette « terre promise »!...



Arrivé au terme de ce travail que les circonstances, les exigences de la vie essentiellement active où je suis engagé ne me permettent pas de faire ce qu'il faudrait qu'il fût, puissé-je avoir été suivi par quelques lecteurs; puissent-ils garder de l'Œuvre de la Mère Saint-Paul et de l'abbé Juge un souvenir fidèle; puisse-t-il parmi eux s'en trouver qui sachent parler aux jeunes filles de ce cher couvent comme j'aurais tant désiré savoir en parler moi-même, afin de le faire aimer comme je l'aime... Je voudrais tant attirer des âmes dans ce lieu de paix et de dévouement! Je serais si heureux que, grâce à ce livre, quelque jeune fille amoureuse de consacrer sa vie uniquement à Dieu, de devenir épouse mystique de Notre-Seigneur, servante des malheureux, veuille dire au jour béni de sa profession : « Je me donne au Seigneur Jésus et aux aveugles pour jamais. »

FIN

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE

LA COMMUNAUTÉ DES SŒURS AVEUGLES DE SAINT-PAUL

LIVRE I

LES ORIGINES

LIVRE II

LE COUVENT

LIVRE III

LES RELIGIEUSES











DATE DUE

HV1970 De La Sizeranne, Maurice
P7 Les soeurs aveugles: I
L3 psychologie de la femme
aveugle, II La
c. 3 communaute des soers

DATE	ISSUED TO

